OCT 1 1923

30e Année. N° 18. 15 Septembre 1923.

PERIODICAL ROOM GENERAL LIBRARY UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

SOMMAIRE

		Pages.
Jean-Jacques Rousseau.	*Lettres inédites*	241
Princesse Metternich	*Souvenirs d'enfance et de jeunesse* (fin)	271
Gilbert de Voisins	*Le Jour naissant.* — I	293
Charles Géniaux	*Un Département en péril*	341
Eléonor Gizycka	*André en Amérique* (fin)	369
Commandant Koeltz	*La bataille de Lorraine (août 1914).* — I.	417
Jean Pommier	*Comment fut composée la « Prière sur l'Acropole ».*	437
L. Houllevigue	Les Sciences : *Le Nivellement de la France*	448
G. Jean-Aubry	La Vie à l'étranger : *Chronique d'Angleterre*	461
André Chaumeix	La Politique : *Le Conflit italo-grec*	472

Copyright 1923 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 4 FR. 50

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

1923

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Les **Mémoires** du **baron Louis de Damas,** dont le deuxième volume a été publié récemm apportent une intéressante contribution à l'histoire des émigrés pendant la Révolution et l'Em et à celle du parti ultra de 1815 à 1830. Le jeune Louis de Damas, dont le père avait été tué à Quiber émigre en Allemagne d'abord, puis en Russie. Il devient officier au régiment Semenowski à la fin règne du tsar Paul Ier, dont il dépeint avec verve les lubies tyranniques. Il participe au coup d'É militaire qui porte au pouvoir Alexandre Ier. Il fait la campagne de 1805, assiste à la débâcle d'A terlitz, puis aux guerres nationales, qui le mènent, entre 1812 et 1814, de la Pologne russe et de Mo à Romainville et à la barrière de Belleville. Son récit précise en de nombreuses pages l'état d'e du Français contre-révolutionnaire conduisant contre les armées de son pays des troupes étrangè Comme tant de jeunes nobles de sa génération, il était parti de France, à peu près ignorant des p tiques catholiques. C'est en Russie qu'il fait la connaissance de l'abbé Nicolle, le futur recteur l'Académie de Paris, et de Pères Jésuites (on sait que la Compagnie, supprimée alors dans le reste la chrétienté, avait subsisté en Russie), qui lui refont peu à peu son éducation religieuse, finissent p vaincre le respect humain qui l'empêchait de remplir ouvertement ses devoirs de chrétien et fo du jeune officier libertin un dévot. Favori du duc d'Angoulême, il se réfugie avec lui en avril 181 Barcelone et à Madrid, collabore sous sa direction au gouvernement du midi de la France au début de seconde Restauration, se distingue au cours de l'expédition d'Espagne en 1823, et est appelé p M. de Villèle au ministère de la Guerre. L'œuvre de « régénération » catholique et royaliste d Mgr. Frayssinous entreprend alors dans l'Université, il l'organise dans l'armée; par les mêmes moy (épurations, missives, fêtes et communions solennelles), et avec aussi peu de résultats, semble-t Et, lorsqu'en 1827 l'agitation libérale ébranle le ministère Villèle, il quitte la vie politique, pour ê chargé de l'éducation du duc de Bordeaux. Il devait l'accompagner en exil. Et la dernière par de ces missives apporte de curieux détails sur cette vie lamentable que menaient Charles X et s derniers fidèles en Angleterre, en Écosse et à Prague, et sur la formation, par ses soins, du programm politique du futur Henri V, programme pénétré des idées de Bonald, que l'on retrouve chez l royalistes d'aujourd'hui. Ces deux volumes, dictés par l'auteur même, au début du second Empi s'arrêtent au moment où le baron quitte Prague. Ils révèlent une nature loyale et délicate et so d'une lecture fort agréable.

C'est la vie militaire de la monarchie de Juillet et du second Empire qu'évoquent les **Lettr du général Brincourt,** brillante, légère, heureuse, frivole, si lointaine pour des Français de 192 Nourri, par tradition directe, des souvenirs du premier Empire, à peine sorti de Saint-Cyr, le sou lieutenant Brincourt part pour l'Algérie : c'est la grande époque de la conquête, la guerre contre Abd-e Kader, la prise de la Smalah, la bataille de l'Isly. Il ne revient en France que pour la répressi des émeutes de juin 1848. Puis de nouveau ce sont les succès : l'Algérie, la Crimée, l'Italie, Magent Solférino, une audience accordée par l'Empereur au glorieux colonel du 1er régiment de zouave une mission triomphale à la cour de Suède, puis le Mexique, l'organisation administrative de pr vinces entières bien loin de Mexico, et le colonel Brincourt quitte ses zouaves pour le commandeme de la 1re brigade des voltigeurs de la Garde. Mais la guerre franco-allemande survient, le piétinemen sous Metz, l'inaction, le blocus, la reddition : et la correspondance du général s'arrête avec la destru tion de l'armée impériale. Il semble, à lire ces lettres vives, alertes, sans prétention, sans curiosité intellectuelles ni digressions techniques, que la guerre ait été alors simple affaire de bonne humeu d'endurance et de bravoure. Mais sous leur optimisme jovial, que de remarques ou de plaintes qu soulignent l'insuffisance du haut commandement ou les fautes du gouvernement, l'inutilité de l désastreuse campagne de la Dobroudja, inutile prélude à l'expédition de Crimée, le désordre de l campagne d'Italie, les incohérences de la politique mexicaine, les signes avant-coureurs de la défaite

L'action évangélisatrice du pasteur **Paul Appia** dans les vallées vaudoises, en Italie, puis e France, poursuivie au cours de plus d'un demi-siècle, sa haute autorité morale, lui assurent une plac dans l'histoire du protestantisme français. Sa biographie écrite par ses enfants et dont le premie volume vient de paraître, présente le grand intérêt d'être nourrie d'une très vieille documentatio familiale honnêtement et intelligemment utilisée et même partiellement citée. Ce premier volum va de l'enfance de P. Appia, à Francfort-sur-le-Mein, où son père était pasteur de l'Église réformé française, jusqu'aux premières années de son ministère « dans les vallées ». Il contient de curieux détail sur les universités de l'Ouest de l'Allemagne pendant la crise de 1848. Nous reviendrons en temps util sur l'ensemble de cet ouvrage.

M. **Félicien Challaye** vient d'écrire un manuel de **Philosophie scientifique et Philosophi morale,** destiné aux élèves de mathématiques élémentaires, mais qui, par sa clarté et so originalité, mérite d'être signalé à nos lecteurs. Pour la première fois dans un ouvrage de cette nature des enseignements de la civilisation sont exposés dans toute leur ampleur, et les conceptions de l'Inde de la Chine et du Japon sur la destinée de l'homme et sa vie sociale viennent enfin compléter et éclaire celles de la Grèce, de Rome et du Christ. Les questions économiques reçoivent les développement qu'elles comportent dans l'état actuel du monde; on lira avec fruit, notamment, le chapitre consacr à la propriété et l'on goûtera, même dans ses hardiesses, ce livre tonifiant, tolérant, qui n'a rien des négations hargneuses de certains ouvrages scientistes, mais qui sait faire entrevoir dans le passé comme dans l'avenir, les immenses perspectives de l'évolution humaine.

J. POIRIER

LETTRES INÉDITES

DE

JEAN-JACQUES ROUSSEAU

RECUEILLIES PAR THÉOPHILE DUFOUR

Les Lettres inédites de Jean-Jacques Rousseau qui suivent, recueillies et annotées par Théophile Dufour, représentent quelques pages de cette édition critique de la correspondance générale de Rousseau à laquelle l'historien genevois a travaillé pendant plus d'un demi-siècle.

Théophile Dufour avait vingt ans, il était étudiant en droit à l'Université de Genève, lorsqu'il retrouva le texte de la convention passée entre le père et le patron de Rousseau, en 1728, lors de la fuite de Jean-Jacques. Ce texte fut l'objet d'une première communication à la Société d'histoire : dès lors la vie de Théophile Dufour était orientée; il ne devait jamais plus cesser de s'occuper de Jean-Jacques Rousseau.

Lorsque après un stage à l'École des Chartes où il reçut le diplôme d'archiviste paléographe, Théophile Dufour entra dans la magistrature de son pays, il continua pendant tous ses moments de loisir la double étude qui le passionnait : l'histoire de la typographie genevoise au XVe et au XVIe siècles, vaste cadre où s'inscrit toute l'histoire des premiers temps de la Réforme, — et Jean-Jacques Rousseau. Directeur des Archives d'État, directeur pendant quinze ans de la Bibliothèque publique de Genève, et ensuite consacré exclusivement à ses propres travaux, il ne cessait d'amasser des documents pour les deux vastes ouvrages qu'il rêvait d'édifier.

Patiemment, jour après jour, sans relâche, il se courbait sur la page commencée, jamais achevée. Dès ma plus lointaine enfance, je le revois dans cette même attitude, la tête penchée sur son bureau ministre, notant, compulsant, comparant. Les années passaient. Ses

cheveux devinrent gris, puis tout blancs. Et, toujours, d'une ardeur pareille, avec la même inflexible patience, il travaillait à la même œuvre, à la même place... où il était encore huit jours avant de mourir.

Ses rares voyages le conduisaient dans les bibliothèques étrangères où il exhumait des lettres perdues, recueillait des lettres dispersées, des documents oubliés, avec cette passion de la découverte qui est celle du vrai savant. Et il emmagasinait ainsi une science tellement étendue et tellement sûre que, de plus en plus, on faisait appel à son érudition et à la sagacité de son interprétation. Personne, d'un regard plus infaillible, ne savait discerner les faux. Il fit une étude des faux autographes de Calvin. Lorsque la ville de Genève, à qui le duc de Brunswick avait légué sa fortune, se vit intenter un procès par de prétendus héritiers, Théophile Dufour sut prouver qu'ils avaient introduit un document faux dans les Archives nationales de Paris. Son rapport, chef-d'œuvre de critique des textes, convainquit les juges. Et par-devant la Cour d'appel de Paris, les *** furent déboutés de leur plainte.

Après cette victoire, il se remit à son travail, plus acharné que jamais, exerçant sur lui-même sa critique impitoyable, et, pensant comme Pasteur, qu'il faut continuellement détruire son œuvre avant d'arriver à une certitude.

Et cependant, malgré ce labeur formidable de cette longue vie qui ne connut pas de meilleur divertissement, ni l'un ni l'autre des ouvrages préparés n'a vu le jour. Théophile Dufour n'a pas goûté la joie d'écrire le mot *fin* à la dernière page d'une œuvre qui a nécessité des années et des années d'efforts. Ses opuscules, sa *Notice bibliographique sur le Catéchisme et la Confession de foi de Calvin*, sa notice sur *Jean-Jacques Rousseau et madame de Warens*, la publication de la première rédaction des *Confessions*, du *Testament*, des *Institutions chimiques*, les pages inédites parues dans les *Annales de Jean-Jacques Rousseau* et ailleurs, ne sont que des chapitres, de simples travaux d'approche de l'ouvrage entrepris. Les érudits s'accordent à louer leur perfection, la sûreté de l'information, la précision de l'écriture, la richesse inouïe des détails exacts. Mais on attendait l'œuvre définitive. Et les amis de Théophile Dufour, les directeurs de revues, les éditeurs mêmes le pressaient de commencer enfin la publication de l'édition critique de la Correspondance générale.

Il répondait :

— Plus tard... Je ne suis pas prêt encore.

Jamais il n'était satisfait. Jamais il n'avait suffisamment vérifié les sources. Jamais il n'avait arraché aux textes assez de vérité... Il semble s'être peint lui-même dans ce portrait qu'il fit de son ami, Rilliet de Candolle :

« Il faut l'avoir vu travailler pour se rendre un compte exact de la conscience inouïe, du scrupule extraordinaire qu'il apportait dans tout ce qui touche à la recherche des matériaux, à la comparaison des sources, à la vérification attentive du plus mince détail, du renseigne-

ment en apparence le plus insignifiant. Pour lui, rien n'était inutile, rien n'était de trop dans cette poursuite passionnée de la vérité. »

Et il a expliqué les raisons de cette lenteur scrupuleuse lorsqu'il écrivait :

« On l'a dit avec justesse : Le temps n'épargne pas ce qu'on a fait sans lui. Des investigations consciencieuses et raisonnées qui, dans la mesure du possible, épuisent le sujet, peuvent seules donner naissance à une œuvre durable. »

Oublieux du temps qui passait, Théophile Dufour se laissait absorber par le souci d'une perfection qu'il souhaitait totale.

Parfois il répondait à mes objurgations :

— Que veux-tu? je suis sans cesse interrompu...

Un jour, désignant un monceau de lettres sur sa table, il ajouta :

« Dans une seule de ces lettres, il y a six questions... Mon correspondant se doute-t-il que chacune me demandera plusieurs jours de recherches? »

Il considérait comme un devoir, mettant de côté son propre travail, de donner toutes les précisions demandées. Ses correspondants savaient bien que les notes qu'il leur envoyait étaient infaillibles. Aussi ces consultations ne cessaient de se multiplier. Tous les érudits qui touchaient au XVe, au XVIe ou au XVIIIe siècles avaient recours à lui. Il acceptait bénévolement de revoir les ouvrages, les épreuves de ses amis, de ses confrères. Pour lui, supprimer des erreurs, ces erreurs fussent-elles minimes, fussent-elles de simples fautes de typographie, c'était une sorte de joie. Qui dénombrera les heures ainsi prodiguées? Il n'a jamais refusé son aide aux débutants; il ne dédaignait même pas de corriger les fautes émaillant des citations latines imprudentes... Mais il était sans merci pour les gens trop sûrs d'eux-mêmes qui publient des erreurs avec autorité. Les témoignages de reconnaissance, venus de toutes parts, après sa mort, sont éloquents.

Quelques-uns de ces correspondants sont devenus des amis. C'est à Pierre-Maurice Masson surtout que je pense, l'auteur de ces beaux livres sur la religion de Rousseau, et que Théophile Dufour aimait comme un fils. Lorsque Pierre-Maurice Masson, de la tranchée où il corrigeait ses épreuves, avait un doute, il écrivait à mon père, et mon père envoyait aux armées le renseignement demandé. Je pensais souvent avec une grande espérance, que Pierre-Maurice Masson, si scrupuleux, d'esprit si droit, si respectueux de la conscience d'autrui, serait peut-être un jour le collaborateur rêvé qui aiderait à dresser ce monument de la Correspondance. Lorsqu'il mourut devant Verdun, tué par obus imbécile, ce fut pour mon père un profond chagrin et ce fut aussi un bel espoir qui s'évanouissait.

Les dossiers de la Correspondance s'enrichissaient toujours. Et Théophile Dufour continuait à promettre :

— Plus tard.

Un jour vint où il me dit :

— A présent, c'est trop tard. Je n'ai plus assez d'années devant moi je n'aurais pas le temps...

Il avait accepté de revoir les épreuves du tome VIII des *Registres du Conseil de Genève*, pour rendre service à un ami. Il comptait y consacrer quelques mois. Le travail minutieux dura des années, de précieuses années, presque les dernières de sa vie.

Le tome VIII était là, sur sa table, tout frais paru. Mon père ouvrit l'armoire des dossiers Rousseau. Ils s'alignaient en piles exactes sur tous les rayons, dans des chemises blanches portant des souscriptions de sa fine écriture. Il en prit quelques-uns, les regarda. Ses notes se déroulaient nettes et compactes en regard du texte imprimé. Des dossiers entiers de lettres copiées étaient de l'écriture de ma mère, qui fut son secrétaire infatigable. Il y avait des dossiers de copies « figurées » où les ratures mêmes de Jean-Jacques étaient reproduites. Et devant ce travail gigantesque, j'éprouvais une admiration déchirée.

— Un autre les publiera, me dit-il, répondant à la question sans espoir que je me posais. Un autre après moi... S'il est honnête, il mettra mon nom...

Il remit les dossiers à leur place, avec sollicitude. Je revois son sourire sans illusion, et ce geste qui renonçait...

Il avait cependant des dossiers tout prêts pour l'impression. Il m'en montra un, des lettres inédites qu'il acceptait de publier. Quelques jours après, ces lettres paraissaient, dans une revue de chez nous, publiées par un autre... A plusieurs reprises, il connut cette amertume. Car cette lenteur de celui qui cherche avant tout la perfection, ce désintéressement du succès, ne sont pas défauts communs à notre époque hâtive.

Ce fut le dernier coup de cet ordre qu'il devait recevoir, le coup, je le sentis cruel en dépit de ce renoncement total. Mon père se consola en notant les erreurs de cette publication. Et il me dit :

— Je voudrais avoir encore le temps de faire une notice sur les erreurs commises par les éditeurs de Rousseau.

Cri symbolique de toute cette vie consacrée à déceler, à traquer, à vaincre l'erreur.

Peu de mois plus tard, il tombait, frappé en plein travail. Il avait soixante-dix-huit ans. Lorsque je le revis, parfaitement lucide, il se documentait sur la durée probable de son état. Je lui apportais l'hommage d'un confrère de Paris : « Théophile Dufour, notre maître à tous, qui n'a jamais commis d'erreurs... »

Il eut un sourire. Mais il ne parla point de ses travaux, ne donna aucune directive. Était-ce le détachement suprême? Quelques heures plus tard, il mourait.

Et nous sommes demeurés sur cette seule indication :

« Un autre, après moi. S'il est honnête, il mettra mon nom... »

Les dossiers se sont révélés à l'expertise beaucoup plus avancés qu'on ne le pensait, que Théophile Dufour lui-même, obsédé par son

inexorable idéal de perfection absolue, ne le croyait peut-être. Certains d'entre eux portent la mention : « préparés pour l'impression ». D'autres accumulent des notes complètes, mais non rédigées. D'autres indiquent avec précision la recherche à faire, et comment cette recherche doit être faite.

Les lettres inédites, dont M. Eugène Ritter, savant esprit, homme éminent et modeste qui s'est lui-même beaucoup occupé de Rousseau, a bien voulu dresser le catalogue, ces lettres dispersées, ces lettres déjà publiées mais dont le texte réclame d'être établi d'une façon définitive, nous allons les offrir au grand public. Ce sera la première édition critique de la correspondance générale de Jean-Jacques Rousseau, aussi complète qu'on peut l'envisager aujourd'hui. L'éditeur la fera suivre de l'édition critique des *Confessions*, complément nécessaire de la *Correspondance*.

L'érudit, « honnête homme », qui veut bien se charger de les présenter, d'achever la rédaction des notes, de continuer les recherches indiquées et de combler les lacunes inévitables, M. Pierre-Paul Plan, e fera dans l'esprit de déférence et avec la scrupuleuse exactitude qui auraient plu à Théophile Dufour. M. Pierre-Paul Plan est lui-même un historien dont les travaux sur Rabelais et sur Rousseau sont bien connus.

Et nous avons le sentiment, en élevant à la mémoire de Théophile Dufour ce monument dont chaque pierre fut recueillie et préparée par lui, de travailler dans l'attitude de désintéressement, de probité scientifique et de patient scrupule, dont il nous a donné, pendant toute sa vie, le parfait exemple.

Dédaigneux de gloire personnelle, indifférent au succès, méprisant la réclame qui déshonore notre époque, il a travaillé dans l'ombre avec la seule passion d'atteindre un peu plus de vérité. Aujourd'hui qu'il n'est plus, il est temps de lui rendre justice. Quelle meilleure justice que d'attacher son nom à l'œuvre qui fut la compagne de sa vie?

NOËLLE ROGER

I. — *Fragment d'une lettre à un inconnu relative à la* Nouvelle Héloïse.

(Probablement 1761.)

... Vous la traittez d'infidelle; mais à quoi je vous prie est-elle infidelle? A sa parole? elle n'a rien promis qu'elle n'ait tenu. A son amour? On ne voit que trop qu'il lui demeure tout entier. A son devoir? vous élevez là, Monsieur, une grande question. Naturellement elle doit être plus fidelle à son caractère qu'à son amant. Elle a des remords sur la mort de sa mère.

Son père ose lui montrer pour lui le même danger. Que fera-t-elle en pareil cas? Voudra-t-elle courir ce risque effroyable? Supportera-t-elle l'idée d'avoir fait mourir son père et sa mère? Que voulez-vous qu'elle mette en balance avec la vie du seul des deux qui lui reste? La vertu? Vous pensez cela peut-être, mais une vertu pour laquelle, Monsieur, il faudroit l'étouffer si elle en étoit capable.

Vous me direz que cette prétendue mort du père n'est que comminatoire et qu'après l'en avoir menacée il n'en mourra pas. Vous me dites cela, vous qui êtes de sang-froid, mais Julie et vous ne devez pas ici raisonner de même. Un triste exemple ne lui rend le second que trop vraisemblable : Si tôt que le baron la menace de mourir, elle le voit mort. Et qui sait, au fond, si un homme, à qui l'honneur de son nom tient lieu de tout, survivra surement à l'opprobre de sa fille ou à ce qu'il regarde comme tel. On peut se tromper dans la considération de son devoir : ce choix dépend des lumières, des préjugés, du caractère. Mais sacrifier au devoir sa passion la plus vive, c'est toujours faire un acte de vertu, puis (que) c'est immoler son penchant à son devoir...

. . . . . .

Ont-ils agi conséquemment à leur caractère? après cela, dans le total, leur caractère étoit-il bon ou mauvais?...

. . . . . .

Toutes les fois que dans un roman on peint une action partilière, il ne s'agit pas de la question morale, mais de l'imitation de la nature; il ne s'agit pas de savoir si Julie a bien ou mal fait de se marier, mais si, libre de sa foi, dans la situation donnée et conséquemment à son caractère, le parti qu'elle a dû prendre étoit celui d'obéir à son père, ou, après l'avoir vu à ses genoux verser des torrents de larmes, de braver son désespoir sans jamais se laisser fléchir...

. . . . . .

Pourquoi traite-t-on parmi nous de lâche un homme qui refuse de se battre? parce que dans nos principes et dans nos mœurs, on sait bien que ce refus ne peut avoir d'autre motif que la crainte. Mais s'il était bien avéré qu'il a un motif tout différent, l'imputation de lâcheté tomberait d'elle-même, car sur quoi pourroit-elle porter?...

II. — *Déclaration de J. J. Rousseau relative à la publication de la* Nouvelle Héloïse.

[A M. de Malesherbes.]

1° Je ne désavouerai publiquement l'édition qu'autant que les libraires eux-mêmes le souhaiteront, je ne la désavouerai que quand elle sera débitée et si Monsieur de Malesherbes veut bien prendre la peine d'en dresser la formule, il n'y sera rien changé.

2° Je reverrai volontiers la 3e édition si les libraires en font une; à condition qu'elle sera bien exécutée et en beau papier.

3° Je sacrifierai sans répugnance toutes les notes que Monsieur de Malesherbes jugera de voir être supprimées. Il faudra bien sacrifier de même tout ce qu'il lui plaira de rayer du texte; mais cela me fâchera beaucoup; parce que ces endroits sont précisément ceux par lesquels le livre peut être bon et utile; c'est par eux qu'il atteint à son objet; sans ces passages, cet objet n'étant plus déterminé, le livre n'est qu'une rhapsodie mal cousue.

J'ajouterai que le discours sur l'inégalité et le commencement de la lettre à M. d'Alembert contiennent des principes plus hardis et plus hardiment développés que tout ce qui est dans la Julie. Le public ni personne ne sauroit trouver mauvais qu'un protestant parle en protestant. Cleveland, quoiqu'écrit par un catholique, est pour le moins aussi décidé là-dessus que Saint-Preux.

4° Je n'ai jamais connu M. Labedoyère ni son fils, ni sa bru, ni personne de sa famille, ni jamais eu de relation avec personne, que je sache, qui fût l'ami ou l'ennemi des uns ou des autres. Je n'ai été guidé dans le trait qui le regarde que par ma haine contre tout procédé violent ou injuste; et par la persuasion où je suis que la fausse idée qu'on se forme en France d'un lien aussi libre et aussi saint que le mariage y est une des grandes causes de la dépravation des mœurs. J'ignorois d'ailleurs quand j'écrivis la note que M. de la Bedoyère se fût raccommodé avec son fils, et sans l'article sur lequel je suis, j'ignorerois encore que le Père fût mort.

Que son article soit donc supprimé et laissons en paix les cendres des morts.

(Les remarques suivantes, de la main de Malesherbes, accompagnent l'autographe de Rousseau) :

Ceci étoit écrit pour estre remis à M. Coindet, avant que j'eusse reçu la lettre de M. Rousseau :

M. Rousseau ne peut pas dire que c'est contre son gré qu'on a fait à Paris une édition de son ouvrage, parce que cela n'est pas vray.

Mais il peut dire aussi haut qu'il voudra qu'il désavoue cette édition qu'il n'a pas revue et qu'elle contient des fautes qui deparent son ouvrage, puisque cela est vray.

Au reste, cette déclaration sera assez inutile attendu que quand elle paroitra le public aura selon les apparences les deux éditions entre les mains et en jugera.

Mais elle ne fera aucun tort aux libraires, qui alors auront sûrement débité l'édition de Paris et à qui il sera très indifférent qu'on dise du mal de leur édition pourvu qu'elle soit vendue.

Ainsi, non seulement M. Rousseau peut en sûreté de conscience recevoir la rétribution qui luy est due légitimement malgré son désaveu, mais je ne sçais pas si les libraires ne luy seront pas encore redevables de ce desaveu qui leur facilitera la vente d'une troisième édition qu'ils feront faire quelque part sans retranchement et qui se vendra bien mieux quand la première qui aura été faite à Paris sera débitée. Il n'y a dans tout cela que le public qui soit peut-être en droit de se plaindre, mais ce n'est point la faute de M. Rousseau.

(Au Xe livre des *Confessions*, parlant de Malesherbes, qui occupait les fonctions de censeur de la librairie, Rousseau, dit qu'il eut « une nouvelle preuve de ses bontés au sujet de l'impression de *Julie :* quand l'ouvrage fut imprimé (en Hollande, chez Rey), il n'en permit le débit dans le royaume qu'ensuite d'une édition qu'il en fit faire à mon profit, malgré moi-même ». Ce profit fut de cent pistoles, que Rousseau voulut partager avec Rey, le libraire d'Amsterdam, dont ce dernier ne voulut rien. « Pour ces cent pistoles, continue Rousseau, j'eus le désagrément, dont M. de Malesherbes ne m'avoit pas prévenu, de voir horriblement mutiler mon ouvrage, et empêcher le débit de la bonne édition jusqu'à ce que la mauvaise fût écoulée. »)

III. — *A M. (Duchesne, libraire à Paris).*

Ce vendredi 15 (janvier 1762.)

Je suis fâché, Monsieur, que vous n'ayez pu m'envoyer le commencement du 3e volume; cela me forcera de faire sur les épreuves le travail que j'aurois fait sur le manuscrit. Pour la fin de la semaine prochaine je vous renverrai les cahiers que vous m'avez envoyés.

Mon dessein étoit de ne faire qu'une table générale à la fin du dernier volume, et ce seroit certainement le mieux : mais s'il faut absolument remplir la demi-feuille restante du 2e tome, on pourra partager cette table en deux parties : l'une pour les deux premiers volumes à la fin du second, et l'autre pour les deux derniers à la fin du quatrième. Cela vaudra mieux que de mettre à chaque volume sa table; ce qui rendroit les gros volumes encore plus disproportionnés aux petits. Au reste, je ne puis travailler à cette première moitié de la table que je n'aye en entier les deux volumes imprimés. Je ne puis estimer ce qu'elle contiendra de pages, n'ayant encore jamais fait de table de ma vie, et ne sachant guère comment me tirer de celle-ci; toutefois; puisqu'il le faut, je l'entreprendrai.

Voilà, Monsieur, vos deux épreuves, je vous salue de tout mon cœur.

(Il s'agit de l'impression de l'*Émile*, dont l'édition originale in-12 a 4 volumes, le second et le quatrième se terminant par une table analytique développée. Le 4 mars 1862, Rousseau écrit à Duchesne, « la table m'occupe beaucoup; faute d'être au fait, j'ai peine à m'en tirer, et je m'en tirerai sûrement très mal ». Et, trois jours plus tard : D'aujourd'hui en huit, vous aurez une table telle quelle des deux premiers volumes; mais je vous préviens qu'il m'est impossible de faire celle des deux derniers... je me sens hors d'état de vaquer à ce travail-là. »)

IV. — *A M. (Comparet, à Genève)*[1].

(Septembre 1762.)

(Parmi les manifestations individuelles qui suivirent la publication et la condamnation d'*Émile*, il parut à Genève un assez médiocre ouvrage bien vite oublié, mais qui semble avoir affecté outre mesure la sensi-

1. Minute d'une lettre qui n'a peut-être pas été expédiée.

bilité de Rousseau. C'est un petit in-8° de 32 pages, portant à la dernière la date de « Genève le 25 août 1732 » et la signature de J.-A. Comparet : « Lettre à M. J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, Genève, chez Henri-Albert Gosse et Cie, MDCCLXII. » Le ton de Comparet est en somme assez modéré. Voici le passage le plus violent de sa *Lettre* : « Oui, Monsieur, je le dis dans l'amertume de mon cœur, ce troisième volume de l'*Émile* est très pernicieux, et il est à souhaiter que notre jeunesse n'en ait jamais connaissance. » Jean-Antoine Comparet (1722-1796), était petit-fils du notaire Comparet).

En lisant, Monsieur, la lettre imprimée et pastorale que vôtre humilité daigne adresser à mon orgueil, j'y vois que vous ne me jugez pas assez décrié chez le vulgaire si je n'essuie encore un jugement de vôtre façon (que), sans être homme de lettres, vous ne laissez pas de vous charger modestement d'éclairer le public sur mon compte et qu'il ne suffit pas que mon livre ait passé par la main du bourreau de Genève, s'il ne passe aussi par celle de M. Comparet[1]. Mais, Monsieur, il me semble que vos censures devroient être raisonnées, car vous n'êtes qu'un particulier et, n'ayant pas en main la force et l'autorité qui dispensent d'être raisonnable et juste, vous auriez dû ne rien avancer sans preuve, au lieu que vous vous contentez de prononcer, comme sur un tribunal, sans dire pourquoi le public doit adopter vos oracles et pourquoi je dois me soumettre à vos loix. Il me semble encore que vous chargeant du rôle peu généreux d'insulter à l'opprimé, vous auriez dû donner, d'un procédé si barbare, quelque raison qui pût contenter les honnêtes gens. Je ne vous connois point, Monsieur, je n'ouis jamais prononcer votre nom. Que vous ai-je fait? Par quelle étrange dépravation de cœur venez-vous de propos délibéré provoquer, accabler sans raison, dans sa misère, un infortuné qui ne songeoit pas à vous? Ne craignez-vous point que le public indigné ne vous accueille de ses huées et ne me plaigne enfin d'avoir reçu de vous le dernier coup de pied?

Je ne crois pas m'être attiré jamais mes disgrâces par l'abus

1. J.-J. Rousseau avait d'abord écrit, après les mots : *sur mon compte* : « Calmez cependant vos pieuses sollicitudes; vous avez fait tout ce qui fallait pour les calmer, car, quelle horreur, Monsieur, ne fera point au public et à la postérité mon exécrable livre, quand on saura qu'ayant scandalisé le pieux Voltaire et l'illustre jongleur Tronchin, il a, en conséquence, été brûlé par le bourreau de Genève et, qui pis est, censuré par M. Comparet ? »

des talens que vous me reprochez. A Dieu ne plaise que j'aie été même tenté d'en jamais faire un si vil usage! J'ai quelquefois repoussé des aggresseurs injustes et présomptueux; je n'ai même point craint des adversaires plus estimables, lorsqu'il s'est agi de défendre la vérité. Mais je n'ai jamais attaqué ni flétri personne. Dans ma hardiesse à dévoiler les erreurs et les vices des hommes, j'ai toujours respecté les individus, j'ai trop aimé la vérité pour ne pas abhorrer la satire. A la publication d'un livre [1] dont les principales tendoient à détruire tout ordre moral, saisi d'une vive indignation, je pris la plume; mais apprenant que l'auteur était inquiété pour ce livre même, je respectai son mérite et ses malheurs et je me tus jusqu'à ce que je pusse écrire sans le com(pro)mettre, ni risquer d'aggraver ses déplaisirs. Maintenant il vit paisible et honoré dans sa patrie, et je m'en réjouis bien sincèrement. Mais moi, pour l'avoir enfin combattu de la seule manière qu'il pouvoit l'être avec quelque effet sur ses sectateurs, décrété dans mon pays, traité comme le dernier des scélérats, sans cesse menacé de proscription, d'échafauts, de chaînes, je me vois poursuivi par toutes les puissances et vilipendé par tous les grimauds. En voilà beaucoup, Monsieur, ce me semble, et je puis, sans être trop vain, ne pas avoir mérité dans mes jours prospères d'être ainsi traité durant mon adversité.

Je n'ai surtout jamais eu l'arrogance de donner des leçons publiques à nul homme au monde, sachant bien que, si l'orgueil rend odieux les grands talents, il rend bien ridicules et sots ceux qui sont au plus bas étage.

Mais le zèle qui vous dévore ne peut se contenir : la sainte bile en effervescence enfle vôtre foie. Hé bien, Monsieur, que ne l'épanchez-vous avec moi seul? Que ne m'écrivez-vous, comme tant d'autres, les pieuses injures que la charité chrétienne vous dicte? Je profiterai de vos avis, s'ils sont utiles; s'ils ne le sont pas, le public ignorera ainsi que vous perdez votre temps, et vous vous sauverez un ridicule. Vous êtes père, je le crois, puisque vous le dites, quoi(que) vous me paroissiez bien jeune encore, mais soit [2]. A ce titre, vous me

1. Il s'agit de l'*Esprit*, d'Helvetius.
2. Comparet venait (le 4 juin 1762) d'avoir son sixième enfant.

deviez de la reconnaissance et non pas des outrages. J'ai travaillé pour les pères et les mères : je leur ai consacré dix ans de ma vie. Est-ce là, Monsieur, le remerciement que vous me faites en leur nom? Je me suis trompé, je n'en doute pas; même en commençant d'écrire, je n'espérois pas, bien que j'en eusse grande envie, ne me point tromper. Si vous daignez parcourir la préface de mon livre, vous y verrez combien je me défie de mes propres idées, combien j'avertis le lecteur de s'en défier et vous y verrez aussi pourquoi je les ai données et quelles précautions j'ai prises pour qu'elles n'en imposassent pas.

Cependant vous convenez vous-même que mon livre contient des choses utiles et je ne vous crois pas assez mauvais père pour n'en pas profiter. Ainsi vous voilà, vous et vos enfans, mes obligés malgré vous; mais supposons que non. Supposons que tout mon livre n'est qu'un tas de visions et de folies; comme le crient le plus ceux peut-être qui le pensent le moins. En ai-je moins travaillé pour l'utilité publique? Mon intention en a-t-elle été moins louable? J'aurois désiré de rendre les hommes meilleurs : voilà mon crime. Vous devez convenir au moins que ce projet, en lui-même, n'avoit rien de malhonnête ni d'impossible, car, quoique vous soyez en admiration devant les vertus de votre siècle, si vous êtes si content de celui où J. J. Rousseau a été décrété, vous devez déplorer au moins celui où l'innocent Calas est mort sur la roue, et cela ne seroit sûrement pas arrivé, si la profession de foi que vous attaquez eût été celle de ses juges.

Vous êtes père, Monsieur, et vous voulez préserver vos enfans du poison de ma doctrine, mais qu'étoit-il besoin pour cela de m'insulter publiquement? Ne pourriez-vous pas les prémunir contre elle sans cet éclat ridicule? Ne pouviez-vous pas laisser dans vôtre famille un mémoire par lequel vous m'auriez rendu odieux, moi et mes livres, autant que vous auriez voulu, sans que personne vous eût contredit?

A l'égard de la pite de la veuve que vous voudriez donner, je ne sais pas au vrai ce qu'il en est, je ne connois point l'état de vôtre fortune, mais si votre bourse n'est pas mieux garnie que vôtre tête, je puis dire que, pour l'exécution d'un projet si magnifique, vous offrez de l'argent de bien mauvais aloi.

Mais vous êtes aussi citoyen, vous le dites, il faut vous en croire, quoique j'aie assez médiocre opinion d'un citoyen à qui l'auguste mot de liberté paroît déplaire et qui se promet bien de n'en pas faire un étalage à ses enfans. Vous êtes citoyen, soit. Mais, à ce titre, êtes-vous donc chargé de la vindicte publique et vôtre devoir est-il de vous mettre au rang des auteurs pour critiquer ceux qui ont le malheur de l'être? Quoi, Monsieur, vous voyez les puissances accumuler leurs décrets sur ma tête, vous voyez brûler mes livres par les bourreaux, vous voyez tous les journaux ameutés par Voltaire, vous entendez clabauder les faiseurs de phrases, vous voyez enfin les athées soulever en secret le redoutable corps des cafards, et vous croyez que tout cela n'est rien, si vous ne venez pieusement joindre à ces manœuvres un misérable torchecul de votre façon. Si mon livre périt écrasé par l'envie, vous serez la mouche qui croit faire aller le coche, mais s'il parvient à l'intègre postérité, croyez-vous que vôtre brochure l'y suive? Eh! craignez qu'elle ne soit lue durant votre vie à la faveur de la célébrité que m'ont acquise mes malheurs. Vous n'étiez qu'obscur avant que d'écrire et maintenant vous serez méprisé.

Vous déclarez n'être pas homme de lettres, bien sûr pourtant de n'être pas pris au mot; autrement on vous demanderait peut-être de quoi donc vous vous mêlez. Aussi ne laissez-vous pas de prononcer gravement beaucoup de belles choses sur la législation de Moyse, dont pourtant il n'est pas question dans l'écrit que vous attaquez. N'importe, les belles choses font toujours plaisir. Vous nous apprenez, entre autres, que le peuple hébreu est le premier qui ait eu des loix écrites et un culte régulier. Oh! monsieur Comparet, vous êtes trop modeste; vôtre érudition perce malgré vous. Vous trouvez dans les antiquités des choses toutes nouvelles, et voilà une correction de chronologie qui doit assurément vous acquérir de la réputation.

Mais pour bien juger de vos secrètes intentions, restons dans la supposition du zèle paternel qui vous anime, et voyons quel en doit être le véritable effet. Vos enfants, élevés bien dévotement, seront imbus d'une sainte haine contre moi et contre mes livres. Cette haine sera nourrie par la

lecture de vôtre brochure et s'ils y voient quelques mots de louange, vous aurez grand soin de leur dire qu'elle n'est là que pour faire passer le reste. Car enfin, ajouterez-vous, cet homme, avec ces ridicules sarcasmes et ces grossiers sophismes, ne laissoit pas d'avoir acquis quelque sorte de réputation; il faloit un peu ménager le sot public et tâcher d'emmieller les bords du vase pour faire avaler le poison. Vous verrez même à ma page 5, continuera M. Comparet, avec quelle adresse je préservois ses lecteurs contre la séduction de son stile, je ne sais comment contourné. On dira que cette adresse est moins celle d'un homme d'esprit que d'un méchant homme, mais cela fait toujours son effet et le public n'y regarde pas de si près.

Je crois voir vôtre pieuse famille se rassembler dévotement autour de vous les dimanches pour vous entendre lire et commenter la Sainte-Brochure, et tirer toujours de vos paraphrases de nouvelles raisons.

Croyez-moi, soyons sages une fois l'un et l'autre : laissez la plume, mon cher monsieur, aux gens de lettres, reprenez l'aune dans vôtre comptoir ou la lime dans vôtre cabinet, et laissez-moi faire en paix mes lacets, puisque je n'ai pas le bonheur de savoir faire un métier plus utile.

V. — *A M. Lenieps* [1], *à Paris,*

A Motiers, le 15 juillet 1764.

Je voudrois, cher Lenieps, vous écrire plus souvent, surtout dans un tems où vous avez besoin des consolations de vos amis; mais moi qui suis dans le même cas, j'ai de plus les importunités sans relâche des survenans, et il ne me reste d'autre moyen de respirer, surtout dans la belle saison, que de m'échapper de chez moi pour aller errant à droite et à gauche, et donner le change aux désœuvrés; cette vie fugitive me laisse peu en état d'écrire, et l'on ne trouve ni papier ni postes dans les rochers de sous les sapins. D'ailleurs j'évite autant que je puis les maisons de connoissance, aimant mieux ma liberté dans le plus mauvais cabaret, que les fastidieuses façons des

1. Au moment où ces pages sont déjà composées, le 3 septembre, un collectionneur genevois, M. Fatio, possesseur actuel de cette lettre, la publie, en en modernisant l'orthographe, dans le *Journal de Genève.*

gens étoffés en ce pays. Vôtre empressement d'y venir me prouve bien que vous ne le connoissez pas. Pour moi, si je n'étois pas obligé d'y vivre, je n'y resterois pas vingt-quatre heures. Il n'y a pas un peuple sur toute la terre, dont les goûts soient plus antipathiques aux miens, et je connois peu de pays où l'on vive aussi chèrement. L'abondance de l'argent et la rareté des denrées en augmentent le prix tous les jours. Bientôt, si vous voulons vivre, il nous faudra manger des montres et des toiles peintes; car l'agriculture est absolument abandonnée pour des arts plus lucratifs.

J'ai été il y a quinze jours voir le papa Roguin à Yverdin, où j'ai été très fêté, et dont je suis reparti à regret; mais quand je suis hors de chez moi, je ne puis demeurer en place. L'expérience constante que j'ai, que l'air de Motiers, quoiqu'assez bon en lui-même est mauvais pour moi, me fait résoudre malgré ma répugnance à déménager et ma paresse, à m'aller chercher quelque petite habitation dans le bas. Je compte passer le tems durant lequel je peux aller, à visiter le pays; et si je trouve à me nicher, je délogerai le printemps prochain, si je vis encore, car il faut vouloir ce qui plaît à Dieu.

On dit que l'affaire du sieur Covelle continue à faire du bruit et à occasionner des brochures à Genève, et l'on ajoute que parmi celles-ci il y en a deux ou trois de vôtre ancien prétendant gendre (lequel eût mieux valu que le préféré), qui sont assés bonnes. Mais les nouvelles de ce pays-là ne m'intéressent plus du tout. Il s'est fait en moi une révolution que je n'aurais jamais imaginée. La plus profonde indifférence a succédé à mon ancien zèle pour la patrie; Genève est pour moi comme n'existant plus; et les sotises qui viennent de ce pays-là n'ont pas même le pouvoir de me faire rire. La raison, l'indignation n'ont point produit en moi ce changement. Il s'est fait de lui-même, ma volonté n'y a point de part. L'intérest ne survit pas longtemps à l'estime. Les Genevois devenus brillans et lâches sont à mes yeux cent fois au-dessous des François. Bonjour, cher ami, je vous embrasse de tout mon cœur.

J. J. ROUSSEAU

Je vous remercie des lettres du chevalier de Lorenzi, que

vous m'avez fait parvenir : mais je suis faché qu'il vous ait pour cela constitué en frais : c'est une observation que j'aurai soin de lui faire, la première fois que je lui écrirai.

VI. — *A M. Jacques Vieusseux*[1] *(à Genève).*

7 février 1765.

Je suis sûr, Monsieur, que mon ouvrage[2] est actuellement brûlé à Genève à l'imitation de La Haye où Rey me marque qu'il l'a été par les ardentes menées du ministre Chais et de l'inquisiteur Voltaire. La situation où je me trouve est trop violente pour me laisser la liberté de bien raisonner, ni sur vos affaires, ni sur les miennes. Cependant il me paroit que vôtre projet de représentation est non seulement excellent, mais nécessaire à exécuter dans la circonstance présente, afin de prouver à toute l'Europe que (vous) n'êtes ni des brouillons ni des emportés, et que vous n'avez épargné ni soins ni démarches pour parvenir à la réconciliation. Vous avez le plus beau sujet qu'il soit possible de traiter. Sans sortir de la gravité convenable, vous pouvez faire par cet écrit la sensation la plus forte sur les gens équitables et désintéressés, et c'est à quoi vous devez toujours tendre. Car il me paroît certain que vous n'obtiendrez rien du Conseil et qu'il faut disposer de loin toutes vos bateries, pour l'avenir, afin que si les médiateurs veulent vous écraser, du moins ils en aient honte. Résumez vos raisons avec force; montrez-vous inébranlables et fermes, mais en même temps percés de douleur de leur injuste inflexibilité[3]. Gémissez des dangers de la patrie, de l'aveuglement d'un magistrat qui, pour un faux point d'honneur, ne veut écouter rien de ce qui est juste; montrez le plus tendre respect pour eux, le plus ardent désir de leur rendre vôtre confiance; soyez touchés, navrés, émouvez, s'il se peut, leurs entrailles en faisant parler les vôtres; montrez avec effroi le péril d'un État qu'ils devraient rendre heureux, (et) combien vous voulez sacrifier à la paix, sitôt qu'il ne s'agira pas

1. Membre du parti des Représentants qui soutenait à Genève la cause de Rousseau.
2. Les *Lettres écrites de la Montagne.*
3. Il veut parler des magistats genevois.

de vôtre liberté ; faites-leur sentir adroitement les conséquences de la démarche à laquelle ils vont vous réduire, non seulement pour la liberté, mais pour leur propre autorité, qui, dépendant de la bonne volonté d'un ministre, peut leur échapper quand ils y penseront le moins. En un mot, soyez attendris, pathétiques ; songez que vôtre représentation sera pour vous un manifeste, et qu'il faut vous justifier, cette pièce à la main, aux yeux de toute l'Europe, de l'accusation d'être des séditieux. C'est un bien beau morceau, messieurs, que vous pouvez faire si vous vous pénétrez bien de vôtre sujet. Je voudrois bien que quelqu'un [1] à qui je pense vous prêtat un peu sa plume : c'est l'homme avec (lequel) nôtre ami m'a raccommodé ; mais malheureusement il part pour le Languedoc.

J'oserai croire qu'il est convenable et pour vous et pour moi de toucher un mot de moi dans ces circonstances, non pour rien demander en ma faveur, mais pour vous ressentir seulement de ma disgrâce. C'est ce que j'ai fait pour vous qui m'attire tous mes malheurs. L'Europe entière ne l'ignore pas ; elle ne doit pas moins que vous m'abandonner à leurs outrages. Cependant, comme il est aisé d'en dire trop ou trop peu, permettez que je vous marque ici la phrase que, selon moi, vous pourriez employer sans vous compromettre. Vous comprendrez aisément à la suite de quoi elle doit venir.

« Et, quoique toutes leurs démarches, supérieures à tout intérêt particulier, n'aient pour but que l'exacte observation des lois, ils se croiroient inexcusables de ne pas s'intéresser au sort d'un homme infortuné, plein de zèle pour la patrie, qui peut avoir commis des erreurs, mais qui ne mérite assurément ni par ses sentimens, ni par sa conduite, les traitemens qu'il a receus de son pays [2]. »

C'est moi-même, Monsieur, qui ai fait imprimer à Paris la pièce intitulée *Sentiment des Citoyens* [3]. Vous n'avez pas cru

1. Rousseau pense à son ami Moultou, à qui il a écrit le même jour, 7 février, sur le même sujet.

2. La représentation des citoyens et bourgeois est du même jour (7 février 1765) que la lettre de Rousseau. On ne put ajouter la phrase qu'il désirait y voir insérer : ses conseils arrivaient trop tard.

3. Brochure atrocement diffamatoire contre Rousseau, œuvre de Voltaire qui avait malignement imité le style du Genevois Vernes. Rousseau l'avait fait réimprimer à Paris avec des notes.

que les notes fussent de ma main, sans doute à cause de ma modération; cela me prouve que vous ne me connoissez pas encore. Si ce libelle eût été fait contre un autre, soyez sûr que je n'aurais pas pris ce ton-là. Je n'ai aucune part aux envois pour Genève, et je n'imagine pas même qui peut les avoir faits.

L'ouvrage est certainement ou de M. Vernes, ou d'une main extrêmement adroite qui a voulu qu'on le crût de lui, et je vous avoue que ce que vous me marquez du refus qu'on lui a fait, fortifie un peu ce dernier soupçon, en même temps qu'il explique la lettre honnête qu'il m'a écrite, à laquelle, j'ai répondu encore plus honnêtement. J'ai été jusqu'ici aussi sûr qu'il étoit l'auteur de la pièce que si je la lui avois vu écrire. Si jamais il étoit prouvé que je me suis trompé, je confesserois mon tort avec franchise, car quand on a fait des fautes, on ne doit pas rougir de les réparer. Seroit-il donc si impossible de vérifier la chose? Ce qu'il y a de sûr c'est que tout Genève a été témoin des fureurs de M. Vernes, et ces mêmes fureurs sont dans cet écrit. Vous m'obligeriez de me ramasser quelques faits précis sur tout cela. Vous pouvez me les envoyer signés ici sans vous compromettre, et vous devez être sûr que si jamais j'en fais usage, on ne saura point de qui je les tiens.

On m'a envoyé dans une lettre anonyme un extrait d'une prétendue lettre de l'abbé de Mably, que je suis très sûr [1] n'être pas de lui. Je pense qu'on aura fabriqué cet extrait pour être lu en Deux-Cent. Je ne connois rien de si facile à duper sur ces choses-là que les Genevois. Dans quinze jours je compte avoir la preuve de cette fausseté. Je me doute par qui elle est fabriquée, car je sais qu'à Paris l'abbé de Mably voyoit beaucoup madame Saladin.

Je n'ai pas le temps à beaucoup près de lire, quant à présent, la *Solution générale*[2]. J'en ai rapidement parcouru quelques pages. Je ne vois pas clairement le vrai but de l'auteur, qu'il cache peut-être. Il me paroît qu'en général ce but vous est plus avantageux que contraire. J'oserois décider seulement d'une chose, c'est qu'il est bien difficile d'avoir plus d'esprit

1. Rousseau se trompait; la lettre en question était bien de l'abbé de Mably.
2. *Solution générale*, ou *Lettre de M. Covelle*, opuscule qui venait d'être publié à Genève, et dont l'auteur était probablement Théodore Rilliet.

que l'auteur. Il écrit mal, peut-être, parce qu'il écrit avec trop d'esprit; il en faut avoir beaucoup pour le suivre.

Qu'est devenu *Vrai-Disant*? il me semble qu'il laisse furieusement bavarder *Prévenu* sans lui répondre. Voici le temps de lui bien fermer la gueule. Je ne sais quelle est la distribution de l'auteur, mais conseillez-lui de choisir ses sujets en plusieurs dialogues, de les faire courts et de les terminer tous par un trait vif dans la pensée et simple dans l'expression. Il faudroit que ce fût quelque fois *Prévenu* qui parlât le dernier, mais cela demande bien de l'art, car il ne doit jamais se rendre.

Voici, Monsieur, la dernière lettre que vous recevrez de moi sur ces affaires. J'ai fait tout ce qu'on a désiré. En remplissant mes devoirs avec zèle, j'ai suivi les affections (de) mon cœur. Je ne me plains point des maux qu'il m'attire. Mais j'en ai assez. De grâce, laissez-moi mourir en paix.

VII. — *A M. Moultou*[1].

9 mars (1765).

...Il est venu ici je ne sais quel soi-disant chevalier de Malte, qui a séjourné à Genève, et qui se renommant (*sic*) du général des Corses, et me trouvant mieux instruit qu'il ne croyoit a vu que je n'étois pas sa dupe et a pris congé dès la seconde visite; cela ne l'a pas empêché de séjourner à Motiers encore douze jours, durant lesquels Montmollin a tourné casaque. M. le Chevalier est ensuite allé à Neufchâtel où il est encore, et depuis qu'il y est, tout y est sens dessus dessous. Voilà tout ce que je sais...

. . . . . .

... Il seroit bien à désirer pour nos concitoyens et pour moi que vous donnassiez à votre ouvrage une tournure qui vous permît de le faire paroître tout de suite, et par cette tournure douce et modérée qui n'irriteroit personne, peut être en serviriez-vous mieux la liberté et votre ami. Au lieu que si vous attendez d'autres tems, vous pourrez faire un meilleur ouvrage mais qui ne servira plus à rien. Du reste, ne me l'envoyez point. Je ne veux pas le voir avant qu'il s'imprime. La chose eût été différente si j'avois pu faire mon édition.

1. Fragments inédits d'une lettre en partie publiée

M. Vernes est l'Auteur du premier libelle, cela est certain. Je le crois même Auteur du second. Ce malheureux me tracasse de ses lettres avec une impudence qui vient de la sûreté qu'il croit avoir de son secret; sans voir combien aisément il perce, et combien il m'est aisé de faire passer au public ma conviction. Mais que me servira de lui nuire? Je ne veux de mal ni à lui ni à personne, qu'il me laisse en repos, et qu'il fasse s'il veut tous les mois un libelle contre moi. Je ne lui répondrai jamais et ne parlerai de lui de ma vie. Faites-lui conseiller de me laisser en repos : je le désire pour son bien autant que pour ma tranquillité. Mais s'il s'obstine à vouloir que je parle, à mon premier moment de relâche, je parlerai et il en sera fâché; je lui donnerai même un avantage auquel il ne s'attend guère, et il en sera désolé. Je le traiterai avec la plus grande honnêteté et le public le traînera dans la fange. Si je parle, Vernes est un homme perdu; mais c'est bien lui qui cherche sa perte : car je ne parlerai point qu'il ne m'y force. Voilà ce que je vous prie de lui faire dire. Qu'il y pense et puis qu'il choisisse [1].

Voici la lettre de M. Garcin; il vient bien noblement à moi au moment de mes plus cruels malheurs; il n'a pas la lâcheté de ses compatriotes toujours prêts à donner le dernier coup au malheureux...

VIII. — *A M. Paul Chappuis à Genève.*

28 février 1765.

J'ai lu, Monsieur, avec plaisir la lettre que vous avez pris la peine de m'écrire le 20 de ce mois; mais résolu de ne plus m'occuper des matières dont elle traite et de chercher à tous prix le repos après lequel je soupire, et dont j'ai si grand besoin dans mon état je vous prie de trouver bon que je n'entre avec vous dans aucune discussion sur ce qui se passe dans nôtre ville. Je ne m'en suis que trop occupé; je n'ai que trop ardemment désiré de vous voir heureux, libres, soumis aux lois, gouvernés par des magistrats équitables et sages.

1. Rousseau s'était trompé. Tout le monde sait aujourd'hui que le libelle en cause, *Sentiment des Citoyens*, n'était pas de Vernes, mais de Voltaire.

Il est temps de ramener à moi-même tant de soins perdus pour le bonheur d'autrui. Ne m'enviez pas, je vous supplie, cette paix si précieuse et que je cherche avec tant d'ardeur. Je la paye assez cher pour avoir le droit d'y prétendre. Je n'oublierai point, Monsieur, les sentimens de bienveillance que vous m'avez témoignés, et je vous prie de compter dans tous les temps sur la mienne.

IX. — *A M. Liotard, à Grenoble.*

A Bourgoin, le 23 décembre 1768.

J'attendois, Monsieur, pour vous accuser la réception de vôtre envoi, d'en avoir remis l'argent selon vôtre ordre à celui qui devoit m'apporter de votre part l'*iris sambucina*; mais personne n'étant venu, je ne veux pas tarder plus longtemps à vous remercier des plantes que vous m'avés fournies et que je n'attendais plus, vu le long temps qui s'était écoulé depuis le renvoi de votre liste. Je n'ai pas vérifié le nombre total des dites plantes; je sais seulement que je n'y en ai trouvé qu'une cinquantaine de celles que j'avois notées et qui ayent pu remplir des vides dans mon herbier : toutes les autres se sont trouvées être des doubles de celles que j'avois déjà, que, par conséquent j'étois sûr de n'avoir pas notées et quelques-unes telles que lys blanc, le faux *acorus*, la colchique, le bugle, etc., sont si communes que ce n'était presque pas la peine de les envoyer. Il s'en est aussi trouvé plusieurs dont les étiquettes étoient fausses, sans doute parce que les aviés transposées par mégarde; par exemple celle qui portoit le nom de *gana gloriosa* est le nénufar blanc, celle qui portoit le nom de *Melochia pyramidata* est un *Boerhavia*, etc. Il y en a d'autres dont les titres me sont seulement suspects, parce que mon ignorance m'empêche d'en rien affirmer. Ainsi celle qui porte le titre de *hieracium premorsum* n'ayant ni la racine tronquée ni les feuilles dentelées, m'a bien l'air d'être *hieracium aurantiacum*, mais c'est ce que je n'ose affirmer, ni de même pour plusieurs autres sur lesquelles un coup d'œil de M. Clappier nous décideroit aisément. Enfin j'aurois bien voulu que toutes celles qui sont remarquables par leur racine, telles que le *Tozzia alpina* n'en fussent pas privées, et c'est

une petite attention que vous ferés bien de ne pas omettre en herborisant. A cela près, plusieurs de vos plantes sont bien conservées et je suis fort content de l'envoi.

Mon cher monsieur Liotard, je n'en dirai pas tout à fait autant du prix, et je n'userai pas en cette occasion de la liberté que vous me donnés de l'augmenter. Vous me l'aviés fait trop faible à Grenoble; je trouve que vous me le faites trop fort ici : vous avés passé successivement aux deux extrêmes, je trouve raisonnable de prendre un milieu. Cinquante francs, pour cinquante plantes tout au plus dont j'ai profité me paroissent trop. J'ai pensé que trente-six francs étoient un payement très fort pour moi, et même assez fort pour la chose. Ainsi en y joignant un petit écu pour les ports de lettres et menus fraix, ce sont trente-neuf livres que je vous envoye le même ordinaire, francs de port, par le courrier. Si vous n'étiés pas content, je vous prie de me le marquer, naturellement, car je veux sur toute chose non seulement que vous ayés lieu de l'être, mais que vous le soyés en effet; mais je voudrois bien aussi que nous pussions régler un prix plus à ma portée, afin qu'ayant les jambes plus jeunes et un corps plus robuste, vous pussiés, dans vos herborisations des montagnes, herboriser aussi quelquefois un peu pour moi.

Je joins ici une lettre pour M. Clappier, que je vous prie de lui remettre. Je vous reitère mes remerciements et vous salue, Monsieur, de tout cœur.

RENOU[1]

Cette lettre fait suite à la seule lettre imprimée adressée à Liotard, le 7 novembre 1768. Elle a échappé aux recherches d'Alb. Jansen, qui parle de Liotard, *Rousseau als Botaniker*, p. 130).

X. — *A M. le comte de Laurencin, à Lyon.*

A Mouquier, le 6 septembre 1769.

Deux voyages faits coup sur coup, Monsieur, m'ont fait renvoyer à mon retour le plaisir de vous répondre, et une foulure à la main droite, qui me fait souffrir en écrivant, me

1. On sait qu'à son retour en France, en 1767, Rousseau avait adopté le pseudonyme de Renou. Ce nom était, à un *x* près, celui de la mère de Thérèse Le Vasseur.

force à ne vous répondre qu'en bref. Quoique mon passage à Lyon ait été fort rapide, je m'y serois ménagé un moment pour avoir l'honneur de vous voir, si j'avois su précisément votre demeure. Mais ayant fort étourdiment perdu l'adresse que vous m'aviez laissée, le temps ne m'a pas permis d'aller aux informations pour vous trouver, quoique cela ne doive pas être difficile. Je tâcherai d'être plus heureux une autre fois. De tous les attraits qui pourraient me tenter dans l'habitation dont vous avez la bonté de me parler, le plus fort seroit assurément celui de vôtre voisinage; mais il n'y a pas assez de temps d'ici à la Saint-Martin pous que je puisse prendre une, détermination fixe pour le choix de ma demeure, si je prends le parti de quitter celle-ci. Aussi je ne songe pas à celle-là pour le moment-ci; sauf, si le cas se présente, à profiter dans la suite de vôtre complaisance pour examiner avec vous sur les lieux ce qui pourroit se présenter. Vos talens, monsieur, me paroissent trop décidés, et le jugement des comédiens sur les pièces qu'on leur présente est trop peu sûr, soit pour, soit contre, pour qu'il doive vous rebuter de courir la carrière dramatique. Je pourrai revenir sur ce sujet et vous en dire davantage, quand mon poignet sera moins enflé. En attendant recevez Monsieur, mes salutations très humbles et celle de madame Renou. Je vous embrasse de tout mon cœur.

RENOU

XI. — *A M. Lenieps, à Paris.*

(Fragment inédit d'une lettre publiée.)

A Montmorency, le 5 avril 1759.

Je n'avois pas besoin, mon chez Lenieps, de ce nouveau témoignage de vôtre amitié pour la connoître; j'espère que, pour juger de la mienne, vous n'avez pas besoin de mes protestations. Mais si vous voulez répondre à tout ce que l'on vous dira de moi, vous aurez souvent besoin d'éclaircissement. Voici, quant à présent, ceux que vous me demandez. Je ne voudrois pas que vous prissiez souvent une pareille charge; bien que légère pour votre zèle, elle seroit lourde pour ma paresse.

Je sais donc, enfin, ce qu'est devenu mon opéra des *Muses galantes*. Après bien des perquisitions inutiles, je désespérois d'en avoir des nouvelles, et je crois que sans vous je n'y serois jamais parvenu. Dites je vous prie à M. Philidor que j'ignore absolument comment cet ouvrage est entre ses mains, sous quelles conditions il l'a reçu et ce qu'il compte en faire. Je l'avois remis à madame d'Épinay; depuis seize mois que j'ai rompu avec elle, elle n'a pas jugé à propos de me rendre compte de mon dépôt, et quand je le lui ai fait redemander, elle m'a fait répondre par la phrase que je vais transcrire : *Si M. d'Épinay me disoit que votre opéra des Muses galantes est à Paris, que lui répondrois-je?* Je prie donc M. Philidor de vouloir bien me rendre cet ouvrage qu'il sait m'apartenir, ou s'il a sur ce sujet quelque chose à me dire, de s'adresser directement à vous ou à moi.

Il n'a point travaillé sur cet exemplaire. En 1744, il voulut bien se charger de quelques remplissages qu'il ne fit pas, et je ne fus pas ainsi dans le cas de remplir les conditions que je lui avois proposées; il donna à cet ouvrage une seule séance de deux heures, durant lesquelles il fit l'accompagnement d'un petit air et le remplissage d'un chœur : j'ai fait absolument tout le reste.

Cet opéra est détestable; il a été fait avant que j'eusse aucune véritable idée de musique; en un mot, c'est de la musique françoise et je trouve M. Philidor bien bon de daigner s'en occuper : mais enfin tel qu'il est c'est mon travail de trois ans. Il me vient là-dessus une idée plaisante. Supposé que M. Philidor fût moins honnête homme que je ne le crois; qu'après avoir un peu raccommodé cet ouvrage, il le donnât à l'Opéra, non pas tout à fait sous son nom, car l'ouvrage y est connu et y a même été répété, mais de sa part; qu'il en reçut tranquilement les honoraires; qu'alors je vinsse à réclamer hautement mon bien, ne serois-je pas fort importun?

XII. — *A madame de Créqui.*

(Entre 1772 et 1778.)

Je vous entends, madame, les Ouvriers de ténèbres, sont arrivés jusqu'à vous. On vous a généreusement prouvé que

J. J. était un méchant; ce n'est pas à lui que l'on a prouvé cela, c'est à vous, en son absence, à son insu et en grand secret. Ainsi la vérité escortée de la ruse, de la puissance et de leurs nombreux satellites, se masque, rampe et travaille sous terre, tandis que le Mensonge seul, délaissé, trahi, mais intrépide et fier l'interpelle à grands cris et marche à la face du soleil. Et cela vous paroît assez naturel pour daigner rompre ouvertement avec moi, pour me déchirer le cœur à loisir par les anxiétés de l'incertitude. Je veux supposer tous les flambeaux de l'évidence réunis pour me convaincre. Je veux qu'un délateur secret ne soit pas toujours un homme vil, qu'un honnête homme puisse en diffamer un autre a son insu, qu'il soit permis de se cacher de l'accusé vivant et présent pour le juger, sans vouloir ni lui parler ni l'écouter. Quelques hommes du moins ont droit d'être exceptés de cette unique règle. J. J. Rousseau pouvoit se flater d'en être un, et j'aurois cru qu'une amitié de vingt ans avoit quelques droits à réclamer dans le cœur de madame de Créqui pour un homme, fût-il d'ailleurs coupable, mais qu'elle a recherché et qui du moins n'eut jamais aucun tort avec elle. Pensez-y mieux, madame, je vous en conjure par cet amour de la vérité et de l'équité que j'ai cru voir dans vôtre âme. Ne vous préparez pas des regrets pour le tems où vous connoîtrez trop tard vôtre erreur et ne pourrez la réparer. Je vous demande une explication : faites percer un rayon de lumière, dans cet abyme de noirceurs où ma raison se perd. Je vous donne ma foi d'homme de bien, qui jamais ne fut violée, que tout ce qui sera dit entre nous à ce sujet y restera concentré de ma part et que je n'en ferai jamais aucun usage que de vôtre consentement. Quoi! un homme qui passa quarante ans de sa vie aimé de tout le monde et sans avoir un seul ennemi est un monstre!... l'Auteur de l'*Héloïse* est un scélérat!... S'il est quelque malheureux qui le puisse croire, c'est celui-là qui est un monstre et c'est lui qu'il faut étouffer. Madame, je fais pour vous ce que je n'ai fait pour personne... Je ne cours jamais après ceux qui s'en vont. Les barbares!... ils m'ont bien fait souffrir des maux, mais jamais aucun qui m'ait été plus sensible.

XIII. — *A M. X***.*

(Au verso de la minute de la lettre à madame de Créqui que l'on vient de lire, se trouve celle-ci, qui a été vraisemblablement écrite le même jour, et dont le destinataire n'est pas connu.)

(Entre 1772 et 1778.)

On vous trompe, Monsieur, je le sens et j'en suis déchiré. Comment s'y prend-on pour cela, c'est ce qui me passe. Que de vils et secrets diffamateurs séduisent des gens bornés qui n'ont pas assez d'honneur pour croire à celui d'autrui, ni assez de sens pour juger l'accusateur qui se cache avant l'accusé qui ne peut se deffendre, cela se conçoit; mais vous, vous dont j'ai le premier connu tout le prix, vous qui savez si bien voir, comment en avez-vous plustot creu l'imposteur que vos propres yeux sur le caractère d'un homme que vous connoissez depuis si longtemps? Les plus fortes preuves ont dû vous trouver encore incrédule, j'en suis très sûr, vous n'avez pu vous rendre qu'à l'évidence. Mais cette évidence enfin ne vous a montré qu'erreur et mensonge! Je ne suis point l'homme qu'elle vous a peint. Comment vous a-t-elle abusé? Voilà l'abyme ténébreux où ma raison se perd sans en voir que la noirceur.

Tout homme qui, prenant avec un autre le masque de la bienveillance, se cache de lui pour le diffamer en traître en lui ôtant tout moyen de se défendre et de savoir même de quoi il est accusé, est un lâche, un fourbe, un coquin, et quiconque entre dans ses noires vues et les favorise, s'il n'est une brute, est un coquin comme lui.

Les méchans excitent l'horreur ou l'effroi, jamais l'animosité. On les craint, on les fuit, mais on ne leur dresse pas des pièges; si on les punit, c'est ouvertement; on ne se pare pas avec eux d'un faux semblant d'amitié, l'on ne feint pas de s'intéresser à eux en les diffamant, on ne les persécute pas en secret. On ne se masque pas pour les circonvenir, les surprendre ou les trahir. Ce n'est point aux méchans que l'on fait ces choses-là. Ce sont eux qui le font aux autres.

XIV. — *A M. le marquis de Mirabeau.*

(Fragment d'un projet de lettre non envoyée.)

(Mars 1767.)

Vôtre lettre, Monsieur, du 20 février m'est parvenue assez promptement, et je puis vous assurer que les choses très agréables que j'y ai lues ne sont pourtant pas ce qui m'en a fait le plus de plaisir. Mais ne vous attendez pas toutefois de ma part à une correspondance en règle; c'est un engagement que je ne veux pas prendre, parce que je me sens hors d'état de le tenir, même avec vous. Tout soin qu'il faut remplir me coûte et me pèse, par l'unique raison qu'il le faut, mais j'ai particulièrement une telle aversion pour écrire des lettres, que je ne me livre au plaisir d'en recevoir des gens que j'aime, qu'après m'être assuré qu'ils n'exigent pas de réponse. Pour un si grand ennemi de l'injustice, je ne vous paroîtrai peut-être pas trop conséquent. Je crois pourtant l'être, car, selon moi, c'est une injustice aux autres de m'imposer, même à mon profit, une loi que je ne puis supporter; et ce n'en est pas une à moi de me refuser à cette loi en renonçant, quoiqu'à regret, à ses avantages. Il est certain que vos lettres me plaisent et me font du bien; mais écrire me fait un mal extrême; écrire est un devoir qui me tue; je ne puis me soumettre à ce devoir que par la plus forte nécessité. Dans tous mes projets de béatitude temporelle, n'avoir ni montre ni écritoire a toujours été mon article favori. Si vous voulez porter jusqu'au bout la générosité que vous m'avez montrée, faites-moi du bien gratuitement, n'exigez point dans mes réponses plus d'exactitude que je n'y en puis mettre. Lorsqu'elle n'y sera pas, accusez-moi de négligence, non d'indifférence : vous auriez tort très assurément. Enfin, puisqu'il faut toujours que je sois en reste avec vous, ne marchandez pas sur le plus ou le moins, et passez, de grâce, la même inégalité dans le nombre et la mesure de nos lettres qu'il faut bien passer, malgré vous et moi, dans la valeur de leur contenu.

Rien ne me fatigue tant que d'écrire, si ce n'est de penser; et il me faudrait fatiguer un mois pour répondre à une de vos pages. N'exigez pas de moi à proportion de ce que vaut ce

que vous m'écrivez, mais à proportion de ce qu'il vous coûte, et l'une page j'aurai payé dix de vos lettres, au lieu que, par l'autre calcul, ce seroit tout le contraire, et tout mon temps n'y suffiroit pas. Vous voulez m'offrir, dites-vous, une autre philosophie. De la philosophie, à moi? Eh, Monsieur le Marquis, vous me faites un honneur que je ne mérite guères. Les systèmes de toute espèce sont trop au-dessus de moi : je n'en mets aucun dans ma vie et dans ma conduite. Réfléchir, comparer, chicaner, persister, combattre, n'est plus mon affaire; je me laisse aller à l'impression du moment sans résistance et même sans scrupule; car je suis parfaitement sûr que mon cœur n'aime que ce qui est bien. Tout le mal que j'ai fait en ma vie, je l'ai fait par réflexion; et le peu de bien que j'ai pu faire, je l'ai fait par impulsion. Cela fait que je me livre à mes penchans avec confiance; ils sont si simples, si faciles à suivre; pour les contenter, il en coûte si peu aux autres et à moi-même qu'en vérité c'est vouloir escrimer à toute force que de se raidir contre eux. Vous supposez que je fuis la société par aversion pour elle : vous vous trompez dans les deux points. Je ne la hais ni ne la fuis. J'en hais la gêne que j'y trouve, et je hais cette gêne mortellement. Sans elle la société me seroit agréable; mais la gêne l'empoisonne, et je renonce à un bien dont je peux me passer, pour éviter un mal qui m'est insupportable. Les autres me disent qu'ils n'y trouvent pas cette gêne : tant mieux pour eux; mais je l'y trouve moi. Voulez-vous disputer sur un fait de sentiment? Il faut que je parle, quand je n'ai rien à dire; que je reste en place, quand je voudrois marcher; assis, quand je voudrois être debout; enfermé dans une chambre, quand je soupire après le grand air; que j'aille ici, quand je voudrois aller ailleurs; que je mange à l'heure des autres; que je marche de leur pas; que je réponde à leurs complimens ou à leurs sarcasmes; (que) je réponde à des billets verds et rouges, dont je n'entends pas un seul mot; que je raisonne avec les raisonneurs; que je suive le phebus des beaux esprits; que je dise des fadeurs aux femmes; enfin que je fasse toute la journée tout ce que je sais le moins et qui me déplait le plus, et que je ne fasse rien, je ne dis pas seulement de ce que je voudrois faire, mais de ce que la nature et les plus pressans besoins me demandent,

à commencer par celui de pisser, plus fréquent et plus tourmentant pour moi qu'aucun autre. Je frémis encore à m'imaginer dans un cercle de femmes, (forcé) d'attendre qu'un beau diseur ait fini sa phrase, n'osant sortir sans qu'(on) me demande si je m'en vais, trouvant dans un escalier bien éclairé d'autres belles dames qui me retardent, une cour pleine de carosses toujours en mouvement, prêts à m'écraser, des femmes de chambre qui me regardent, MM. les laquais qui bordent les murs et se moquent de moi; ne trouvant pas une muraille, une vouste, un malheureux petit coin qui me convienne; ne pouvant en un mot pisser qu'en grand spectacle et sur quelque noble jambe à bas blancs.

Monsieur, quand il n'y auroit que ce seul article, il suffiroit pour me faire prendre en horreur l'habitation d'une ville. Moi qui même déteste les plaines et cherche toujours les lieux fourrés et sombres pour pouvoir, deux cents fois le jour, m'arrêter à mon aise, à l'instant du besoin, sans être vu même des paysans. Je me lève à l'heure qu'on se couche à Paris; je me couche avant qu'on n'y soupe; ma journée est presque finie avant qu'on l'y comme(nce). Mon premier soin est d'aller errant en bonnet de nuit dans la campagne; je vais et viens, rentre et ressors à tous les quarts d'heure. Je ne peux vivre que *sub dio*; je ne respire qu'au milieu des prés et des bois; j'étouffe dans une chambre, dans une salle, dans une maison, dans une rue, dans la place de Vendôme; le pavé, le gris des murs et des toits, me donnent le cauchemar. Et vous voulez que j'aille passer ma vie, ou plutôt l'achever, au milieu de tout cela[1], car, avec les habitudes que j'ai prises et les goûts invincibles dont je me sens subjugué à mon âge, si la dure nécessité me rappelle jamais au séjour des villes, ce ne sera que pour m'y faire enterrer.

Je consens fort que vous n'approuviez pas ma manière de vivre, pourvu que vous n'entrepreniez pas de m'en faire changer. Il n'y a point de raisonnement qui me puisse engager

1. *Autre rédaction* : « Et il faudra que j'en passe les trois meilleurs quarts encloitré dans cette triste ou plutôt dans cette horrible prison, ne sachant que faire, que devenir, n'ayant que la ressource effroyable des livres, ou de la funeste écritoire; ou bien il faudra qu'à soixante ans je renonce à mes vieilles habitudes, pour m'en faire de toutes nouvelles, comme si je me portois assés bien pour soutenir un pareil changement. »

d'en prendre une autre, tant que je sentirai que la mienne me convient. Je vous promets de chercher la société dès qu'elle me sera nécessaire. Jusques-là permettez que je reste comme je suis; moi, je vous permets de tout mon cœur, en échange, de trouver que j'ai très grand tort.

Je ne vous ai parlé jusqu'ici que du physique : commençons toujours par examiner ce point et nous passerons aux autres.

. . . . . .

Je n'ai besoin ni de votre bourse, ni de vos amis, ni de votre cédit, ni de votre savoir, ni presque de votre temps, et dans deux jours, dans vingt-quatre heures, vous pouvez être débarrassé de moi. J'ai besoin de votre âme vertueuse, de votre bon sens, de quelques soins faciles et simples et du plus profond secret, voilà tout; et avec cela vous pouvez assurer la paix des derniers jours d'un infortuné qui met en vous seul toute son espérance.

. . . . . .

Je ne suis point homme à vous importuner de mes lamentations; je n'ai à vous parler ni de mes malheurs, ni de mes ennemis, ni de leurs complots, ni de personne au monde que de moi seul; tout ce que j'ai à vous dire est l'affaire d'une minute.

Mais je n'en suis plus aux essais, je les ai faits. J'en suis maintenant au résultat et je m'y tiens...

. . . . . .

JEAN JACQUES ROUSSEAU

SOUVENIRS D'ENFANCE ET DE JEUNESSE[1]

FRANZ LISZT

J'ai toujours eu une grande prédilection pour Liszt, pour l'artiste et pour l'homme; personnellement, il m'était plus sympathique que Wagner.

Liszt était vaniteux... quel grand artiste ne l'est pas? Mais à côté de cela, il était si infiniment bon, si généreux, si fidèle en amitié qu'on passait aisément sur sa vanité quand on était entré en relations plus proches avec lui et qu'on le connaissait vraiment.

J'évoque volontiers le souvenir de ses séjours à Paris pendant lesquels il venait souvent chez nous. Lors d'une de ces visites, il arriva que Gounod nous avait déjà invités à passer la soirée chez lui. Ayant appris que Liszt était à Paris, il nous demanda de prier notre ami de nous accompagner. C'est étrange, mais Liszt et Gounod ne se connaissaient pas! C'est mon mari et moi qui les présentâmes l'un à l'autre. Liszt accepta l'invitation. En arrivant chez Gounod, nous fûmes accueillis tous trois par des cris de joie. Liszt surtout, — n'était-il pas Liszt? — Et nous, parce que nous l'avions décidé à accepter l'invitation de Gounod. A cette époque, Liszt

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

portait déjà le costume ecclésiastique et n'avait plus grande envie de fréquenter les cercles artistiques. Nous lui avions assuré qu'il ne pouvait refuser sans affliger Gounod. Sa bonté d'âme l'emporta. Il vint, il vit, il vainquit.

Après les présentations d'usage, Gounod s'assit au piano et chanta comme lui seul le pouvait. Sa voix était faible, légèrement voilée et pouvait même passer pour laide auprès de celui qui n'apprécie que les sons de cloche. Par contre sa diction était si ravissante que tout le monde était transporté. Il chanta différents passages de son *Faust*, faisant alternativement et avec une égale maîtrise, les parties du soprano, du baryton et du ténor. Liszt lui-même n'en revenait pas. Quand Gounod se fut arrêté, Liszt lui proposa de jouer à son tour certains fragments du *Faust*. Il ajouta que ne connaissant pas suffisamment la partition, il était obligé de la lui demander. Or Gounod n'avait que la partition pour orchestre. « Peu importe! répliqua Liszt, avec l'aide de l'auteur, je saurai bien m'y retrouver. » A peine la musique fut-elle sur le pupitre que Liszt paraphrasa magnifiquement l'opéra, commençant par la première rencontre de Marguerite et de Faust, continuant par la valse et ainsi de suite. Tout le monde était dans le ravissement et l'enthousiasme.

« *En voilà assez*, dit-il à la société, *je vais en l'honneur de la princesse jouer maintenant son morceau favori*, la Carita, *de Rossini* [1]. » Il interpréta merveilleusement ce morceau que d'ailleurs je n'ai jamais entendu jouer par personne autre que lui.

Après cette réunion chez Gounod, il y eut à l'ambassade quelques soirées musicales dont Liszt fut l'âme. Je ne puis m'empêcher de raconter, si étrange que cela puisse paraître, que Liszt me pria un jour de jouer avec lui à quatre mains une valse de Strauss. Me faire prier alors que nous étions tout à fait entre nous eût été vraiment trop sot! « Avec grand plaisir! » répliquai-je. Je m'élançai au combat avec le courage du héros qui va à la mort et exécutai la valse intitulée « Nachtfalter ». Jamais de ma vie, je n'ai aussi bien joué, car naturellement on n'entendait que Liszt. Mon jeu n'était

1. En français dans le texte (*note du traducteur*).

que le bourdonnement de la mouche à côté des rugissements du lion.

A l'une de ces aimables soirées apparut notre ami Saint-Saëns. Liszt lui proposa de jouer à deux pianos, ce qu'il accepta avec enthousiasme. C'était splendide de les entendre jouer ensemble. « *Il faut avouer*, déclara Liszt riant cordialement des louanges qu'il se décernait à lui-même, *que nous jouons joliment bien à nous deux* [1]. » Et se tournant vers Saint-Saëns : « *Il est possible d'être aussi musicien que Saint-Saëns, mais il est impossible de l'être davantage* [2].

L'empereur Napoléon et l'impératrice Eugénie, ayant entendu parler des soirées Liszt à l'ambassade d'Autriche, exprimèrent le désir de voir le Maître chez eux. Nous fûmes chargés de l'amener aux Tuileries. Liszt et nous fûmes invités à un petit dîner. Après le repas, sur la prière de l'empereur, Liszt joua très bien ma *Carita* et une charmante valse de Schubert qu'il appelait *Backhändel*, mais qui, je crois, n'est pas connue sous ce nom. Enfin la prière du Moïse de Rossini. Comme l'artiste terminait par quelques puissants tremolos, Napoléon lui dit : « Comme vous imitez bien le tonnerre! » Cette louange fut comme une douche d'eau glacée. Quelques jours après, l'empereur, par l'intermédiaire de mon mari, fit remettre à Liszt la légion d'honneur, et tout fut réparé.

Ce fut enfin au tour du prince Walewski, alors ministre des Beaux-Arts, de nous prier d'insister auprès de Liszt pour qu'il se laissât traîner dans son salon. Cela ne fut pas si facile! Nous dûmes user de toute notre éloquence pour décider le Maître à accepter.

On assaillit Liszt, on le supplia de se faire entendre. Je puis bien assurer avec orgueil que, si je n'avais pas autant insisté, personne n'eût entendu de lui une note. Dans un accès de mauvaise humeur, de rage même, il me dit : « *vous promenez l'ours* [3] ».

Par bonheur, madame Viardot-Garcia, la célèbre cantatrice et l'artiste incomparable — que seule me rappelle aujourd'hui

1. En français dans le texte (*note du traducteur*).
2. *Idem.*
3. *Idem.*

Lili Lehmann [1], au moins en ce qui concerne l'étendue de la voix et le style, — madame Viardot-Garcia était présente. Avec son amabilité coutumière, elle me vint en aide et demanda à Liszt de lui accompagner le *Roi des Aulnes*. J'avais gagné la partie! Oui j'ai entendu le *Roi des Aulnes* chanté par madame Viardot accompagnée par Liszt. J'affirme qu'il serait difficile de n'en pas conserver toute sa vie une puissante et magnifique impression.

Liszt quitta Paris. Ce n'est que bien des années plus tard, en 1881, que je le retrouvai à Vienne. Un soir, j'étais seule et plongée dans un livre. Soudain, la porte s'ouvre et on m'annonce M. Liszt. Il arrivait de Weimar où il avait organisé une cérémonie musicale et poétique en souvenir de l'inoubliable Marie Mouchanow [2] (auparavant madame Kalergis). Dans un des pavillons du jardin grand-ducal qu'il avait fait décorer de plantes et de fleurs et où il avait placé un buste de Maria Mouchanow, il avait, devant les amis de la défunte et en l'honneur de celle-ci, joué les morceaux que l'artiste interprétait d'une manière unique. La cérémonie se termina par une élégie dédiée à Maria Mouchanow. « Je sais, me dit-il, que vous l'aimiez... Vous auriez dû assister aussi à cette cérémonie commémorative! » Il ouvrit le piano et pendant cette soirée, que je passai seule avec lui, il joua comme jamais encore je ne l'avais entendu auparavant. Il resta deux heures au piano jouant divinement... On eût dit qu'il avait fait sienne l'interprétation si originale de l'amie et de l'excellente artiste qui nous était à tous deux infiniment chère. De temps à autre il se disait à lui-même à mi-voix : « *C'est bien comme cela qu'elle jouait du Chopin... c'est ainsi qu'elle rendait cette phrase.* »

En me quittant, il me dit les larmes aux yeux : « *Marie Mouchanow en disparaissant a laissé un vide, que pour moi rien ni personne ne saura jamais combler, — je lui étais profondément attaché, — la vie a perdu de son charme depuis qu'elle*

1. Lili Lehmann née à Wurzbourg 1848, remarquable soprano, débuta à Berlin en 1870, elle se rendit célèbre par les rôles qu'elle joua à Beyrouth dans la Trilogie : elle chanta les œuvres de Wagner à Londres, puis à New-York. Ses principaux rôles furent Brunhilde et Isolde.

2. Née Nesselrode et nièce de chancelier.

y fait défaut. » Il me donna la main, me dit au revoir et ajouta : « *Je ne jouerai plus, c'est la dernière fois que vous m'aurez entendu*[1] ». En effet, je ne devais plus l'entendre.

Il m'envoya une fois de Paris une partition pour piano de Lohengrin, très bien reliée avec, sur la première page, cette dédicace écrite de sa main :

« *Exemplaire appartenant à madame la Princesse de Metternich comme son très humble serviteur*[2].

» *Franz Liszt* »

De cette double propriété, je ne suis pas médiocrement fière.

MAITRE LACHAUD
Paris, 1862.

Un soir, comme je causais avec différentes personnes dans le grand salon du ministère des Affaires étrangères, le ministre M. Rouher s'approcha de nous pour se mêler à la conversation. Il était littéralement pétillant d'esprit. Causer avec lui, l'écouter fut toujours une joie pour moi. Il savait parler de tout, semblait s'intéresser à tout. Sous sa direction n'importe quel entretien devenait attrayant. Nous allâmes tous nous asseoir dans un coin du salon et commençâmes une conversation animée sur le thème de « l'esprit ». Je ne pus naturellement m'empêcher de dire à Rouher, avec la plus entière et sincère conviction, que je le tenais pour l'un des hommes les plus spirituels et amusants que j'aie jamais rencontrés. Il me répondit en riant : « Si vous me jugez ainsi, alors que direz-vous de Lachaud? — Je ne le connais pas. » Lachaud était l'avocat le plus célèbre sous le second Empire. Bouher bondit de son siège : « Il faut que je vous le présente, déclara-t-il, il est ici et, pour vous donner tout de suite une idée de son à-propos, j'essayerai, en vous le présentant, de lui faire perdre la tête. Mais je vous avertis qu'avec lui, c'est presque impossible. » Au bout de quelques instants, Rouher revint accompagné d'un

1. En français dans le texte (*note du traducteur*).
2. En français dans le texte (*note du traducteur*).

gros monsieur, au visage rouge, à l'œil fixe, qui n'avait rien de séduisant. « Princesse, me dit Rouher, permettez-moi du vous présenter l'homme le plus spirituel de Paris. » Au lieu d'être gêné comme tout autre l'eût été à sa place, Lachaud partit immédiatement comme une fusée, après le premier coup de canon annonçant que le feu d'artifice va commencer. Et c'était un véritable feu d'artifice en paroles. Son esprit, sa verve étaient éblouissants. Nous restions sans voix. Où cet homme prenait-il tout cela? Quel agréable causeur! Quel charmant conteur! Sans jamais lasser ses auditeurs, les animant, les encourageant, non seulement il causait, mais encore, il inspirait aux autres des réponses spirituelles. De ma vie, je n'ai rien vu de semblable.

Par la suite, je rencontrai souvent Lachand, en particulier lors d'un séjour à Compiègne auprès de Leurs Majestés. Je me souviens d'un incident qui amusa tout le monde et caractérise bien la ruse et la subtilité de notre avocat. Le soir, après dîner, l'impératrice Eugénie aimait à s'asseoir dans un des salons et à réunir auprès d'elle un cercle restreint d'agréables causeurs, — des hommes surtout, représentants des situations sociales les plus diverses, pour causer librement avec eux de toutes sortes de choses. Un soir, je voulais traverser le salon où se tenait habituellement Sa Majesté, quand Lachand apparut dans le cadre de la porte en face. Nous voulions nous retirer, chacun de notre côté, mais l'Impératrice nous appela et nous pria de rester auprès d'elle. Des trois ou quatre messieurs qui se trouvaient là, je ne me souviens que d'un seul : le procureur impérial bien connu, Oscar de Vallée. Un nom bien poétique pour un personnage aussi prosaïque! L'Impératrice se mit à parler du Palais et insista auprès de Lachaud pour que celui-ci racontât des souvenirs de sa profession; elle lui dit combien elle avait souvent admiré ses superbes plaidories, combien elle enviait son éloquence! Quelle magnifique exaltation il devait éprouver quand il parvenait à disposer l'esprit des juges et des jurés en faveur de l'accusé. Et Lachaud de répondre : « Oh Majesté! pour ce qui est du jury, je sais en jouer comme un autre du violon. — Et les juges? demanda Oscar de Vallée. — Je les émeus jusqu'aux larmes. » Mais le procureur s'empressa de répliquer que

jamais les plus belles plaidoiries de Lachaud ne l'avaient ému. Celui-ci affirma pourtant lui avoir vu les larmes aux yeux un jour qu'il plaidait pour un criminel, dont j'ai oublié le nom. « Ce n'est pas votre splendide défense qui m'avait ému, maître Lachaud, s'écria Oscar de Vallée, mais bien la misère et l'indicible détresse de cette vieille mère si douloureusement frappée. Elle vous avait écrit une des lettres les plus émouvantes que j'aie jamais lues. Ses lignes débordaient de l'amour maternel le plus parfait et le plus sublime. » Alors Lachaud, se levant : « Eh bien! c'est sur moi, sur moi seul que vous avez pleuré, car c'est moi qui avais écrit la lettre. La vieille était morte depuis longtemps, c'est moi qui, pour l'occasion, l'avais ressuscitée! »

Une autre fois, c'était au moment du sensationnel procès Troppmann, nous nous trouvions encore au ministère des Affaires étrangères, un soir de réception. Lachaud, défenseur de Troppmann soutenait que ce dernier avait un complice et que, pour prononcer le verdict, il fallait attendre qu'on l'eût découvert. Il parvint en effet à prolonger les débats. Mon mari, que le procès intéressait vivement, rencontra Lachaud dans un salon. Après s'être salués, tous deux allèrent dans une embrasure de fenêtre et causèrent longtemps sans être dérangés. Lorsqu'ils sortirent plus tard de leur retraite, tout le monde se précipita sur Richard, l'assaillit de questions : « Eh bien! que vous a dit Lachaud? — Espère-t-il qu'on découvrira le complice? Est-on sur ses traces? » Richard répoudit que le meurtrier refusait de nommer son compagnon et préférait monter sur l'échafaud plutôt que de commettre une telle trahison. Néanmoins Lachaud espérait amener Troppmann à faire des aveux.

Quelques jours après, les débats étant terminés, le verdict fut prononcé. Troppmann fut condamné à mort, sans circonstances atténuantes. Il était l'unique coupable.

Quand mon mari rencontra Lachaud peu après, il ne put s'empêcher de lui demander en riant : « Eh bien! qu'avez-vous fait de votre célèbre complice? » Et Lachaud de répondre : « Lorsque je m'entretins longtemps avec vous de Troppmann, je savais fort bien qu'il était le seul coupable. Et je n'ignorais pas non plus que tous les curieux allaient vous accabler de

questions pour savoir ce que je vous avais raconté... S'ils apprennent que Lachaud a dit au Prince Metternich qu'il restait convaincu de l'existence d'un complice, cela peut, d'une manière ou d'une autre, revenir aux oreilles des jurés et les influencer en faveur de l'accusé... Ils sont si bêtes ces gens-là! »

LE COMTE TAAFFE

Histoire amusante des années quarante, dédiée à mon vieil ami le comte Hans Wilezck.

J'appartiens au petit nombre de personnes qui, dans leur prime jeunesse, ont encore connu le vieux Vienne des années quarante, avec ses bastions, ses fossés et ses glacis, qui s'y sont promenées comme chez elles, qui entraient et sortaient chaque jour par la Kärntnertor, la Slubentor, la Rotenturmtor et qui habitaient sur le bastion.

La maison de mes parents, située en face de la Wasserkunstbastei, donnait sur le Wasserglacis. On voyait de chez nous le charmant jardin de l'archiduc Charles qui s'étendait sur le rempart et plus loin la Henmarktkaserne ainsi que le palais Schwarzenberg.

Par derrière la maison donnait sur le quartier des Cordiers en face l'entrée de la rue Anna.

Je ne sais pourquoi je raconte tout cela qui n'a rien à faire avec l'histoire du comte Taaffe. Quand j'évoque mon enfance, quand il s'agit du vieux et cher Vienne, alors s'avère que les vieilles gens parlent volontiers du passé et que toute occasion leur est bonne pour le faire. Le proverbe a raison : « La bouche parle de l'abondance du cœur. »

Comment maintenant trouver le lien entre ce que je viens de dire et l'histoire du Comte Taaffe? Voici : je veux rappeler un épisode amusant du vieux Vienne à la fin des années quarante, épisode qui me fut rapporté alors, mit toute la ville en émoi et dont l'issue amusa à bon droit tout le monde. Ma mère me le conta à la manière vive et spirituelle qui était la sienne. Je crois l'entendre encore. Autant que je me souvienne, cet épisode tragi-comique a dû se passer en 1846.

Le comte Taaffe, président de la Cour supérieure de justice était tout à la fois une haute personnalité officielle et un monsieur fort bien considéré à la cour.

Sa femme née princesse Brezenheim était digne de lui sous tous rapports, le couple jouissait de l'estime et de la considération qui lui étaient dus. Mari et femme étaient tous deux des personnes respectables, dans la plus complète acception de ce mot.

Le comte Taaffe était d'une politesse accomplie mais trop précise et trop raide. Toute familiarité semblait bannie des relations avec lui.

Je me souviens que nous nous rencontrions presque chaque jour au bastion entre deux et trois heures. Il portait un chapeau bolivar, à larges bords, un long pardessus en drap noir avec les vêtements de dessous adaptés et une cravate de taffetas noir tournée deux fois autour du cou et sans jabot blanc.

La loi, dans son inexorable rigueur, semblait incarnée en lui, — et pourtant, — de simples mortels ont osé se jouer de lui!

Rentrant un jour de sa promenade quotidienne, le comte Taaffe vit arrêter devant sa maison, rue Töwel, plusieurs camions desquels on déchargeait des meubles, des appareils d'éclairage, des tapis, des guirlandes (en papier, car alors le luxe des fleurs était tout à fait inconnu). En entrant sous la porte cochère, le comte Taaffe demanda à son portier ce que voulaient ces ouvriers avec tout cet attirail. « Mille pardons, lui fut-il répondu, mais, ils ont été commandés, ils doivent décorer les escaliers et les salons pour la soirée de demain. »

Très irrité, le comte Taaffe s'écria : « Je n'ai jamais entendu parler de cette soirée. Envoie-les tous au diable! Ce doit être une erreur, on leur aura sans doute donné une fausse adresse. » Avec toutes les peines du monde on congédia ouvriers et voitures.

Le lendemain matin de bonne heure, quand le valet de chambre entra chez son maître, il lui annonça d'un air soumis qu'une grande lutte se livrait devant la maison et dans la cour. Une douzaine de voitures environ venaient d'arriver avec des bains de différents établissements, les bains Diane,

les bains Sophie, etc., etc. Les conducteurs prétendaient tous avoir été commandés par Son Excellence. Le comte Taaffe dit à son serviteur : « Envoie-les promener. Je n'ai commandé personne. Quel est donc ce nouveau procédé? Les négociants pénètrent dans les maisons et prétendent qu'on leur a donné l'ordre d'y venir. » Vingt-quatre heures se passent. Le lendemain matin, le même infortuné valet de chambre arrive tout tremblant et balbutiant et annonce respectueusement à son maître que plus de douze pédicures sont assemblés dans l'antichambre et y font grand scandale. Chacun prétend au droit d'être introduit le premier, s'appuyant sur la lettre de commande dans laquelle est indiquée avec précision l'heure à laquelle il doit se présenter avec la recommandation d'être très exact. Dans sa frayeur, le domestique ajouta : « Je vous en prie, Excellence, ils sont sur le point d'en venir aux mains; ils m'ont menacé de me battre. »

Naturellement le comte Taaffe entra dans une rage furieuse et déclara qu'il saurait bien agir énergiquement et mettre un terme à ces menées honteuses. Il fit ordonner à son portier, sous peine de renvoi, de ne laisser pénétrer personne qui ne lui ait été auparavant désigné par ses maîtres.

Le quatrième jour se passe décemment. Aucun être humain n'ose approcher. Le calme solennel est rétabli dans le palais de la rue Löwel, protégé par le haut mur du bastion qui semble un rempart contre toute attaque dangereuse. On commençait déjà à s'attendre au pire.

Le cinquième jour, — c'était un dimanche, — il régnait une paix profonde. On commençait à respirer. L'après-midi à cinq heures, devait avoir lieu comme d'habitude le petit dîner familial en robes d'intérieur, ou plutôt sans cérémonies.

Les membres de la famille étaient sur le point de se mettre à table, quand on entend sonner deux fois à la loge du portier.

Tout le monde se regarde. Quelqu'un, — une dame, je crois, — demande : « Qui attendez-vous encore? Ne sommes-nous pas au complet? »

A ce moment le malheureux valet de chambre se précipite les genoux chancelants, ouvre la porte à deux battants et annonce le prince et la princesse Schwarzenberg. Aussitôt

après, on sonne, on resonne. Les domestiques perdent la tête et courent de tous côtés. Les uns après les autres apparaissent les convives. On les annonce : prince et princesse Jobkowitz, prince et princesse Auersperg, prince et princesse Windisch Graetz et ainsi de suite, indéfiniment sans compter les Comtes et les Excellences. Enfin retentit le nom du prince et de la princesse Liechtenstein. La beauté et la distinction de la princesse, la magnificence de ses diamants étincelants mit le comble à l'étonnement et à la confusion.

Le maître et la maîtresse de maison, les membres de la famille, les pseudo-invités étaient consternés. Tous ces gens se regardaient sans mot dire. Les derniers ne tardèrent pas à comprendre qu'il s'agissait ici de quelque mystérieux malentendu. Les maîtres du logis, au comble de la fureur, de l'humiliation et du désespoir ne comprenaient que trop qu'ils venaient d'être joués encore une fois.

Comment les invités avaient-ils été ainsi induits en erreur? Ils expliquèrent qu'ils avaient reçu des invitations à dîner imprimées. Comme plus de soixante personnes avaient été conviées de la sorte, on avait compris que les Taaffe donnaient un grand dîner et qu'il fallait venir en tenue de gala.

A leur tour, les maîtres de maison essayèrent d'expliquer cette regrettable histoire. Les pauvres victimes de cette mystification durent se retirer l'estomac creux. Les choses n'allèrent pas toutes seules. Il fallut commander des voitures et le reste? L'excellent prince Liechtenstein, connu comme un mari très attentif, était dans une indicible inquiétude à la pensée que sa femme devrait endurer la faim..., on ne trouverait sûrement rien à manger à la maison... Dans ce temps-là, il n'y avait ni Sacher ni Bristol [1]. Bref, on se lamentait. C'était à fendre le cœur.

Quand tout ce monde s'en fut allé, le comte Taaffe eut un indescriptible accès de rage. Il ordonna d'aller immédiatement chercher le président de la police, le comte Sedlnitzky, à qui il avait à faire une communication de la plus haute importance.

Le président de la police vint en toute hâte. Il fut indigné

1. Sacher et Bristol, noms de deux célèbres restaurants à Vienne (*note du traducteur*).

au récit de ces honteuses machinations, des scandales arrivés chez le président de la cour supérieure de justice. Sans hésiter, il promit de prévenir tous les postes afin que rien de semblable se renouvelât. « Ce serait malheureux, pensait-il, si on ne pouvait sur-le-champ mettre un terme à ces menées indignes et si on n'avait pas raison en un tour de main de ces coquins et de leurs infamies. Nous ferons tout le nécessaire pour assurer le repos de Votre Excellence! »

Le lendemain pourtant, on était quelque peu inquiet dans la maison du comte Taaffe. On se calma quand on vit que la police avait pris toutes les mesures utiles et que la maison était sévèrement gardée.

A deux heures de l'après-midi, le comte se préparait à aller faire sa promenade quotidienne. La comtesse dit à son mari : « Enfin, nous avons la paix aujourd'hui! Nous pouvons être reconnaissants à Seldnitzky. Bonne promenade! »

Le serviteur se permit de rappeler à son maître que Son Excellence devait acheter une cravate de soie noire dont Elle avait un pressant besoin. Le comte alla donc tranquillement de la rue Löwel au Kohlenarkt. S'étant arrêté devant un magasin de cravates, il y entra.

« Que désire votre Grâce? — Une cravate noire, pareille à la mienne qu'on puisse tourner deux fois autour du cou ». L'objet est apporté. « Très bien, dit l'acheteur, envoyez-moi cette cravate aujourd'hui même; je n'ai pas d'argent sur moi. On vous payera quand vous livrerez. — Où devons-nous vous l'envoyer s'il vous plaît? — Au comte Taaffe, rue Löwel. — A qui? redemande-t-on. — Au comte Taaffe ». A ce moment, le propriétaire du magasin et sa femme crient au commis : « Taaffe, il a dit Taaffe, enfonce-lui son chapeau à ce filou, à cet escroc. Ah! nous le tenons, maintenant! Tape-lui dessus! Par ici la police! — La police, la police, crie-t-on dans la rue. » L'agent accourt, on lui explique qui on a saisi. Il se met aussi à battre la triste victime de cette méprise, qui se défend, finit par tomber épuisée sur une chaise et ne cesse de répéter : « Mais je suis le comte Taaffe. — Voyez quel toupet a le bonhomme! » s'écrie le propriétaire du magasin. L'agent arrache alors à cet homme à demi étouffé le chapeau qu'il a sur la tête et s'exclame indigné :

« Jésus! mais c'est Son Excellence en personne! Êtes-vous donc tous fous?... »

Plus morte que vive la victime de cet ordre de police aussi brillamment imaginé que brillamment exécuté fut mise dans un fiacre et ramenée chez elle en piteux état.

On avait ainsi satisfait à la lettre de la loi. Malheureusement aux dépens du plus haut représentant de la justice terrestre. *Dura lex sed lex.*

DOUGLAS HUME (1863)

Qui n'a entendu parler du célèbre spirite Douglas Hume? Je crois qu'il fut alors l'un des premiers à organiser des séances de ce genre, — du moins, je ne me souviens pas avoir entendu parler à notre époque de gens exerçant le spiritisme par profession, si je puis m'exprimer ainsi. On aimait alors les tables tournantes, on se réunissait en grand nombre auprès d'une table qu'on entourait d'une chaîne de mains. Alors, on entendait parfois un coup bref, les crayons dans les mains de ceux qu'on désignait comme médiums, se mettaient à courir sur le papier et à griffonner de prétendus mots que, pour ma part, je n'ai jamais réussi à déchiffrer. C'était à peu près tout.

Un beau jour, on annonça à Paris l'arrivée d'un spirite de marque, un homme qui méprisait les menus tours qu'ont continué de faire les simples mortels, qui prétendait appartenir au nombre des « grands médiums » et promettait en toute gravité à ceux que cela intéressait de les mettre en relations avec les esprits planant dans l'espace.

Cet homme, nommé Douglas Hume, venait d'Amérique. Sachant que l'empereur et l'impératrice s'intéressaient au supra-sensible, il sollicita et obtint la faveur de se présenter à leurs Majestés pour les « mettre en communication », — c'est ainsi qu'il désignait le commerce entre les vivants et les esprits ou les « disparus », comme il les appelait. Car jamais, pour rien au monde, il n'aurait parlé ou permis qu'on parlât de « morts ». « On ne meurt pas, répétait-il sans cesse, on ne fait que quitter ce monde. »

Les séances d'occultisme aux Tuileries firent sensation.

Les phénomènes dont ils furent témoins mirent l'empereur, l'impératrice et leur entourage au comble de l'étonnement.

D'énormes meubles que six hommes ne soulevaient qu'avec peine, pour ôter ces tapis au printemps, commencèrent à s'agiter. Des chaises, des fauteuils comme emportés par un vent furieux allaient d'un coin de la salle à l'autre. Les cristaux des lustres carillonnaient, de tout côté on entendait frapper — bref c'était le véritable sabbat des sorcières. L'empereur fit appeler des professeurs de physique, afin qu'ils examinassent si ces phénomènes n'étaient pas produits par l'électricité ou quelque autre force motrice, — les savants ne découvrirent aucune explication. Bien que tout à fait sceptiques, ils n'en étaient pas moins déconcertés par ce qu'ils voyaient.

Comme bien on peut le penser, les expériences et les séances des Tuileries avaient excité la curiosité générale. Tout le monde voulait voir Hume. Or, celui-ci vivant sur un bon pied, on ne pouvait le faire venir tout bonnement comme un simple professionnel. Il fallait se servir de l'entremise de tierces personnes qui sollicitaient l'autorisation d'amener à ses séances telles ou telles de leurs connaissances.

C'est ainsi qu'un de nos amis, le prince Joachim Murat, organisa une soirée de ce genre à laquelle nous devions assister; elle eut lieu chez monsieur et madame Janvin d'Allainville qui demeuraient rue de la Paix dans la maison qu'habite aujourd'hui la célèbre modiste Caroline Reboux.

Madame Janvin d'Allainville, qui était très pieuse et n'éprouvait pas le moindre attrait pour les expériences d'Hume qu'elle considérait bien plutôt comme l'œuvre de Satan, refusa tout d'abord de recevoir le spirite chez elle. On ne put vaincre sa répugnance qu'en lui rapportant que Douglas Hume, bien loin d'être irréligieux, se considérait au contraire comme un très bon chrétien, voire même un excellent catholique. On racontait en effet qu'Hume avait été autrefois amoureux d'une Russe, — d'une princesse dont j'ai oublié le nom — et en était payé de retour. Ayant l'intention de l'épouser, il avait exigé d'elle qu'elle se convertît au catholicisme. Ce qu'elle fit. Elle est morte dans une piété touchante. On lui avait déjà donné l'extrême-onction quand elle

dit bien haut : « Je jure sur la sainte hostie qui m'a été donnée comme dernier viatique, que tout ce que dit et fait mon mari n'est que la pure vérité. »

Elle était poitrinaire et, pendant les deux dernières années de sa vie, elle voyait, — du moins elle prétendait voir, — apparaître chaque jour à son chevet une femme revêtue d'un long voile; celle-ci, lui montrant son voile qui allait se raccourcissant chaque fois, lui dit : « quand mon voile ne couvrira plus que mon visage, alors la mort sera proche. Le jour où tu verras mon visage, tu exhaleras ton dernier soupir. » Après que la mourante eut prêté ce serment sur l'hostie, elle resta calme quelques instants, puis essaya de se soulever, ouvrit largement les yeux. Et tandis qu'un sourire de béatidude éclairait son visage, elle s'écria : « Ah maintenant, je la vois. » Et elle « disparut ».

Cette histoire a été textuellement racontée par le prêtre qui l'assista à ses derniers moments. J'évite tout commentaire, — me bornant à rapporter ce que m'ont dit des personnes dignes de foi, — et je reviens à la séance chez monsieur et madame Janvin d'Allainville.

L'appartement était très vaste, commode, richement meublé et éclairé *a giorno*. J'insiste sur cette circonstance et ajoute que lustres et lampes brûlèrent pendant toute la séance. Rien ne pouvait échapper à nos regards. Nous étions environ une quinzaine de personnes. Quand nous arrivâmes, vers 9 heures et quart, M. Hume n'était pas encore là. Madame Janvin semblait assez agitée. Elle disait en souriant, — décelant par là son trouble, — qu'il se pourrait bien que les esprits ne répondissent pas à l'appel de leur camarade ou de leur ami terrestre. Mi-crédule, nerveuse, ironique, fâchée d'avoir consenti à recevoir chez elle le célèbre médium, elle bavardait sur ce ton. Soudain, la porte s'ouvre et, à côté du prince Murat, on aperçoit le mystérieux héros du jour, Douglas Hume, qui s'était fait si longtemps attendre et qui, inspirait tout à la fois l'inquiétude et l'effroi.

Le prince Murat le présenta à madame Janvin et à nous. Je pus l'examiner à loisir.

Il pouvait avoir trente-six ans, quarante au plus. Assez maigre, bien bâti. En habit et en cravate blanche, il pouvait

passer pour un monsieur de la meilleure société. Une expression de douce mélancolie rendait le visage sympathique. Très pâle, des yeux clairs d'un bleu de porcelaine, le regard éteint, plutôt voilé, d'épais cheveux tirant sur le roux, d'une longueur raisonnable, — rien qui rappelât la coiffure d'un pianiste ou d'un violoniste, — bref un aspect agréable. Rien de frappant si ce n'est la pâleur du teint qu'expliquait assez, semble-t-il, la teinte roussâtre des cheveux et de la moustache. Les traits de Douglas Hume rappelaient un certain portrait de Van Dyck, dans la galerie Liechtenstein à Vienne, le portrait de Wallenstein, si je ne me trompe.

On s'installa. Chacun s'assit où bon lui semblait autour d'une table ronde recouverte d'un tapis. Rien n'avait été préparé. Cette table, autour de laquelle la famille avait l'habitude de s'asseoir, était restée à la place coutumière. Les uns étaient assis tout contre la table, les autres à une certaine distance, — chacun selon sa convenance. Douglas Hume s'assit dans un fauteuil éloigné de trois ou quatre mètres. Tout contact entre lui et la grande table était absolument impossible. D'une voix légèrement voilée, il demanda : « Je ne sais si « vous » êtes déjà ici, si « vous » viendrez. — Ces mots firent frissonner les dames... « Vous »... Ah! Oh!... « Vous », les esprits!... Hume renversa la tête sur le fauteuil et ferma les yeux... il devint de plus en plus pâle! « La danse commence » chuchota le prince Murat. Tout à coup, Hume cria un nom anglais... « Bryan... Bryan, êtes-vous ici? » Au même moment arrivèrent de la direction de la table deux coups brefs, nets, très rapprochés et dont le rythme était si singulier qu'il me semble les entendre encore. — « Bryan vient presque toujours quand je l'appelle; c'était mon meilleur ami ». Au même instant, les cristaux des lustres s'agitèrent; du fond de la chambre arriva, comme mue par une force irrésistible, une chaise qui fit halte devant nous. Hume restait immobile dans son fauteuil. Soudain, il s'écria : « Ils sont venus, ils nous entourent. Ils vont se manifester et chacun pourra se convaincre de leur présence. » A cette minute je sentis comme une main de fer saisir ma cheville et poussai un cri. D'autres sentirent le contact de cette main de fer, qui sur la nuque, qui sur les bras. Cette

étreinte ne faisait pas le moindre mal, on sentait seulement la pression des doigts, je dirais presque de chaque doigt séparément, — il faut avoir éprouvé cette sensation pour s'en faire une idée.

Lentement le tapis de la table se souleva. Et nous vîmes en-dessous, se tendre vers nous quelque chose qui ressemblait à des mains sous un drap. Je reculai instinctivement. Les messieurs, mon mari avec eux, saisirent ces mains et les serrèrent énergiquement pour qu'elles ne leur échappassent pas. Quand, malgré tous leurs efforts, ils virent, l'un après l'autre, l'objet saisi leur fondre entre les doigts, ils se dépêchèrent de soulever le tapis pour voir s'ils n'étaient pas dupes de quelque tour d'escamotage. Ils eurent beau chercher, ils ne trouvèrent rien. Certains même s'étaient glissés sous la table pour monter la garde, Hume les regardait sans bouger et avec indifférence. Au bout de quelques minutes, ces messieurs reparurent et allèrent reprendre leurs places. A peine s'étaient-ils assis que des coups se succédant à brefs intervalles sortirent de la table, — je dis formellement sortirent « de la table », car on avait cette impression. On aurait pu croire qu'ils étaient frappés par quelqu'un caché sous le plateau. Alors mon mari n'y tenant plus déclara qu'il voulait s'asseoir sous la table afin d'observer comment se produisaient ces coups qui semblaient venir d'en bas. Aussitôt assis, il s'écria : « Ah mais ne frappe donc pas d'en haut, — pas de plaisanterie, s'il te plaît. » — Nous lui répondîmes que personne d'entre nous n'avait bougé et nous avions entendu les coups venir d'en bas tout comme auparavant.

Un instant la société demeura sans mot dire. On ne savait que penser. Mon mari sortit de sa cachette et les expériences continuèrent. Tout à coup, Hume, pâle comme un linge, s'écria : « Les esprits nous entourent, — il y en a un tout près de vous. — Vous devez le sentir comme un léger souffle. » Et en effet nous éprouvâmes, l'un après l'autre, la sensation d'un souffle, d'une haleine qui aurait frôlé nos épaules et nos cheveux. Ces messieurs, dont le scepticisme était absolu, se virent obligés d'avouer qu'ils l'avaient senti tout comme nous autres les femmes.

A un moment donné, Hume, alors en pleine transe, s'exclama : « En voilà un qui s'approche du piano; je vais lui ordonner de vous apporter le bouquet de violettes que l'un d'entre vous a posé là-bas. » Sa tête retomba sur le dossier du fauteuil, — au même instant, nous vîmes le bouquet se mettre en mouvement, ou mieux glisser sur la surface lisse, monter en l'air et traverser en vacillant l'espace libre qui séparait le piano de la table autour de laquelle nous étions réunis; il finit par tomber sur mes genoux. Mon mari s'en saisit aussitôt pour examiner s'il n'y pourrait découvrir un fil ou un cheveu auquel il eût été suspendu. Il ne trouva rien et, très déçu, me le rendit. Il était au bout de son latin.

Enfin Hume demanda d'une voix éteinte si nous n'avions pas un accordéon, un instrument qu'on tient sur les genoux dont on tire le soufflet avec la main gauche tandis que de la droite, on frappe sur des touches analogues à celles du piano. Il ajouta : « Les manifestations sont aujourd'hui si favorables qu'on pourrait les faire jouer; peut-être le voudront et le pourront-Elles ». « Elles », c'était naturellement de nouveau les esprits. Deux de nos amis offrirent d'aller chez un marchand de musique, sur le boulevard, et d'en rapporter un accordéon pour contenter les Esprits. Cette proposition ayant été accueillie avec enthousiasme, ces messieurs s'éloignèrent en toute hâte. Cependant Hume, après s'être lentement levé de son fauteuil, s'était approché de nous. Les cristaux des lustres continuaient à s'agiter; de tout côté, on entendait frapper dans les meubles, les boiseries, mais personne, — ni le médium ni nous ,— n'y prêtait plus la moindre attention.

Hume me demanda si ces relations avec les esprits m'étaient désagréables. « Franchement, répondis-je, je préfère les relations avec les vivants. » Et Hume de répliquer : « En tout cas, les premières ont quelque chose de consolant, car elles suffisent à convaincre les incroyants de l'immortalité de l'âme. — Comme j'en suis convaincue sans cela, je ne vois pas la nécessité de vivre avec les morts! » Hume mit son doigt sur ses lèvres pour m'inviter au silence et très doucement ajouta : « Ne parlez pas de morts. Il n'y a pas de morts. Il n'y a que ceux qui ont disparu, disparu à nos yeux terrestres. Ils vivent comme vous et moi, mais dans d'autres sphères.

De tels êtres, il faut dire : « il nous ont quittés » et non pas : « ils sont morts ».

Dans ces prétendues apparitions d'esprits (était-ce réellement des esprits ou quelques tours de prestidigitateur? C'est ce que je ne saurais discerner). Hnme voyait une irréfutable preuve de l'existence d'un au-delà. Si quelqu'un prétendait n'y voir qu'un art démoniaque, cela le mettait hors de lui. Il témoignait d'une grande vénération pour le Saint-Père, — alors Pie IX, — et allait à Rome de temps à autre pour lui exprimer son respect, Pie IX était opposé au spiritisme. On raconte qu'il avait gravement conseillé à Hume de renoncer à l'évocation des esprits. Le médium avait assuré Sa Sainteté que ces manifestations étaient entièrement indépendantes de sa volonté. Lui-même en était souvent las et eût bien désiré qu'elles ne se produisissent pas aussi souvent. Où est la vérité?

Le Père de Ravignan [1], qui connaissait très bien Hume, assurait très sérieusement que celui-ci était un bon croyant. Personnellement hostile au spiritisme, il voulait à tout prix en détacher Hume.

Cependant nos amis, revenus de leur expédition, rapportaient l'accordéon comme un trophée. Hume me pria de le prendre dans une main, de le tenir en l'air et de me placer au milieu de la salle. Je glissai ma main droite dans la courroie qui entourait le soufflet et attendis. Tout à coup je sentis une pression exercée sur l'instrument comme si quelqu'un en eût actionné le soufflet, — j'étais pétrifiée, — et soudain, j'entendis comme toutes les personnes présentes, une mélodie splendide, si parfaitement douce et harmonieuse qu'on eût pu la croire céleste.

L'agitation était à son comble. Les sons produits par cet instrument, qui semblait enchanté, étaient, ou du moins paraissaient surnaturels, aussi beaucoup d'entre nous avaient-ils les larmes aux yeux. On n'en entendra pas souvent de semblables. Ce morceau de musique termina la séance de Douglas Hume chez madame Janvin d'Allainville, les esprits semblaient épuisés.

1. A cette époque, un des prêtres et des prédicateurs les plus célèbres de Paris (*note de l'éditeur*).

Des personnes qui n'avaient pas assisté aux séances de Douglas Hume ont affirmé que ces prétendues mains des esprits n'étaient autres que les pieds du médium. Mais je le demande, comment un homme que tout le monde pouvait voir distinctement, assis en toute liberté dans un fauteuil à trois ou quatre mètres de la table, aurait-il pu faire ces gestes avec ses pieds? C'était impossible.

Que Douglas Hume ait été un merveilleux prestidigitateur, je l'accorde, qu'il ait été un hypnotiseur incomparable, c'est possible, mais je nie absolument qu'aucun d'entre nous ait eu conscience d'avoir été hypnotisé par l'un quelconque des procédés habituels aux médiums. Le salon, je le répète, était éclairé *a giorno*; la lumière ne fit pas défaut un instant. Tout ce que j'ai raconté s'est passé de la manière la plus simple et sans les moindres préparatifs. Personne n'était nerveux ni surexcité. Les dames poussèrent bien quelques petits cris, quand les mains des esprits les touchèrent ou que le « souffle » effleura leurs épaules, mais ce fut tout.

Après la séance, madame Janvin pria ses hôtes de passer dans la salle à manger pour prendre le thé. Douglas Hume s'assit à la même table que nous, pour se rafraîchir avec un peu de thé. Sa pâleur avait disparu, son visage avait maintenant une coloration normale.

Quelques jours plus tard, nous fûmes invités aux Tuileries à une séance intime que devait donner Douglas Hume dans les appartements privés de l'impératrice. Cette séance eut lieu entre cinq et six heures. J'avoue qu'elle m'a beaucoup moins intéressée que celle de madame Janvin. Les esprits semblaient être de mauvaise humeur. Quand la retraite quotidienne fut exécutée par un régiment qui défilait à travers les Tuileries, une table commença à frapper le sol dans le même rythme accompagnant de sons étouffés les roulements du tambour. C'était très curieux mais plutôt puéril.

Un détail me frappa alors que personne, même aucun professeur de physique ne put jamais m'expliquer. Voici ce dont il s'agit : sur la petite table qui a si bien tambouriné se trouvait un bougeoir avec une bougie allumée. Cette table commença à s'agiter, à s'élever en l'air, à danser, à s'incliner de côté. Dans toute autre circonstance, les objets qui se trouvaient dessus

auraient été renversés. Or qu'arriva-t-il? Non seulement le bougeoir ne tomba pas, mais la flamme au lieu de brûler verticalement s'inclina dans la même direction que la table. D'habitude, quand on tient une bougie inclinée, la flamme se redresse et brûle verticalement.

Explique ce tour qui pourra!

Hume avertit l'impératrice qu'il n'était pas dans la disposition voulue pour la mettre en rapport avec le monde des esprits comme elle en avait exprimé le désir; qu'il n'y pouvait rien, qu'il y avait des jours où les manifestations étaient nulles, de telle sorte qu'on eût pu croire que les esprits étaient fâchés contre lui et se payaient sa tête. Bref la séance ne réussit pas.

Un beau jour enfin, on m'annonça M. Douglas Hume.

J'avoue avoir éprouvé un sentiment désagréable à l'idée de me trouver seule avec lui. J'étais sur le point de me faire excuser quand, honteuse de cette poltronnerie, je priai qu'on le fît entrer.

Il apparut, je lui offris un siège en face de moi et nous commençâmes à causer. Un bruit insolite, semblable à de grosses gouttes de pluie se fit entendre auprès de moi. Je ne faisais semblant de rien, — Hume continuait à converser tout à son aise, mais le bruit devint si fort que je ne pus m'empêcher de tourner la tête à droite d'où il semblait venir. L'expression de trouble manifeste avec laquelle je regardais mon interlocuteur le fit sourire. « Mais ce n'est rien, — dit-il, — c'en est « un » qui se manifeste dans votre voisinage. C'est presque toujours comme ça, partout où je me trouve, — « ils » me suivent partout et ne consentent que rarement à me laisser en repos. Dans les endroits où se trouve mon petit garçon, c'est pire encore. Il se produit alors des manifestations d'une singulière intensité. Si vous le désirez, Princesse, je vous amènerai un jour le petit, — il a trois ans, — et vous laisserai seule avec lui. Vous serez étonnée et convaincue. Car il vous faudra bien avouer qu'un enfant de cet âge ne peut pas jouer des tours de passe-passe — surtout sans aucune préparation. » Je remerciai chaleureusement M. Hume de son offre et lui expliquai très franchement que j'aurais bien peur de rester seule auprès d'un enfant constamment environné d'esprits.

« Il ne faut pas avoir peur d'eux, répliqua-t-il, cela les fait

souffrir. » Sur ces mots, il me quitta. Dans ma collection d'autographes, j'ai conservé une lettre de lui. J'ai été souvent tentée de poser cette lettre sur une table et de demander à haute voix : « Bryan, êtes-vous ici? » A dire vrai, je n'ai pas osé.

Quand je raconte à des amis ce que je viens d'écrire sur le célèbre spirite, ceux-ci pensent généralement que ce que je crois avoir vu n'existait que dans mon imagination et que j'étais alors en état d'hypnose, c'est bien possible. Mais c'est d'autant plus surprenant que je ne m'en suis pas aperçue et que je n'ai pas eu, — ne fût-ce qu'un instant, — le sentiment de me réveiller d'un état de rêve. En outre, mon mari, un des hommes les plus clairvoyants et les plus inaccessibles à la doctrine de l'occultisme, — a vu tout ce que j'ai vu et l'a raconté exactement dans les mêmes termes.

Douglas Hume a maintenant rejoint la nombreuse pléiade de ceux qu'il appelait les « Disparus ». Était-il un évocateur d'esprit ou un prestidigitateur, un charlatan ou un magnétiseur? — Je n'ose me prononcer ni dans un sens ni dans un autre. Tout ce que je puis dire, c'est que mon mari et moi avons toujours eu l'impression d'assister à des tours étonnants et inexplicables et que notre opinion était partagée par l'Empereur, l'Impératrice ainsi que par toutes les personnes témoins de ces séances.

PRINCESSE PAULINE METTERNICH

(Traduction H. PERNOT.)

LE JOUR NAISSANT

I

LE LYS

A peine l'aube commençait-elle de dissiper la nuit. Sur toute l'étendue des champs et des cultures, aux environs de Nazareth, l'ombre régnait encore, mais, dans le ciel oriental, tout aux confins de la plaine, des lueurs bleuâtres et grises montaient, annonçant timidement un beau jour. Les astres paraissaient plus pâles; une brise fraîche surgit, comme un souffle de la terre dormante, qui dépouilla les oliviers de leur vêtement nocturne. Un coq chanta clair dans une ferme, au loin. D'autres coqs lui répondirent.

Soudain, vers le zénith, l'atmosphère à demi opaque de cette heure matinale se déchira sous le tranchant d'un éclair et bien que nul orage ne fût visible au-dessus de l'horizon, le tonnerre gronda de façon sourde. Effrayés, les oiseaux se levèrent des arbres, des buissons, en une seule bouffée de plumes, voletèrent en piaillant, puis regagnèrent leurs nids. Des lièvres qui broutaient s'enfuirent; les bêtes qui fréquentent l'ombre se sentirent pénétrées d'une brusque épouvante et des bœufs que l'on avait laissés aux champs tournèrent lentement leurs lourdes têtes pour reprendre ensuite le cours monotone et lent de leur rêve. Ce fut tout. Déjà retombaient les tourbillons poudreux qui s'étaient formés sur la route.

Contre son bas côté, près du fossé de droite, gisait le corps d'un homme. Se trouvait-il là quelques moments plus tôt? On n'aurait su le dire. D'ailleurs, la nuit traînait encore ses derniers voiles dans cette piste creuse que des arbres abritaient, l'aube n'y jetait pas ses lueurs.

Un corps d'homme couché... cadavre ou corps vivant? Il est vêtu de bleu comme le sont en ce pays les messagers. Est-ce un voyageur que la fatigue a surpris et qui sommeille? est-ce la victime d'un insolent voleur de grand chemin? On assure pourtant que les derniers édits du Gouverneur ont, en Judée, beaucoup diminué le brigandage.

Et voici que paraît une lumière basse, discrète dans le demi-jour, le feu d'une lanterne oscillant au rythme du pas de celui qui la porte. Elle approche, petit point jaune, instable et mobile; elle hésite, elle repart; enfin le voyageur fait halte et la souffle; il n'en a plus besoin : les premiers rayons du soleil rasent la campagne de leurs faisceaux d'or; il accroche la lanterne à sa ceinture.

Pourquoi ce vieillard richement vêtu dont les doigts sont ornés de bagues précieuses et le cou d'un lourd collier d'ambre sort-il à une heure aussi matinale? Il avance sans hâte et s'appuie sur un bâton à crosse d'argent; il marmotte entre ses dents des paroles obscures; il se raconte à lui-même le lourd ennui qu'il éprouvait à rester auprès de sa femme et de ses enfants dans la maison qu'il habite depuis tant d'années. Il ne reverra plus la terrasse de marbre, l'atrium qui toujours garde sa fraîcheur, le jardin clos de murs, le verger fertile. Il est parti, il a quitté ce temple de l'ennui. Chez le banquier d'une ville voisine qu'il atteindra avant le soir, depuis six mois il accumule des richesses. C'est ainsi qu'il pourra, sans rien changer à son luxe ancien, vivre seul, vivre heureux. Plus de contestations avec une épouse vieillie que les bijoux et le fard ne rajeunissent pas et qui, chaque jour, lui cherche noise; plus de litiges futiles du fait d'un esclave coureur ou paresseux, plus de réprimandes au jardinier infidèle qui vole si souvent les fruits. Mais que diront ses deux fils, que dira sa fille quand, au réveil, ils trouveront la maison vide et le maître parti? Il n'y veut point songer; il écarte ce remords.

Il voit alors l'homme couché près du fossé de la route et

s'arrête près de lui. Il regarde le corps vêtu de bleu que le feuillage des buissons couvre à demi, il regarde la figure fermée, aux yeux clos, tachée de poussière, la robe toute froissée, salie, déchirée en un endroit, cette main ouverte, un peu tendue, qui semble quêter une offrande. Il se penche, il prend dans le petit sac de soie à glands d'or qu'il porte sous son manteau une pièce de cuivre : il la déposera comme une aumône entre les doigts de l'inconnu... Pourtant, si c'était un cadavre? Non pas : il entend un souffle régulier qui parle de sommeil, mais la pièce est déjà retombée dans l'aumonière. Le vieillard hausse les épaules et sourit : depuis qu'il a franchi son seuil pour la dernière fois, n'est-il pas lui-même un mendiant? Il s'éloigne en tirant sa barbe grise.

L'homme riche a passé.

Quelques instants plus tard, on entend un bruit de sabots. C'est un âne très maigre que monte un jeune homme à l'air très grave. L'âne marche lentement; le jeune homme réfléchit pesamment.

L'âne s'est arrêté et branle la tête de droite et de gauche. Il ne veut plus avancer; il n'avancera plus; il s'obstine. Le cavalier regarde autour de lui. Ce cadavre, au bord de la route... Non, c'est peut-être un paysan qui sommeille... Alors, pourquoi couché de façon si singulière, comme après une chute, au pied de ce buisson? Sans descendre de son âne, le jeune homme se penche, puis il se prend le menton dans la main. Que faire? Interrompre son voyage? retarder son entrée dans la grande ville en secourant un blessé? Ce problème est de résolution malaisée. Le jeune homme grave hésite.

D'abord, il analyse ses désirs, il tâche de les bien concevoir, de ne les point surfaire ni les déprécier, puis il imagine le bénéfice qui lui viendra de l'une et de l'autre action; ah! que ne peut-il l'exprimer par des chiffres! Il voudrait savoir si l'orgueil intime que l'on éprouve à faire un geste charitable suffit à compenser le détriment qui naîtra d'une halte en un moment pareil. Il examine, il étudie. Une expression satisfaite apaise peu à peu son visage, efface les rides attentives qui marquaient son front. Il se décide enfin, et murmure :

— Sans nul doute, c'est un cadavre... Allons! marche! — dit-il à son âne.

L'âne ne bronche pas.

— Marche donc! bête de malheur!

Les longues oreilles ballottent mollement, mais les quatre pattes restent fichées.

— Avance, ou je vais te punir!

L'âne tourne la tête! il voudrait regarder son maître, lui faire comprendre... La bride, brusquement tirée lui rappelle qu'il n'est qu'un âne, non pas un conseiller. Deux talons durs lui battent les flancs. — L'âne obéit.

— Un cadavre... assurément, — murmure encore le jeune homme. — Et, maintenant, le temps presse, hâtons-nous.

Il s'éloigne. — Le jeune homme grave a passé.

Le ciel devient bleu; toutes les brumes de la nuit se dissipent; le soleil monte dans un impeccable azur. On chante sur la route, joyeusement; cette chanson convient à un si beau jour. La voix s'approche; le chanteur paraît. Pauvrement vêtu d'une houppelande brune, il marche les pieds nus, son allure est tranquille, un peu lourde mais sûre. C'est un paysan du village voisin, un garçon robuste à figure franche. Sous le calot de feutre, son regard brille, sombre et doux à la fois. Il considère autour de lui les champs et les prés qui se colorent, les buissons poudreux, les cactus, les riches oliviers; il suit des yeux les oiseaux de l'air qui lui apprirent à chanter et qu'il aime d'un grand amour; il chante, puis il se tait, saisi par cette émotion que le matin propage; une paix délicieuse, non point celle qui suit la lutte et vient comme une récompense, mais celle qui la précède et permet, avant la bataille, de se recueillir. — Minute brève et toute bénie, instant de prix, divine attente où l'on s'écoute vivre au seuil même de l'action, où l'on se dit : « Que m'apporte l'heure qui va me saisir? »

L'homme s'est arrêté. Il presse ses mains jointes contre sa poitrine.

— La journée sera belle, — murmure-t-il. — Hier soir, je me sentais triste en voyant ce gros nuage, et l'horizon si brumeux, et la lune si rouge, mais il faut, aujourd'hui, se

réjouir. Dieu soit loué : notre blé pousse bien, je n'ai pas besoin de pluie; les orages nous seront épargnés. Pourtant, quelle chose étrange s'est produite, à la pointe de l'aube : ce grand éclair qui semblait déchirer tout le ciel? Un coup de tonnerre l'a suivi... Je demanderai, demain, à la vieille Rachel ce qu'elle en pense; souvent, elle sait expliquer le firmament, l'ayant beaucoup étudié. — Eh! qu'est-ce donc là? on dirait un homme couché. Quoi? un cadavre!... Il faudra que je lui trouve un abri; il y a encore des vautours dans le bois de cèdres. J'irai voir mon champ plus tard. Non! il est vivant, je l'entends qui respire. Tombé de cheval peut-être, jeté au pied de ce buisson. Un messager, sans doute : ces gens portent des vêtements tout semblables, en toile bleue. Le pauvre homme! il est évanoui...

Mais le corps gisant vient de remuer. A la figure pâle du sang afflue. — L'admirable visage! Ce sont les traits déjà virils d'un adolescent, quoique leur fraîcheur soit encore celle de l'enfance. De souples boucles brunes se courbent sur le front; le regard sort, lumineux à l'extrême, des prunelles aux teintes d'eau marine; la face imberbe, colorée maintenant, s'avive encore et, bientôt, sourit.

— Êtes-vous blessé? Voulez-vous boire?...

Le paysan parle très bas.

— Non, je ne suis pas blessé, je vais me lever... Merci...

Quel timbre magique ont ces paroles! En elles passe la voix persuasive des brises et la voix héroïque du cuivre frappé; on croit avoir entendu leur écho dans le chant des vagues et des cascades, mais jamais sur une bouche humaine.

Timide, le paysan demande encore :

— Vous êtes un messager sans doute?... Tombé de cheval?... ou peut-être des voleurs ont-ils...

Il se tait, trop ému, ne sachant que dire.

L'homme couché ne répond pas. Le geste paisible de sa main repousse un peu le paysan penché sur lui, puis il se redresse d'un brusque effort et, prenant sous le buisson contre lequel il reposait un magnifique manteau blanc, il le jette rapidement sur ses épaules.

Le paysan recule. Jamais il n'a vu beauté pareille, fût-ce dans ses rêves. Il tombe à genoux.

— Maître! me voici prosterné devant vous. Zacharie est votre serviteur; Zacharie sera votre esclave.

— Relève-toi, Zacharie; ne te trouble point. Je suis en effet un messager. Je viens de loin; j'étais tombé sur le bord de la route. Relève-toi; je te donne le baiser de paix.

Il le baisa au front et, tandis qu'un étrange et puissant parfum de roses se répandait dans l'air, Zacharie sentit descendre en son corps ce même apaisement qu'il avait connu, parfois, quand il admirait, au sortir du sommeil, une aurore de printemps ou que, par une nuit d'été chaude et silencieuse, il contemplait le ciel obscur. Le parfum des roses persistait; Zacharie se sentait ivre. Il se releva, mais il trébuchait sur ses jambes.

— Ne te trouble pas, Zacharie! Regarde-moi! Comment, ayant fait le bien, peux-tu trembler? comment, m'ayant secouru, peux-tu, comme celui qui a péché, baisser les yeux?

— Maître, j'ose à peine...

— Il faut oser. Regarde-moi.

Zacharie le regarde. Toute la bonté d'une mère, toute la candeur des petits enfants, toute la vaillance d'un soldat se lit sur ce visage. Peu à peu, Zacharie s'apaise. Respectueusement, il prend le bas de la robe bleue et murmure :

— Maître, votre robe est souillée, elle fut même déchirée par les épines du buisson. Venez jusqu'à ma demeure, vous honorerez ainsi mon seuil; ma femme saura nettoyer ce tissu bleu de sa poussière et peut-être raccommoder la déchirure.

— Je lui en serai reconnaissant, — dit le messager. — Montre-moi le chemin qui conduit à ta maison.

Zacharie marche sur la route, le messager le suit. De l'ombre des arbres, ils passent en plein soleil et le grand manteau blanc sur la robe bleue semble un nuage pénétré de lumière qui mord sur de l'azur.

Ils marchaient, tous les deux, le long de la route, l'un éblouissant et léger, l'autre un peu lourd, plus proche de la terre mais sûr de ses pas; et l'un et l'autre souriaient.

— Sarah! — cria Zacharie en s'approchant d'une pauvre masure assez ruineuse dont le toit avait de grands trous.

Une femme qui travaillait dans le minuscule potager,... étendu devant le seuil comme un tablier vert, leva la tête.

— C'est toi, Zacharie! que fais-tu donc? je te croyais aux champs.

— Mets de l'eau dans la grande bassine, Sarah! j'amène un voyageur très las qui a besoin de nos soins. C'est un illustre messager.

Sarah leva au-dessus de sa tête une salade encore mouillée qu'elle venait de cueillir.

— Qu'il soit le bienvenu! et voici pour lui un beau cœur de salade. Il reste, grâce à Dieu, un peu de sel dans le petit pot vert et le pain ne manque pas, aujourd'hui.

Elle secoua sa jupe de laine, couverte de poussière, sortit du potager et s'inclina devant l'hôte.

— Où sont les enfants? — demanda Zacharie.

— Je crois qu'ils jouent dans le champ; je les entendais rire tout à l'heure. David! Élysée! voici le père!

Ils s'approchèrent au galop de leurs jambes nues, joyeux, rouges d'avoir couru.

— Père! — s'écria David au regard vif et noir, — le gros rat nous a échappé!

Mais, en voyant le messager, il resta tout surpris.

— Que son manteau est blanc! — murmura-t-il.

— Oh! — dit le petit Élysée, dont les yeux étaient châtains et la bouche tendre, — oh! qu'il a l'air gentil!

— Allons! mes enfants! préparez-moi la bassine, — dit Sarah.

Ils rentrèrent dans la masure, après que l'hôte les eut baisés tous deux au front.

— Nous vous donnerons nos soins dans quelques instants, — dit Zacharie. — Asseyez-vous, maître, et prenez du repos.

— Vous avez, — dit l'hôte, — de beaux enfants, pleins de santé. David sera un vaillant soldat, si j'en juge par le courage de son regard, et le petit Élysée portera peut-être une lyre pour faire oublier à certains hommes leurs douleurs et pleurer par ses chants d'autres hommes qui ne connaissaient pas le prix des larmes.

— Oh! — dit Sarah d'une voix timide et voilée, — n'y a-t-il donc pas assez de douleur sur la terre qu'il faille encore

que notre fils David verse le sang des malheureux? et n'y a-t-il pas assez de larmes?... Élysée ressemble à son père, mais son père ne chante que pour donner de la joie.

— Vous êtes de bonnes gens, — dit l'hôte, — ne craignez rien. Il y a d'autres guerriers que ceux qui versent le sang et d'autres larmes que celles qui font souffrir.

Étonnés, Sarah et Zacharie le regardaient sans répondre, un peu incrédules. L'hôte au manteau blanc poursuivit :

— Il faut se battre, parfois, pour mâter un cœur obstiné, pour vaincre un homme trop savant, pour toucher un homme riche dont l'âme est pauvre, mais cette victoire ne coûte pas de sang. David sera ce guerrier victorieux. Et n'avez-vous pas pleuré, à l'aurore, parce qu'un jour le soleil était plus beau que de coutume, parce qu'un regard paraissait plus doux, parce qu'un rossignol chantait plus clair? Élysée fera pleurer ainsi, par des chants où la lyre mêlera ses accents.

— Oui, Maître nous comprenons : — murmurèrent Zacharie et Sarah.

Ils ne se quittaient point des yeux; sans rien dire, ils se remerciaient l'un l'autre du réconfort qui leur était apporté.

— Et, maintenant, tout doit être prêt, — dit Sarah.

Mais en franchissant le seuil de la maison, suivis par le messager, ils ne purent s'empêcher de rire. On n'avait rien préparé du tout. Posée à terre, la bassine était vide. Debout devant le mur, les deux enfants restaient immobiles, silencieux, le menton levé, les bras ballants, les pieds en dedans, bouche bée, les yeux ravis. Ils regardaient, ils écoutaient un oiselet rouge, leur oiseau familier, qui, dans sa cage d'osier pendue à un clou, s'égosillait d'étrange manière.

— Jamais, — dit David, — l'oiseau rouge n'a chanté comme ça : on dirait... on dirait...

— On dirait, — dit le petit Élysée, — que le jour se lève.

— C'est ça! — interrompit David.

— ... Un beau jour!

— Qu'il est content! Regarde : il sautille, il a l'air de vouloir s'envoler.

— C'est vrai; j'avais peur de le dire... Mais, s'il veut s'envoler, est-il content?

— Je vais lui donner ces miettes de pain avec des graines.

— On pourrait faire mieux, — dit Élysée.

— Quoi donc?

— On pourrait lui ouvrir la porte d'osier.

— Tu es fou! — s'écria David.

— Non, pas fou, — répondit Élysée de sa voix douce.

— Sage! sage! — murmura l'hôte que Zacharie et Sarah regardaient avec étonnement.

— Monte sur mes épaules, — dit David à son frère.

— Pourquoi?

— Eh bien! pour ouvrir toi-même la porte de sa cage puisqu'il faut qu'il s'envole.

— Frère, tu es gentil.

La porte d'osier fut ouverte, mais l'oiseau rouge ne s'envola pas aussitôt. Posé sur la barrette d'appui du seuil de sa prison, il ébouriffait encore ses plumes, il redoublait son chant, il chantait... il chantait à rendre un rossignol jaloux.

— C'est ainsi qu'on doit chanter, — dit Zacharie.

Et l'hôte se prit à sourire, comme s'il se souvenait de ce chant.

Enfin l'oiseau s'envola brusquement, se percha encore un instant sur deux ou trois plantes du potager, puis disparut vers le grand ciel matinal, en chantant toujours.

— Mais, — interjeta Sarah, — la robe du maître n'est pas moins sale, pas moins déchirée.

La bassine fut remplie, le vêtement reprisé, lavé, séché enfin au soleil.

— Je dois bientôt partir, — dit le messager, — mais donnez-moi d'abord un renseignement, je vous prie, car il me faut trouver mon chemin. Il existe, n'est-ce pas, dans le pays, une jeune fille du nom de Marie que l'on dit promise au charpentier Joseph? Sauriez-vous où elle habite?

— Tout près d'ici, — répondit Sarah. — Elle vit avec ses parents dans une très pauvre maison. Ils sont aimés dans le voisinage et Rachel, la magicienne, me disait, hier soir, qu'elle n'oserait jamais parler à Marie, bien qu'elle fût si bonne et si douce, à cause de sa beauté. En vérité, c'est le plus beau visage que l'on ait jamais vu.

— J'aime la regarder, — dit David à voix basse.

— Moi, je tremble... — dit Élysée.

Le messager s'apprêtait à partir et se tenait debout dans le potager. Zacharie vint l'y rejoindre.

— Voyez, Maître, cette maison près de la route, derrière le grand bosquet d'arbres verts; vous y serez dans quelques instants.

— Reviendrez-vous, Maître? — demanda Sarah.

— Je ne pense pas, car je dois voyager beaucoup et ne pourrai revoir ce pays avant longtemps, mais il ne faut jamais se quitter comme l'on ferait si c'était pour toujours.

— Nous garderons de vous un souvenir très doux, — dit Sarah.

— Parlez de moi, quelquefois. Je penserai à votre bonté. Je la dirai à ceux qui m'entourent, là-bas.

Il eut un geste large que son manteau de laine blanche amplifiait.

— Vous ne reviendrez plus : c'est vrai? — dit David. — Il faut revenir.

— Il faut... il faut revenir : — dit Élysée qui se défendait mal de pleurer.

— N'ennuyez pas le Maître, — dit Zacharie, — et vous, Maître, permettez-moi de vous dire merci. Depuis que je vous ai vu, couché sur le bord de la route, je me sens plus heureux. Il est difficile d'être toujours content et de chanter tout le temps, mais maintenant, je voudrais faire comme les oiseaux.

— Tu peux faire comme les oiseaux, Zacharie; tu as droit de faire comme eux, et ta femme et tes enfants aussi. Non, sèche tes yeux, Élysée, les oiseaux ne pleurent pas; l'oiseau rouge ne pleurait pas : il chantait!

— Maître! accordez-moi une grâce, — dit Zacharie. — Ne partez pas sans que je vous donne une fleur de notre jardin en souvenir.

— Elle parfumera ma route, — dit l'hôte.

Mais Zacharie qui s'était avancé vers le fond du potager s'écria tout à coup :

« Oh! cela est une merveille, une grande merveille!

— Qu'y a-t-il donc? demanda Sarah.

— Viens ici, femme! regarde! »

Elle accourut.

— Oui, dit Sarah d'une voix émue, c'est une grande merveille!

Les enfants se taisaient.

— Maître! dit Zacharie, nous avions planté un lys au fond du potager, mais il ne poussait pas, depuis trois ans, alors nous nous sentions tristes, car on nous disait que ces fleurs devaient être très belles, et nous pensions que des vers avaient mangé l'oignon, or voici que, cette nuit, notre lys a fleuri. Voyez! »

Il se baissa derrière des verdures et cueillit respectueusement un lys admirable, svelte de hampe, neigeux de teinte, délicieux par son parfum.

— Prenez-le, Maître! en mémoire de ma maison et des miens.

— Je le prends, Zacharie, je vous remercie, et à tous, je vous dit adieu... Adieu! n'oubliez pas le passage du messager! »

Soudain, comme un cygne ouvre ses ailes, l'hôte de Zacharie parut ouvrir les siennes. En vérité, l'on vit son éblouissant manteau se séparer, s'ouvrir et devenir deux amples ailes vivantes qui, lentement, se mirent à battre, et il s'éleva de terre devant le laboureur, sa femme et les enfants qui, tous, lui tendaient les bras, et il s'envola, très blanc contre le ciel bleu du matin, les yeux au loin, les lèvres souriantes, tenant le grand lys blanc dans sa main.

II

LE BESTIAIRE

Une lune ronde et rose aux tons ambrés, plongeait lentement derrière les collines de sable. Dans le ciel, plus foncé d'instant en instant, des étoiles naissaient, astres anonymes, égarés au sein de l'éther violet, incertains encore et clignotants. Bientôt, plus hardies, parurent d'autres étoiles, marquant un point de l'ombre et, par ses feux glacés, chacune scintilla.

Le berger Samuel, allongé sur la pente de la dune ramena son manteau sur ses yeux, puis, ne pouvant dormir, contempla timidement la nuit. Quelques étendues de sable

retenaient encore leur teinte grise, comme un souvenir du crépuscule, mais tous les creux et les replis se comblaient de suie et les arbres proches avaient l'apparence de fantastiques découpures. Plus haut, l'air se peuplait de clartés nouvelles : la voûte immense diffusait de l'argent.

Samuel se retourna vers son compagnon accroupi près de lui, le menton aux genoux.

— J'ai comme une grande crainte, Jacob, et je ne sais pourquoi.

Immobile, Jacob répondit d'une voix étouffée :

— Moi aussi... mais moi je sais : je me sens perdu.

— Perdu?

— Oui, perdu parmi les étoiles; je n'ose plus les regarder; elles m'égarent.

Sans doute ces mots expliquaient-ils une détresse partagée, car Samuel sentit passer en lui un frisson; c'est ainsi que l'on frissonne sous l'aile d'un souffle froid.

— Tu dis vrai : on a peur des étoiles.

— Elles demeurent si loin de nous!

Contre les touffes sèches de la dune, ils entendirent le froissement d'un pas léger. Celui qui tenait sa tête penchée sur ses genoux regarda dans la nuit; celui qui restait couché se souleva pour écouter mieux, puis il interrogea l'ombre toute voisine :

— Qui donc es-tu?

Une voix calme répondit :

— Je t'apporte la paix; je t'offre, en passant, mon salut. Je suis berger, je viens d'un pays lointain; je me promène sur la terre et, dans la contrée nouvelle où j'arrive je garde les bêtes, quelque temps. Un jour, je repars : je vais ailleurs.

— Repose-toi jusqu'à l'aube, — dit Samuel. — Tu dormiras si tu veux dormir, ou bien, si la nuit te semble trop chaude, trop brillante, tu veilleras avec nous en discourant à voix basse.

— Oui, ce soir, les étoiles sont très vives, — dit le voyageur.

— Nous parlions d'elles, — dit Jacob.

Quelque temps, ils ne soufflèrent mot. Le voyageur s'était assis près d'eux; il contemplait le ciel, Jacob serrait toujours

ses genoux et formait un bloc d'ombre mate surmonté d'une tête penchée. Samuel restait étendu sous son manteau brun.

— C'est trop de silence! — dit Jacob, tout à coup.

— Et les étoiles muettes, — dit Samuel, — font plus de silence encore.

— Non, — dit le voyageur, — les étoiles ne sont pas muettes; elles parlent entre elles, à nous elles parlent aussi, elles se réunissent pour nous parler plus clairement.

— Je ne savais pas, — dit Jacob.

— Si, dans un concours de peuple, chaque homme parle, on n'entend qu'une sourde rumeur, le bruit du vent dans le feuillage, mais s'ils chantent ensemble, à plusieurs, on arrive tout de suite à l'intelligence de ces chants. Les étoiles chantent à voix unies. De même, lorsque, dans la forêt, les rossignols échangent seulement des gazouillis, rien ne nous parvient qu'un murmure inutile, comme des villageoises bavardant près du puits, mais quand, au printemps, ils célèbrent leur plaisir et leur tourment, alors ce concert nous enseigne l'ardeur amoureuse, le plaisir et le tourment d'un amour pareil au nôtre. Ainsi font les étoiles.

— Comment as-tu appris ces choses? — demanda Samuel.

— En marchant sur la terre, les yeux levés, en écoutant le dire des vieillards pleins de sagesse et des enfants.

— Écouter le chœur des étoiles, — dit Samuel, — cela se peut donc?

— Entendre chanter les étoiles! — soupirait Jacob.

— Regardez-les tendrement, d'abord; tâchez de les aimer pour leur beauté, pour leur éclat; vous les aimerez bientôt pour elles-mêmes; alors elles se dévoileront vraiment. Voyez celles-là, vers le septentrion, ces étoiles-là qui sont au nombre de sept. Tenez vos yeux fixés sur elles... Ne les croyez pas solitaires : elles encadrent un chariot magnifique. Jadis il servit au roi David guerroyant chez les Amalécites, et ce jour encore où l'arche sainte fut transportée à Jérusalem, ses roues étaient toutes fleuries; des fleurs débordaient de gauche et de droite; une guirlande se prolongeait dans la brise, par des parfums... Je le vois tel qu'il était alors, ce chariot glorieux! il a trouvé sa place dernière dans les hautes

ténèbres de la nuit où son rayonnement nous inspire. — Regardez les sept étoiles dessinant un chariot...

— Jacob! Jacob! je vois le chariot!

— Samuel! je l'admire; son bois est couvert de corolles, comme l'arbre pourpre sans feuillage.

— Ah! les sept étoiles ne sont plus séparées, maintenant! elles brillent ensemble...

— Derrière le chariot, — dit encore le voyageur, — deux gardes épient la route suivie pour prévoir l'obstacle ou la rencontre hostile.

— Oui, dressés derrière le chariot, — dit Jacob.

— Ce sont, — dit Samuel, — deux bons serviteurs du grand roi.

De son bras le voyageur indiquait des merveilles nouvelles :

— Plus haut, voyez, ces quatre-là qui font la figure géante d'un chasseur de bêtes féroces!... et ces trois dont il vient de ceindre ses reins pour soutenir son épée! Les peuples qui vivent dans les îles de la mer violette le nomment Orion; sa rage est telle, quand il parcourt les forêts célestes, que des nuées sortent de sa bouche, qui tombent en pluie sur la terre.

— Il brille, — dit Jacob, — de toute sa fureur.

Et Samuel gémit, l'haleine courte :

— Il étincelle de courroux.

— Celles-là! — dit le voyageur, — et celles-là! ces sept autres! ces trois autres! cette flèche! ce rameau de chêne et cette chevelure! celle-là, si rouge, et celle-là, dorée! et puis ces quelques-unes, groupées dans un aigle qui plane, dans un dauphin qui plonge, dans la forme rampante d'un serpent! Ouvrez les yeux, frères! Jacob, ouvre les yeux! Samuel, ouvre ton cœur! voyez! je vous livre tout le firmament de minuit!

Invoqué par leur désir, le ciel se révéla soudain, et voici qu'aux bergers veilleurs, une prairie bleu sombre apparut qui montait de l'horizon d'orient vers le zénith et dévalait en pente douce jusqu'à l'horizon d'occident. Bien qu'elle fût le ciel entier, cette prairie leur semblait l'image simple d'une prairie terrestre, immensément agrandie. Un fleuve la tra-

versait : onde tranquille qui n'était point pareille aux ondes d'ici-bas; plutôt eût-on pensé à quelque lait translucide et mousseux, très pur, très léger, tout pénétré de neige et de rayons, comme si l'on y avait fait fondre des étoiles : un fleuve calme de lait scintillant.

Sur ses bords, dans les prairies, des formes se devinaient, formes d'êtres humains et de bêtes d'une taille plus élevée que celles de la terre. Certaines reposaient sur l'herbe d'azur foncé, d'autres, assises ou couchées sur les rochers des berges, contemplaient l'onde stellaire, et sur toutes régnaient un silence profond, un absolu silence, et toutes restaient immobiles. Seul suivait son cours le flot lent du céleste lait.

— Il faut attendre encore, — disait le voyageur. — Plus tard, elles parleront. Tenez votre âme prête! L'instant approche où les étoiles diront leur peine, où vous la comprendrez.

Jacob ni Samuel ne répondirent : ils ne pouvaient répondre. Ravis dans une commune extase, les bergers observaient, sous le joug du même enchantement, le blanc passage du fleuve dans la vaste prairie bleue, peuplée d'apparences muettes. — Elles ne sont pourtant ni mortes ni pétrifiées, ces apparences, leur immobilité rend bien l'angoisse qui les point, qui se découvre, constante et profonde, en leurs yeux grands ouverts. N'était ce regard, on dirait de sommeillants fantômes; ils se cachent sous la figure du sommeil, mais leurs yeux la dénient : dort-on les yeux ouverts?

Ce musicien abandonne sa lyre jetée à terre : il veut qu'elle reste muette.

Cet autre penche vainement l'urne vide d'où les dernières gouttes sont tombées : il prolonge le geste de verser, mais ne verse rien.

Ce dragon sinueux présente l'énorme aspect d'un lézard triste dont la peau ne brille plus.

Assise sous un arbre, cette jeune fille (on dirait l'image de la mélancolie) contemple tristement une frêle balance suspendue à l'un des rameaux.

Au fil de l'onde blanche, un cygne blanc se laisse aller, sans qu'une plume frémisse, sans que varie la courbe du noble col.

Ce taureau ne relève plus sa lourde tête abandonnée.

Cette femme devait, jadis, peigner ses cheveux d'or avec un peigne d'or. Maintenant, elle néglige la chevelure ternie.

Et que fait ce centaure? — Depuis longtemps il a jeté son carquois, les flèches et l'arc de bois dur. — Que font ces deux géants? — Orion, le chasseur a des mains inertes, enfin cet autre en qui se joignent la force et la beauté, jamais ne se relèvera : il songe, couché de son long, les muscles détendus; il ne s'inquiète guère de ce dangereux crabe noir, tout proche, aux pinces redoutables, mais qui ne bouge pas.

Il ne bouge pas davantage, ce scorpion retors.

Ce lion rêve-t-il, le mufle dans ses pattes? ce gros bélier laineux rêve-t-il? Peut-être... comme ces autres bêtes, ces autres figures humaines, comme ce poisson lourd dont la nageoire dorsale perce l'onde de lait.

Aucun ne dort : ils veillent tous, ils attendent, parqués dans le bestiaire des cieux.

Mais qu'attend-il, ce jeune homme frêle, au torse mince, aux pommettes pâles, aux yeux battus, dressé sur le bord même de l'onde, la tête un peu penchée, qui cherche obstinément son reflet et sourit d'une bouche avide à l'illusion de ce reflet? — En vérité, l'on ne sait pas ce qu'il attend.

— Implorons-les — dit le berger voyageur, — supplions-les de nos voix sourdes, avec d'humbles cris retenus! Qu'ils comprennent que nous les aimons, que nous partageons leur souci. Point de discours! un grand désir seulement, qui balbutie, une ferveur qui monte vers eux à la façon des fumées du sacrifice. Ils en goûteront le parfum.

Les trois hommes s'étaient levés; ils invoquaient en silence l'azur nourri de scintillations... Or le regard naïf de Samuel, de Jacob, et celui plus savant du voyageur aux yeux pleins d'images, manifestaient un si vif élan de l'âme, une effusion si brûlante, tant de puissance d'oraison et tant de piété, que la prière parut se dégager de leur esprit pour gagner le ciel comme un psaume.

Le ciel, à ce même instant, tressaillit, toutes les étoiles frémirent et, plus claire que le chant du cristal frappé, une note, une seule note limpide tomba du firmament. — Le musicien dont la lyre gisait à terre l'avait reprise, l'avait touchée.

Puis, ce fut une autre note, une autre, un accord, un autre accord, l'esquisse rapide d'un arpège... La lyre divine retrouvait sa voix.

Puissance de l'incantation! des murmures parcourent le pré bleu :

— Orphée! Orphée!

Le vocable se dessine sur toutes les lèvres; chacun le redit :

— Orphée! Orphée!

Le vie afflue de nouveau, ranimant les apparences. — Le géant couché s'étire; ses gestes maladroits cherchent à se reconnaître; de la gueule du lion coule un rauquement obscur; dressé sur ses sabots de bête, le centaure sagittaire penche son torse humain vers le carquois tombé, vers les flèches éparses, et celui qui tenait l'urne vide en effleure de ses lèvres le rebord... Est-elle pour toujours desséchée?

Orphée joue de la lyre.

Chacun écoute, chacun renaît suivant le rythme pur, chacun regarde autour de lui, comme libéré de ses chaînes. Seul, en ce vertigineux domaine, paraît indifférent le jeune homme quêteur d'un reflet illusoire et qui ne cesse point de sourire avidement.

Mais Orphée joue encore.

Les trois bergers l'entendent bien, cette harmonie descendue vers eux : ils l'accueillent en leur cœur, elle les charme, ils vibrent à l'unisson, devinant quelque chose et ne sachant quoi, mais confiants en une musique nourrie de mystérieuses promesses dont ils pressentent l'acquit.

Ceux de là-haut ont une foi moins sûre. Réveillés un instant de leur sommeil simulé, déjà ils y retombent. — Le lion ne grogne plus; le taureau, le bélier ont fait à peine quelques pas sur l'herbe que le dragon battait si faiblement de sa queue; le cygne avait gonflé ses plumes, le dauphin s'était rapproché de la rive, la femme coiffée d'or tâchait de démêler sa somptueuse chevelure... Ils renoncent aussitôt. Leur douleur s'exprime en une lamentation où diverses voix se croisent et se plaignent de même :

— Tout se tait, tout se flétrit et se fige! rien ne chante ni ne palpite dans les cieux.

— Pour une prière heureuse qui nous atteint, qui nous surprend, est-il besoin de s'éveiller?

— Rien ne change sur le pré d'azur.

— Que faire, sinon dormir ou prétendre dormir?

— Ah! quand reparaîtront les clairs reflets de mes cheveux? quelle vanité de peigner une chevelure mourante!

— J'ai oublié le temps où le ciel et la terre vivaient.

— Où l'eau fraîche coulait de mon urne...

— Où le sang était plus rouge...

— Où mes traits volaient dans le vent, sans but, pour enchanter l'air...

— Où je riais en regardant un croissant de lune aux tons de miel...

— Où les variations aérées du rossignol m'incitaient à pleurer d'amour!

Cette fois, Orphée, jouant de la lyre, va leur répondre en chantant aussi. — Sur le pré bleu, il marche à grands pas souples; ils s'arrête devant Orion, devant le Cygne, devant le Sagittaire, devant chacun des hôtes de ce lieu funèbre. A chacun il adresse un chant afin de ranimer son esprit et son corps. Il supplie, évoque le passé, exhorte, malmène ou satirise, et les cordes vibrantes donnent à la grande voix son juste accompagnement.

« Vous avez tous abusé de vos songes, mais vos songes revivront s'il vous plaît vous-mêmes de revivre...

« Toi, si blanc, que fais-tu là, sur l'onde blanche, en cette pose invariable? N'es-tu donc plus celui que j'ai connu? Rappelle l'ancien souvenir des heures de gloire où t'animait un esprit divin? Gros cygne gonflé d'orgueil à cause de la célèbre aventure que tu te répétais sans cesse, jour et nuit, dont tu te vantais à tout venant, fût-il un dieu... la belle image est-elle obscurcie? Sur le lit de pourpre, Léda surprise, incertaine d'abord, puis éperdue, amoureuse, gémissante, et le rouge de sa bouche mouvante, et le mauve profond de ses yeux... tout cela, de si haut renom, est-il donc oublié? N'aurais-tu pas tenu, entre tes rémiges pressées, tant que dura l'heure illustre, la fille de Tyndare? »

Mais le cygne, dont s'était lentement déroulé le noble col, abrita de nouveau sa tête sous son aile.

Une main tendue frôlait le vêtement d'Orphée, une main qui suppliait, tandis que s'élevait un timide murmure :

— Ne leur parle pas! ne leur chante rien! la tâche est superflue : regarde-moi; je n'ose me lever, je n'ose toucher à la massue que l'herbe recouvre. Je ne veux même plus penser aux jours passés, tant leur mémoire me fatigue et tant elle m'ennuie.

— Toi! — s'écria Orphée; — c'est toi que je trouve à terre! c'est toi qui parles bas comme l'enfant grondé!

Il se tut, frappé de honte à ce spectacle, mais le géant ne fit pas un mouvement.

— C'est toi, — reprit Orphée, — qui parcourais la terre en tous sens, qui ne t'arrêtais que pour vaincre le monstre sanglant ou baiser une bouche humide! toi, toute la force agissante!

Le héros désabusé répondit à petit bruit :

— Orphée! c'est toi qui, si longtemps, délaissas les sept cordes! qui ne chantais plus tes rêves et ton désir! toi, toute l'harmonie!

Orphée avait bien entendu le reproche; pourtant, quand il chanta de nouveau, ce fut en vain. Ni l'horrible image du sanglier dévastant Erymanthe, ni le vol sinistre des oiseaux tournoyant au-dessus de Stymphale, ne surent émouvoir le visage d'Hercule, non plus que le rappel de la biche onglée d'airain, lancée à travers champs, tout le long d'un long jour. — Hercule n'écoute plus ces noms délicieux à dire : Déjanire, Iole, Hippolyte; ceux des trois filles gardiennes du jardin où luisaient les pommes le laissent indifférent; celui même d'Hébé ne fait pas trembler sa bouche et il semble avoir tout à fait oublié les chaînes dont il lia Cerbère pour le ramener de l'Érèbe!

— Tu ne resteras pas ainsi! — disait Orphée. — Regarde ton ennemi de jadis, le pire, le plus petit : le crabe noir qui voulut te blesser de sa pince, quand tu te mesurais avec l'hydre dans les marais de Lerne... Ecrase-le!

— Certes non! — dit Hercule. — Nous vivons en paix, le cancer et moi, depuis tant d'années! Laisse-nous...

Navré de douleur, Orphée s'éloigne, mais il perçut encore la dernière parole du géant accablé :

— Tais-toi!... tu nous importunes!

Des voix bruissaient autour d'Orphée, étouffant presque son chant. Il y distinguait, passant de bouche en bouche, la même plainte, toujours :

— Tais-toi! ton chant ne sert de rien...

— Les temps heureux sont révolus...

— Hercule disait vrai : à quoi sert-il de s'évertuer quand le désir a disparu des cœurs?

— Ton chant se perd!

— Ta lyre aussi doit être lasse : donne-lui du repos.

— D'ailleurs nul ne t'écoute! »

Sereine et de plus en plus sûre, s'éployait la voix d'Orphée que scandait la grande lyre.

— Après chaque nuit, — chantait Orphée, — renaît un jour nouveau. L'ombre fut longue où nous vivions sans vie; elle se dissipera, cependant. Vous ne voyez pas l'aube, encore, mais l'aube est proche. Sans la voir plus que vous, je la chante, l'ayant devinée. Pareille au bouillonnement d'une source secrète, murmurant sur les rives de la nuit, elle annonce ses parfums, ses couleurs et son chant... Je vous le dis : l'aube va poindre! Ne la niez pas! Soyez prêts à la recevoir!

— Tais-toi! — disait une voix mince, — ou bien chante plus bas : tu me distrais de mon plaisir; l'onde frissonne sous ta voix et je ne puis y reconnaître le ravissant reflet.

Orphée hausse d'abord les épaules et passe... brusquement il s'arrête, il songe :

« Si l'onde frissonne encore sous ma voix, c'est donc qu'elle écoute ma voix? Ne pourrais-je chanter pour l'onde?... »

Il s'approche de la rive mousseuse; il regarde le fleuve de lait. Peut-être saura-t-il l'émouvoir... Quand tous lui disent de se taire, qu'il les lasse, qu'il les excède, l'onde lactée voudra-t-elle accueillir sa voix, la comprendre, cette onde faite de brasillements blancs, de scintillations, de rayons de lune, cette bouillie originelle d'étoiles, ce brouet de clartés nocturnes?...

— Ondes de lait, je vous implore! Écoutez-moi, fluentes ondes, ondes lentes, ondes fécondes, ondes qui retenez un secret!

La lyre persuasive suppliait.

— Pourquoi cette sourde agonie, qui ne pleure ni ne gémit, qui se déprend de la vie en un faux assoupissement?

La lyre douloureuse quêtait une réponse.

— Souvenez-vous de la beauté, des trompettes claires de l'été, des brises, du chant des fontaines!... Hélas! ils n'osent en parler! Chacun s'endort, ici, le cœur navré, chacun renonce.

La lyre pleurait, la lyre rythmait les sanglots d'Orphée.

— Tout le ciel a froid, un long hiver s'étend sur la prairie bleue; nulle fleur ne la décore plus, nul fruit n'y brille... O temps radieux où s'entr'ouvrait la jeune rose, où le lys levait sa tête pure, où la violette invisible confiait ses senteurs! Saison des pommes vernies, des olives grasses, des oranges d'or! savoureuse mémoire! »

Dans le bestiaire, nul ne prit garde à ces chants.

— Le froid les a saisis, — dit Orphée; — leurs rêves se racornissent comme les feuilles en automne. Bientôt ils ne seront que statues ignorantes des couleurs, des senteurs, de l'harmonie, indifférentes aux caresses et que le soleil ne réchaufferait pas. Moi-même, je défaille, ma voix se perd dans le silence, mes accords n'engendrent plus d'échos... Vous, cependant, belles ondes vivantes, m'entendez-vous?

Afin de compléter la demande et d'en parfaire l'accent, la lyre vibra comme un cri.

— Ondes! m'entendez-vous?

Or il arriva ceci que le fleuve de lait se prit à foisonner mystérieusement. Toujours mousseuse sur ses bords, la masse liquide semblait soulevée par quelque force intérieure, gonflée par un flux secret à la façon des sources. Elle augmentait, elle défaillait, montait, fléchissait encore, palpitait lentement, et de partout une buée s'élevait d'elle, formant un nuage diffus. Le fleuve bouillonnait, le fleuve dégageait ses vapeurs, tandis que, sur l'effervescente surface, la brume s'amplifiait, nourrie de clartés pâles et de blanches étincelles.

Le visage d'Orphée semblait rajeuni : une expression nouvelle s'y révélait, de joie, de curiosité fiévreuse, de passionné désir, et tandis que les autres écoutaient avec torpeur l'ample harmonie perdue, la brume s'animait, prenait cette harmonie en elle et naissait à la vie. La lumière éparse affluait au cœur du nuage suspendu sur l'onde lactée; elle s'y rassemblait en un brillant noyau, un foyer de vive blancheur, tandis que les vapeurs d'alentour perdaient de leur éclat.

Il ne reste plus qu'une buée vague, sans bords, un duvet nébuleux qui se fondra bientôt ou se dispersera... rien d'autre, mais, en son milieu, ce foyer, ce noyau, cette splendide amande aiguise sa lueur, se concentre, se purifie. Elle brille déjà, elle va rayonner... une étoile, assurément!... et la brume l'environne de ses chatoyantes fumées, l'encercle d'une auréole humide, d'une gloire!

L'étoile jette ses feux, l'étoile se dégage de la nue, l'étoile domine le pré d'azur.

— Elle est à nous! — s'écrie Orphée.

Il s'en fallut peu que la lyre enthousiaste ne se rompît.

— Elle pénètre en nous!

Vers l'astre nouveau, Orphée haussait sa lyre.

— C'est à toi que j'offre mon chant!

Dès ce moment, un grand tumulte régna. Ces spectres accablés de fatigue, de longue paresse, d'indifférence ou de mélancolie, voulurent se reprendre. Certains se dressaient difficilement, d'autres d'un bond. Chacun se ranimait. Ils levaient les bras comme des suppliants, ils tendaient en l'air leurs mains ouvertes, ils imploraient par le geste, la voix et le regard.

Les bêtes revivaient aussi : elles s'étiraient, se déroulaient, rampaient, aboyaient, s'essayaient à rugir, à gronder, à cracher, faisaient claquer leurs pinces, sifflaient, jouaient même, et le cygne, trempant son bec rouge, en secoua les gouttes futiles de l'air le plus insolent.

Mais, sur la rive, le jeune homme absorbé en son image s'est couché à plat ventre, tout auprès de l'onde de lait; il tient entre ses doigts une fleur blanche, couronnée de jaune; il cherche, le reflet de cette seule fleur. On le reconnaîtrait

à peine : le bel adolescent a vieilli, sa face grise est plissée de mille rides, il considère sans espoir la fleur et le reflet de la fleur, sa poitrine étouffe de sanglots, il pleure, il se complaît en ses larmes.

Des paroles retentirent, soudain, dont l'accent noble et mâle inspirait confiance. Hercule traversait le pré bleu, son bras balancé tenant la massue.

— Je viens vers toi qui brilles! — s'écriait-il; à toi mes prochains travaux!

— Je le devine, ô fils de Zeus et d'Alcmène! — interrompit Orphée, — les heures au retentissant souvenir vont se perpétuer!

— Soutiendrai-je encore une fois le ciel lourd? — demandait Hercule.

L'étoile scintilla d'un éclat si subit que le chanteur n'osa répondre, d'abord, puis il murmura tout bas, comme en confidence :

— Le ciel lourd... oui... mieux même que le ciel lourd : un fardeau peut-être plus pesant! Tu traverseras un large fleuve, portant sur ton épaule un petit enfant qui de ses mains liées te cachera les yeux, et le ciel lourd dont s'allégeait la nuque d'Atlas était moins accablant que cet enfant-là.

Cependant la lyre évoquait l'ondoiement du fleuve, le clapotis des eaux baignant les pieds robustes, la terrible surcharge de l'enfant, et l'étoile, pour certifier la prophétie, toucha le front d'Hercule de ses rayons.

— Oui, — répétait le chanteur, — tous vous prolongerez votre renommée, portée par des louanges nouvelles! Hydre! tu mourras encore au combat devant un cavalier armé de la lance, et tu revivras plus fameux! Lion! tu seras, au désert, le compagnon du sage et toi, Cygne, tu deviendras, blancheur passagère, l'exemple même de la pureté.

Comme aux jours anciens où la lyre d'Orphée leur imposait déjà son charme, les bêtes se rassemblaient, faisaient des grâces, offraient des caresses et des flatteries. Lui les dominait, prodiguant toujours les assurances pathétiques de son harmonie, et l'étoile l'illuminait.

— Tous! — disait-il, — tous!... Je revivrai de même, sous mille formes, je resterai la grande voix, la grande lyre, le grand rêve sonore qui se répercute de bouche en bouche et hante les échos! J'inciterai à la joie, je corrigerai la douleur; je serai l'espoir et l'oubli, l'ivresse et le délassement!

Frémissaient-ils d'amour, de ferveur ou de reconnaissance, les hôtes de la prairie divine? l'Hydre se cabrait; lancé en un furieux galop, le Sagittaire tirait dans la brise des flèches qu'il accompagnait de cris; le Cygne se soulevait, battant des ailes, puis s'envola soudain, et le Verseau retrouvait, sur le bord humide de l'urne, la saveur si longtemps perdue.

Un rire jaillit qui fusa, frais et fougueux, le rire d'une jeune fille. Chacun tourna la tête. On l'avait presque oubliée, nul ne prenait garde à cette adolescente solitaire, toujours assise sous un arbre, à l'extrême bord de la prairie, et qui, sans cesse, regardait de ses yeux graves la balance qu'elle avait pendue à l'un des rameaux bas. Quel émoi puissant la troublait au point de la faire rire d'un tel rire de triomphante allégresse? Elle désignait la balance et l'on connut tout de suite la cause de sa joie : le fléau paresseux qui, jadis, penchait à peine et se compensait avec lenteur, le fléau qui semblait égal chavirait maintenant, un bras pointé en l'air, l'autre effondré sous l'invisible poids. Et la jeune fille rit encore, de ce rire chaque fois plus libre, plus joyeux, qui rappelait le rire des déesses.

Ce fut alors que, de la lointaine terre inférieure, tout là-bas où vivaient les hommes, le son de trois voix heureuses atteignit le pré d'azur. Les trois bergers avaient vu l'étoile; ils chantaient... Aussitôt, l'étoile s'échappa du bestiaire et glissa jusque dans la nuit.

III

ISAAC TROUBLÉ

Singulier enfant, d'une beauté rare, il retenait l'attention dès l'abord. Ensuite, à le considérer quelque temps, on ne savait plus que penser de cette chevelure sombre, salie de poussière, tombant en baguettes sur le front, sur les joues,

de ces yeux noirs, évasifs et si rusés, puis soudain fixes et stupides, de cette bouche fermée par des lèvres minces dont le rouge sombre laissait peu voir mais rendait plus brillantes de cruelles petites dents de félin. D'après ses gestes agiles, ses muscles jeunes, on lui eût donné quatorze ans; on se reprenait devant son regard qui n'était pas celui d'un enfant et devant les vagues étranges qui troublaient son visage : expression d'homme traqué, d'homme aux abois.

Il était accroupi dans l'ombre d'un vieux mur qui le garait des passants de la route. Pour tout vêtement, il portait une toile haillonneuse autour des reins. Les mains occupées, il se penchait sur son ouvrage en mâchonnant un long brin d'herbe. Patiemment, méthodiquement, il aiguisait contre une pierre plate la lame rouillée d'un vieux poignard. Si fort que son labeur l'absorbât, il ne s'en distrayait pas moins, à chaque instant, pour surveiller d'un coup d'œil rapide sa droite, sa gauche, ce bosquet d'arbres, cette masure, là-bas, la première du village... Après quoi, il se rendait tout entier à sa besogne. Besogne ingrate : de temps en temps, il mouillait la pierre d'un crachat, mais rien n'y faisait, la lame rouillée s'aiguisait mal; besogne vaine : ses bras commençaient à se fatiguer, à s'engourdir; en tous cas, besogne urgente, car il ne s'en départissait point et s'obstinait, mais il eut soudain quelques paroles haineuses, durement dites, où, non plus, on n'aurait reconnu la voix d'un enfant.

Surpris par lui-même, il tressauta, craignant qu'on ne l'entendît et cette frayeur méchante le défigura de nouveau, tordant sa bouche, rendant l'œil oblique, ridant le front sous la toison rebelle... Dès lors, il ne fit que marmonner sourdement en accents confus, et c'était une écume d'exécration qui moussait à ses lèvres.

L'heure était douce, pourtant, et ne motivait pas cet émoi; dans ce coin d'ombre chaude, on se fût volontiers étendu, heureux de paresser en silence, le visage reposé, les mains inactives. Sauf les mille rumeurs symphoniques de la campagne, rien ne pouvait y déranger un beau sommeil. L'olivier, dont les racines se mariaient aux pierres sèches du mur et qui le surplombait d'un bras noueux, frémissait à peine; un oiseau rouge, venu on ne savait d'où, se posa sur

la crête du mur, aperçut l'enfant qui essayait la pointe de son poignard et, comme cet enfant était beau, il battit des ailes, se rengorgea et lui chanta une chanson. L'enfant leva la tête; il n'écoutait pas le trille mélodieux, mais s'intéressait à l'oiseau rouge, car jamais il n'avait vu son pareil. Sournoisement, il saisit un caillou et, visant avec soin, le lança. Tremblait-il? Le caillou ne toucha rien. L'oiseau rouge s'envola stupéfait. L'enfant grinça des dents en voulant rire et se remit à aiguiser son poignard.

Bruit régulier, bruit monotone... Soudain, il se dressa, poussa un cri : quelqu'un marchait derrière le mur, quelqu'un allait tourner au coin du mur... A son premier tressaut de peur, l'enfant avait lâché le poignard; il le ressaisit trop vite, maladroitement, et se blessa. Du sang coulait entre ses doigts... Quelqu'un parût.

C'était une femme qui semblait fort âgée. On ne voyait de ses cheveux serrés sous un bandeau d'étoffe pourpre, que deux mèches grises, près des oreilles; mille petites rides plissaient sa gorge et ses joues. Pourpre comme la coiffure, sa robe, d'une propreté scrupuleuse, se retenait à la taille par une corde lâchement nouée, tissée d'or; une tresse d'or faisait aussi le tour du bandeau de tête, et des lacets d'or nouaient ses sandales. Mince, grande, mais un peu courbée, non pas à la façon d'un être brisé mais à celle d'un roseau qui plie, elle tenait dans ses longues mains une baguette illustrée de trois corolles fraîche écloses, pourpres comme sa robe et son bandeau. L'enfant restait immobile, ébahi, les bras ballants et du sang lui dégouttait des doigts.

— Que fais-tu? — demanda la vieille femme.

L'enfant ne souffla mot.

— Tu ne dis rien? es-tu étranger? Parle en ton langage.

Elle répéta ces paroles en des dialectes divers. Sa voix aigüe, pointue, pimpante et sautillante semblait la voix d'un oiseau maigre.

— Ton nom, quel est-il?

L'enfant ne répondit pas.

— Ou si tu es muet, je te ferai parler... J'ai fait parler Salomon, le rabbin, quand il fut frappé de stupeur.

Et l'enfant ne pensait plus qu'à une seule chose : possédé

d'un seul désir, d'un seul besoin irrésistible, démesuré, il voulait s'enfuir, s'enfuir n'importe où.

— Surtout, — ajouta la vieille, — ne t'enfuis pas!

Prestement, du fin bout de sa baguette fleurie, elle traça un cercle autour de l'enfant... L'enfant se sentit les chevilles tout soudain liées. Alors, il renonça.

— Pourquoi donc as-tu peur? Je ne suis pas méchante!

La voix pointue s'adoucissait, sautillant encore dans ses notes hautes, mais plaisamment, avec grâce.

D'un geste accablé l'enfant montra sa main qui saignait. La vieille en fut toute saisie :

— Ah! je savais bien que cette journée serait mauvaise! Tu t'es blessé!... Oui, je comprends : la surprise de me voir, vieille comme je suis et si laide, cela t'a fait peur, oui, et tu t'es blessé contre ce poignard! Viens, mon enfant.

Elle reprit le trait de sa baguette en dessinant à terre une courbe inverse.

— Viens avec moi.

Et l'enfant fut aussitôt délivré, mais il ne lui restait nulle envie de s'enfuir. Il suivait la vieille, sans rien dire, pris de paresse, soudain, très indifférent à la perte de son poignard qui gisait au pied du mur.

— Entre! — dit la vieille dès qu'ils eurent atteint la première masure du village.

Plutôt qu'une masure, c'était un hangar, très propre, un peu sombre. Le soleil ne l'éclairait que par des fenêtres minuscules et, la porte une fois refermée, il y régnait une étrange atmosphère grise, brutalement rayée de quelques longs traits d'or. Un banc de pierre, une couche, une grande table basse, rien d'autre. N,éanmoins on devinait, dans les coins d'ombre, de vagues choses grouillantes, on percevait aussi de vagues murmures, on sentait de vagues odeurs végétales que l'on ne pouvait définir. Aucun motif d'effroi et, cependant...

La vieille s'assit à côté de l'enfant, sur le banc de pierre. Un rayon les éclairait tous deux; la coiffure pourpre, les mèches grises, la face ridée, la gorge défaillante et, tout auprès, ce visage inquiet, ces cheveux rebelles, cette bouche mobile, ces grands yeux sauvages...

— Donne ta main!

Il tendit sa main blessée.

Alors, d'une voix de tête, très menue, très incisive, qui tremblait un peu, la vieille chanta, comme chante une flûte et ce furent de singulières paroles.

— Pénélope! — chantait-elle, — Pénélope! je t'invoque par le subtil Ulysse qui sut échapper aux hasards de la mer mauvaise, et par les douze Prétendants que tu sus écarter de ta couche, et par les servantes infidèles que l'on pendit ainsi que des cailles. — Pénélope, fileuse experte, viens à moi! — Pénélope, j'ai besoin de toi! viens, par une chute rapide et sûre, jusqu'à mon doigt!

Elle se tut... elle tendit un doigt... Quelques instants passèrent où les murmures environnants se firent plus précis, comme si l'on eût échangé alentour des milliers de petites paroles et, dans le rayon poussiéreux, l'on vit soudain paraître suspendue par le derrière, une grosse araignée velue, ventrue, ses huit pattes ramenées sous elle par prudence et qu'elle ouvrit enfin pour se poser sur le doigt maigre de la vieille.

— File! — dit la vieille, — file ta soie!... cet enfant est blessé; file ta soie sur sa blessure.

Et l'araignée, passant du doigt de la vieille à la main de l'enfant, fila sa soie comme il lui était enjoint de faire, et elle la fila si bien, si vite et si serré que bientôt le sang fut tari. Alors, voyant son ouvrage honnêtement terminé, Pénélope se raccrocha au fil conducteur et par une habile gymnastique remonta dans l'ombre.

— Me diras-tu ton nom, maintenant? — dit à l'enfant la vieille souriante.

— Je m'appelle Isaac Laquedem.

— Eh quoi! tu es donc le fils du marchand de bois qui habite à Jérusalem, à droite du Temple, et que, jadis, j'ai bien connu?

— Je suis son fils.

— Alors viens plus près, Isaac, penche ta tête sur mon épaule, confie-moi ce que tu avais si grand peur de dire. Je suis Rachel, la magicienne; je sais écouter toutes les paroles et l'on m'avoue des secrets que l'on n'avouerait pas à l'écho, des secrets que l'on n'ose s'avouer à soi-même.

Elle regarda l'enfant; elle le pénétra de son regard.

— Et, — reprit-elle, — je vois que tu en as long à me raconter. Parle, puisque tu veux parler!

Il réfléchit quelques secondes puis il parla lentement, posément, en phrases précises. Il s'était un peu éloigné de Rachel et, rentré dans l'ombre, la laissait dans la lumière du rayon. Il la verrait mieux, ainsi, et pourrait se reprendre, s'arrêter, s'enfuir, au besoin, sans être lié de nouveau, car la baguette fleurie avait glissé à terre.

— Mon père, — dit Isaac, — est un méchant homme; je le déteste; lui ne m'aime pas. Il aime bien ma mère qui, toute la journée, couchée au jardin, mange des dattes, des figues et du raisin doré; il aime bien mes sœurs qui ne sortent jamais de la maison et passent leur temps à se regarder dans des miroirs, à se mettre des colliers autour du cou, à s'enduire les bras de parfum; il aime aussi mon frère aîné qui l'aide à compter juste les arbres qu'il veut abattre dans les bois; il aime surtout ses arbres et ses bois, il aime encore plus les grandes planches, les grandes poutres et les solives qu'il fabrique avec les arbres de ses bois, mais moi, il ne m'aime pas. Il se plaint de moi tous les matins et tous les soirs et chaque fois qu'il me voit. Déjà, il ne m'aimait pas quand j'étais plus jeune, parce que je jouais avec le bouc (mon père dit qu'il pue), et le singe d'Arabie (mon père dit qu'il vole), et toutes les bêtes dont mon père dit qu'elles sont vilaines et qui font peur à ma mère et sur lesquelles mes sœurs crachent en passant... Moi, je les aime! Aujourd'hui, mon père me reproche de ne pas le regarder en face quand je lui parle, mais on ne regarde pas avec plaisir un vieux fromage, et la figure de mon père est tout à fait un vieux fromage... Et si, luttant avec un camarade plus fort que moi, je le griffe, ou le mords à l'oreille, ou lui donne un croc en jambe, mon père dit que je suis lâche... Et lorsque je cours dans les rues de Jérusalem avec les fils du boucher et du marchand de fruits il dit que je fais comme un petit esclave... Et si j'invente une belle histoire pour m'amuser il dit que je mens... Et c'est tout le temps de même... Enfin, un jour, par plaisanterie, j'avais marché sur le pied de l'aveugle aux yeux blancs qui joue de la flûte devant le temple, et l'aveugle m'a crié : « Mau-

vais enfant! » Mauvais enfant, c'est une insulte! Pour le punir, pour lui apprendre à me traiter comme un petit esclave, je lui ai jeté du sable au visage. Mon père sortait du temple à ce moment; mon père m'a battu, là, devant le temple, devant tout le monde, avec des verges que la marchande de fruits est allée aussitôt chercher dans son échoppe!... Il m'a battu avec des verges!

A ce souvenir, Isaac rougissait, des larmes lui venaient aux paupières, mais cela importait peu car il restait dans l'ombre et Rachel ne pouvait le voir.

— Avec des verges, — répétait-il —... devant tout le monde!

Il hésita.

— Une autre fois...

— Non! — interrompit Rachel, — continue à me parler de cela, puisque tu es si rouge et que tu vas pleurer. Il t'a battu de verges, et alors...

— Alors... — dit Isaac, les dents serrées.

Il reprit son souffle.

— Je veux le tuer! — D'abord, je suis parti de la maison, j'étais heureux sur les routes, quand je m'arrêtais, j'aiguisais le vieux poignard que notre jardinier m'avait donné pour couper des roseaux. J'aiguisais surtout la pointe, et je chantais! On ne me retrouvait pas! j'étais libre... mais, tous les jours, faire la même chose, c'est ennuyeux! et le vieux poignard a tant de rouille!...

— Isaac, — murmura la vieille Rachel, — ton poignard n'est pas assez pointu.

Elle n'avait encore dit mot durant tout le récit de l'enfant; son visage demeurait impassible; seuls témoins de son émotion, ses longs doigts se croisaient et se décroisaient sans cesse.

Isaac avait moins peur de ses propres paroles que du silence de Rachel. Haussé dans la lumière et dégageant la gorge aux mille rides, le vieux visage effrayait par son repos, son calme, sa froide indifférence. Quand Rachel se reprit à parler, ce fut sans regarder Isaac, ce fut tout au loin, d'une voix encore amincie et plaintive, cette fois... Il advient qu'un oiseau se plaigne comme s'il souffrait.

— Oh! — dit-elle, — la journée sera mauvaise! Dès l'aube,

je le prévoyais quand une angoisse m'a saisie, plus étrange, plus violente qu'à cette heure lointaine où mourût le grand Alexandre... le même trouble, pourtant si différent! plus profond, si profond! insondable, peut-être... Mais il s'agit, aujourd'hui, de cet enfant. — Que dois-je faire? Le laisser partir sur la route? Il ira tuer son père; le guérir par une incantation, même la plus salutaire, mon incantation réservée? ce serait lui enlever tout mérite, et d'ailleurs, suis-je sûre maintenant de l'incantation qui guérit? — Cet enfant m'étonne, il m'inquiète. J'en ai vu jadis de plus criminels, de plus vils, bien que presque aussi beaux, et seul, pourtant, celui-ci m'épouvante. Que dois-je faire?

Elle parut se décider.

— Je vais tâcher de lire sa vie, sa vie de demain.

— Oui, Rachel! — s'écria l'enfant qui se livrait tout entier, semblait-il, en une brusque effusion, — dites-moi ce qui m'arrivera demain!

Mais bientôt, une autre pensée l'inquiéta. Respectueusement, timidement, il tira le bord de la robe de Rachel qui se levait et murmura :

— Rachel, les hommes qui viennent ici apprendre ce qui arrivera demain sont des hommes très riches; ils payent le secret avec des pièces d'or; moi, je ne puis pas; mon père ne me donne jamais rien. J'ai seulement cinq pièces de cuivre. Les voici, pour payer le beau secret.

Il vida une pochette qu'il portait au cou et aligna sur le banc les cinq pièces. Rachel ne se retourna pas. Alors il les reprit. — La vieille femme se parlait à elle-même, debout, une main posée sur sa bouche, l'autre bras abandonné le long du corps.

— Je vais tâcher de lire sa vie dans l'eau profonde.

Paroles toutes basses, presque étouffées, mais l'enfant les entendit.

— Je saurai! je saurai enfin!

Il était vraiment redevenu un enfant : ses grands yeux brillaient de joie, sa bouche souriait; il battit des mains.

— Tu sauras peut-être quelque chose, — répondit Rachel, — peut-être... non, je ne crois même pas! Allons, viens!

Elle l'enveloppa d'un geste hâtif et l'entraîna dehors.

Presque à l'orée du village, il y avait un grand puits auquel on n'accédait que par un chemin dallé qui en faisait le tour.

Ce fut là que Rachel mena l'enfant.

Cette journée s'achevait en fête : de souples banderolles rouge clair traînaient sous un vaste nuage blanc, au-dessus de l'horizon pourpre. Nulle brise, pas un souffle; des grillons faisaient leur bruit coutumier, quelques lézards parcouraient les dalles en se dépêchant beaucoup; au ciel, un grand rapace planait, qu'on eût dit immobile. Isaac et la vieille femme s'assirent sur la margelle du puits. Rachel se pencha aussitôt pour regarder l'eau lointaine et profonde.

— Voici sans doute le moment.

D'abord elle cueillit à terre trois petits cailloux qu'elle choisit avec soin, puis elle les jeta l'un après l'autre dans le puits, enfin elle prononça les paroles d'incantation :

— Par le saule qui se penche sur un étang,

» Par l'oiseau qui vient boire à l'étang,

» Par le croissant de lune dont le semblant s'y retrouve,

» Par la nuit noire à qui tu te montres plus noire...

» Eau profonde, informe et multiforme!

» Eau fraîche, douce et désaltérante!

» Eau secrète, solitaire et savante!

» Donne-moi le reflet d'un jour qui va venir!

» Dis-moi ce que, demain, deviendra cet enfant!

Elle attendit...

— L'eau profonde a gardé ses images, l'eau fraîche ne fait rien éclore, l'eau secrète se tait.

Elle attendait toujours...

— C'est la première fois que l'eau résiste à mon appel, quand l'heure fut bien choisie! Terrible aventure! trouble affreux qui m'obsède et dont m'échappe la raison!

Un dernier regard dans le puits; ses bras se tendaient vers l'eau profonde.

— Eau profonde! — dit-elle, — puisque tu ne réponds pas à mon incantation dois-je te supplier?

» Eau profonde, je t'implore!

» Dis-moi ce que, demain, deviendra cet enfant...

» Et, s'il te faut des larmes...

Elle se penchait plus avant; ses paupières se mouillèrent

de pleurs, trois larmes se détachèrent de ses yeux et tombèrent...

— ... Voici les trois premières larmes que j'aie jamais versées!

Isaac tremblait; de ces trois larmes, il se sentait tout le cœur inondé.

Le visage de Rachel s'éclaira.

— La lumière paraît dans l'eau profonde! l'eau fraîche va me parler! je vais lire dans l'eau secrète! Écoute! écoute bien; surtout, n'oublie pas!

Et ce fut vraiment comme si elle lisait dans l'eau profonde, comme si les images que l'eau fraîche lui révélait se muaient en paroles sur ses lèvres, comme si, de l'eau secrète, montait la voix de l'avenir.

Rachel parlait à la façon d'un écho qui répète, qui n'invente pas. Le ton restait le même, pimpant, flûté, mais elle ne pouvait tout à fait maîtriser son émoi qui, souvent, coupait le gazouillis pur d'un sanglot.

Sans bouger, sans parler, l'haleine courte et le cœur battant Isaac écoutait.

— C'est la nuit... d'aujourd'hui? de demain? je ne sais... Tu marches d'un air mécontent, la tête basse. Oui, tu portes ta tête de façon hargneuse. Tu marches sur la route; le ciel est sans lune mais tout brillant d'étoiles... Tu t'arrêtes, tu lèves les yeux, tu hésites, tu t'étonnes.... Même dans cette ombre, je vois que tu t'étonnes, que tu hésites... Serais-tu incertain de ta route? déjà perdu? Je ne sais...

» Tu te remets à marcher, tu hâtes le pas. Les heures passent. Tu traverses prudemment des villages ou tu les contournes. Les heures passent. Tu te sens très las. Ton visage est désespéré. Tout de bon, t'es-tu trompé de route? je ne sais...

» Voici l'aube, l'aurore, sans joie pour toi... Le soleil monte. La fatigue t'a rompu. Tu dors dans un champ de blé... Le soleil monte... Je vois des laboureurs. Ils suivent leurs sillons; ils chantent... Tu dors. Le soleil monte... Je vois aussi des gens qui viennent sur la route, de tout là-bas. Ils regardent à droite, à gauche. Ils parlent aux laboureurs et leur posent des questions. Ils s'approchent; ils te découvrent; ils te

réveillent. Ce sont les serviteurs de ton père; tu les a reconnus. Ils t'emmènent avec eux.

Isaac sursauta.

— Tu te laisses conduire, docilement, sans protester. Vous arrivez à Jésuralem, chez ton père. Tu entres dans le jardin de ton père. Tu te jettes à genoux, tu pleures, ta mère pleure aussi, ton père te pardonne. Tu t'assieds dans un coin du jardin. Tu ne bouges pas. Non, tu ne penses plus à tuer ton père. Une autre émotion t'occupe et te consterne... Pourquoi hésitais-tu dans la nuit, au départ? Quel est donc ce tourment persistant? je ne sais...

Elle fit une longue pause...

— Trente ans se sont succédés... une année encore, et encore une année... une autre année commence... Ah! cette image brille en rouge! du haut de ce mont, je vois le couchant rouge! le couchant se teint de sang!... Te voilà! pour la première fois tu n'es plus obsédé, tu sembles d'esprit libre... Des hommes, des femmes sont là qui vont gravir la colline. Tu t'arrêtes, tu les regardes. Un autre homme est là qui souffre, portant je ne sais quel fardeau... Tu le regardes aussi, tu te sens inquiet, tu hésites... oh! c'est comme sur la route, jadis!... Que vas-tu faire!... tes yeux se sont fermés, un instant. Ah!... Ah!... pourquoi viens-tu de rire?

La voix de Rachel devenait perçante; elle ne se brisait plus, elle se déchirait.

— Image! reste claire!

» Eau profonde! ne retiens pas ton secret!

Elle poursuivit.

— Tu parais t'être décidé... à quoi? je ne sais... Tu t'éloignes, tu es parti, je ne te vois plus, c'est l'ombre.

Elle se tut; elle ne pouvait retrouver l'image.

Brusquement, elle reprit :

— Je te revois! oh! que ton visage est changé! quel pauvre visage! quel visage misérable! tu portes sur ton visage l'inquiétude du second moment... pire que celle du premier, tant d'années avant! affreuse, celle-ci, implacable. Elle décompose ton visage; ton visage se couvre de cendre... Tu t'en vas, tu marches dans la rumeur des foules, tu marches dans la fureur du vent, tu marches près des eaux courantes, des eaux sta-

gnantes et devant la houle des flots, tu marches au ras des abîmes, tu marches sur les hautes cimes et dans les déserts rayonnants, tu marches dans la nuit et le plein jour, tu traverses des crépuscules et des aurores, tu marches, tu marches encore, sans te lasser, n'en pouvant plus, sans te lasser, les reins brisés, sans te lasser, défaillant, courbattu, les yeux brûlants de fièvre, la soif aux lèvres, les pieds enflés, tu marches sans te retourner, tu marches en silence et, maintenant, je n'entends rien que le tout petit tintement incessant de cinq piécettes de cuivre dans une pochette à ton cou.

Elle se tut. Elle se releva sur le coude. Elle murmura :

— C'est tout.

— C'est tout? — dit Isaac... — Alors je ne tuerai pas mon père?

— Va-t'en!

La main tremblante de l'enfant posa sur la margelle de pierre les cinq pièces dédaignées du paiement. Il se leva. Il se retirait, honteux, battu, haineux et voulant fuir.

— Va-t'en : dit-elle encore.

Puis elle cria :

— Non! reste!

Elle ramassa les cinq pièces et les lui tendit.

— Prends, tu en auras besoin, plus tard, grand besoin! garde-les. Va-t'en!

Et l'enfant partit.

IV

RACHEL EN SON LOGIS

Prudemment, silencieusement, de façon furtive, Rachel suivait Isaac. Elle n'avait pu résister : il lui fallait se rendre compte elle-même de quelque chose... de quoi? Elle ne savait, au juste, mais qu'il dût se passer quelque chose, elle en était bien certaine. Elle suivit l'enfant au delà du village, jusqu'à ce mur, maintenant presque perdu dans l'ombre, où d'abord elle l'avait surpris. Elle le vit s'arrêter.

— Il cherche donc son vieux poignard... ce n'est que ça!

Elle poussa un long soupir de soulagement.

Pourtant, non, il ne se baissait pas. A terre, il ne cherchait rien du tout. Elle l'aperçut qui levait la tête, qui regardait le ciel, qui hésitait encore, qui repartait mais revenait aussitôt sur ses pas... Et puis, il s'en alla. Il avait, semblait-il, haussé les épaules. La nuit le prit tout entier.

Rachel contemplait les alentours obscurs où de grandes taches noires faisaient des trous. Plus qu'une vague traînée rousse à l'occident. Elle résolut de regagner sa maison. L'inquiétude qui travaillait son esprit se montrait si tenace, si exigeante qu'elle ne pouvait s'en détacher ni songer à rien d'autre.

— Que cherchait-il? n'était-ce vraiment que son chemin?

Elle aussi leva les yeux vers le ciel, comme avait fait l'enfant, et presque tout de suite un hoquet de saisissement monta dans sa gorge... Il s'en fallut de peu qu'elle ne défaillît.

— Je deviens folle : il faut que je rentre!

Elle avait peur; elle courut, elle précipita sa course par des bonds inégaux, maladroits, comme une sauterelle boiteuse qui se hâte. Elle perdait sa sandale gauche; brusquement, tout son turban pourpre se dénoua... En effet, elle paraissait folle, et ce fut les cheveux épars, la robe en désordre, les bras au ciel, les mains ouvertes, qu'elle se trouva enfin devant sa porte.

Elle leva le loquet, tira le battant de bois, entra. — Tout était noir; on n'y voyait goutte, mais l'arrivée de Rachel fit passer un sourd frémissement, celui-là même que l'enfant, à son passage avait déjà surpris. L'ombre opaque se peupla aussitôt de rumeurs, de petits bruits entremêlés, à peine sensibles, d'abord, et qui se précisaient : il y eut un bruit de plumes qui s'ébouriffent, puis un bruit de pierres que l'on gratte, puis un bruit de bec dur que l'on aiguise, puis un bruit flasque d'objet mou qui retombe, puis un long miaulement solitaire, très pathétique, en vérité, par l'accent, par l'expression, et il eut aussi de menus pas pressés, des frôlements, des chuchotements, des conciliabules murmurés, enfin un appel triste de timbre cristallin, tout bref, et c'était, parmi ce friselis confus, comme la bulle qui, soudain, se brise en une note claire.

Rachel referma la porte avec soin. L'ombre se dressait devant elle à la façon hostile d'un mur.

— J'ai perdu ma baguette fleurie : que faire? où donc l'ai-je laissée?... Tout à l'heure, près du banc, peut-être?

Elle se mit à quatre pattes et s'avança sur les mains et les genoux, tâtonnant lentement pour ne rien écraser. Enfin elle toucha du doigt la baguette fleurie qui gisait.

— Voilà qui simplifie tout.

Elle piqua la baguette en terre, et, vite, dessina au-dessus certains signes coercitifs. Puis elle dit :

— O fleurs! je n'y vois pas! changez en clarté vos senteurs!

Et les fleurs pourpres obéirent, corolles qui rougissent, qui brasillent, qui s'embrasent, qui deviennent des fleurs de flamme figée, trois fleurs portées par une mince tige sans feuillage et qui répandent un chaud rayonnement.

L'ombre fondit.

— Maintenant, — dit Rachel, — réfléchissons.

La pauvre femme : elle eût été bien en peine de réfléchir! Réfléchir quand l'angoisse vous mord, quand on voit les choses les plus sûres devenir incertaines, les plus véridiques menteuses, et branlantes les mieux établies! — D'ailleurs elle ne cachait pas son trouble, elle le montrait à plein, sans vergogne, et s'effondra plutôt qu'elle ne s'assit au pied de l'arbuste magique.

Jusque dans la lumière caressante de ses chères fleurs, Rachel se sentait seule. Elle se savait entourée de gardiens vigilants, mais ni l'ombre efflanquée de son chat, le vieux Nyctalope, ni Clorinde, son crapaud bleu (d'un bleu turquoise si tendre!), ni Koa, le corbeau qui n'avait d'autre vertu que d'être noir, ni Pénélope, son industrieuse araignée, ni le petit Sigma, serpent cendré qui passait pour venimeux, ni Roxane sa maussade chouette, ni sa membraneuse chauve-souris nommée Artémise, ni même le grand bouc Pandémon, barbu, lascif et qui puait comme une rose embaume, aucune enfin de ses bêtes fidèles, si proches, n'arrivait à calmer son effroi. — Elle voulut néanmoins les voir de plus près et siffla tout bas pour qu'elles vinssent.

Un léger tumulte aux coins du hangar, et les voici qui s'avancent dans la lumière, sautillant ou se traînant, voletant,

coassant, miaulant, saluant avec respect, avec dévotion, chacun à sa manière, les voici toutes groupées autour du bel arbuste fleuri de trois flammes.

— Et toi, Pénélope?

Mais Pénélope n'est pas en retard : elle se détache de son fil et se pose sur le pied déchaussé de Rachel. — Cependant, la chouette s'est perchée sur son épaule, le crapaud bleu saute sur son genou, le serpent gris se glisse dans son sein; Nyctalope, le chat noir, retrouve au creux du bras sa place habituelle et s'y pelotonne; la chauve-souris s'accroche comme elle peut à l'arbuste fleuri dont la lumière est bien gênante et s'y pend, toute fripée; le corbeau va et vient d'un air important, affairé, comme s'il était chargé de l'ordonnance de cette cérémonie, enfin Pandémon, le grand bouc, solidement planté sur ses quatre sabots, hoche sa barbe grise, fait la lippe et attend.

Ses bêtes sont toutes là; Rachel les connaît et leur sourit, mais à les voir si empressées à la servir, elle perd ce peu de courage qui lui reste encore et c'est avec des larmes dans la voix qu'elle s'écrie :

— Oh! mes enfants! oh! mes amis! je ne suis plus qu'une pauvre femme brisée, pourtant, écoutez mes paroles, pour la dernière fois, peut-être, que je m'adresse à vous. Un désastre, un désastre affreux que je pressentais, mais ne devinais pas si terrible, un désastre sans pareil qui pourrait nous désunir!... Écoutez-moi.

Révoltés par ce redoutable exorde, le bouc ne se tint pas de gratter le sol rageusement, ni le chat de sortir ses griffes.

— Restez en paix! écoutez-moi : vous ne sauriez faire mieux.

Elle reprit haleine.

— C'est une triste, longue et trouble histoire qu'il me faut conter, aussi voudrais-je me faire bien entendre de vous, ma famille choisie... On m'assure (mais il y a tant de méchantes gens par le monde!) que l'état de magicienne ne jouit plus de ce renom, jadis universel, où la reconnaissance avait moins de part qu'une déférante affection, et qui fut l'orgueil de ma carrière. — Hélas! il y eut de regrettables défaillances, voire des scandales, je ne l'ignore pas, ni que certaines personnes (inutile de préciser : leur honte est assez grande!) s'attribuèrent

une vocation à laquelle rien ne les désignait, ne les préparait, nulle hérédité, nul titre, nul talent naturel, et cela, pour des motifs que je n'ose qualifier, tant ils sont bas!

» Ne devient pas magicienne qui veut, car, précisément, il ne suffit pas de vouloir, et la première jolie fille venue qui ne compte en sa famille aucune illustration spéciale, qui n'a travaillé sous aucun maître, qui n'a rien étudié, saurait-elle, même soulevée par un désir éperdu, scruter la carte obscure des astres, et guetter leurs conjonctions?

» Quant à moi, je crois avoir travaillé de mon mieux. Certes, je reçus une excellente éducation, et lorsque, plus tard, je me sentis une vocation sûre, je résolus par un ferme propos de ne jamais faillir à mon devoir.

» O mes bêtes! vais-je donc y faillir aujourd'hui?... L'instant tragique est proche! je ne le vois pas clairement, mais je l'entends, mais je le flaire! Sans doute, serait-il convenable de déchirer ma robe, de pleurer à longs sanglots, de crier mon angoisse vers les dieux supérieurs et même d'évoquer ceux d'en bas pour leur demander quelques sombres lumières...

» De Rachel, du moins, on ne dira jamais qu'elle prophétisait au hasard, qu'elle se laissait influencer par des présents ou des paroles flatteuses.

» Ce soir, la question se pose autrement. Tous mes comptes, tous, toutes mes prophéties, la moindre prédiction, le moindre enseignement magique, le plus petit essai de lecture infernale ou céleste, tout sera faux, tout! entendez-vous? Mes baumes deviendront maléficieux et mes philtres vains; la brise, l'étang, se refuseront à m'écouter; la fleur cueillie au clair de lune se fanera entre mes doigts et le cristal peuplé d'images restera vide sous mon regard.

» Hélas! trois fois hélas! un jour viendra où vous-mêmes, mes bêtes, ne m'obéirez plus... et ce jour sinistre n'est pas loin. Tout en me chérissant, vous ne pourrez m'obéir, vous ne devrez pas m'obéir...

De sa souffrance, elle prenait les bêtes à témoin.

— Si vieille... car j'ai vraiment perdu le compte de mes ans, je ne puis vivre les siècles qu'il faudrait pour me refaire une méthode, pour recréer cet art, cette science que j'aimais si passionnément, et ne serait-ce point déchoir que de m'y livrer

encore, sachant qu'une erreur se glissera toujours dans mes travaux? — Que dirait ma conscience? que diraient les gens de bien, les villageois, les voyageurs, ceux qui viennent de si loin pour me consulter, ceux qui parfois mettent en mes paroles leur dernier espoir. — toute ma clientèle?... Ils diraient : « Ce n'est point là, une magicienne honnête : Rachel nous trompe, nous en tenons la preuve. » Que leur répondre?

A ce moment, elle s'aperçut que Nyctalope, le chat noir, lui mordillait à petits coups pointus, le bord d'un ongle.

— Oui, tu as raison : je m'écarte de mon sujet : j'y reviens; pardon. — Depuis quelques jours je ne me sentais pas à mon aise : un trouble singulier m'envahissait tout entière, je n'étais plus moi-même, vous l'aviez peut-être remarqué?

De la barbe et des cornes, Pandémon salua gravement : elle disait vrai...

— Je viens de renvoyer un bel enfant méchant qui m'inspirait beaucoup de compassion... Il s'en allait sur la route, dans l'ombre, et je me reprochais de n'avoir pas soulagé sa détresse, quand, tout à coup, il s'arrêta, regardant le ciel... alors moi aussi, je levai les yeux et... comprenez si vous l'osez! une étoile... une étoile nouvelle, inconnue, qui n'existait pas hier, montait lentement dans la nuit... Elle brille encore là, caressante, limpide, toute neuve, car elle sort à peine des mains du grand semeur. Le ciel en est désorganisé, le ciel compte une étoile de plus!

» L'enfant poursuivit sa route, peu après. Assurément, il avait vu l'étoile... que pouvait-il en déduire? — Moi, je ne devinai rien, moi qui prétends lire dans les astres et apprécier leurs vertus, mais j'eus tout de suite la vision nette, irréfutable, de ma carrière brisée, de mes comptes désormais faux, de mes calculs absurdes, de mes prophéties malfaisantes... puisque la nuit se parait d'une étoile nouvelle... alors, en grande hâte, je suis venue me réfugier ici, auprès de vous !

Elle pleurait contre ses mains, elle se livrait tout entière à sa douleur. — On l'entendit encore qui disait :

— Quand le mystère s'éclaircira-t-il? Cette lumière d'un jour naissant, je ne la verrai pas!

Et elle se reprit à pleurer.

Ses bêtes restaient frappées de stupeur, sans pouvoir

d'abord émettre la moindre plainte. Cependant, le chat noir miaula (de quel pauvre miaulement!) et le grand Pandémon, toujours planté sur ses pattes sèches, se tint plus affaissé, trouvant soudain trop lourde sa tête cornue. Les autres, de la chouette à l'araignée, eurent simplement un frisson, un affreux et long frisson.

— Allons! courage! — dit Rachel, — mes enfants, il ne faut pas se laisser abattre!

Successivement, elle les regarda tous, réfléchissant au destin réservé à chacun d'eux, puis elle murmura d'une voix timide :

— Je crois qu'il serait plus courageux de regarder notre avenir en face que de trembler à son propos. Nous devons, dorénavant, nous considérer comme faisant partie du commun des êtres. Dès demain, tu ne seras plus, Pandémon qu'un bouc entre les boucs et toi, cher Nyctalope, un chat comme les autres... de même pour vous tous, et moi, je ne serai qu'une vieille entre les vieilles, clopinant sur la route, son bâton à la main.

» Je ne vois en effet d'autre solution honorable à ce problème que de nous séparer, mais, auparavant, il me serait doux de vous donner quelques conseils. Ne croyez pas que votre vie perde quoi que ce soit en noblesse parce que vous cessez d'être les bêtes amies, collaborant aux travaux d'une magicienne. — Cette vie imprévue et nouvelle, pour ma part, je la regarde avec confiance, et j'espère lier des fagots, ramasser au besoin des ordures ou quêter une aumône, du même cœur que j'interrogeais, l'an dernier, l'œil des astres.

» Chacun de nous doit vivre de son mieux et trouvera le bonheur s'il sait bien le chercher. Il en est un que, parmi les hommes, l'on peut atteindre : l'homme n'aime que les images, ne se plaît qu'aux images, ne se grise que d'images; tâchons de les lui fournir. Quelque jour, un poète en fera de beaux vers; ce sera notre récompense.

» Toi, Pandémon, qui n'es qu'un vieux bouc, sois pour l'homme le demi-dieu de la pénombre chaude, des champs que la lune argente, des sous-bois. Ta tête inopinée, apparue au-dessus d'un buisson, épouvantera l'enfant blonde qui se baignera dans l'étang, mais déjà elle se croit surprise par

un chèvre-pieds, elle s'enfuit, elle va le dire à sa mère en ajoutant que tu pressais une flûte à tes lèvres et que, de cette mélodie, tout le crépuscule était comme enchanté.

» Hélas! je n'ai rien de mieux à te dire! et, maintenant, va-t'en! Tu cesses d'être mon bouc familier, celui que Rachel emmenait certains soirs, quand elle allait cueillir des simples; tu n'es plus qu'un bouc ordinaire... Va rejoindre ton troupeau!

Sans se hâter, Pandémon gagna la porte, pesa sur elle du poids de son front cornu et sortit, laissant le battant ouvert. On ne le vit plus.

Cependant la lune levante éclairait faiblement les champs; un peu de sa lumière entrait dans le hangar. — Rachel cueillit la baguette, désormais inutile, dont les trois corolles s'éteignirent aussitôt. Puis, à chacune de ses bêtes, elle fit d'une voix qu'elle tâchait d'affermir, ses derniers adieux.

A l'une comme à l'autre, je dirai presque les mêmes paroles: celles-ci, en résumé :

» Ne perdez pas le respect de votre condition, ne la méprisez pas, si modeste qu'elle paraisse; il vous suffira d'y remplir tous vos devoirs pour vous en accommoder, mais sachez vous élever au-dessus d'elle. Ne soyez pas seulement une bête, devenez image, légende ou peut-être symbole. — Toi, Clorinde, sois le crapaud rare devant lequel la répugnance de l'homme hésite, qui le fait rêver de turquoise et s'étonner que l'on puisse, vêtu de si belles teintes, être pourtant crapaud... Va-t'en, Clorinde!

Et Clorinde, à petits bonds flasques et courts, s'empressa de sortir.

— Toi, Koa, par les allures sinistres que tu affectes en survolant un champ, tu sauras vite mériter le respect de l'homme, mais retiens un peu ton appétit devant les charognes trop évidentes... Cela dégoûte, à l'ordinaire; on te jugerait mal si tu insistais... Va-t'en!

Et le corbeau s'en fut en sautillant.

— Toi, Sigma, tâche surtout de charmer par la grâce, la finesse et la rapide aisance de ta course basse, de surprendre aussi, d'inquiéter parfois... mais ne te vante pas à tout

venant de ton venin (si l'on peut dire! car il est très inoffensif, à mon avis). — Va-t'en!

Et Sigma disparut comme sur une faible pente s'écoule un filet d'eau.

— Toi, Pénélope, mets bien en valeur ton industrie : suspends tes toiles dans un rayon de lune ou de soleil, retiens les gouttes de rosée, laisse flotter tes plus longs fils sur la brise; l'homme en arrivera presque à t'aimer. Va-t'en!

Et Pénélope remonta vers son domaine supérieur, car elle comptait sortir par en haut.

— Toi, Artémise, n'oublie pas que la nuit t'est favorable. Dès que l'ombre descend et pendant que l'homme peut te voir encore, hâte-toi de faire tes cabrioles fantasques, tes culbutes les plus compliquées, cela lui donnera des pensées graves, de même qu'un ululement de Roxane l'engage à songer à son dernier jour... Partez, toutes deux!

Et toutes deux, la chauve-souris et la chouette, l'une par des vols silencieux, coupés en oblique, l'autre tout droit, dans un bruit de plumes, passèrent au dehors.

— Enfin toi, Nyctalope...

Et, à ce point, sa voix se brisa. — Sous ses paroles retenues, on sentait sourdre le chagrin : il bouillonnait dans sa poitrine.

— Non! non! je n'ai rien à te dire; à toi! — Va-t'en, va-t'en tout de suite!

Aussitôt comme les autres, Nyctalope disparut.

Rachel était seule sur l'aire où la lune semait sa cendre pâle, seule, toute seule. Elle écouta : pas un frisson, pas le moindre bruissement, pas un murmure. Elle se leva.

Seule... On peut supporter d'être seule, mais seule de cette façon! abandonnée, pour tout dire! — Maintenant, elle ne pleure plus par chagrin d'une séparation douloureuse, non, c'est sur elle-même. Elle pleure en songeant au destin de Rachel, magicienne réputée qui reste seule, perdue dans la nuit, sans amis, sans compagnons, sans serviteurs, seule, en un mot, et sans nul espoir.

— Devant mes bêtes, je gardais un certain courage; devant moi-même, c'est autre chose... Ah! comme ils m'ont

quittée facilement! Ils sont partis, Pandémon et Clorinde, Pénélope et Sigma, Artémise, Koa, Roxane, et jusqu'à mon cher Nyctalope!... Elle était donc de si peu de poids, l'affection de mes bêtes? Autant vivre parmi les hommes, vraiment.

Ce fut alors qu'elle entendit une voix proche, une voix faible, tendre, insinuante, qui, tout bas, miaulait.

— Nyctalope!

Il s'allongeait, il s'étirait aux pieds de Rachel avec des mouvements lents d'une grâce vigoureuse, les reins creux, le regard séducteur. Mais elle en voulut à cette bête de se trouver là quand elle regrettait son absence : il avait donc surpris ses paroles désolées, ses pleurs... Enfin, à quoi bon s'attendrir? Il fallait, de toutes façons, qu'il partît; dès lors, pourquoi différer?

— Va-t'en, Nyctalope! tu n'as rien à faire ici; je n'ai pas besoin de toi; va-t'en!

Il griffa le sol, puis tout son corps se courba en arc de cercle, en un gros dos de quelle majestueuse acrobatie!

— Va-t'en! tu m'espionnais!

C'était, n'est-ce pas, d'une injustice criante! — Il tourna prestement la tête, comme fait le chat quand il s'étonne. Elle eut, pour l'écarter, un geste de mauvaise humeur. Sans se hâter, il commença de s'enrouler à terre, se préparant semblait-il au sommeil. Rachel perdit patience, elle le heurta du pied; il se peut même que, de sa baguette éteinte, elle l'eût frappé. Satisfait de sa place, il ronronna.

— Va-t'en tout de suite : je te l'ordonne! va-t'en, sors d'ici!

Elle le poussait; il bondit, mais ce n'était pas vers la porte, et Rachel se résolut à le poursuivre. Elle le battit; il s'en moquait bien : elle le chassa de tous côtés; il l'évitait par de longs sauts nerveux et sûrs; elle se jetait sur lui, les mains en avant; il était déjà plus loin. Elle manqua de tomber en lui marchant sur la queue si cruellement qu'il hurla de douleur. Ils passaient de la lumière à l'ombre où, de la bête, on ne voyait rien que, parfois, de brusques étincelles, mais quand la lune les éclairait, Rachel apparaissait soudain, ivre de colère, agitant des haillons rouges et follement jetée

à la poursuite d'un chat terrifiant, vomi sans doute par l'Erèbe. — Elle le perdit, un instant, mais aussitôt buta contre lui, par hasard. Alors ils reprirent leur course suivant un mode vertigineux, tourbillonnant, baroque. Il grimpait aux murs, elle savait l'y atteindre; elle le délogea d'une lucarne; il la trompa encore en se cachant derrière le banc de pierre, elle le débusqua et le saisit par l'oreille, il se dégagea lui laissant du sang aux doigts. Elle le vit gagner la porte par un saut qui était presque une culbute. — Il disparut.

Époumonnée, haletante, Rachel se trouva seule, de nouveau. — D'abord, elle se reposa un peu, elle s'assit, la tête égarée par cette course. Elle se forçait à rester immobile. Les coudes posées sur ses genoux, elle tenait mollement, elle laissait pendre la baguette aux corolles éteintes : elle ne savait d'ailleurs qu'en faire, non plus que d'elle-même; elle attendait l'apaisement.

— Si j'allais respirer l'air frais, au dehors?

Elle sortit. — Sur terre, un grand silence pur, chargé de parfums et, dans le ciel, les fêtes magnifiques de la lune. Elle admira, simplement; elle regarda les vastes prairies d'argent, les gouffres sans fond d'azur sombre; elle écouta la nuit muette, elle aspira son parfum. Elle n'interrogeait pas : elle contemplait, et, par insensibles degrés, le calme lui revint.

— Dois-je aussi me séparer de ma baguette fleurie? — songeait-elle. — La garder?... elle ne me servirait de rien : une vieille femme qui passe sur la route n'a nul besoin d'un rameau magique. La jeter, pour que, demain, elle soit flétrie, séchée?... non j'en aurais trop de peine. — Mais ne vivrait-elle pas si je la libérais, elle aussi? ne puis-je lui trouver un moyen de vivre?

Elle réfléchit encore, quelques instants, puis, choisissant un point abrité contre le mur, elle planta en terre la baguette.

— Baguette fleurie de trois fleurs! baguette magique! je voudrais, dit-elle, te transformer en une plante heureuse que l'on admire, aux senteurs de laquelle on s'enivre et dont la splendeur étonne. Je te quitte, baguette fleurie de trois fleurs... je te délivre!

Alors, dans le rayonnement du clair de lune, on vit la baguette bourgeonner, pousser en petites branches minces, fleurir en pétales nouveaux, verdoyer, bourgeonner encore, s'accrocher au mur du hangar, grandir, s'étendre, se diviser, jeter à droite, à gauche, de longues tiges incertaines où naissaient tout à coup des corolles pourpres, s'incurver autour de la porte pour ne point la masquer, monter plus haut, se rabattre, tourner un coin, être enfin, autour du hangar un bosquet majestueux, un radieux bosquet plein de sève, un bosquet vivant.

Rachel regardait son œuvre, elle admirait, elle souriait, mais pouvait-elle partir ainsi, quitter pour toujours l'enclos de ces quatres murs, sans rien nettoyer ni remettre en ordre, sans y donner même un coup de balai? Elle décida de se livrer au plus tôt à ce travail qui d'ailleurs serait une excellente école, s'il lui fallait, un jour, se louer comme servante. — Un balai?... elle possédait assurément un balai, enfoui dans quel recoin? Un balai! objet inutile, peut-être, à une personne occupée spécialement de magie, objet indispensable tout de même. — Elle le trouva soudain; il était devant elle, à deux pas, appuyé contre le mur. Comment ne l'avait-elle pas aperçu? Elle le prit et, quelque temps, se promena de-ci de-là, dans le hangar, traînant nonchalamment le balai derrière elle, sans intention précise, tout envahie par une paresse singulière qu'elle ne s'expliquait pas, une molle paresse de canicule. Il lui était doux d'errer près du rayon de lune, en compagnie de ce balai sympathique. Elle le regarda : un beau balai, sans contredit. Cependant, elle commença le nettoyage projeté, mais il ne semblait pas qu'elle y prêtât grande attention : un peu de poussière s'élevait du sol, tourbillonnait, poudrait le rayon... Rachel balayait faiblement, distraitement, l'esprit au loin. Un espoir mal défini, fumeux encore, se formait en elle. Partir, oui, mais vers quelle contrée, vers quelle ville, et comment vivre une fois partie? Entreprise malaisée, à son âge, que de changer de métier; aventure hasardeuse que de s'employer dans un monde hostile, sans magiciennes! Il n'y en aurait donc plus, d'aucune sorte, nulle part? — Elle baissa les yeux... elle avait cru que le balai frémissait sous ses doigts; aussitôt,

elle éclata de rire. — Magicienne! rester magicienne! quelle idée absurde! Rachel tâchait de se voir comme elle était à cette heure : échevelée, en haillons et tenant un balai... une magicienne tenant un balai! Scandale! Elle riait de bon cœur devant cette caricature.

— Il faudrait changer de nom, — s'écria-t-elle, — passer inaperçue, exercer mon art prudemment, en secret, sous le masque, me faire connaître seulement par une enseigne d'apothicaire ou de marchande d'herbes aromatiques... Que ce balai est donc étrange! à le sentir tressauter ainsi on le croirait impatient!

Mais son rêve l'occupait toujours... Ce besoin de savoir la couleur de l'avenir n'était-il pas inhérent à l'homme? Demain, dans quelques siècles, ailleurs, ne pourrait-elle, même dépenaillée, même avec son balai, faire bonne figure et recommencer une carrière honorable? — Le balai acquiesça, si l'on peut dire... à tout le moins, eut-il une vibration très nettement affirmative.

Alors Rachel perdit sa retenue... et le balai aussi. Le balai sautait près d'elle, piaffait comme un cheval, comme un cheval plein d'ardeur. Cette image l'amusa, lui plut à tel point qu'elle enfourcha le balai. C'était vraiment un cheval... Un vent de folie la bousculait.

Partir! partir en chevauchant ce balai! — Il fit un brusque tête à queue. — Devant Rachel, brillait le rayon de lune et, devant le rayon (oh! surprise imméritée! ah! douceur!), Nyctalope posait doucement une patte sur le rais d'argent. — Rachel sentit son cœur se fondre.

— Toi! — s'écria-t-elle, — toi! malgré tous mes abominables traitements!

La queue cassée, l'oreille saignante, ce n'en était pas moins Nyctalope qui tâtait le clair de lune comme pour en essayer la résistance.

— Tu ne me quitteras jamais?

Et Nyctalope, frémissant de sa mauvaise oreille, brandit sa queue déshonorée.

— Alors, partons! vers n'importe où : c'est le plus bel endroit du monde! et vers n'importe quand : c'est la plus belle année du temps.

Le balai piaffait toujours; le chat couleur de suie miaulait de plaisir; le rayon s'offrait, route aventureuse, route hardie où l'espoir s'engage. — La vieille femme eut-elle, à ce moment, la prescience du but lointain qu'elle devait atteindre? la vision des juges, des tenailles, du poteau de torture et du bûcher qui flambe devant un peuple hurlant? — Il se peut.

— Partons! — dit-elle.

Son visage était rajeuni par le plus fol enthousiasme et, dans un galop furieux, elle partit étreignant le balai de ses cuisses maigres, suivie d'un grand chat obscur lancé à ses trousses, et comptant, sans doute, une fois arrivée en surplomb de l'abîme noir qui marque la fin de la terre, y sauter soudain... mais ce n'est là qu'une hypothèse, et d'aucuns affirment qu'elle perpétua sa course à travers la nuit, tout le long du rayon, jusqu'au bout, et s'en fut, pour retrouver la paix de son âme, se tremper quelque temps dans le froid de la lune.

GILBERT DE VOISINS

(*A suivre.*)

UN DÉPARTEMENT EN PÉRIL

LA DÉPOPULATION DES BASSES-ALPES

Les photographies agrandies de la lune donnent l'image mélancolique et presque exacte des paysages bas-alpins. A perte de vue pas un hameau ; quelquefois, sur un piton, une masure achève de s'écrouler et un aigle plane en pleine lumière méditerranéenne, radieuse et dérisoire au-dessus d'un pays qui se meurt.

Pendant plusieurs heures nous traversons des montagnes qui semblent, tantôt des houles géantes, tantôt des sphinx colossaux. Ailleurs les tufs cendrés donnent l'illusion de cités médiévales en ruines. Plus loin les grès bleuâtres, les marnes verdâtres ou les poudingues sanglants sont tavelés par les buis sauvages. Parfois les forêts de pins noircissent les flancs argentés des monts ; plus souvent, des érosions balafrent, de leurs plaies énormes, des rampes de plusieurs centaines de mètres. Au printemps, vous rencontrerez deux ou trois fois dans votre journée un berger vêtu de bure. Parmi les lavandes, le thym, le romarin, et les buis de ce sol misérable, il pousse devant lui des moutons qui cherchent en vain les herbes grasses.

Ce département des Basses-Alpes est maintenant le moins

habité de France, puisque sa population n'atteint pas quinze habitants au kilomètre carré donnant un total de 96 000 habitants.

Les écrivains sentimentaux et peu renseignés qui se lamentent trop facilement sur l'abandon des Basses-Alpes n'ont sans doute jamais visité ce département pendant l'hiver. Dans l'arrondissement de Barcelonnette, nous avons noté plusieurs fois ce tableau lamentable. A douze cents mètres d'altitude, au-dessus d'un plateau penché vers le sud, des montagnes en profil se chevauchent l'une l'autre, couronnées de neiges plus blanches encore par l'opposition des pins noirs de la vallée. Un torrent aux eaux vertes rebroussées par le vent court rageusement vers un misérable village fortifié, planté sur un piton noirâtre que les nuages masquent ou démasquent tour à tour. Soudain tombe de la neige que traverse un brillant soleil. L'azur provençal réapparaît pendant une heure. Puis les nuages coiffent à nouveau les masures croulantes, glissent à mi-hauteur des montagnes qu'elles partagent, isolant ces hameaux de l'univers. Pas un paysan n'apparaît dans les petits champs remplis de neige dans leurs creux. A quoi bon ! Tous les travaux sont encore impossibles. Penché sur la muraille creuse d'un rempart crevé par les siècles, un vieillard maigre à grand feutre bosselé suit d'un regard inquiet la marche de l'étranger égaré dans son pays, et, craintif, se rejette dans sa masure croulante, vraie tanière de pierres brutes, enténébrée aussitôt l'unique porte close. Un aigle s'envole d'une paroi rocheuse et plane au-dessus de ce hameau qu'il paraît guetter comme une proie. Après quelques minutes le vieillard reparaît prudemment pas à pas, encore épouvanté par votre présence, mais sa curiosité l'emporte. Depuis six mois il n'avait pas aperçu un passant hors les quelques montagnards de son entourage.

Et si vous avez le courage de grimper le sentier raviné qui mène jusqu'à la terrasse du vieil Alpin, vous entendrez cette déclaration :

« Jadis nous avions le courage de cultiver les pentes raides, de piocher des terrains lavés, engravés et sillonnés. Jadis, ignorants des qualités des autres provinces, nous acceptions ce climat qui hâle, sèche et gèle les céréales. Main-

tenant nos fils savent qu'il est plus coûteux de produire ici le froment qu'en Beauce, et ils savent encore que nos récoltes sont moins constantes que dans la Camargue elle-même. Enfin, comment lutterions-nous contre la férocité des torrents qui emportent tout le sol arable? C'est la faute des aïeux qui déboisèrent, direz-vous ; mais saurions-nous être rendus responsables des erreurs de nos pères? Mes enfants sont donc partis. Ce n'est peut-être pas brave! Je le pensais, mais quels reproches leur adresser, quand ils reviennent me voir habillés de drap doux et coiffés comme des messieurs? Et lorsqu'ils me parlent des nourritures rares qu'ils mangent, c'est à regretter de n'avoir plus vingt-cinq ans. Moi je suis resté sur mon rocher neigeux parce que je ne savais pas et parce que je ne connais rien de la France au delà de Barcelonnette. »

***

Ce département se meurt pour des causes multiples, à la fois pitoyables et regrettables. Le sol n'est pas le seul coupable, il faut avoir le courage de l'affirmer. La natalité baisse de plus en plus, volontairement, et le malthusianisme sévit avec le plus de force dans les plaines riches des Basses-Alpes. Dans cette restriction systématique de la famille comme dans le nombre excessif des célibataires s'affirme le découragement d'une population qui a perdu certaines de ses remarquables qualités ancestrales. Les adultes recherchent avant tout leur bien-être, et la solidarité familiale n'existe plus guère dans certaines communes du département. Au cours de notre enquête, les personnes les plus diverses : propriétaires, petits cultivateurs, artisans, fonctionnaires, clergé, nous ont répété que, lasse d'avoir fourni un trop grand effort à travers les siècles misérables, il semblait que la population, devenue moins laborieuse, n'aspirât qu'aux petites situations d'État avec retraite. Aujourd'hui, horreur générale de l'initiative et des responsabilités ; dédain de l'agriculture, effroi des risques qu'elle entraîne. Exister maintenant dans les villes en étant assuré d'un salaire même très humble, voilà le rêve du jeune Bas-Alpin. D'autre part, à l'antique sobriété, suc-

cède le goût non pas seulement du vin, mais des liqueurs fortes [1]. Dans le village le plus misérable, le courrier débarque trop souvent la caisse aux bouteilles d'alcool qui seront consommées chaque jour, de cinq heures du soir à la nuit. Les paysans de la commune, leurs guêtres encore souillées de boue et en vestons argileux, viendront retrouver les ouvriers à l'auberge. Un besoin excessif de bavardage leur fait abandonner leurs travaux avant la nuit : il ne faut pas oublier que ces Bas-Alpins, Provençaux à l'esprit clair, sont abondants parleurs et amoureux du beau langage chez leurs interlocuteurs. Ils aiment la société; rien ne leur est plus pénible que le silence. Ce qui nous a le plus frappé dans nos visites à travers la campagne bas-alpine, c'est le contraste qui existe entre la population souriante, aimable, portée vers le rire et les jeux, et la nature âpre, rêche, morose et même sinistre. Aux environs de Sisteron des campagnards lestes, enthousiastes, mobiles dans leur propos, me disaient :

— Ah ! si nous en avions le moyen, nous ferions carnaval la moitié de l'année.

— Heureusement qu'il nous reste la politique, pour nous occuper, — s'écria gaiement un petit propriétaire. — Elle ne nous coûte rien, elle nous excite, nous fait passer le temps et nous rapporte parfois.

Et, en effet, le Bas-Alpin se fait un jeu passionnant des élections. Essentiellement réaliste, il ne votera que pour le candidat qui lui promettra des avantages positifs. Malheureusement cet état d'esprit porte certains Bas-Alpins à croire, comme les Latins de la décadence, que le gouvernement leur doit *Panem et circenses*. Dans quelques petites villes, des groupes d'hommes jeunes, à peu près sans moyens d'existence, vivent de privations sur la place publique ou dans les cafés, attendant les périodes bienheureuses des élections qui nourrissent et abreuvent leur homme. Il n'y faut d'autre talent que de savoir parler avec ardeur et gesticuler noblement. Ces citadins y excellent. De plus en plus les paysans eux-mêmes sont atteints par ce goût des discussions, et il faut encore voir, dans ce besoin de vie publique, une des causes de la dépopu-

1. Les récents impôts n'empêchent pas suffisamment la consommation des alcools. Enfin la contrebande fournit de l'eau-de-vie.

lation des campagnes. Après les discours sur le « forum » de Sisteron ou de Moustiers, de Colomars ou de Castellane, le Bas-Alpin aspire aux vastes mouvements des foules sur les quais de Marseille ou les places de Lyon.

Ainsi la montagne, la plaine ou les bourgs se dépeuplent simultanément. Si Digne, le chef-lieu, n'a perdu que 3 p. 100 de sa population, à Forcalquier ce chiffre atteint 8 p. 100, à Barcelonnette 17 p. 100, à Manosque 19 p. 100; Annot dépasse 22 p. 100 et Sisteron a déjà perdu un tiers de sa population [1]. Dans le département quarante-cinq communes n'atteignent plus cent habitants et treize se contentent de quarante à cinquante âmes. La célèbre petite ville de Moustiers a perdu 53 p. 100 de sa population et ce désastre tend à croître. M. Cauvin fait remarquer que la densité de population norvégienne est égale à celle d'Allos ; Saint-Paul peut se comparer à la Finlande et la Sibérie est aussi peuplée que la commune d'Aurent. Si l'on renvoyait les troupes et les fonctionnaires des Basses-Alpes, un neuvième des habitants disparaîtrait encore.

Les arrondissements donnaient :

	1837	1913	1920
Barcelonnette	18 700	12 000	11 000
Castellane	23 800	13 000	12 000
Forcalquier	35 850	28 000	24 000
Digne	53 000	35 000	34 000
Sisteron	27 700	16 000	15 000

La population des villes diminue relativement moins que celle des communes rurales :

	1905	1911
Digne	7 450	7 317
Sisteron	3 705	3 575
Valensole	2 509	2 353
Forcalquier	3 036	3 004

1. Nous empruntons ces chiffres au remarquable ouvrage de MM. Cauvin et Eisenmenger : *la Haute-Provence*. Les archives des Basses-Alpes nous ont permis de compléter ces renseignements.

Et la guerre, en éloignant cinq ans de leurs foyers plusieurs milliers de laboureurs, les incline maintenant à vivre dans les grandes villes. On nous signale des désertions nombreuses en 1922 dans les métairies. Bientôt le département ne sera plus peuplé que de vieillards ou de « bossus ». Les médecins militaires, au conseil de revision, sont effrayés par l'abondance des infirmes dans cette population épuisée.

En 1805, pendant les grandes guerres qui avaient enlevé au département une partie de ses hommes dans la vigueur de l'âge, on inscrivait 4 000 naissances contre 3 500 décès. L'année 1905 ne voyait que 2 213 naissances contre 2 500 décès, et l'on comptera en 1914 à peine 2 000 naissances et au total 1 500 pour 1918 et 1 450 en 1922.

Déjà un certain nombre de communes sont anéanties : Beaudument, Bédéjun. La préfecture se voit obligée d'étudier le rattachement des communes trop peu peuplées pour jouir d'une administration municipale. Fait incroyable, dans les campagnes de France où le célibat est une exception, certains villages bas-alpins comme Vaumeille et Eoulx, comptent autant de célibataires que de gens mariés. Le petit bourg de Saumane, sur 319 habitants, n'abrite que soixante ménages et l'Hospitalet compte quarante-sept ménages sur 230 villageois. Une plaine aussi fertile que celle de Quinson ne possède qu'une moitié d'enfant par ménage. Le malthusianisme sévit dans le canton de Riez. Il paraîtrait qu'une bouche nouvelle effraie les parents. Si la pauvre Bretagne de jadis se transforme peu à peu en riche Bretagne, elle le doit surtout à ses familles nombreuses. Le fermier ou le petit propriétaire ne gagnera d'argent qu'autant qu'il trouvera de l'aide et du dévouement dans ses garçons et ses filles. S'il lui fallait gager un valet de labour, un berger et une servante, le gain disparaîtrait. Par cette économie d'enfants, le campagnard bas-alpin se réduit à la portion congrue et se trouve dans l'impossibilité, non seulement d'essayer la culture intensive, mais de maintenir en état de fécondité ses champs. La joyeuse atmosphère d'une ferme très habitée, si nécessaire pour rasséréner le cultivateur après ses longues heures de solitude, manquant au Bas-Alpin, c'est la mélancolie du logis vide de jeunesse qui le prédispose bientôt au découragement et, un peu plus

tard, à l'abandon de sa ferme. Le bien-être égoïste de ces paysans à fils unique ou célibataires, fait curieux, ne leur permet cependant point d'atteindre la longévité. Jadis, la sobriété favorisait les centenaires, et les octogénaires, pères de dix enfants, n'étaient pas rares.

Ce ne sont pas les autres campagnes de France, mais seulement des villes importantes comme Paris, Lyon, Marseille, Toulon, Dijon et Aix qui sollicitent les émigrants. Les plus vaillants et les seuls qui restent attachés à la glèbe se rendent en Tunisie et en Algérie où ils réussissent, car ils sont énergiques et avisés. Depuis une dizaine d'années près de 30 p. 100 des soldats bas-alpins libérés s'établissent comme hôteliers, cuisiniers ou bien ouvriers dans leurs villes de garnison. Le recrutement régional, semble-t-il, poussait encore les jeunes gens à devenir citadins, parce qu'en Provence ils ne se sentaient pas dépaysés. Aujourd'hui, la dispersion des contingents ranime un peu le patriotisme local des libérés qui reviennent plus volontiers de Flandre, de Bretagne ou de Bourgogne vers leurs Basses-Alpes.

Il faudrait distinguer entre l'émigration vers les autres provinces, qui ne peut pas être considérée comme un fléau national, puisque ces montagnards vont porter ailleurs une vigueur utile, et l'émigration à l'étranger qui constitue une diminution lamentable de la force française. Voilà une vingtaine d'années, parce que certains « Barcelonnettes » rentraient au pays après s'être enrichis au Mexique, quelques écrivains provençaux en avaient conclu que presque tous les émigrants regagneraient le canton natal avec des moyens d'action qui transformeraient les Basses-Alpes. Il faut se résigner aujourd'hui à n'en point voir rentrer 10 p. 100. Le patriotisme de certains d'entre eux, en nombre décroissant il est vrai, ne semblait pas très éprouvé? En 1871, à Barcelonnette, 31 émigrants n'avaient pas satisfait à la loi de recrutement. En 1874, 39 se dérobèrent à la loi militaire. Mais par contre en 1914 on ne compta guère de déserteurs. En outre, il faut noter que ces hommes tâchaient presque toujours de faire régulariser leur situation et qu'ils aident à notre influence à l'étranger par leurs qualités natives. Sous le second Empire les « Barcelonnettes » se dirigeaient vers les États-Unis et vers Buenos-Aires.

Puis à la suite de quelques succès exceptionnels, à Mexico, 30 à 40 Bas-Alpins vinrent grossir annuellement le chiffre de la colonie française.

Castellane fournit également des émigrants au Mexique, tandis que les hommes de Forcalquier, les plus aventureux, se dispersent indifféremment à Buenos-Aires, en Égypte, en Uruguay, en Afrique. Le Brésil et la Plata sont préférés par les exilés de Sisteron.

Beaucoup de ces partants ne connaissent aucun métier. Ils livrent la force de leurs corps à leurs employeurs éventuels. Les plus avantagés se targuent d'être cuisiniers de France et, à ce titre, obtiennent aux États-Unis des gages élevés. Leurs camarades s'inscrivent comme confiseurs, charpentiers, mineurs, cordonniers, tuiliers, boulangers. Les jeunes gens de Digne acceptent des places de couturiers et de commis drapiers, sans doute en souvenir des manufactures qui foulaient encore le drap « cadis » au milieu du XIXe siècle.

Enfin nos villages du nord et de l'ouest reçoivent la visite des roulottiers bas-alpins qui viennent offrir autour des églises, le dimanche, et sur les champs de foire : cotonnades, chaussures et bonneterie.

***

Rien ne saurait rendre avec plus de vivacité la situation pénible des Basses-Alpes que la description d'un village, pris au hasard, parmi tant d'autres bourgades agonisantes.

A huit kilomètres de Sisteron, sur une colline dénudée par le déboisement, se trouve Salignac. Cette commune de 600 habitants vers 1860 n'en compte plus 200. J'aperçois Salignac par une journée claire et froide de mars. Avant d'atteindre ce bourg je passe devant plusieurs bastidons aux portes pourries, aux volets à moitié arrachés. Les ornières du chemin sont gelées, et, depuis plusieurs semaines, aucune charrette n'a circulé dans ces sillons profonds. Pas un cultivateur ne se montre dans les champs plantés d'amandiers fleuris. Ces arbres, magnifiques bouquets, contrastent par leur joie avec la désolation des collines de poudingue ocré qui précèdent Salignac. Au sommet de la montagne, l'an-

cien château féodal croule, et une chapelle de pénitents, à petit clocheton aérien, porte un gros cadran qui marque une heure, bien dérisoire, semble-t-il, dans cette immensité morose où le travail semble arrêté. La bourgade est couverte de tuiles sarrasines couleur des nèfles mûres. Je traverse des venelles aux logis inhabitables. Les carreaux sont absents, un bombardement paraît avoir éventré les façades et les charpentes fléchissent sur leurs faîtages ensellés. Quelques demeures, mieux entretenues, sont closes. On dirait qu'un cataclysme épouvantable, subit, ait obligé à la fuite tous les habitants de Salignac. Les villages bombardés de la Somme ont cet aspect lamentable.

Il ne reste plus que cinq maisons vivantes dans ces rues et elles n'abritent que huit habitants dont six fonctionnaires : l'instituteur, l'institutrice, le receveur buraliste et sa femme, le curé et un garde forestier. Les deux seuls indigènes sont un ménage de septuagénaires, et je suis abordé par la dernière villageoise. Ma présence intrigue cette vieille paysanne au doux visage rond enveloppé d'une « chenille » de laine blanche et recouvert d'un chapeau corbeille. Elle pousse devant elle trois petits porcs. En courte jupe blanche, elle est chaussée de brodequins d'homme. Aucune plainte sur sa situation, bien au contraire :

— Je suis heureuse, ici, — m'assure-t-elle, — ah ! certes non ! les villes ne m'attirent pas. Ceux qui partent sont des fainéants et des indisciplinés. La terre de la commune aurait été cultivable si les lâches ne l'avaient pas abandonnée. Maintenant elle ressemble à une personne souffrante que le médecin n'aurait jamais visitée. C'est à ne plus rien reconnaître à sa maladie. C'est dommage, car c'est une bonne campagne. A qui la soignait, elle rendait bien le vin, le pain, les fruits, les légumes, et la viande des bêtes. Bientôt elle ne sera plus qu'une carcasse, un vrai squelette, des pierres et des os, pas davantage, car il ne reste guère plus de cent habitants, surtout égaillés dans les vallées.

La brave femme écarquillant sous leurs lunettes ses yeux d'un bleu velouté de pensée, se retourna vers le village croulant et s'écria :

— Je ne suis pas âgée comme ce château, et, pourtant, j'ai vu toutes ces maisons vaillantes, m'entendez-vous? Ces portes

crevassées enfermaient chaque soir des familles de trois et quatre enfants.

Comme je lui demandais si elle n'avait pas d'enfants, elle m'assura qu'un de ses fils cultivait la vallée, mais que ses autres garçons et filles, partis dans des pays dont elle ne savait pas même les noms, ne lui écrivaient jamais.

— Les familles d'à présent, c'est comme la graine de pissenlit. Au premier coup de vent ça s'envole. Le pire c'est qu'on ne sait plus rien de ceux qui sont partis. Quelquefois une lettre parvient au maire de notre commune ; on lui demande des renseignements sur un homme qui se donne comme un fils de Salignac. D'autre fois c'est l'avertissement d'un décès à l'hospice des gueux. Prière d'avertir les parents. Les parents? Ils sont morts! Oui, Salignac voit sa fin : quel dommage! oui, je le répète, car cette terre ne demandait qu'à donner ses fruits.

Tandis que cette paysanne m'entretient, plantée sur la terrasse d'une cuisine ruinée dont le potager ébréché rappelle un sarcophage, dans la ruelle, un pigeon blanc, seul être animé de ces ruines, s'abat devant les seuils crevés ou remonte vers le gênoise à quadruple rang de tuiles qui débordent et se silhouettent sur le firmament radieux.

Je n'entends que le bruit soyeux de cet oiseau dans le silence poignant de cette campagne désertée et l'horreur de Salignac s'en accroît. Je crois être le survivant d'un tremblement de terre qui aurait anéanti la population. Le soleil méridional, celui-là même qui éclaire la joyeuse Nice, à cinquante lieues de là, pénètre jusqu'au fond de ces maisons lézardées, trouées, et c'est d'une ironie affreuse de sentir cette tiédeur exaltante sur toutes ces pierres décédées, jadis vivantes comme des corps !

L'instituteur occupe une vaste maison du XVIIIe siècle d'assez grand aspect avec ses hautes fenêtres cintrées, et sa terrasse domine la vallée où sinue le ruisseau torrentueux qui verdit un peu quelques prés cernés par le sol écorché d'un ton roux. Je trouve ce maître en tablier d'artisan devant un établi. Il menuise des ruches en forme de petits chalets et se complaît à son ouvrage :

— Les abeilles, — me dit-il, — c'est vibrant, cela bourdonne et s'envole. Je les aime mieux encore que leur miel. J'ai besoin de leur animation autour de moi ! Ah ! notre pauvre village ! Songez que la commune perd annuellement quatorze personnes et qu'il ne naît que six à sept enfants. Nous tomberons à cent habitants ! Peut-être disparaîtrons-nous? Je ne le crois pas, car les terres de la vallée les plus faciles à exploiter et les plus rémunératrices conserveront toujours des propriétaires. Au moins, je l'espère. Voyez donc ces coteaux où mûrissent les vignes, maintenant, c'est le roc. Vous me croiriez difficilement si je vous assurais que ce pays, sans être jamais aisé, connut cependant un bien-être relatif.

A ce moment l'institutrice, sa femme, vient nous rejoindre et, mélancolique, elle prononce :

— La situation est grave, au point que dans quelques années, nous ne pourrons peut-être plus réunir les quarante écoliers qui nous donnent le droit, à mon mari et à moi, d'exercer côte à côte notre profession. Au-dessous de ce chiffre réglementaire ce serait l'école mixte et l'un de nous devrait s'exiler. Ah ! sans trois familles de fermiers qui comptent chacune cinq ou six enfants, nous serions inquiets. Il n'y a plus de naissances et de moins en moins de mariages puisqu'il n'y a plus de jeunesse en ce pays. L'école seule conserve un reste de vie à ce village. Ajoutez-y, le dimanche, l'église peu fréquentée et le débit de tabac-auberge qu'on visite le soir, la journée terminée. Voilà ce qui subsiste comme centre de société. Notre curé doit desservir trois paroisses éloignées les unes des autres de sept kilomètres par sentiers montagnards : Salignac, Viosque et Soubriac. Il est pauvre au point de vivre seul, d'être son propre serviteur, d'élever sa volaille, de produire ses légumes et de faire sa cuisine.

— Oui, oui ! le désert, nous vivrons bientôt dans un désert, — reprend l'instituteur attristé. — Les propriétés meurent l'une après l'autre, faute de main-d'œuvre. Ah! il n'est guère avantageux d'être propriétaire dans les Basses-Alpes. En montagne certaines vastes fermes qui valaient cinquante à soixante mille francs ne sont pas vendues plus de six à huit mille francs en ce moment. Jadis leurs fermiers pouvaient élever un nombreux bétail rémunérateur sur les communaux considérables

de leur voisinage; maintenant le reboisement et les « défends » multipliés empêchent les troupeaux de trouver leur pâture. Aussi les hameaux ne comptent-ils plus un occupant dans cette région. Et il n'y a pas besoin de monter si haut pour constater les mêmes faits. Il est vrai que les hauts prix obtenus par les produits de nos champs, depuis la fin de la guerre, encourageront peut-être les cultivateurs. Je n'en suis pas absolument certain.

» Tenez, apercevez-vous ces quelques maisons jaunes? Vous voyez le hameau du Jas, ce qui signifie : le gîte. Il conserve un seul habitant, ancien sergent de ville à Paris, malade, réformé, revenu mourir en paix dans la demeure paternelle. Après lui, tout croulera. Et quel remède immédiat donner à cette situation? Le propre de la vie c'est d'être mouvante, de se déplacer. Hier, cette contrée était occupée ; aujourd'hui la grande industrie et le commerce appellent les bras vers les villes. Beaucoup de mes anciens élèves sont employés aux chemins de fer. Les plus intelligents se destinent à l'enseignement. La plupart de ces jeunes gens ne montrent point le moindre goût pour la culture. Soyez assuré que je suis loin de décourager nos écoliers à rester au service de la terre. Je leur fais valoir que les seuls amandiers donnèrent plus de trois cents francs de bénéfice à l'hectare, voilà trois ans, et que si l'élevage de vers à soie n'était pas jadis rémunérateur à cinq francs le kilogramme de cocons, ils peuvent se rattraper sur les autres produits du sol qui atteignent à Sisteron des prix inconnus de leurs pères. La conclusion c'est que l'existence rurale serait très supportable dans cette commune si les bras nous revenaient. D'ailleurs, je ne généralise pas. Avant d'habiter Salignac j'ai occupé des écoles dans la montagne où mes petits élèves étaient si gueux qu'ils m'arrivaient chaque jour avec un chanteau de pain noir et trois noix. Je ne leur connus pas d'autre nourriture à leur repas de midi pendant tout l'hiver. A Valavoire et dans toute cette région alpestre sans routes, la dépopulation me paraît un fait normal. Un homme moderne ayant reçu l'instruction primaire et averti des merveilles de la science contemporaine, ne peut vraiment pas se contenter de végéter comme un pauvre vilain des temps médiévaux.

» Vous plairait-il de juger de la misère de notre commune,

monsieur? Montons à la chapelle abandonnée des Pénitents blancs. De ce perchoir, vous apercevrez tout notre territoire et vous vous ferez une opinion.

Quand nous atteignîmes cette chapelle posée sur un rocher arrondi, l'horloge placée au sommet de sa tour en forme de phare tinta la deuxième heure. Les vibrations s'éteignirent lentement dans un silence angoissant.

— Tous les quinze jours, notre maire va remonter cette horloge qui, bientôt, n'éveillera plus aucune attention dans nos bastides inanimées.

A l'ombre de ce petit monument de la Renaissance, nous trouvâmes le facteur rural, un rude Alpin guêtré, son bâton à crosse jeté près de lui. Il déjeunait d'un rond de saucisson et de pain gris et il épuisait sa gourde de vin. Petit, rougeaud, jovial, avec des yeux de renard et un corps musculeux, il s'exclama :

— Vous croyez sans doute que je suis un facteur heureux parce que, bientôt, je n'aurai plus à porter des lettres qu'aux fantômes? En effet, les bastides occupées diminuent mais le service augmente depuis que ces diables de cultivateurs s'abonnent aux journaux. Je suis obligé de distribuer trente-cinq quotidiens dans la commune et je parcours ainsi plus de trente kilomètres en montagne ou en plaine. Bah ! je ne me plains pas. Il y a des collègues plus malheureux que moi dans le pays de Barcelonnette ! Allons ! zou ! en route. L'heure de repos accordée par l'administration est écoulée. Adieu! *povres!*

La crosse ferrée du facteur, à chacune de ses enjambées, chuchotait en frôlant le sol et rythmait sa marche. L'instituteur avait croisé les bras. De cette hauteur nous dominions un panorama de dix lieues.

— Regardez l'état de notre territoire, monsieur ! On lui voit les os, les muscles et les cartilages.

Au-dessous de nous le château féodal maintenait encore dressé la moitié d'une tourelle et un pan de muraille crénelée. A vingt mètres plus bas, l'église lézardée était surmontée par un clocher carré qu'entourait un cimetière sauvage penché sur l'abîme et submergé par des ronciers. Dominant le village, presque toutes les toitures de tuiles ocrées m'apparaissaient trouées. Chevrons, lattes et faîtages semblaient les côtes et les

colonnes vertébrales de leurs squelettes. Un immense cirque de montagnes râpées, côtelées, balafrées, scintillait sous un soleil magnifique. Je me rappelai le Sahara marocain vers le Figuig ou Kenadsa. Au loin la Durance dévastatrice, large et fougueux torrent, coulait inutilement à l'horizon.

— Quelle dérision — reprit l'instituteur, — non seulement cette Durance n'irrigue rien, mais elle emporte les terres arables sur son parcours. On nous assure que, jadis, les monts boisés en retenant les eaux de pluie rendaient son cours moins impétueux. Actuellement elle draine six cent quarante mille hectares dans notre département, et comme elle coule sur des terrains imperméables à fortes pentes qui lui donnent en temps de crue une vitesse de près de dix mètres à la seconde, rien ne résiste à sa violence. C'est la grande voleuse de terre et elle va jeter à la mer près de neuf millions de mètres cubes de limon chaque année. Multipliez ce total par quelques centaines d'années seulement et vous constaterez que ce sol perdu pouvait à lui seul nourrir notre population. Le vieux dicton provençal déclarait que : « Le Mistral, le Parlement et la Durance sont les trois fléaux de la Provence. »

Tournons-nous maintenant vers « l'Ubac » de cette colline, c'est ainsi que nous désignons le versant orienté vers le nord. De ce côté, j'avais sous les yeux une image de l'Arabie Pétrée, un « erg » montagneux où j'attendais le passage d'une caravane de chameaux. Le sol soulevé, tout en crêtes rocheuses, donnait l'impression d'une tempête formidable soudainement cristallisée. De la couleur du laiton, de l'étain ou du plomb, suivant la nature des calcaires ou des marnes ravagés par les érosions, le terrain rêche donnait parfois l'impression d'une colossale pierre ponce. Pas un arbre et même pas une touffe d'herbe n'y apparaissait. Sur une vingtaine de kilomètres, à travers l'atmosphère limpide, pas un mouton ne remuait. Au ciel, pas même un oiseau de proie. Le maître d'école m'apprit que plusieurs mois de l'an, il lui fallait descendre jusqu'à la vallée pour chercher un peu de liquide potable. Malgré sa défense, ses écoliers altérés buvaient à Salignac des eaux de citerne douteuses.

— Oui, voilà un aspect de ce que sera la terre entière dans quelques milliers de siècles, — continua-t-il assombri en

remarquant que je ne pouvais détacher mes regards de ce paysage fauve, minéral, barbare et grandiose dans son hostilité.

Aucune route, aucun hameau ne s'apercevait dans cet espace.

Plus doucement, l'instituteur reprit :

— Le découragement des jeunes gens qui nous abandonnent n'est-il pas excusable? Ils savent et ils ont lu. Pourquoi ne connaîtraient-ils pas ces villes et ces campagnes civilisées, fécondes, où le labeur reçoit son immédiate récompense? C'est notre élite qui nous abandonne surtout, malheureusement. Chaque fois que, pendant plusieurs années, je me suis intéressé à un esprit ouvert, je souffre de savoir que mes soins ne lui donneront qu'un désir plus vif d'aventure, de nouveauté. Dans cette conscience mieux éveillée, la France paraît belle, désirable ; il y courra dès sa dix-huitième année.

Nous redescendîmes vers le cimetière qu'occupaient des aïeux qui furent des résignés, des opiniâtres, des laboureurs valeureux, satisfaits de leur tout petit bonheur. La pente de cette nécropole était si forte que les pluies torrentielles avaient provoqué des glissements, et quelques fosses menaçaient de se chevaucher.

Dans la principale rue de Salignac, devant une vaste maison abandonnée, aux volets suspendus par un seul gond qui palpitaient au courant d'air comme les ailes brisées d'un oiseau, quelques charrettes et même certaines pièces de harnais laissées sous le hangar, pourrissaient. Quel vent d'épouvante, quelle crainte d'invasion ennemie avait donc obligé les anciens propriétaires à une fuite qui ne leur avait pas même permis de céder leurs équipages?

Le maître d'école me quitta et je me dirigeai vers l'auberge. Dans la salle, meublée d'une table aux pieds raccommodés avec des bouts de fagots et aux chaises noires, étaient rassemblés quelques paysans, une jolie fille élégante et un employé correct comme une gravure de mode. Les cultivateurs en costume de velours argileux, aux visages et aux mains fauves, portaient en travers des bras des fourches à fouir, bicornes, en usage dans le pays. Leurs yeux charbonneux luisaient de curiosité en écoutant les récits de la demoiselle et du commis.

Ancienne couturière villageoise, Armande se vantait de

gagner maintenant ce qu'elle voulait comme modiste à Nice. Un chapeau à plumet lui servait d'ailleurs d'enseigne. Négligemment elle nous apprenait que l'aigrette seule valait quatre-vingts francs.

— Le prix d'une barrique de bon vin! — s'exclamèrent les vignerons. — Armande, ta sœur Célestine a-t-elle réussi comme toi?

— Sans doute, mais ne le saviez-vous pas? Elle est morte.

— La pauvre ! A l'hôpital? — prononça l'un des paysans.

La modiste garda le silence.

— Et ton frère Louis, ma belle fille?

— Il était brigadier aux octrois de Marseille et il serait parvenu plus haut, seulement l'air ne lui convenait pas.

— Qu'est-il devenu?

— On le soigne.

— Par charité probablement, — murmura un vigneron.

Pour se dérober à leurs indiscrétions, Armande descendit dans le petit jardin de l'auberge. Avec des mines de mondaine effarouchée par les légumes, elle y cueillait du bout de ses ongles taillés en amande quelque anthemis dont elle décorait son corsage. Son fiancé, le calicot, lissait ses gants avec satisfaction et il apprit aux paysans qu'il gagnerait bientôt cent francs par semaine comme chef de rayon au bazar de Toulon[1]. Il était maigre, blême et toussait.

— Ah ! ma profession fatigue autant que de saper la vigne, — accorda-t-il, — mais en revanche, quelles satisfactions! Plus tard je m'établirai à mon compte et nous monterons une mercerie, Armande et moi, où nous...

Une quinte de toux l'interrompit.

— Et tes frères, Léon et Jules, que deviennent-ils à Paris?

L'employé avoua que Jules avait disparu sans faire connaître sa nouvelle adresse. Quant à Léon, il gagnait ses vingt-cinq francs par jour.

— Pas possible?

— Je vous dis la vérité. Il travaille dans une verrerie.

— Hum ! il souffle des bouteilles. Ce doit être un enfer, — fit remarquer le vigneron.

1. A Nice, en 1923, les vendeuses des grands magasins ne touchent guère plus de cent cinquante francs par mois.

— Non ! Non : il est robuste. Enfin ma sœur Louise est concierge, boulevard Haussmann, d'un vrai palais, et meublée mieux que vos bourgeois de Sisteron, je vous prie de le croire.

— Tant mieux ! je suis content de l'apprendre, — dit le vigneron gouailleur. — N'empêche qu'il lui faut tirer le cordon toute la nuit, de son beau salon.

L'employé leur ayant offert une bouteille de vin cacheté qu'il paya avec un billet de cent francs, ils devinrent soudain très graves et avouèrent qu'en effet, ils connaissaient un certain nombre de camarades qui réussissaient à la ville dans l'administration, le commerce ou l'industrie. Ils vantèrent surtout les cuisiniers des Basses-Alpes qui faisaient leur fortune dans les grands hôtels de Paris.

— Savoir acheter et puis savoir faire accepter la note au patron, voilà toute la malice de l'emploi, — convient le commis.

Les vignerons éclatèrent de rire et affirmèrent qu'un Provençal devait s'entendre à ces marchés.

Un villageois d'une cinquantaine d'années pénétra dans l'auberge. Il était chaussé de demi-bottes terreuses et il piaffa sur le dallage pour en faire tomber la crotte. Crapoussin, noueux, velu, il portait une poche de toile gonflée de quelques hardes.

— Eh bien, moi aussi, je quitte le pays, — annonça-t-il, — c'est trop misérer ! Je crois bien que j'étais le dernier journalier de cette commune. Je m'en vais. On peut encore rester lorsqu'on est le propriétaire d'un petit bien, mais travailler la terre des autres, en ce pays, c'est vouloir mourir de faim aussitôt que l'âge vous atteint.

— Où te rends-tu, Combataladou? — questionnèrent les vignerons soucieux, car ils perdaient en ce tâcheron un bon travailleur qui sapait sans rechigner par mistral ou soleil d'été.

— J'ai trouvé une place près d'Aigues-Mortes. Ils sont par là des milliers de travailleurs ruraux à quinze et vingt francs la journée. Voilà une paie ! J'imiterai les camarades. Je m'achèterai une bicyclette et, chaque soir, à six heures, je rentrerai dans Aigues-Mortes où je logerai. Avant le dîner on prend son absinthe en jouant au billard ou aux cartes ; on dîne en compagnie, et puis, c'est le cinéma ou le concert. C'est

vivre ! Sans compter qu'un homme prudent peut mettre sa pièce d'argent de côté, chaque jour, tout en se nourrissant de première et en ayant de l'agrément. Ici vous connaissez bien la masure que j'avais édifiée de mes mains du côté de Viosque avec des pierres entassées. Même qu'on l'appelait : le château Combataladou, parce que j'avais fait une tour de pigeonnier. Bon Dieu ! le soir, c'était à pleurer ! Plus de trois kilomètres me séparaient de la bastide la plus voisine. Devant moi rien que le rocher sec. Ma femme est morte depuis trois ans. Mon fils et ma fille sont gagés à Grenoble comme infirmiers : c'était à devenir fou, parce que, comme les gens du pays, j'aime la société. Je parlais seul comme un toqué et je le serais devenu. Enfin mes patrons d'occasion ne pouvant m'employer l'hiver, je mangeais mes économies d'été. Non ! Non ! ça ne pouvait pas durer de la sorte ; je pars et il n'y a pas besoin d'être malin pour affirmer que dans vingt ans, sauf les sept à huit « campagnes » de la plaine, au bord de l'eau, toutes les propriétés seront abandonnées.

— Combataladou raisonne bien, — approuvait le commis, qui, debout, devant un miroir écaillé, assurait avec complaisance sa cravate de soie en tendant la jambe pour dégager ses guêtres de drap.

Attristés, les vignerons grognèrent.

Comme j'achevais mon déjeuner, d'œufs et de « fromage bleu », seuls mets trouvés dans ce lamentable Salignac où la viande est inconnue, je remarquai un buste de la République figurée par une femme à bonnet phrygien. Sur le socle, un client de l'auberge avait crayonné :

« Badinguet ou Marianne, nous crèverons toujours de faim. »

***

Je rends visite à M. R..., l'un des hommes les plus distingués de l'arrondissement de Sisteron, propriétaire rural; voici son opinion sur l'état actuel et l'avenir de ce malheureux département.

— Dans mon enfance, nos cultures variées nous permettaient de ne rien emprunter aux provinces voisines. Avec beaucoup

de labeur nous produisions les céréales. Aujourd'hui les blés étrangers, malgré les frais d'importation, nous reviennent à meilleur marché et les vins du Roussillon et d'Algérie ne nous permettent guère de lutter. Le service militaire renseigne nos jeunes paysans ; ils savent par comparaison qu'il faut beaucoup de peine pour obtenir des récoltes médiocres et instables chez nous. La conclusion s'imposait : d'abord l'abandon du sol le moins fertile, le moins accessible ; ensuite le départ vers les régions favorisées. Ni lois, ni prédications ne pourront rien contre cet exode. On ne saurait reprocher à un homme qui vit mal de vouloir améliorer les conditions de son existence. Véritablement nos ancêtres, rudement trempés, accomplirent des merveilles. Il serait à croire qu'aujourd'hui la race cherche un peu de repos. Le bien-être des Provençaux méditerranéens fait envie à nos montagnards. Enfin ils sont las de solitude. Un nouveau monde de plaisir nous a été révélé et comme ils ne sont pas tous des héros, ils aspirent aux bienfaits de la civilisation. Cependant les salaires augmentent dans notre département. Jadis payé vingt-cinq sous, le tâcheron gagne jusqu'à dix-huit francs, l'été. Un valet de bastide n'obtient pas moins de 2 000 francs par an [1] et il est entretenu assez confortablement.

» Parlons maintenant du reboisement exalté par ses apôtres et trop sévèrement jugé par nos cultivateurs. Vous allez voir qu'un bien réel peut avoir des résultats dangereux : au moins dans le présent. L'État s'occupe avec persévérance de reboiser les Basses-Alpes. Il n'est pas douteux que nos aïeux en abattant des forêts dont les racines retenaient la terre des pentes et dont les feuillées filtraient les eaux n'aient sacrifié l'avenir de ce pays. La dent de nos milliers de moutons acheva les arbres épargnés par la cognée de nos bûcherons. Devant ce désastre réel, le service des eaux et forêts avec une louable persévérance est arrivé à replanter 56 p. 100 de la superficie totale de ce département. En général le gouvernement achète de 80 à 100 francs l'hectare qu'il veut boiser. D'autre part les immenses communaux, pâturages gratuits des riverains, livrés à l'État, deviennent terres défendues. Il s'ensuit que les Bas-Alpins de ces communes, ruinés, doivent quitter leurs villages. L'éle-

1. Les salaires ont quadruplé depuis 1914.

vage comptait au moins pour la moitié de leurs gains. Maintenant les gardes forestiers, impitoyables, accablent de procès-verbaux les bergers qui laissent vagabonder leurs troupeaux. Dans ces conditions le gouvernement, qui d'un côté cherche à retenir à la terre nos paysans, les oblige réellement au départ. Plus le reboisement sera intense et plus notre population diminuera fatalement. Singulier effet d'une tentative excellente d'intention. Bien entendu je ne préjuge pas de l'avenir. Dans cinquante ans, on nous l'assure, l'exploitation des grandes forêts créées ramènera vers les Basses-Alpes des journaliers par milliers. En attendant, le voisinage des domaines de l'État appauvrit nos propriétés moyennes et j'ai vu vendre quelques milliers de francs des « campagnes » estimées cinquante mille francs en 1875.

» Lorsque nos jeunes gens reviennent de la caserne où ils ont été nourris comme des bourgeois, assurent-ils, l'alimentation de leur famille leur semble monotone. Les menus, quoique améliorés, ne peuvent guère varier dans la montagne. Le pain de seigle ou de froment est de bonne qualité ; autrefois il n'en était pas ainsi, car l'on fabriquait une pâte mélangée de pommes de terre afin de conserver son humidité au pain pendant trois mois ; ce pain indigeste a disparu. Presque chaque jour notre paysan mange la « casseio », fromage blanc fermenté ; la soupe aux raves et un peu de porc salé. Plus irrégulièrement les œufs, l'aioli, un poulet. La consommation des noix, autrefois importante, diminue depuis que certains beaux noyers ont été vendus à l'ébénisterie jusqu'à quinze cents francs. Cet arbre productif a été sacrifié au gain immédiat. D'ailleurs, de moins en moins, le père songe à sa descendance. Chacun veut vivre immédiatement la meilleure vie possible. Si les enfants montrent moins d'attachement à leurs parents, il faut convenir que ceux-ci n'ont plus le souci de l'avenir qui donnait tant de grandeur aux anciennes familles. La France gagnera-t-elle ou perdra-t-elle au total à ces mœurs nouvelles?

» L'image sommaire que je vous donne de notre département vous prouve, qu'à mon sentiment, le pessimisme n'est pas plus justifié que l'optimisme. Le progrès matériel entraîne des régressions morales. La vie ne saurait s'améliorer sur toute

la ligne et les équivalences me permettent de croire que mes compatriotes, mieux nourris, mieux vêtus, plus avertis, ne sont pas plus heureux que leurs ancêtres qui ne connaissaient pas l'inquiétude moderne et besognaient obscurément avec la certitude d'être les rouages essentiels de la vieille société française. La situation des Basses-Alpes ne saurait, au demeurant, être que transitoire. Nous nous acheminons vers un meilleur avenir. »

Un chef de division à la préfecture, M. Paré, l'auteur d'un remarquable rapport sur la situation pénible des cultivateurs bas-alpins, accuse surtout les habitations de donner aux jeunes gens le dégoût de la vie villageoise. Dans ces taudis pas même chaulés, formés de murailles en pierres sèches enduites d'une espèce de pisé qui tombe en poussière ou en boue, suivant les saisons, le garçon qui revient du service militaire ne saurait se plaire. Il compare les logements des villes à ces masures et il s'exile. La jeune fille a-t-elle servi comme domestique chez les bourgeois? elle prend en horreur ces salles misérables, sans larges fenêtres, où l'obscurité et la crasse se tapissent. En vain essaierait-elle d'apporter de la propreté à ces tanières ! Elle y renonce bientôt et retourne à la ville. M. Paré voudrait obtenir des subventions qui pourraient être de 50 à 75 p. 100 sur le total des frais qui permettraient aux paysans de crépir leurs maisons et de les aérer. Il regrette les impositions des portes et fenêtres qui obligent ces pauvres gens à restreindre leurs ouvertures.

Enfin M. Paré déclare que les impositions foncières, établies sous le premier Empire, alors que le blé se vendait trois fois le prix qu'il atteint actuellement, écrasent les cultivateurs bas-alpins [1].

Voici des chiffres précis : une « campagne » de l'arrondissement de Digne qui donnait un revenu net de 400 francs en 1913, était imposée de 85 francs. Comme résultat ces propriétés tombent au dixième de leur valeur ancienne et les propriétaires du plateau de Valensole, cependant fertile, doivent accepter des fermiers qui ne paient qu'un fermage à peine

1. Si le prix actuel des céréales se maintenait les impositions seraient très modérées.

suffisant pour couvrir les contributions. Comment s'étonner que, dans ces cantons, la population ait diminué de près de 72 p. 100 depuis cent ans? La commune d'Escanglon ne compte plus que 27 habitants contre 109 en 1841. En trente années Château-Neuf-les-Moustiers est tombé de 584 habitants à 198. Le désespoir amène le fléchissement de la natalité et les jeunes gens répugnent à associer leurs misères. On cite comme extraordinaires à Valensole des familles comme celles d'Autric, le cordier, et ses vingt-deux enfants, et du forestier Jacob et ses vingt-quatre garçons et filles : dans tous les autres logis, c'est le fils unique ou le ménage stérile ou le vieux célibataire. L'enfant, jadis considéré comme source de richesse, est maintenant redouté. Et M. Paré y voit encore l'influence de lois, excellentes en leur essence, funestes dans la pratique chez les villageois. L'école obligatoire et l'apprentissage empêchent jusqu'à l'âge de seize ans les enfants de gagner leur pain. Puis le service de trois ans les enlève et ils fuient leurs hameaux. Dans ces conditions nouvelles les parents calculent que le fils ou la fille deviennent un luxe de bourgeois. Jadis le pâtre de sept ans ne coûtait plus et le berger de quinze ans rapportait à la maison. Enfin le garçon majeur continuait à travailler pour le compte de son père moyennant quelques sous donnés chaque dimanche et son entretien. Ces dures conditions ne sont plus acceptées. Il ne reste plus à la ferme que les malingres, les crétins, les estropiés, qui ne peuvent songer à trouver un emploi dans les villes. Le niveau moral baisse en même temps que les aptitudes de la race, et, comme aucune source de rajeunissement ne s'offre, il est permis d'envisager l'avenir avec crainte.

*
* *

C'est dans sa propriété que je trouve M. E..., un octogénaire érudit qui peut m'assurer qu'il a connu le Bas-Alpin style ancien régime, et qu'il peut établir un parallèle entre la relative prospérité du département pendant sa jeunesse et son état actuel lamentable.

— Je ne vous assurerais pas que l'existence dans nos campagnes fut jadis riante, mais la forte constitution de la famille,

la bienfaisante ignorance, la confiance entre villageois, la belle humeur native, rendaient acceptable leur sort aux plus humbles. Tant qu'ils ne surent pas l'infériorité de leur condition comparée à celle des autres provinciaux, ils ne furent pas malheureux. Maintenant que les conditions de la vie sont réellement améliorées, ils sont beaucoup plus déprimés, plus découragés.

» J'estime que dans nos campagnes la loi successorale qui oblige au partage du bien de famille provoque la dispersion des enfants, et, par conséquent, le dépeuplement. Mes voisins quittent le pays parce qu'ils n'ont hérité chacun que de quelques hectares insuffisants pour assurer les besoins d'une famille. L'émiettement du sol c'est la fin de nos hameaux. Au-dessous de quinze hectares un foyer ne saurait exister. Considérez d'autre part que mes compatriotes ne furent jamais religieux. La religion ne saura donc les convaincre qu'il faut avoir l'esprit de sacrifice. Moins que jamais nos campagnards n'accepteront une discipline religieuse ou politique. Chacun d'eux veut discuter en toute liberté d'esprit ses affaires. Ces braves gens, voilà un demi-siècle, avaient aussi de la vivacité, de l'intelligence, du bon sens et les grands mots ne savaient les piper. Dans ma jeunesse, nos villageois avaient les vertus des citoyens de la vieille Rome républicaine. Ils savaient peiner sans se plaindre.

» Je les voyais s'enfoncer jusqu'aux genoux dans leurs défrichements et ils en étaient mal récompensés par des récoltes aléatoires. Une loi d'airain les pressait : produire pour ne pas succomber à la famine. Et quels tristes intérieurs les attendaient au sortir de leurs travaux ! Comme il fallait transporter à dos de mulet leur mobilier, celui-ci se réduisait au lit et à sa paillasse, au banc et à la table-établi sur laquelle on cassait les noix et les amandes.

« L'hiver comme l'été, dans cette région à climat excessif où l'on passait de dix degrés au-dessous de zéro à trente degrés en août, nos villageois portaient les mêmes vêtements et la « roupo » rayée, par les pluies ou les neiges. Leur chemise, même lorsqu'il gelait, restait ouverte sur la poitrine. Je semblerai paradoxal en vous affirmant que l'introduction du pardessus et du gilet fermé a été le signal de la désertion de nos

campagnes et, pourtant, aucun signe n'est plus réel que celui-là. Si l'on veut vivre en combattant chez nous, — et c'est toujours possible, — il faut être capable d'exposer sa peau aux gelées et au soleil brûlant. La nouvelle génération n'a plus cette aptitude physique. L'harmonie entre le rural et le sol est rompue dans les Basses-Alpes, et la nature a vaincu l'homme trop civilisé, qui aurait dû se conserver un peu barbare dans sa montagne sauvage. Je n'ose pas vous dire que beaucoup de mes voisins sont aujourd'hui plus proches du caractère des Romains de la décadence impériale. C'est un avis, il n'engage que la responsabilité d'un vieillard peut-être trop indulgent pour le passé. »

***

Un universitaire aussi qualifié que M. Cauvin, professeur à Digne et natif des Basses-Alpes, écrit que « la natalité a prodigieusement baissé et que cette diminution de la population des Basses-Alpes est effroyable ». Les communes de Feissal et d'Angès n'ont-elles pas perdu 79 p. 100 de leurs habitants? M. Cauvin le fait remarquer, la pauvreté seule du pays ne peut justifier cet exode, car les Basses-Alpes se classent encore au soixante-seizième rang des départements sous le rapport de la fortune moyenne des habitants. Situation paradoxale et que d'autres provinces pauvres justifient, ce sont les montagnards les plus indigents comme ceux de la Melle, de Prade, de la Javie qui élèvent encore des familles nombreuses, tandis que les gens des plaines aisées, fertiles, de Quinson et de Moustiers, comptent cent décès contre cinquante naissances.

A Nice, à Toulon, à Marseille, à Aix, nous avons interrogé des Bas-Alpins, et leurs réponses restaient identiques, sous la forme plus ou moins énergique qu'ils leur donnaient : « Je ne rentrerai point au village. J'aimerais mieux finir à l'hôpital que mourir de chagrin dans le bastidon du père. Je ne suis plus un sauvage et je ne veux plus vivre avec les sangliers de ma commune. Autant la prison qu'un hiver dans ma montagne. »

*
* *

L'exemple le plus saisissant de l'agonie de ce département est fourni par une petite ville qui porte un nom célèbre dans l'histoire de l'art décoratif, Moustiers. Le cas de cette cité connue dès le ve siècle est d'autant plus surprenant que les hommes de la génération actuelle ont pu assister tout à la fois à la ruine définitive des faïenceries fameuses et à la destruction des terres arables et des pacages. Jusqu'au XVIIe siècle les montagnes formant cirque autour de cette ville favorisée par un climat excellent, étaient boisées, et les pentes étaient si douces que les habitants pouvaient atteindre leurs sommets en ligne droite sans avoir besoin de suivre des lacets interminables. Le défrichement des cimes provoqua une catastrophe qui anéantit en une heure une grande partie de Moustiers. En 1685, le torrent qui tombe en cascade au-dessus de la cité, n'étant plus filtré par les bois, grossit soudain et emporta le pont, les deux moulins à farine, la chapelle des Pénitents blancs et le cimetière dont les ossements furent balayés. La maison claustrale du Prieuré et sa tour tombèrent dans le lit du torrent et formèrent un barrage qui, faisant monter les eaux, acheva de détruire le quartier des moulins à huile et des faïenceries. Un abîme s'était ouvert sur l'emplacement de l'ancienne terrasse bordée des logis les plus riches. Néanmoins, au siècle suivant, huit grandes fabriques de faïence et un certain nombre de fours familiaux existaient encore et Jean Solomé, un auteur de 1756, constate que l'industrie était tellement intense, qu'une rue entière logeait les maréchaux chargés de ferrer les chevaux et les mulets qui traversaient Moustiers en emportant une vaisselle estimée de l'Europe entière. En 1731, à la suite de nouvelles inondations provoquées par le déboisement plus considérable des montagnes autour de Moustiers, cette ville souffrit à la fois de la décadence de son industrie et de la stérilité grandissante de son sol. Les chênes rouvres qui défendaient ses prairies avaient été anéantis pour chauffer les fours ; le bétail ne trouvait plus de nourriture. Les érosions écorchaient le sol jusqu'au roc. Les

habitants se plaignaient d'autre part d'être accablés par les impositions du roi et de la province.

En 1913, Moustiers qui ne compte plus que 780 habitants au lieu de 7 000 au commencement du XVIIIe siècle, fut abandonné par quarante-huit jeunes gens, son élite physique et intellectuelle. Parmi ces émigrants, les hommes de l'aspect le plus agréable avaient envoyé leur photographie au prince de Monaco qui, sur leur bonne mine, les avait acceptés comme carabiniers ou pompiers de sa principauté. Les ouvriers d'un certain âge, eux-mêmes, préfèrent aller gagner trois francs par jour comme gâcheurs de mortier ou manœuvres sans spécialité que de toucher des salaires de cinq francs à Moustiers, tellement l'existence leur pèse dans cette morne petite cité dont ils n'espèrent plus le relèvement. L'espoir de ces partants plus instruits et plus dégourdis que les paysans, c'est d'obtenir une place de garde forestier, de sergent de ville, de receveur buraliste, d'employé d'octroi ou de gendarme et de gardien de prison. Il faut reconnaître que la moralité générale de ces émigrants est excellente. Ils fondent en ville des ménages paisibles à fils unique. Économes, ils ont pourtant le souci de leur tenue et se veulent coquets. Ils ont plaisir à venir passer deux jours, chaque année, à Moustiers, afin de se faire admirer. Par cette parade en grande toilette, ils provoquent au départ les derniers jeunes gens restés au pays. Les habitants désœuvrés, faute d'emploi, se mettent à boire l'absinthe et à apprécier les jeux de hasard. Par contre dès qu'ils ont trouvé dans la grande ville une situation, leur moralité devient bonne, et le Bas-Alpin des petites cités est une recrue souhaitable. La dernière faïencerie de Moustiers mourut en 1874, faute de bois et d'argile ; on ne saurait donc songer à ressusciter cette belle industrie pour occuper les habitants. Les plus intelligents se désolent de ce marasme dont ils sont les victimes. En conscience, il serait téméraire de leur vanter les bienfaits de l'attachement au pays. Ils vous répondraient que leur meilleure volonté ne peut rien contre un état de misère dont ils ne sont pas les auteurs. Il faudrait accuser les siècles car le mal remonte assez haut dans l'ancien régime. A Moustiers, c'est le crépuscule définitif comme à Sisteron, Castellane, Forcalquier et Entrevaux. Et la guerre a fait encore dispa-

raître les jeunes éléments d'avenir. Et qu'adviendrait-il du chef-lieu lui-même, de Digne, si l'on en retirait les troupes et les fonctionnaires? Ce serait presque la mort.

Le notaire unique de l'une de ces villes m'avouait que son chiffre d'honoraires ne dépassait pas trois mille francs en 1922 et qu'il songeait à fermer son étude. Le médecin m'assura que s'il n'avait pas eu l'idée d'installer une distillerie de lavande il périrait de faim sur ses diplômes. Le bureau de l'enregistrement pourrait être clos cinq jours sur six. Les transactions sont nulles et les propriétés délaissées ne trouvent pas d'acquéreurs. En 1919 des maisons bourgeoises d'Annot et d'Entrevaux étaient proposées à 500 et 800 francs.

— Je me demande pourquoi j'ai été nommé dans ce pays — me confiait un contrôleur, — mon travail est illusoire.

— Ici nous recevons quelques journaux, car la politique échauffe les dernières têtes, — nous disait une receveuse des postes, — mais nous ne manipulons guère la correspondance commerciale, les mandats, les dépêches. Ah ! Je vous prie de croire que la vente de nos timbres n'enrichira pas l'État! Nous en oublions notre profession, tellement certaines opérations sont rares.

Un agriculteur de Moustiers m'affirme que la maladie des oliviers, appelée le noir, gagne les olivettes, faute de main-d'œuvre.

— Quelle situation paradoxale que la nôtre! Nos produits peu abondants ne sont guère rémunérateurs et nos tâcherons exigent le même salaire qu'à Nice. Reconnaissons que l'existence de nos ouvriers est aussi coûteuse qu'à Paris, le loyer excepté. Comment sortir de cette impasse? Enfin la commune de Moustiers, en vendant 72 000 francs à l'État, pour le reboisement, les 5 000 hectares de ces anciens pacages, a provoqué le départ de nos bergers et de nos journaliers. J'admire qu'au milieu de tant de causes funestes, il reste dans cette région de vaillants Bas-Alpins dont le courage grandit avec les épreuves.

Le départ en masse des habitants d'une province malheureuse peut s'expliquer et même se justifier. Au total la France ne perdrait rien à cet exode, si ces Français allaient porter

dans les villes leur activité et fonder des familles. Mais nous souffrons surtout du malthusianisme. Peut-on croire que les nouvelles conditions d'existence chez nos exilés provoqueront une renaissance de la vitalité? Ce serait le miracle. Il n'est pas impossible. En Algérie et en Tunisie, nos Bas-Alpins fondent des familles de quatre et cinq enfants. C'est la preuve évidente, pour mes compatriotes restés au pays, d'une volonté détestable de ne plus créer.

Devant ce terrible fléau, l'émigration vers les villes ne semble plus qu'une maladie passagère et guérissable.

Mais puisque les Bas-Alpins abandonnent leur pays, pourquoi ce département si semblable à la Kabylie, comme nous l'avons remarqué en 1917 au cours de la mission que nous avait confiée M. Lutaud, gouverneur de l'Algérie [1], ne serait-il pas colonisé par les Berbères du Djurjura? Il me paraît possible de créer des villages kabyles dans les Basses-Alpes. Le gouvernement, propriétaire d'une grande partie du sol, pourrait installer quelques milliers d'anciens tirailleurs à qui la terre serait donnée en récompense de leur brave conduite. Leurs femmes et leurs enfants devraient, bien entendu, les accompagner pour rendre leur séjour définitif. Ces Berbères énergiques mériteraient d'être mis à l'épreuve. En deux générations, c'est notre absolue conviction, vivant en France, ces Kabyles se franciseraient. Quoi qu'il arrive, il ne faut pas qu'une partie du territoire national meure par la désertion de ses habitants.

CHARLES GÉNIAUX

1. Dans notre ouvrage, *Sous les figuiers de Kabylie*, nous avons souhaité l'établissement dans nos Alpes de petites colonies berbères.

ANDRÉ EN AMÉRIQUE

IX

A la surface plate du paysage chauve, la petite ville — le bourg plutôt — de *Silver Snake* semblait, dans le matin gris, une excroissance allongée ou une cicatrice. Des mamelons nus boursouflaient le sol, de place en place, comme de hideuses verrues. Les montagnes mêmes, au loin, paraissaient comme une barrière droite de rocs inaccessibles et hostiles. Il semblait que la nature âpre eût voulu barrer la route et garder contre toute intrusion la magnifique contrée qui se déroulait au delà.

Quand le train, parti la veille de *Salt Lake City*, s'arrêta, André sauta vivement sur le quai. Puis il tira du wagon ses deux lourdes valises qu'il déposa à terre. Il chercha des yeux un porteur ou quelqu'un que lui eût envoyé Mary. Mais il n'y avait personne. Et quand le train se fut éloigné, le jeune homme se retrouva seul, ayant à quelque distance devant lui une quarantaine de maisons basses, carrées, uniformes, semblables à un étal de boîtes de fer-blanc, le village de Silver Snake — vision presque pathétique dans sa laideur, parmi cette aridité et dans ce désert.

André aperçut enfin une enseigne, rongée par les intempéries, « Hotel », qui se balançait au-dessus de la porte d'une bâtisse, en tout semblable aux autres, devant la gare. Comme

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er septembre.

décidément il n'y avait aucun porteur, là, il prit lui-même son bagage et se mit en devoir de suivre la route, large et boueuse, jusqu'au misérable bâtiment, seul indice d'hospitalité de la région.

Comme il approchait, il vit un homme d'âge indéfinissable et d'une physionomie singulièrement attachante, immobile, ses épaules carrées appuyées contre le mur gris de l'hôtel, les mains à manchettes de cuir ployées dans ses poches, l'une de ses bottes à hauts talons de cow-boy, posée sur une caisse de savons retournée. Les larges bords de son chapeau mexicain, roussis par le soleil et les pluies, abaissés sur un nez accusé et sur une paire d'yeux au regard de loup, étrangement aigu, une sorte de nonchalance hostile dans toutes les lignes de sa personne, il semblait attendre, absorbé en lui-même et ignorant le monde extérieur.

Cependant lorsque André, traînant ses valises qui lui battaient les jambes à chaque pas, arriva près de lui, il le fixa de son regard clair, aigu, et lui dit d'une voix très lente et grave :

— Dites donc, est-ce vous le garçon pour le ranch B. C.?

André le toisa sans excès d'aménité avant de répondre un sec :

— Oui. Vous venez du ranch?

— Je dois vous y conduire. Ben Ake est mon nom. Mary m'a dit de vous prendre. Serez-vous bientôt prêt? Une malle avec vous? — reprit-il, toujours immobile.

— Non, mais tenez, attrapez donc ces deux valises, — dit André qui s'agaçait de la nonchalance indifférente de l'individu.

L'homme s'écarta du mur, d'une légère secousse de ses puissantes épaules. Puis regardant André de ses yeux singuliers et avec un mince sourire :

— Dites donc, Etranger, embêtant, hein, mais pas de domestiques par ici. A moins que vous n'ayez apporté les vôtres avec vous...

Et ceci dit, il s'éloigna, sifflant et de la démarche nonchalante d'un grand fauve, dans la direction d'une sorte de grange au toit à demi écroulé et qui portait un large écriteau : « *Ecurie à chevaux* ».

Laissant les valises où il les avait posées, André poussa la porte de l'hôtel.

Derrière un primitif comptoir où se trouvaient un registre ouvert et une pile de boîtes à cigares, se tenait un homme en manches de chemise, fort occupé, pour l'instant, à nettoyer ses dents d'or avec un cure-dents. Deux fauteuils de cuir usé, séparés par un vaste crachoir de cuivre terne, faisaient face à la haute vitre sale qui donnait sur la rue.

L'homme regarda André en continuant de curer ses dents.

— Y a-t-il un restaurant? — demanda André d'un ton bas et avec la politesse exagérée qui lui était habituelle quand il était particulièrement agacé.

— Oui, escalier à droite, — répondit l'homme avec la même concision que le cow-boy, en regardant André avec une sorte d'enfantine curiosité.

André descendit un escalier en vrille et se trouva dans une cave humide, aux murs peints de gris sale. Il s'assit à l'une des tables couvertes de nappes grossières, d'une propreté douteuse et qui, avec un haut samovar, meublaient la pièce, d'ailleurs vide.

De longues minutes passèrent avant qu'une fille droite, la poitrine large, avec cette peau laiteuse, comme cristalline, qui se remarque chez les enfants des montagnes, maladroite, superbe, entrât en coup de vent. Elle mit son poing hâlé et viril sur sa hanche ronde et regarda André d'un air indifférent :

— Bœuf ou mouton? — proclama-t-elle plutôt qu'elle ne demanda.

— Mouton, — répondit laconiquement André qui commençait à se faire aux manières de l'Ouest.

La fille garda son insolente pose pendant une minute, puis les signes d'une fossette apparurent sur sa joue qui rougit légèrement; finalement elle éclata d'un rire frais :

— Dites donc, c'est que nous n'avons pas de mouton, vous savez!

— Alors du bœuf, si vous voulez bien, — dit André en souriant. — N'importe quoi fera l'affaire. J'ai une faim terrible.

Quand elle eut disparu André l'entendit qui annonçait dans la cuisine :

— Un roast beef et patates. Dites donc, une vraie pêche

le client! C'est celui qui va au ranch B. C. Frusques épatantes! Parle un drôle d'anglais, par exemple!

Peu après, André se débattait avec une semelle de botte flasque, noyée dans une sauce brune et graisseuse et qu'accompagnaient deux pommes de terre ayant à peine trempé dans une eau tiède et des haricots verts encore pourvus de tous leurs fils. Une fade gelée au citron devait tenir lieu de dessert.

En même temps qu'elle posait la fin de ce frugal repas devant André résigné, la fille demanda avec la même assurance :

— Thé ou café?

— Dites d'abord : lequel des deux avez-vous? — demanda André en souriant.

— Le café est tout prêt, mais on peut aussi vous avoir du thé, si ça ne vous fait rien d'attendre. On en prend plutôt rarement ici, n'est-ce pas!

Après qu'il se fut décidé pour le café, André fut laissé seul à son appétit, aux mets hostiles placés devant lui et à ses réflexions.

Mary aurait pu venir elle-même, songea-t-il. Elle est assez fine pour imaginer l'impression que ces sortes d'aventures procurent à un étranger. Mais elle s'en soucie bien! Avec son tranquille égoïsme... Allons! C'est la dernière chance!

Le premier trajet, en plaine, s'était fait en silence.

Maintenant le crépuscule commençait à étendre ses longs voiles mauves sur la vallée et jusqu'aux premières marches des montagnes toutes proches. Des crêtes, tout à l'heure désolées et terrifiantes, mais qui se fondaient maintenant dans la douceur du soir, un calme immense tombait. Un frisson parcourait l'air, comme un appel muet de la nuit. L'une après l'autre, infiniment lointaines dans le ciel plus haut, les étoiles s'épanouissaient.

Ayant rassemblé ses rênes, Ben enleva les quatre chevaux d'un sifflement doux et d'un appel presque tendre de la voix.

Ce fut alors la montée lente, assoupissante. Un pied sur le tablier, les rênes lâches dans sa main ferme, oublieux de son compagnon, tout attentif à ses chevaux, Ben interpellait tantôt l'un, tantôt l'autre, comprenait leurs silences, conversait

sans cesse avec eux. Frissonnant dans la fatigue de la route et la soudaine fraîcheur de l'air — cet air si différent de la tiédeur des nuits de Washington — André, enveloppé jusqu'aux yeux dans son long manteau de voyage, se laissait aller au bercement de ses pensées. Il sentait, plutôt qu'il ne la voyait, la forêt sombre, pleine de vie, qui s'étageait, disparaissait dans les profondeurs noires d'en bas, tandis que déjà elle s'éclaircissait à mesure que les plaques de neige se faisaient plus larges et plus nombreuses.

La carriole avançait en cahotant sur la sente, à peine tracée parmi la boue, la neige et les rocs, et qui, presque incessamment, côtoyait, sans aucun parapet et à pic, le précipice. Un moment Ben se tourna à peine vers André, et sans que celui-ci pût savoir s'il s'adressait à lui ou bien s'il se parlait à lui-même, il observa d'une voix basse, retenue :

— Le vieux gris est un brin sournois, aujourd'hui.

Et le rapide sourire dont il accompagna la remarque ne réussit pas à adoucir le singulier regard de ses yeux gris vert. André crut pouvoir, pourtant, prendre la remarque, sinon comme un désir exprès de conversation, du moins comme une première manifestation de sociabilité.

— Dites-moi, — demanda-t-il avec effort, — sommes-nous encore loin? Combien d'heures avant d'arriver?

— Sais pas exactement, — reprit l'autre, cette fois sans tourner la tête. — Mais, pour sûr, elle devrait être ici maintenant.

— Qui ça, elle?

— Mais Mary, donc!

— Comment! Miss Moore doit venir à notre rencontre? Pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt ?— s'exclama violemment André en se redressant sur son siège.

L'homme laissa passer un moment avant de répondre lentement et avec une nuance de sarcasme :

— Ah! Qu'elle ait dit qu'elle viendrait, c'est pas une raison pour qu'elle vienne. Est-ce que les femmes ne sont jamais contrariantes, chez vous, en France?

André leva légèrement les épaules en souriant, et tirant un étui de sa poche, il offrit une cigarette à son compagnon. Mais celui-ci refusa avec son calme habituel déclarant qu'il

« roulait lui-même ». En effet, rapidement et d'une seule main, avec une singulière habileté, il tira sa blague, détacha un papier du carnet et serra entre ses doigts la cigarette qu'il mouilla. Comme il se penchait vers l'allumette enflammée que lui tendait André, le jeune homme regarda avec curiosité, dans le halo tremblant de la lumière, le profil accusé, avec le nez grand et fort, la lèvre longue et fine, la mâchoire avançante et obstinée, le menton court et hardi.

— Curieux que Mary ne m'ait jamais parlé de cet homme. — Mais au fait...

— Vous accompagnez souvent Miss Moore, je crois, dans ses chasses? — demanda-t-il sans autre préambule.

Ben, qui s'était relevé, tira deux bouffées de sa cigarette avant de répondre avec son flegme :

— Possible, mais j'ai très mauvaise mémoire.

« Dieu me pardonne! Le drôle me donne une leçon », songea André qui décida de ne plus faire aucune tentative nouvelle de conversation.

Le col franchi, la descente commença, vertigineuse, dans les cahots et les glissements brusques, sur la neige et la boue gluante, malgré les roues entravées. Elle se prolongea, interminable, l'impression de la chute sans cesse imminente, avec le précipice, quinze cents pieds d'un seul jet, guettant et aspirant dans l'ombre.

Enfin on retrouva les sapins plus denses, les bouleaux. Le chemin parut s'aplanir. Les chevaux fatigués avançaient au pas, la tête basse, les rênes lâches sans que Ben fît aucun effort pour les pousser. Soudain l'un des chevaux de l'attelage de tête s'arrêta à demi, tendit le cou et, de toute l'énergie qui lui restait, hennit dans le silence. Presque aussitôt, faible et clair, un hennissement monta d'en bas, en réponse.

— Eh! N'est-ce pas joli? — dit l'homme en ramassant ses rênes avec l'expression ravie d'un mélomane qui entend sa musique favorite. — Ils sentent les chevaux là, en bas. Ils ont tous été élevés ensemble. Tous ma nichée.

— Votre nichée?

— Oui. Tous sont à moi. Mais Mary s'en sert pendant l'été. Ah! ils ne font pas de graisse pendant qu'elle est là, je vous le jure. — Et pour la seconde fois il parut se laisser aller à un

sentiment de parfaite satisfaction. — Notre camp est près de la source, là, en dessous.

Le camp avait été installé sur un pré, pas très loin de la route. André distinguait mieux le reflet rougeâtre du feu à mesure qu'ils approchaient. Comme Ben mettait ses chevaux au pas avant de gravir une dernière côte, il sauta de voiture et courut vers le camp.

Dans le jeu fantastique de la flamme, sa silhouette rapetissée par l'immense obscurité de la forêt, Mary semblait frêle comme un jeune garçon dans son costume de chasse. A première vue elle apparut à André si étrange et presque irréelle qu'il s'arrêta tout à coup, immobile. Après un court instant, la jeune fille tourna nerveusement la tête et le vit, mais ni l'un ni l'autre ne remua ni ne parla.

Comme Ben approchait avec les chevaux, elle alla au-devant d'André. Sans avancer, il lui dit :

— Enfin, je vous vois. Que c'est beau! Comme c'est exquis!

Mais soit qu'elle voulût le remettre tout de suite au ton de « bonne amitié », soit qu'elle ne fût pas dupe du cabotinage où André se plaisait tandis qu'il jouait de sa voix et gardait son immobilité, soit plutôt que cette fois encore elle se refusât à rien livrer d'elle-même, elle dit seulement :

— J'ai entendu les chevaux, il y a longtemps. Les routes sont mauvaises, n'est-ce pas?

X

Quatre jours déjà avaient passé. Ils avaient quitté le camp, et, avec les chevaux de bâts, s'étaient enfoncés dans la montagne.

André se réveilla, ce matin-là, un peu avant le lever de l'aurore. Enveloppé jusqu'aux épaules dans le sac de couchage, il regarda d'abord au-dessus de sa tête le ciel qui paraissait se creuser et se rétracter, comme si un voile après un autre se levait, découvrant un bleu tendre et incertain comme celui des yeux d'un nouveau-né. Les pins qui faisaient demi-cercle autour de sa couche semblaient d'immenses plumes d'un noir velouté et qui formaient contraste avec le noir dur des hauts rocs. Peu à peu la forme des choses devint plus distincte.

Il resta immobile quelques instants, tellement immobile qu'un écureuil affairé sauta sur son lit, ses petites griffes grattant la toile cirée. Et maintenant, l'atmosphère s'éclairait et s'enluminait par magie, et presque sans avertissement, le soleil apparut par-dessus les hautes cimes, comme d'un bond. André était pénétré d'une intense impression de bien-être physique et de joie. Il se tourna, se souleva avec précaution sur son coude, chercha des yeux la place où Mary dormait. Il la vit, tout près de lui, plus près qu'il ne l'aurait cru.

La veille, ils étaient rentrés au camp éreintés, bien après la nuit close. Ils n'avaient pas voulu attendre que les tentes fussent dressées. Les sacs qui servaient de lits avaient été rapidement disposés par terre, celui de Mary sous un abri rudimentaire entre deux pins élevés. Dans la masse des couvertures en désordre André put voir les traits fins et presque enfantins de la jeune fille, entourés du flot de sa chevelure qui débordait en cascade par-dessus la couverture et s'étendait en remous sombre sur l'herbe, à côté d'elle. Il lui parut qu'elle était plus jeune, avec cet air de grave concentration qu'on ne voit habituellement que sur la figure des enfants, vraiment plus féminine et attirante qu'il n'avait accoutumé de la voir.

Éveillée en sursaut, elle ouvrit les yeux et lui sourit :

— Méchant, de m'espionner ainsi. Vous m'avez réveillée. Vous êtes horrible!

Elle rit, tourna le dos et continua de bavarder :

— Nous allons chasser aujourd'hui, la première vraie chasse de la saison. Je sens que si nous avons une chance de tirer, je raterai tout ce que je voudrai. Mais je parie que vous raterez aussi! Que parions-nous?

— Je n'entends pas un mot de ce que vous dites. Mais j'ai une envie folle d'aller vous trouver et de vous embrasser... tout juste un petit baiser du matin, comme deux bons petits enfants. Est-ce que je le puis?

Elle remarqua l'éclair blanc de ses dents et sa gorge jeune, bronzée au-dessus du col. Vaguement troublée, elle s'assit et prenant sa longue chevelure dans ses deux mains, elle s'en entoura le cou comme d'un boa.

— Tiens, vous vous êtes endormie avec votre veste, — continua-t-il.

— Oui. Il faisait si froid! Mais j'ai eu toutes les peines du monde à m'endormir. Chaque fois que je me retournais, les boutons m'entraient dans le côté.

— Voulez-vous une cigarette?

Pendant qu'il cherchait son étui, un paquet de dollars glissa de son lit sur l'herbe.

— Vous devriez prendre plus de soin de votre argent, — remarqua Mary en baissant la voix. — Mettez-le dans une place sûre, si vous pouvez en trouver une.

— Non, vraiment? Mais je croyais que ces magnifiques cow-boys, héros de l'écran, vos amis, étaient l'honneur même.

— Oui... Certainement... Mais Ben a été élevé par les Indiens. J'aurais confiance en lui, je lui confierais tout ce que je possède au monde, parce qu'il est mon ami. Mais, en dehors de l'amitié, il a été habitué à se servir lui-même des choses qui lui manquent.

Elle s'était retournée et souriait dans le premier rayon de soleil.

— Puis-je venir vous trouver? — supplia-t-il encore après l'avoir regardée un moment en silence.

— Non-sens! Taisez-vous! — répondit-elle assez sèchement. Mais tout de suite elle se prit à rire en inclinant la tête et le regardant d'une façon provocante :

— Je ne crois pas que vous soyez assez habillé pour vous lever. Et de toutes façons, moi je suis sûre de ne pas l'être. Oh! J'entends craquer du bois. On est en train de faire le feu. Voilà qui est divin! Je ne puis plus y tenir, il faut que je me lève. Ben! Eh! Ici! Ben, où êtes-vous? Nous nous sommes tous perdus hier dans la nuit. Je ne sais plus où trouver personne. Ben!

Le fourré remua et, presque aussitôt, Ben apparut, écartant les branches de ses deux mains. Il avança rapide et sans bruit. comme une ombre.

Mary lui tendit la main, lui faisant signe d'approcher :

— Ici, Ben. Et asseyez-vous près de moi... — et se penchant vers André en souriant :

— Je vais intriguer pour qu'il me fasse tirer mon premier coup de fusil aujourd'hui.

Elle remonta la rude couverture autour de son cou et s'adressant au cow-boy :

— Maintenant, Ben, nous sommes ici, au cœur même du meilleur pays de chasse du monde entier, et nous n'avons encore vu le cuir ni la corne d'aucune chose vivante. Ben, venez ici et asseyez-vous là.

Cependant, soit qu'il fût arrêté par une révolte instinctive contre toute obéissance, soit qu'il fût naturellement opposé à toute adhésion immédiate, l'homme ne bougea pas. Mais il jeta un regard de côté à Mary et André put démêler une contraction dans son regard changeant.

— Même si je vous faisais voir quelque chose aujourd'hui... — Il s'arrêta, puis désignant André d'un geste de tête... — il n'en tirerait rien de bon avec ce fusil d'étranger. Possible qu'on pourrait faire la détente en se mettant sur le dos et appuyant ses deux pieds contre un arbre, en serrant les dents, fermant les yeux et tirant des deux mains. — Ses yeux mobiles passèrent du gris au vert et sa voix lente prenait une intense gravité. Mais pour le gros gibier c'est f...!

André leva les épaules :

— Permettez, je crois savoir aussi ce que c'est qu'un fusil. Celui que j'avais pendant la guerre avait une détente exactement semblable à celle-ci, j'ai même choisi celle-ci d'après l'autre. Eh bien! vous me croirez peut-être si je vous dis qu'un matin, un sale matin de pluie et de froid, j'ai descendu deux Boches en deux balles dans la même minute.

— Possible! Mais chasser l'homme et chasser au gros gibier font deux. L'homme est le plus lent à se remuer de tous les animaux vivants, la tortue exceptée. Des fois qu'un élan ou un mouflon, ou même une brebis sauvage restent assez longtemps immobiles pour qu'on puisse faire faire leur portrait, en règle générale, ils sont partis sans même vous donner le temps de les apercevoir...

— Je ne suis pas de votre avis, — reprit André avec une nuance d'irritation. — Si vous aviez vu avec quelle rapidité un homme peut montrer sa tête et la rabaisser immédiatement dans la tranchée, vous ne diriez pas cela. Avez-vous jamais goûté de la chasse à l'homme?

— Attention, — interrompit vivement Mary en français. — Voilà une question qu'il vaut mieux ne jamais poser dans ce pays-ci.

Les yeux de loup de Ben parurent se rétrécir jusqu'à n'être plus qu'un trait d'acier. Cependant il ne répliqua rien. Et, pour dissiper le malaise, Mary poursuivit gaiement :

— Naturellement, Ben, vous pensez que votre vieille ferraille de carabine est le seul fusil du monde. Et vous, André, vous avez l'air d'un gosse de deux ans avec vos cheveux ébouriffés. Mais, mes chers enfants, je voudrais pourtant pouvoir m'habiller. Je veux mon breakfast. Je sens l'odeur du café. Comment faire? Qui me prêtera une ombrelle?

— Vous inquiétez pas, — intervint Ben après avoir jeté un regard de côté à André. Je vais amarrer une des toiles de tente entre les pins... et vous serez parée.

Le camp avait été planté dans une petite prairie, un de ces frais et doux espaces, vert comme une oasis du désert. Un cercle de rochers arides l'entouraient aux trois quarts, comme un gigantesque fer à cheval, et de l'espace vide, un clair ruisseau descendait tumultueusement sur un lit rocailleux bondissant d'une rive à l'autre entre des marécages encombrés de saules tassés les uns contre les autres.

Il était près de 8 heures lorsqu'ils se mirent en route et traversèrent la rivière en file indienne. Ben en tête montait une jument baie, la grand'mère de toute sa nichée, aux allures empreintes de dignité, qu'il avait volée bien longtemps auparavant en Californie; il était assis droit, enfoncé dans sa selle mexicaine, ne formant qu'un avec sa monture. La couleur de ses vêtements déteints par la pluie et le soleil s'harmonisait avec le brun de rouille sombre et les verts foncés du paysage, si bien qu'à quelque distance c'est à peine si on aurait pu le distinguer.

Juste derrière lui venait Mary, dans le plus authentique costume de cow-boy : chapeau aux larges bords, un mouchoir jaune autour du cou, chaparreras noires, une courte veste de cuir ouvrant sur une chemise d'homme d'un bleu passé, son fusil pendu à sa selle sous son genou gauche. Patiné par le temps et l'usage, tout cet ensemble avait perdu de son aspect primitif de costume d'opérette.

Enfin André, en classique tenue de cheval, fermait la marche, humant joyeusement l'air piquant du matin, enivré par la

splendide beauté du jour naissant. Il se balançait nonchalamment sur sa selle, insouciant, ignorant même le regard désapprobateur que Ben lui jetait à la dérobée.

La pleine lumière s'assombrit dans une multitude de clairs-obscurs caressants, veloutés, brun doré, comme les trois cavaliers pénétraient dans la forêt... Mystère... silence... le troublant appel de la nature sauvage.

La montée se fit tout de suite difficile et rude à travers les rocs et les arbres tombés; les poneys avançaient prudemment, une jambe l'une après l'autre, sur l'épaisse couche d'aiguilles de pins glissantes de résine. Parvenu à un tournant escarpé, Ben changea de direction et soudain commença à zigzaguer à flanc de montagne, s'arrêtant fréquemment pour laisser la vieille jument se reposer; puis lorsqu'il vit sa respiration s'écourter, ses flancs se couvrir de sueur, il sauta à terre, attacha les rênes au pommeau de sa selle, et continua à pied, marchant sans peine à pas longs et légers. La jument, tête baissée, suivait fidèlement derrière lui.

Ils arrivèrent bientôt à une sente de gibier, gardant encore en témoin silencieux l'empreinte de milliers de sabots disparus. Ici Ben s'arrêta, comme averti par son flair de chasseur, tourna d'abord à gauche, ensuite à droite, puis ayant discerné les empreintes fraîches d'un élan mâle dont le sabot avait creusé un sillon large et profond dans la terre humide, il remonta sur sa jument, attentif à tout ce qui les entourait, et s'enfonça résolument sur la piste qui devait les conduire au sommet de la montagne.

L'esprit de la forêt semblait avoir scellé les lèvres des trois intrus qui n'avaient pas échangé une parole depuis qu'ils avaient quitté le monde vivant — le camp qui reposait derrière eux dans la plaine ensoleillée.

L'ascension devenait de plus en plus difficile et les poneys luttaient péniblement pour avancer, dans la demi-lumière dorée.

XI

André suivait immédiatement l'impassible Ben. Au contraire, Mary, sitôt la piste trouvée, s'était attardée. Volon-

tairement, en dépit du puissant attrait qui la poussait en avant, elle demeurait maintenant en arrière, désireuse de laisser à André la chance d'apercevoir le premier gibier.

Très vite le chemin devint si apparemment impraticable que le jeune homme, après une courte hésitation, arrêta sa monture. Devant lui le sentier conduisait à un chaos de rochers humides et rendus plus glissants par le mince filet d'eau d'une source perdue dans les broussailles. De plus, le tronc d'un arbre renversé barrait la route.

Cependant, Ben continuait à avancer tranquillement, droit sur l'obstacle. Lorsque sa jument fut devant, il enferma ses côtes haletantes dans la tenaille de fer de ses jambes et, malgré son premier refus, il la força, renâclante, à tenter le saut. Ses pieds se dérobèrent sous elle : elle glissa, tomba lourdement. Elle fit encore un pénible effort pour se relever, mais elle retomba et ne bougea plus.

Ben avait sauté à terre, aussi rapide qu'un chat, quand il l'avait sentie tomber. Il la laissa un moment, la regardant avec son imperturbable calme. Puis il se mit à lui parler doucement :

— Un sale coup de ma part, hein! vieille Bess? Mais tu l'aurais pourtant sauté dans ton jeune temps! — Ses lèvres tremblèrent. — Allons, Bess, ohé! Hop!

La bête fit un nouvel effort et, soutenue par la poigne de fer, elle réussit à se remettre sur ses pieds. Le sang coulait de l'un de ses naseaux; une longue écorchure rouge rayait son flanc.

Ben caressa doucement la place veloutée, douloureuse, juste au-dessus des naseaux, flattant la jument en même temps de l'autre main et la rassurant comme il eût fait avec une femme effrayée :

— Elle comprend tout ce qu'on lui dit, — expliqua-t-il en se remettant en selle. Et ayant remis sa bête en marche, il disparut bientôt dans le fourré.

André demeura à la même place tant que l'autre fut en vue. Puis, serrant les dents, il enfonça ses talons dans les côtes de son poney, le poussant en avant.

Hamlet — c'était le nom que Mary lui avait donné — à cause de son caractère fantasque et mélancolique — était de tempérament fataliste plus encore que courageux. Sur les exhortations

répétées d'André, il fit un saut de côté et atterrit un pied sur le sommet glissant du rocher tandis que les autres s'enfonçaient profondément dans la boue. Ainsi posté il ne bougea plus, mais abaissa sa tête vers l'eau. André le frappa vigoureusement des talons, il donna un coup de rein et grimpa en s'aidant de son nez comme d'une cinquième jambe. Il tomba, se releva, retomba, se prit une jambe dans les branches de l'arbre, donna encore un effort. Et quand André ouvrit les yeux en lâchant le pommeau de la selle qu'il avait agrippé des deux mains, il se trouva en terrain sûr, sinon uni.

Tandis que lui et sa bête se reposaient, encore essoufflés de cette acrobatie équestre, Mary appela d'en bas :

— Dieu du ciel! Est-ce que vous êtes grimpé là-haut à cheval?

Il acquiesça d'un signe, encore un peu pâle mais souriant.

— Vous vous tuerez avant ce soir, — poursuivit-elle, — si vous continuez ainsi. Faites attention que les chevaux vous manquent au moment précis ou vous commencez à avoir toute confiance en eux.

Elle descendit de cheval et menant son poney en main elle marcha vers l'obstacle. Quand elle y fut, elle regarda André :

— Écartez-vous. Je vais conduire ma bête de l'autre côté de ce piège à ours.

Elle fixa les rênes au pommeau de la selle et, se tenant derrière le cheval, elle le cingla d'un violent coup de longe, en même temps qu'elle l'excitait de la voix. La bête, surprise, s'arrêta un instant cherchant un passage de sa tête allongée; puis délicatement, hésitante, elle enjamba, sauta, se retrouva enfin de l'autre côté de l'obstacle. André saisit les rênes et les maintint en attendant que Mary l'eût rejoint en s'aidant des mains et des genoux. Comme elle tendait la main pour reprendre les rênes, il la saisit et attira la jeune fille vers lui.

Gênée comme toujours lorsqu'elle se trouvait trop près de lui, elle prit le parti de rire en lui répondant gaiement :

— Au fait, il faut que je vous mette en garde, — dit-elle tandis qu'elle touchait sa haute botte de cuir de l'extrémité de son doigt ambré. — Faites attention à ne pas suivre Ben de trop près, car il y a une chose certaine, c'est qu'il serait tout prêt à se rompre le cou s'il était sûr que vous en feriez autant

derrière lui. Cela sent un peu son mélodrame, n'est-ce pas? Rien de plus vrai pourtant, croyez-moi.

Elle essaya de retirer sa main. Mais il la retint serrée dans la sienne. En même temps il se pencha en avant, passa l'un de ses bras autour des épaules de la jeune fille :

— Mary, je vous aime, je vous aime. Quand croirez-vous que je vous aime?

D'un mouvement rapide et souple elle se dégagea.

— Après le lunch, peut-être... après le lunch, — cria-t-elle, en riant. — Pour le moment j'ai trop faim!

La forêt s'éclaircit à mesure qu'ils montaient. L'air perdait sa douceur parfumée; et l'on pouvait déjà sentir la proximité de la neige. Des taches brillantes de fleurs sauvages d'une infinie variété s'étendaient multicolores, changeantes, mouvantes, dans les espaces libres qui semblaient des verrières ensoleillées.

— Oh! regardez! — s'écria Mary. — Y a-t-il quelque chose au monde d'aussi chic que la nature?... Je parle des détails.

Elle passa sa jambe par-dessus l'encolure de son poney et sauta à terre. Puis jetant ses rênes sur le pommeau de la selle, elle commença à cueillir des fleurs pour un bouquet.

— Regardez cette clochette bleue. Votre rue de la Paix la prend souvent comme modèle. Quelle délicieuse frange rose et mauve au bord et qui se fond si joliment avec le mauve et rose de l'intérieur! Quelle ravissante robe d'après-midi cela ferait! Et les mignons pistils sont en or. Ce serait pour les mules. Et ces petits lys si fragiles là-bas, à l'ombre du grand arbre. On les dirait d'ivoire satiné avec des cœurs d'or et une garniture de fine dentelle bleu mauve. Oh! admirez celle-là, je vous en prie!

Elle se courba pour la cueillir, et la tenant entre ses doigts joints :

— Remarquez ses cinq pétales à peine teintés et si délicats qu'ils semblent être des soupirs de rose. Puis le calice mystérieux dans sa pourpre sanglante. Oh! voyez-vous le pistil, tout au fond, recourbé en forme de lyre et du plus doux, du plus délicieux velours beige que j'aie jamais vu!

— La nature est le plus accompli des artistes, — dit André

en prenant la fleur et la forçant à s'épanouir. — Il y a beau temps qu'elle a eu le dernier mot.

Mary retourna à son poney et posant son bras sur le pommeau de la selle, subitement inquiète, elle chercha Ben des yeux. Elle sourit en le découvrant à travers les arbres à une petite distance. Parfaitement immobile sur sa selle, il semblait avoir été absorbé par la vie même de la forêt.

Voyant qu'elle regardait dans sa direction il leva le bras, désigna du doigt quelque chose en avant.

— Oh! Il a aperçu quelque grouse, — dit Mary gaiement. — Allons vite et tâchons d'en tirer une pour le lunch. Jetez vos rênes par-dessus la tête du cheval, André. N'ayez crainte, il ne bougera pas.

Dès qu'il l'eurent rejoint, Ben, sans tourner la tête, leur expliqua :

— C'est une vieille poule, là-bas. Mais les jeunes ne doivent pas être loin.

Il tira son revolver de l'étui qui pendait à sa cartouchière et visa un objet dans la broussaille, à une trentaine de mètres en avant. Mais, abaissant son arme, il se pencha sur sa selle pour l'offrir à Mary :

— Vous tirez?

— Non, pas moi. Je ne puis rien abattre au revolver, — déclara-t-elle, — vous, André, essayez.

Mais André secoua la tête :

— J'aurai sûrement le trac devant un jury aussi distingué.

Ben leva son revolver et, presque simultanément, fit feu, On entendit un battement d'ailes et une secousse dans la broussaille.

— Proprement enlevé la tête, — dit-il avec une évidente satisfaction, en même temps qu'il sautait à terre. — Maintenant il faut en abattre deux autres pour que chacun en ait à son appétit. Vous voyez le garnement qui picore près du tronc, là-bas?

— Non, — avoua Mary. — Le voyez-vous, André?

— Pas plus que je n'ai vu le premier, ni la vieille mère.

— Tout comme moi, — reprit Mary en riant. — Ils sont terriblement difficiles à voir, à moins que le regard ne tombe en plein dessus. C'est comme avec les modèles puzzles.

Une autre détonation, un autre battement d'ailes. L'oiseau fit quelques bonds, puis tomba, un petit tas gris brun et frémissant, mort.

— J'ai tiré un peu bas, cette fois, je crois. J'ai peur d'avoir un peu gâté la poitrine.

— Pftt! C'était un magnifique coup à cette distance, vous le savez bien, Ben, — déclara Mary. Et passant son bras autour des épaules du cow-boy, elle le fixa un instant de tout près, ses grands yeux sombres dilatés et le rouge montant à ses joues.

— Allons! Nous n'en sommes qu'à deux. Ça ne fait pas le compte, — déclara Ben.

Et André remarqua que tandis qu'il souriait en regardant Mary, son étrange physionomie s'était soudain adoucie jusqu'à prendre une expression presque entièrement humaine. Il souriait encore pendant qu'il poursuivait :

— Diable! Vous êtes comme mon vieux chien de chasse. Avec la première odeur de poudre vous devenez folle.

Un craquement se produisit tout à coup avec un grand bruit de battements d'ailes dans les branches et un lourd oiseau s'envola tumultueusement au-dessus de leurs têtes. Ils le regardèrent filer avec les sept ou huit jeunes qui l'avaient rejoint et, après une courbe dans le ciel clair, se poser de nouveau à terre.

— Occupez-vous des chevaux et du lunch. Moi je vais en chercher encore un ou deux autres, — cria Ben, et il s'éloigna de son pas léger et rapide.

André se mit en devoir de détacher un large sac à la panse bossuée qui était pendu au pommeau de sa selle.

— Pourquoi ne chassez-vous pas les oiseaux au fusil? — demanda-t-il à Mary, en faisant effort pour relâcher la courroie.

— Ben ne me permet pas de prendre mon fusil quand nous suivons du gros gibier. Cela fait trop de bruit. Et puis, ces pauvres petites grouses vous laissent approcher souvent à une portée de pierre. Mais avouez que Ben est un merveilleux tireur avec ce vieux revolver.

Cependant André parut s'absorber dans son travail et évita de répondre.

Ils firent choix d'un endroit sec et sablonneux, et près d'un

mince et rapide ruisseau, provenant de la fonte des neiges et qui coulait à demi caché sous l'herbe haute, ils commencèrent à préparer le feu. Jouant et se taquinant comme des enfants, ils construisirent le frêle édifice d'herbes sèches et de brindilles. Puis lorsque le feu enflammé se mit à pétiller, André s'en fut chercher quelques branches mortes.

— Vous n'allez pas mettre ce tronc d'arbre sur ce fragile petit feu pour l'écraser, homme brutal! — s'écria Mary voyant André revenir avec une énorme bûche dans ses bras. — Ben sera furieux.

— Vraiment, Ben sera furieux, — répéta André, imitant la voix de Mary et jetant la branche à terre en s'asseyant : — Eh! que m'importe que Ben soit furieux! Est-il mon maître ou... le vôtre?

— Mais oui, jusqu'à un certain point, — repartit-elle d'un ton sérieux. — S'il nous abandonnait ici, comment ferions-nous pour vivre, perdus dans cette solitude?

André prit la cafetière et alla la remplir dans le ruisseau. En revenant il s'assit à quelque distance de Mary, en silence. Mary se leva et vint s'agenouiller tout près de lui, puis, posant la main sur son genou :

— Allons, ne boudez-pas! — dit-elle en riant. — Vous ne voyez donc pas que cela m'enchante de vous voir bouder. Cela me fait penser...

— Vous fait penser à quoi? — demanda-t-il, les dents serrées et la saisissant brusquement par les deux bras.

— Eh bien! dites-le-moi, — fit-elle renversant légèrement la tête et le regardant de ses yeux à demi fermés, comme pour le défier.

— Oh! je vous aime! — cria-t-il avec une sorte de fureur. Et la serrant tout à coup contre lui, il baisa brutalement ses lèvres.

Mais d'un mouvement brusque elle lui saisit les pouces et se libéra sans qu'il fît, d'ailleurs, aucun effort pour la retenir de force. L'instant d'après elle était debout :

— Un baiser qui n'est pas rendu n'est pas un baiser, — dit-elle moqueuse. Et faisant un pas en arrière, le doigt sur les lèvres, elle ajouta : — Maintenant, attention. J'entends Ben qui revient.

— Et puis après? — demanda-t-il, la voix mauvaise. — N'êtes-vous pas libre? De quoi avez-vous peur?

— J'ai peur... je ne sais pas... de l'inconnu peut-être. Après tout il me reste toujours un peu étranger, cet homme.

Presque aussitôt Ben apparut, tenant dans sa main trois petites boules tièdes et douces, emplumées, aux têtes balançantes. Il les leva en l'air pour les montrer, puis il s'assit près du ruisseau et, en un tournemain, il les eut plumées et nettoyées. Pendant ce temps Mary était allée prendre du beurre dans l'un des sacs de selle. Elle le jeta dans la petite poêle chaude où il se mit à grésiller. Puis elle tendit la poêle à Ben qui y plaça les morceaux soigneusement coupés. André s'était mis à faire le café, se plaignant que l'eau « refusât de bouillir ».

Quand il eut mis presque tous les morceaux dans la poêle Ben prit entre le pouce et l'index les poitrines qu'il avait mises à part. Et faisant une place dans la braise, il les y jeta.

— C'est là manière de faire des Indiens. Cela se laisse manger ainsi. Essaierez-vous? Juste une bouchée...

Après le lunch — le meilleur qu'il eût fait de sa vie, assura sincèrement André, lui et Mary s'étendirent de tout leur long sur le dos, côte à côte, fumant leurs cigarettes dont la fumée montait, frêle et droite, ils regardaient le ciel à travers le dôme des arbres.

— Oh! ne bougeons pas, — dit André, respirant profonment et dans un parfait contentement. — On est trop bien ici.

— Non, ne nous en allons pas encore! — supplia Mary en se tournant vers Ben, qui déjà resserrait les sangles et préparait les chevaux.

— Bien sûr! Le monde doit demander la permission aux dames pour tourner, — railla celui-ci regardant Mary par-dessus son épaule. Et continuant ses préparatifs il poursuivit : — Si je chassais avec un homme, nous serions partis au point du jour, avec un biscuit en tout et pour tout dans notre poche, et nous ne nous serions même pas arrêtés pour le manger. Mais avec les dames c'est une autre affaire. Une dame doit avoir ses ceci et ses cela, et un cheval spécial pour transporter ses bâtons à lèvres et ses fers à friser, ses pots de cold cream et ses épingles à cheveux. Il donna un cran de plus à la

sangle du cheval d'André et conclut : — Mais voilà, sans les dames, plus rien pour vous secouer dans la vie. Nous autres hommes, nous n'aurions plus qu'à nous asseoir par terre où nous serions et à y rester jusqu'à ce que nous mourions... Hein? vous, le Français, n'ai-je pas raison?

XII

Après une demi-heure de montée, ils sortirent de la forêt dense; l'air ténu laissait déjà prévoir la neige proche; continuant leur ascension zigzagante, ils parvinrent bientôt à la limite de la végétation. Autour d'eux s'étendait une nature torturée et terrifiante, hérissée de rocs qui abritaient dans leur ombre triste de larges plaques de neige.

A mesure qu'ils montaient, le paysage se faisait plus désolé. Vers le sommet les sapins rabougris ayant subi les neiges et les tempêtes de longs hivers, s'aplatissaient dans des formes convulsées contre le sol rocailleux. Les poneys, la tête basse, leur longue queue ébouriffée rejetée et plaquée par le vent contre leurs flancs, n'avançaient plus que lentement.

Au sommet se déroulait brusquement un immense plateau gris et safran, perdu comme une mer morte. Parmi les rocs quelques fleurs pâles et presque écrasées luttaient pour leur vie; et, de temps en temps, un frêle oiseau brun s'élevait à leurs pieds, filait à ras de terre dans le vent.

L'horizon coupé seulement par les pics lointains, figés sur l'immense ciel bleu, semblait tirer et prolonger leurs regards au loin, vers l'infini.

Le soleil s'était noyé derrière les gigantesques nuées et toute la scène semblait voilée et irréelle. « C'est le purgatoire même », songea André.

Puis plaçant ses mains autour de sa bouche, en porte-voix :

— Regardez. C'est un Gustave Doré, — cria-t-il à Mary qui, son écharpe de laine enroulée autour de sa figure, l'approuva d'un hochement de tête sans l'entendre.

Ben fit signe qu'il était temps de reprendre la marche. Penché sur l'encolure de son cheval, le collet de sa veste de cuir décoloré levé jusqu'au chapeau, le regard fixé devant lui, il avança. Soudain il tira les rênes et sa jument s'arrêta.

Sans tourner la tête, levant rapidement le bras, il montra quelque chose en avant. Mary sauta aussitôt de cheval en passant la jambe par-dessus l'encolure. Elle lutta quelques instants impatiemment avec son fusil qu'elle n'arrivait pas à arracher de sa gaine à cause de sa nervosité. Elle y réussit enfin et courut aussitôt vers Ben qui se tenait maintenant près de sa bête, regardant toujours fixement une grande tache de neige qui se trouvait à deux ou quatre cents mètres — il était difficile d'estimer la distance dans l'atmosphère étrange. André, plus calme, inspectant le magasin de son fusil tout en marchant, les rejoignit.

Ils virent alors une forme mouvante, égarée et solitaire dans cet immense paysage et qui, ne suspectant pas leur présence, déambulait comme un fantôme le long d'une grande plaque de neige.

Se penchant et abritant sa bouche de sa main, Ben dit à l'oreille de Mary :

— Loup gris! Tirez maintenant! Il s'en va.

Mary assura son fusil sur son genou. Cependant, comme elle allait épauler, elle se ravisa, abaissa le canon de son fusil, tira vivement André par la manche et le fit agenouiller près d'elle :

— Tirez, — dit-elle en même temps. — Tirez, je veux que vous ayez la première pièce.

Mais André se récusa, voulant lui laisser le plaisir. Incapable alors d'attendre davantage la jeune fille épaula, tira. Ils virent la neige gicler sous la balle, entre les quatre pattes de l'animal, qui fit un bond, son corps en demi-arc, puis demeura un instant immobile, ne sachant d'où venait le danger. Profitant de son hésitation, André qui s'était couché, les deux coudes à terrre, tira à son tour. Cette fois la bête était atteinte. Ils la virent se retourner d'une secousse rapide et mordre sa blessure.

Mary tira une seconde fois. Le loup bondit en avant et disparut, tout à coup invisible, fondu et comme absorbé dans la grisaille du terrain. Mary sauta sur ses pieds, les narines dilatées, les yeux étincelants :

— Touché! Il est touché! Vite, allons-y! nous l'aurons! — cria-t-elle.

— Il est touché, ça pour sûr! Mais il court vers la crête

de rochers, plus d'un demi-mille en droite ligne. Quand nous y serons, il se sera coulé dans quelque trou parmi les rocs pour y crever. Bien malin qui pourra l'y dénicher.

Mais Mary n'écoutait plus. Elle courut vers son poney resté en arrière, sauta en selle et, bientôt suivie des deux hommes, galopa dans la direction où elle avait cru voir disparaître la bête. Quand ils arrivèrent, la jeune fille était déjà étendue sur une saillie de rocher, fouillant de son regard l'abîme vertigineux au changeant et prodigieux coloris.

— Eh! bien, avez-vous relevé des traces de sang — cria-t-elle en tournant et agrippant des deux mains les hautes bottes de Ben. — Je suis venue si vite que j'ai complètement oublié de regarder.

— Rien qui ressemble à des traces de sang, — répondit Ben avec son calme habituel. — Et si vous m'en croyez, vous feriez mieux... — Il s'interrompit, tournant vivement la tête. — Eh! mais, qu'est-ce que c'est?...

Un bruit de pierres bondissantes dans une dégringolade était nettement perceptible. Ils coururent le long de la pente vers le bord extérieur du précipice d'où le bruit était venu et là s'arrêtèrent, immobilisés tout à coup par un spectacle inattendu. A moins de cent mètres au-dessous de l'endroit où ils se trouvaient, deux magnifiques mouflons, aux énormes cornes recourbées jusqu'à pointer vers leur front, leurs pieds fins rapprochés, roidis sur une pointe de rocher, la tête levée, le cou tendu, immobiles eux aussi, regardaient fixement de leurs yeux d'agate les intrus.

André eut un soupir de tristesse, impressionné par l'émouvante majesté de leur présence, et tandis qu'il se courbait pour épauler, la détonation sèche du fusil de Mary retentit. L'un des animaux sauta en avant, et en deux bonds prodigieux, comme si ses jambes frêles eussent été des ressorts d'acier, il disparut par-dessus la barrière des rochers. L'autre frémit sur place, tendit le cou au-dessus de l'abîme, hésita et plongea à son tour. Il tomba comme une pierre, roulant longtemps, rebondit en tournoyant de roc en roc, disparut enfin d'une dernière chute lente dans l'abîme, toute la grâce délicate de son corps subitement détruite dans les grotesques soubresauts de la chute et de la mort.

Mary, André et Ben étaient restés, regardant, respirant à peine, dans une immobilité absolue.

— Mais pourquoi n'avez-vous pas tiré, André? — s'exclama tout à coup Mary, tandis que ses yeux devenaient sombres et que ses lèvres tremblaient. — Pour l'amour du ciel, dites-moi, pourquoi n'avez-vous pas tiré?

— Je n'ai pas pu... — un léger frisson passait sur son visage — ils étaient si beaux et vivants! et depuis la guerre je ne peux plus tuer... Dieu sait ce que je donnerais pour n'avoir pas tiré sur le loup... Mais il n'y a aucune raison pour que vous sentiez comme moi, — conclut-il avec un sourire.

Mary, sans l'écouter, poursuivit :

— Comment irons-nous chercher mon mouflon? — demanda t-elle anxieusement.

Ben, qui avait pris son fusil et était en train de le recharger, ne leva même pas les yeux :

— Vois pas exactement, — déclara-t-il mi-souriant et avec un ton de sarcasme. Ai pas remarqué d'aéroplanes par ici en passant, vous savez.

— Oh! Ben!... est-ce que vous ne pourriez pas?... est-ce que nous ne pourrions pas... descendre le chercher, dites?

— Pas sans ailes, — reprit Ben du même ton — pourquoi ne pas essayer. Il pourrait bien nous en pousser avant que nous soyons en bas. Seulement, elles ne nous aideraient pas à descendre... plutôt à faire notre entrée au ciel!

— Mais il faut que j'aie ma bête, Ben! — supplia-t-elle. — Oh! Ben, dites, est-ce que vous ne voulez pas y aller?

Il y avait un accent à la fois de détresse et de désir intense dans sa voix. Ben lui jeta un rapide regard entre ses paupières mi-closes, puis toujours avec le ton de sarcasme :

— Les cornes seront en miettes.

— Cela m'est égal, je les ferai arranger. Ben, voyons!

Il objecta encore :

— Et puis, la bête n'est pas grosse. Ça fera un pauvre trophée.

— C'est la plus grosse que j'aie encore tuée. Je vous en prie, mon petit Ben, oh! ne me laissez pas rentrer sans ma bête, dites!

Se rendant compte qu'elle avait les yeux pleins de larmes, elle saisit le bras de Ben et força l'homme à la regarder. Ils demeurèrent un moment silencieux, face à face. Enfin, d'un geste brusque, impatient, Ben se dégagea. Et sans autre parole, il commença ses préparatifs pour descendre.

En silence, mais avec fureur, il déboucla ses longs éperons d'argent, les posa à terre, jeta son large chapeau par-dessus. Puis d'un seul mouvement, il ôta son gilet de cuir.

— Oh! Ben, vous êtes un ange! — s'exclama Mary radieuse, en se rapprochant.

Brutalement, sans répondre, il s'écarta, il la fixa encore et ses yeux félins étincelèrent d'une sorte de haine, puis à grands pas, cherchant du regard le long de l'abîme une anfractuosité, une rupture dans le mur qui permît de descendre.

— Eh! Il n'est guère poli votre ami, — remarqua sèchement André, encore énervé de l'insistance de Mary, du danger inutile et sérieux que son caprice faisait courir à Ben.

— N'est-ce pas qu'il ne l'est guère! — approuva Mary négligemment — et un si mauvais caractère! Mais il fait toujours tout ce que je veux, en fin de compte.

— Toujours?

— Non pas exactement. Il ne faut pas exagérer.

— Mais savez-vous que vous n'auriez pas dû l'envoyer, il n'est plus tout jeune, — observa André avec une pointe de rancune féminine.

— Oh! Il est encore bien plus fort que nous deux ensemble. Allons, venez! Essayons de trouver un coin à l'abri de l'ouragan. Tenez, là, en bas, je crois que nous pourrons nous glisser entre les rochers.

Deux heures passèrent, puis trois. Ils parlaient peu, accablés, comme écrasés par l'immensité et la dureté de la nature environnante, pénétrés aussi par le froid vif.

— Je me sens, en ce moment, comme un minuscule insecte orphelin, — essaya de plaisanter André pour rompre le silence.

Serrée contre lui pour se réchauffer, Mary le regarda sans sourire, mais heureuse du confort de sa présence.

— Savez-vous, — confessa-t-elle, — que je regrette presque d'avoir tué ce mouflon. Mais c'est une sorte de passion qu

me transporte, un stimulant auquel je ne peux résister dès que j'aperçois le gibier... Non pas que le trophée compte pour moi, je n'y pense pas à ce moment. C'est quelque chose de plus profond, comme un instinct primitif qui se réveillerait en moi. Peut-être nos ancêtres éprouvaient-ils un sentiment analogue quand ils étaient en face d'un animal sauvage, c'était des deux côtés une question de vie ou de mort. Avez-vous jamais remarqué le tremblement qui agite un chien de chasse à la seule vue du gibier?... Bien! j'éprouve quelque chose du même genre.

— Oui, j'ai connu cela, une sorte d'ivresse, — répliqua André... — cela m'a passé... cela vous passera aussi.

Après une pause, elle reprit :

— Je ne sais plus si je suis encore en vie ou déjà morte. Je me sens horriblement raide et froide. Ne serait-ce pas terrible si les chevaux étaient partis?

— Voulez-vous que j'aille voir?

— Non, non, ne me quittez pas. Fumons plutôt nos dernières cigarettes et buvons les dernières gouttes de votre gourde, une gorgée par personne.

Il lui passa sa gourde. Pendant qu'elle buvait, il dit en souriant :

— Avec cette gourde entre vos mains vous faites un petit tableau charmant et burlesque à la fois. Cependant je vous ai toujours associée, dans mon esprit, plutôt avec des lys, des cygnes blancs, des étangs calmes...

— Alors, pour ne pas être désappointé, vous n'auriez pas dû venir à la chasse avec moi.

— Puis changeant de ton, elle reprit :

— Savez-vous que je commence à être inquiète de Ben. Je crois que j'éprouve un remords.

Il continua de plaisanter :

— C'est un sentiment si nouveau pour vous! Un véritable excitant. Cela doit vous plaire. Pourvu que vous n'y preniez pas trop goût. Vous avez assez d'occasions déjà sans en créer de nouvelles... par sport.

— Est-ce que vous croyez vraiment qu'il court un danger?

— Qui ça? Ben? Mais non. Il va bientôt venir et...

Presque au même moment, et comme pour lui donner

raison, un lointain « Hello! » parvint d'en bas et sur la droite. S'étant levés ils aperçurent Ben qui, semblable à une mouche, grimpait ou rampait contre la muraille de rochers. L'appel se reproduisit, puis la mince apparition disparut de nouveau derrière des rocs. Une autre interminable attente. Enfin la tête, le buste de Ben surgirent sur la crête. D'un élan l'homme se hissa, fut debout sur le plateau. Il dénoua aussitôt son lasso qui retenait un objet attaché à son dos et à bout de bras, fier et triomphant, il éleva la tête ensanglantée du mouflon, les cornes intactes.

Le crépuscule adoucissait déjà de ses voiles mauves le contour audacieux des crêtes lorsqu'ils atteignirent la limite des sapins. Contre l'avis de Ben qui voulait profiter des dernières lueurs pour avancer, ils s'arrêtèrent pour faire bouillir du café et manger les restes de leur lunch. Mary assura qu'elle défaillait de faim et de fatigue. Et avant qu'ils se remissent en marche, la nuit était tout à fait venue, les enveloppant d'une obscurité hostile et froide. La lune était cachée derrière une lourde brume. De temps à autre un grand frisson passait dans les arbres et quelques gouttes de pluie tombaient.

Ils ne pouvaient voir leurs propres mains, et ils s'acheminaient dans le poignant mystère de la forêt, en aveugles, un bras en avant pour se protéger le visage contre les branches cinglantes. Ben pressait sa jument, tandis qu'André suivait, fiévreusement sur le qui-vive, se demandant à chaque pas de sa bête si le prochain ne le précipiterait pas dans quelque abîme.

Depuis combien de temps marchaient-ils ainsi, sans voir, aucun sans doute n'aurait su le dire, quand la voix de Ben se fit entendre impérative :

— Ferions mieux de descendre. Nous avons perdu le sentier, et il y a là un précipice où il vaut mieux ne pas excursionner. J'avais bien vu, depuis un moment, que la vieille Bess avançait à regret.

Docilement ils descendirent, et conduisant leurs bêtes par la tête, continuèrent d'avancer, tâtant le terrain à chaque pas, glissant, se rattrapant dans le noir intense et velouté de la nuit comme dans un cauchemar.

— J'ai horreur de cela! — s'exclama Mary avec un rire

forcé. — Mon cheval souffle dans mon cou, quand il ne me fait pas tomber en me tirant en arrière — Elle poussa un nouveau cri. — Cette fois le voilà parti; il m'a arraché les rênes!

— Eh! bien, laissez-le aller, ce fou au cœur de poulet, — commanda Ben. — Au diable!... De toutes façons nous ne pouvons pas aller plus loin. Vous entendez cette chute d'eau, elle est à un demi-mille en dessous. Si le pied manquait, on irait en jolis petits bonds, comme a fait le mouflon, une demi-heure avant d'atteindre le fond. Nous allons camper ici. Rien d'autre à faire.

Ils construisirent un grand feu de brindilles et de grosses branches, et s'étendirent autour, sur la terre nue et froide, alternativement grillés ou gelés, dès qu'ils se déplaçaient.

Ben n'essaya même pas de dormir. De temps à autre il se levait, s'occupait du feu, puis reprenait sa place, couché sur le dos, les mains croisées sous sa tête, un air recueilli, mystique, répandu sur sa figure, ses yeux étranges fixés sur le brasier avec l'attentive concentration des félins.

« La plus triste physionomie au repos que j'aie jamais vue, se dit André à part lui. A quoi pense-t-il? Quelle a été sa vie? »

— Est-ce qu'il ne fait pas jour? — demanda Mary, se dressant soudain.

— Non, — répondit André, — pas encore, mais le ciel s'éclaircit, quelques-uns des voiles épais derrière les étoiles se sont évanouis. Regardez, voyez-vous le dôme du ciel? Il semble maintenant un peu plus lointain.

Peu après il faisait assez clair pour qu'on sellât les chevaux et à pied, pour se réchauffer, tous trois reprirent la direction du camp, ne se parlant guère, prêtant distraitement l'oreille aux aboiements des coyottes qui se répondaient de sommet en sommet, ou à l'appel amoureux d'un élan mâle, passionné, guttural, se terminant presque dans un rugissement.

Tout d'abord, ils atteignirent une verdoyante colline et remarquèrent les traces laissées sur l'herbe par des animaux qui s'y étaient couchés; le terrain avait été piétiné par des douzaines de pieds apeurés; une odeur de musc traînait dans l'air, et un craquement de branches leur révéla la fuite précipitée de la bande qu'ils venaient de déranger. Parvenus

au sommet de la colline ils aperçurent, en dessous, dans la vallée, un second troupeau d'élans, protégés par la couleur de leur pelage qui fondait leurs fines silhouettes dans le gris vert de l'herbe et du feuillage.

— N'est-ce pas un peu émouvant de voir ces animaux broutant, paisibles, confiants, dans ce désert, presque séparés du monde? — remarqua André d'une voix respectueuse. — Cela a quelque chose de divin qui sent la grâce de Dieu.

Mais Mary, fatiguée, irritable, n'était pas d'humeur sentimentale :

— Il y a un magnifique élan, — répondit-elle, — derrière ce groupe de sapin, là-bas. Voyez-le avec son cou noir, frottant ses bois contre le tronc d'un arbre. Je ne peux comprendre comment ils réussissent à courir si vite avec cela, au milieu des forêts.

Il faisait grand jour quand ils arrivèrent au camp. Le soleil commençait juste à poindre au-dessus des collines, faisant étinceler les longues herbes parfumées de fraîche rosée.

XIII

Le cuisinier du camp, Lohengrin — ainsi baptisé par Mary à cause de sa barbe et de ses yeux bleus un peu niais — qui préparait le breakfast, clama plusieurs appels joyeux lorsqu'il entendit les chevaux qui éclaboussaient l'eau de la rivière. Mais la fatigue de la nuit pesait probablement sur les trois voyageurs qui rentraient, car aucune réponse ne vint.

Ben était monté en croupe, sur le cheval de Mary, pour passer le ruisseau et avait entouré d'un bras la taille de la jeune fille pour se maintenir en selle. En arrivant près du feu, il sauta lestement à terre, et tendit ses bras à Mary qui, lasse et raide, se laissa glisser et emporter comme une enfant. Il parut à André que Ben la gardait un peu plus longtemps qu'il n'était strictement nécessaire contre lui. Et il tourna machinalement la tête éprouvant une désagréable impression à les voir ensemble.

— Breakfast est servi, — annonça bruyamment Lohengrin, et regardant Mary d'un air complice avec un doux sourire, il ajouta :

— Attention! Quelque chose... Grosse suprise pour vous!

Puis il reprit son travail avec un sourire doux et gêné. Mary coupa court :

— Mais je ne veux aucune surprise. Je veux le même vieux café avec les mêmes crêpes que d'habitude. Mais le café, surtout, le café!...

Elle ramassa une tasse de terre et la tendit :

— Dépêchez-vous, pour l'amour de Dieu! Je donnerais ma vie pour une tasse de café. Et je n'ai plus même la force de soulever la cafetière toute seule.

André avait jeté son chapeau à terre, et, ayant passé la main dans sa chevelure ébouriffée, il s'était assis, les jambes croisées. Il regardait Mary.

Debout, les traits durcis par le grand air, la figure comme flétrie par la fatigue, les cheveux tirés en arrière en une grosse natte qui tombait, mal attachée, jusqu'à sa taille, elle n'avait plus aucun souci de coquetterie, toute la pensée tendue vers ce qu'elle désirait.

« Elle n'est même pas jolie, ce matin, — songea-t-il. — Et pourtant je ne l'ai jamais autant aimée. »

Pendant qu'il s'absorbait à la contempler, il vit ses yeux devenir soudain étrangement fixes et la couleur s'effacer de ses joues. Un tremblement agita son bras et fit jaillir le café brûlant de la tasse sur sa main. Elle poussa un cri de douleur et lâcha la tasse d'étain qui tomba bruyamment à terre.

« Elle se trouve mal de fatigue », pensa André. Et comme Mary, les yeux grands ouverts, regardait avec étonnement derrière lui, instinctivement il jeta un regard par-dessus son épaule tout en s'élançant pour la retenir.

Massif, grave, Miller se tenait immobile à l'entrée de la tente de Mary. Il s'avança sans presser le pas, la main tendue, un cordial sourire éclairant ses traits accusés.

— Eh! bien, Mary. Vous ne pensiez pas que je viendrais, hein? — s'exclama-t-il avec un entrain à peine forcé. Puis se tournant vers André : — Comment allez-vous, monsieur? C'est pour moi un plaisir inattendu...

Il secoua la main d'André à plusieurs reprises et avec la chaleur et la dignité professionnelles du politicien.

André, pourtant, éprouvait l'impression désagréable d'un

facteur qui aurait eu un rôle à jouer dans une pièce absurde.

Mary s'était assise à terre, le dos contre un tronc d'arbre. Après un moment, elle se pencha en avant, écarta de ses deux mains les cheveux de son front :

— Donnez-moi du café, pour l'amour du ciel! — s'écria-t-elle. — J'ai vraiment cru que j'allais me trouver mal. Après la nuit que nous venons d'avoir, cette charmante surprise! C'est vraiment trop pour moi, — ajouta-t-elle en relevant la tête et en essayant bravement de plaisanter.

Miller s'était assis pour prendre sa part du breakfast. Très maître de lui, empressé, plus animé qu'André ne l'avait jamais vu, il passait les assiettes, aidait à retourner les crêpes, agenouillé dans les cendres, versait le café dans les tasses, ouvrait, avec son couteau de poche, la boîte de lait condensé, se rendait utile de mille manières, s'appliquant surtout à entretenir un semblant de conversation.

Mais quelque chose d'oppressant semblait flotter dans l'atmosphère. Même Lohengrin, derrière des bûches rougeoyantes, montrait un dos tendu, plein d'appréhension. Mary, les yeux cernés, mangeait peu et visiblement avec effort.

« Elle n'a pas faim, elle est trop fatiguée », se disait André, renfermé en lui-même, mâchant ses aliments en silence, les yeux fixés à terre. Cependant, depuis un instant, surtout depuis qu'il avait été témoin du trouble singulier de Mary, la même question qu'il s'était posée tant de fois déjà dans le crépuscule de sa conscience, se présentait de nouveau et avec une acuité soudainement presque intolérable. Un lourd, poignant soupçon, s'insinuait, s'emparait de son esprit, gonflait son cœur, vivait en lui.

Ben, qui au premier coup d'œil et de loin avait reconnu le sénateur, s'était éloigné avec les chevaux au lieu d'aller à sa rencontre. Il s'attarda à retirer les harnais et à panser ses bêtes avant de les conduire à la rivière puis à la prairie, où étaient les autres. Enfin il revint, de la démarche et de l'air d'un chien de garde qui a flairé l'ennemi et qui marche, tête baissée et les crocs en avant, à sa rencontre. Il se dirigea vers Mary et s'assit en silence auprès d'elle.

— Eh! bien, mon ami, comment êtes-vous cette année? — demanda Miller qui prononça cette très simple phrase du ton

grave et légèrement emphatique qu'il réservait généralement à ses discours publics.

— Mais à peu près de même. Rien de changé! — répondit Ben lentement, avec une parfaite placidité et paraissant ne pas voir la main que Miller lui tendait et en prenant la bouilloire du café qui se trouvait près de lui.

Sans insister ni se laisser démonter, le sénateur expliqua à Mary qu'il avait été amené dans le voisinage par sa campagne électorale et qu'il avait tout à coup pensé qu'il pourrait se donner un congé!

— Fort heureusement, les nouvelles vont vite dans cette partie du monde, — ajouta-t-il. — Je n'étais pas depuis vingt minutes à Silver Snake que je savais déjà que vous aviez établi votre camp à Cristal Creek. Et ma chance a voulu que Joe l'Indien se trouvât précisément dans la ville pour m'y conduire. Vous souvenez-vous de lui, Mary? Il est venu avec nous, il y a trois ans.

«... Il est venu avec nous il y a trois ans », se répéta intérieurement André, tandis que chaque mot semblait lui donner un coup au cœur.

Mary posa son assiette vide à terre. Et, se redressant, elle appuya son coude sur le tronc d'arbre, abritant ses yeux avec sa main :

— Attendez... — chercha-t-elle un instant. — Oui, au fait, je me rappelle. Et c'est lui qui vous a conduit ici?

Miller reprit des haricots noirs et, d'un geste lent, compassé, les saupoudra de sel et de poivre. En même temps ses yeux malins de myope jetaient, de droite à gauche, des regards aigus comme des traits.

— Nous ne nous sommes arrêtés qu'une nuit en route, — poursuivit-il enfin, — mais il fallait un homme avec du sang indien pour suivre votre piste sans nous mettre en défaut. Nous avons flairé votre gîte hier soir. Mais la nuit est venue trop vite et nous avons dû renoncer à vous y retrouver.

Pendant qu'il parlait encore, André s'était levé. Il s'inclina avec cette exquise, un peu cérémonieuse politesse qu'il gardait en toutes circonstances et s'adressant à Mary :

— Je suis parfaitement restauré maintenant, — déclara-t-il en souriant, — et si vous le permettez, je vous quitterai pour

aller, comme un bon animal fatigué, que je suis certainement, faire un somme.

Mary leva la tête, rencontra les yeux d'André un instant, puis se détourna. André parut hésiter. Mais il se dirigea, sans rien ajouter, vers sa tente.

A l'abri des regards, il se jeta sur son lit. Il se sentait abattu par la fatigue physique et plus encore par un sentiment nouveau de malaise et d'insécurité. Il demeura étendu sur le dos, les mains croisées derrière la tête, le regard fixe, les sourcils froncés, jusqu'à ce que le sommeil de la jeunesse, irrésistible, profond, le saisît d'un seul coup.

XIV

Il pouvait être midi et le soleil était haut sur les crêtes neigeuses, quand André s'éveilla soudain, comme il s'était endormi, avec l'impression de sortir d'un cauchemar. Il s'assit, rejetant ses rudes couvertures, car il commençait à faire chaud.

Aucun autre bruit ne lui parvint que celui de l'eau bondissante sur les roches.

Un moment il demeura songeur, tandis que ses yeux, sous ses sourcils barrés, reprenaient la même singulière fixité qu'avant son sommeil. Mais, très vite, avec un sursaut, il se leva, écarta les panneaux de toile qui fermaient l'ouverture de la tente, et debout à l'entrée, regarda.

Tout au bas de la prairie, dans le plein soleil, les chevaux broutaient, petites taches brunes et mouvantes sur le vert tendre de l'herbe. André reconnut la vieille Bess à l'éclat de sa longue queue fouettant l'air dans le soleil.

Tout près, à l'ombre des arbres, Lohengrin, le cuisinier, accroupi sur un talon, à la manière des cowboys, épointait tranquillement une baguette.

André enjamba les cordes des tentes et l'appela :

— Eh! Dites-moi. Y a-t-il de l'eau chaude de votre côté?

Lohengrin montra silencieusement de son bâton la bouilloire enfumée qui laissait échapper des buées de vapeur :

— A votre service, — déclara-t-il du ton le plus aimable, mais sans se déranger.

André emporta le lourd ustensile jusqu'à sa tente et par-

tagea l'eau, sur laquelle flottaient des cendres et une couche légère de graisse, entre un tub de caoutchouc et une cuvette de fer émaillé, bossuée. Puis il alla remplir de nouveau la bouilloire dans l'eau jaillissante de la rivière, la releva d'un effort contre la puissance du courant et se dirigea d'une démarche hésitante, — à chacun de ses pas l'eau claire inondait les flancs bombés et noircis du récipient — vers le feu tandis que Lohengrin continuait d'affiler son bâton en sifflant. Il raccrocha enfin l'ustensile, éclaboussant la braise crissante et crachant :

— Où sont donc les autres? — interrogea-t-il. — Je ne vois personne.

— Ben doit être quelque part, en bas, à dormir près des chevaux. Ils s'entendent ensemble ceux-là, comme la congrégation des Anciens à *Salt Lake City*, — répondit Lohengrin avec son doux sourire. — Pour le sénateur et Miss Mary, ils sont partis là-bas, sur la colline par derrière.

André regarda dans la direction que l'homme indiquait du pouce par-dessus son épaule, et l'expression de son visage changea subitement comme vidée d'un coup de toute expression.

— Quand sont-ils partis? — demanda-t-il négligemment.

— Oh! Presque aussitôt après breakfast, pendant que vous dormiez.

André crut voir une lueur de moquerie dans les yeux bleus de l'homme. Mais celui-ci s'était déjà remis à tailler sa baguette.

André rentra sous sa tente, fouilla sa cantine jusqu'à ce qu'il eût trouvé un miroir à barbe qu'il suspendit à un arbre en dehors. Puis il commença à se raser avec un soin minutieux, ce qui ne l'empêcha pas de se couper à deux reprises et d'être contraint de s'arrêter pour étancher le sang avec de l'ouate. Après son bain, il s'habilla sans hâte et choisit un grand foulard de soie bleu et rouge neuf pour le nouer autour de son cou. Enfin prêt, il sortit, les mains dans ses poches et se dirigea vers l'endroit où devaient se trouver Miller et Mary.

« Ils n'ont pu traverser le torrent à pied, songea-t-il. Ils sont certainement sur cette rive. »

Il continua à avancer à travers l'herbe haute de la prairie. Bientôt il remarqua un long sillon qui coupait sa route dans

une direction oblique. Les têtes lourdes des foins sauvages gisaient à terre, foulées et brisées. Il changea de direction et suivit la piste fraîche jusqu'à ce qu'il reconnût les traces de gros gibiers. Des pas en sens opposés indiquaient que les animaux avaient habitude de suivre ce raidillon pour venir boire à la rivière. André, tout en marchant, éprouvait un double sentiment de désappointement et de curiosité, lorsque à un tournant, entre deux grands rochers, il se trouva subitement en face de Ben.

Grand, droit, très pâle et parfaitement immobile, le cowboy semblait barrer la route. Avec son ouïe rendue plus sensible par l'habitude d'interpréter tous les bruits de la nature, il avait été averti depuis quelque temps déjà de la venue d'André. Son large chapeau et ses lourds éperons d'argent étaient à terre près de lui. Il se tourna à peine, et de sa voix lente, basse, habituelle :

— Vous cherchez Miller et Mary? — demanda-t-il. Et sans attendre la réponse, il continua : — Ils étaient ici il n'y a qu'une minute, en quête de grouses. Ils doivent être en train de redescendre.

— De quel côté? — insista André qui connaissait maintenant assez l'homme pour avoir remarqué le signal de danger dans son regard aigu et froid.

— Continuez la sente sur laquelle vous étiez avant de tourner pour venir ici. Allez droit devant vous jusqu'à ce que vous tombiez sur une large piste. Là, vous devrez les voir.

Sans en dire plus, il tira de sa poche sa blague à tabac, son papier à cigarettes, en détacha une feuille qu'il colla à sa lèvre; puis il se mit à rouler une cigarette entre ses doigts agiles.

— Ils sont sur le chemin que nous avons pris pour venir ici. — dit-il encore. — Ils ne doivent pas être tellement loin.

Et il serra les cordons de sa blague, tirant un bout d'une main tandis qu'il retenait l'autre entre ses dents aiguës et serrées.

André avait été certain, dès les premiers mots, que Ben ne disait pas la vérité. Il s'appliqua pourtant à ne rien laisser paraître de sa méfiance. Seule, l'exagération de son accent français aurait pu trahir l'effort qu'il faisait pour se contrôler.

— Je vais essayer de les trouver, sans me perdre à mon tour.

Alors, vous dites, il n'y a qu'à prendre le sentier quand je le rencontrerai?

Tournant les talons, il suivit le chemin indiqué. Mais après quelques pas, il s'arrêta pour ramasser un morceau de quartz étincelant qu'il regarda un instant avant de le jeter. Lorsqu'il eut rencontré le sentier, il le suivit jusqu'à ce qu'il fût assuré d'être hors de portée de vue et d'oreille. Alors il se retourna et commença à monter, faisant un large détour, à flanc de montagne.

Des arbres tombés, des pentes abruptes; des rochers, des buissons, lui barraient la route à tout instant, déchiraient ses vêtements ou ses mains. Il avançait si peu qu'il désespérait presque d'atteindre jamais son but lorsqu'il se trouva tout à coup devant un layon qu'il suivit.

Glissant à tout instant, tombant sur les mains ou sur les genoux, accrochant ses pieds aux troncs et aux rocs cachés sous des lianes, se relevant en s'aidant des branches, il lutta aveuglément, obstinément, en proie à cette angoisse intérieure, aiguë qui le poussait il ne savait où.

— Où les animaux ont passé, je puis bien passer aussi, — répétait-il machinalement en continuant son ascension.

Bientôt le layon devint moins touffu et coupa un second layon obliquement. André eut aussitôt la certitude, une certitude irraisonnée qu'il était cette fois sur la bonne piste, car ne pouvant voir les cimes des montagnes qui lui étaient cachées par les arbres, il ne lui était plus possible de s'orienter. Il traversa une longue bande de terrain recouvert d'herbes et de broussailles que sillonnait un mince ruisseau. Sur les bords se marquaient de nombreuses traces fraîches. Une femelle d'élan avec ses larges sabots fondus, profondément enfoncés, s'était arrêtée à cette place pour boire; à côté d'elle, se trouvait un faon reconnaissable aux empreintes plus petites et plus légèrement marquées. Un peu plus loin se précisaient les pieds frêles et pointus d'une biche qui s'était arrêtée un instant avant de bondir sur l'autre rive du ruisseau. La terre était coupée et comme rendue floconneuse par les pieds tumultueux de toute cette vie qui s'était évanouie. Ces traces, pourtant, ne firent à ce moment que peu d'impression sur André. Il continua à avancer jusqu'à un endroit

où le ruisseau se resserrait, rendant la traversée facile.

Ce qu'il découvrit là l'arrêta net.

Un homme avait traversé ici même, très peu de temps auparavant, laissant des empreintes larges et profondes dans la boue, et une femme l'accompagnait. Assurément, ce ne pouvait être que celles d'une femme, ces traces comparativement étroites et petites, près des autres. André ralentit sa marche, la tête baissée vers le sol et le cœur battant.

Bientôt il rencontra un arbre tombé, dont le tronc énorme obstruait la route. Aucune trace sur le terrain rocheux n'indiquait plus le chemin qu'avait pris le couple. Instinctivement André tourna la tête à droite et, après un moment de recherche, remarqua de nouveau les traces parlantes dans l'herbe, foulée et flétrie par le passage de pieds humains.

Tout en ce lieu était si parfaitement tranquille que, s'il arrivait à André de poser le pied sur une branche sèche, il retenait sa respiration et s'arrêtait pour écouter. Mais aucun son ne lui parvenait.

Il arriva enfin à un chaos de rochers et à travers les crevasses il entrevit une petite vallée abritée et herbeuse. Le soleil brillait à travers les arbres silencieux. Il se glissa, retenant son souffle, tous ses sens en éveil, à l'abri des rochers, sous le couvert des broussailles.

A cinquante pas en avant, Miller était étendu à terre, les épaules contre un tronc abattu. Et, près de lui, contre lui, la figure appuyée sur sa poitrine, sa lourde chevelure noire défaite et répandue sur l'étoffe rude du veston gris, ses longs cils abaissés. Mary dormait profondément.

Il tenait la jeune fille serrée dans son bras droit. De son autre main, il jouait avec le sable et les aiguilles de pin dont il prenait une poignée qu'il laissait filtrer entre ses doigts, puis en reprenait une autre qu'il laissait couler dans le même geste inconscient et sans cesse répété. Son regard était fixé par-dessus les cimes des arbres, vers les plus hauts pics qui barraient l'horizon.

Le spectacle parut enlever toute conscience à André. Il lui sembla qu'il en était comme pénétré. Après un temps, dont à aucun moment il n'aurait pu évaluer la durée, il se retourna, s'en alla lentement, donnant toute son attention,

comme en venant, à ce qu'aucun bruit ne pût surtout révéler sa présence.

Sa première reprise de conscience fut une impression de calme, d'un calme singulier, maladif, comme d'un arrêt net de toute sa vie. Puis il commença à s'interroger :

« Comment se faisait-il qu'il éprouvait si peu de douleur? Ainsi le coup qu'il avait sans cesse redouté au plus profond de lui-même l'avait frappé... Et quelle chose curieuse! Voici qu'il ne souffrait pas, absolument pas! En était-il donc toujours ainsi?... »

Le sentiment de la réalité maintenant, lui revenait par degré.

« Ne plus penser, ne plus voir, me cacher quelque part... fermer les yeux, dormir, m'étendre, songeait-il encore. Oui, c'est cela! »

Il avait complètement perdu son chemin, voulant seulement s'éloigner comme une bête blessée recherche le silence d'un abri.

Finalement il trébucha, se laissa aller à terre, enfonça sa tête dans l'herbe haute.

Un peu plus tard, Miller sortait seul de l'abri des rochers et commençait à descendre. Il marchait lentement, la tête inclinée sur sa puissante poitrine.

Brusquement, il ralentit encore son allure, s'arrêta net, se courba, le regard tendu vers le sol.

C'étaient bien là, certes, ses propres empreintes, et celles de Mary. Ici elle l'avait suivi pendant qu'ils marchaient en file indienne... Mais ces autres empreintes qui provenaient d'une chaussure d'homme, aux bouts carrés et portant des clous au talon, qu'est-ce que cela voulait dire? Et l'homme n'avait laissé de traces que dans une direction!... Évidemment il les avait suivis, lui et Mary, jusqu'en haut, mais il n'était pas redescendu. Où donc était-il allé?

Miller regarda attentivement autour de lui, puis demeura un moment parfaitement immobile, écoutant. Pas un son nulle part. Les rayons du soleil, qui commençait à descendre vers l'ouest, filtraient à travers les branches.

Il revint en arrière par le même chemin qu'il avait déjà

suivi. Quand il rencontra le sillon, il coupa à travers la prairie qui conduisait à la ligne de rochers. Il s'agenouilla, sépara avec ses deux mains les hautes herbes et du regard interrogea de nouveau le sol.

Oui, c'était bien les empreintes des mêmes chaussures aux bouts carrés, aux talons garnis de clous de cheval. Ce n'était pas celles d'une botte de cowboy, dont les talons hauts laissaient une trace étroite et plane.

Mais d'ici, où donc l'homme était-il allé? Sûrement pas là-haut. Alors il devait s'être éloigné tout droit, à flanc de montagne. Oui, de distance en distance, l'herbe était froissée, des brindilles brisées... Pourtant il ne pouvait pas rentrer au camp par cette route. Il se perdrait dans cette broussaille impénétrable ou bien il serait arrêté par des barrières de rocs pendant des heures. S'il était pris par la nuit, il pourrait bien ne jamais revenir au camp...

Miller s'arrêta complaisamment à cette pensée.

Puis, brusquement, il abandonna la piste et recommença à descendre. Son parti désormais était pris. Pas une minute il ne songea à consulter Mary. Il l'avait laissée dormant profondément comme un enfant. A quoi servirait-il de lui parler de tout cela maintenant?

Un obscur sentiment d'irritation contre elle commença de poindre, s'attisa, s'enflamma tout à coup dans son esprit. Il n'eût pu formuler aucun grief précis. Une chose était certaine pourtant : on l'avait rendu ridicule. C'était là le fin mot, le résumé de la situation. Sa vanité exaspérée était blessée au vif.

Mais il trouverait le moyen d'en sortir. Certes, il avait traversé plus d'une difficulté dans sa vie à cause des femmes, et n'avait-il pas toujours réussi à s'en tirer? Seulement autrefois ce n'était pas si important, et maintenant la situation était totalement différente. Il était aujourd'hui à un point critique de sa carrière...

André parlerait, naturellement. C'était un Français, il dirait tout ce qu'il savait... à moins, cependant, qu'on pût trouver quelque moyen de lui sceller la bouche. Que savait-il au juste? Ou que pensait-il savoir? Allons, il faudrait découvrir tout cela en temps utile, après être rentré au camp.

Cependant, ses pensées prirent une nouvelle direction.

André aimait Mary. Cela ne faisait pas de doute. Il y avait beau temps qu'il s'en était aperçu à Washington. André était jeune, passionnément amoureux et... libre, libre d'épouser Mary...

Plongé dans ses réflexions, Miller descendait lentement le sentier rocailleux. Soudain il releva la tête et pressa son allure.

Lorsqu'il sortit enfin des rocs et broussailles de la forêt et atteignit la prairie où se trouvait le camp, personne n'était en vue que Ben. Le dos tourné, le cowboy caressait et flattait le cou, les naseaux de sa jument préférée. Miller alla directement à lui, avançant à grandes enjambées, à travers l'herbe.

— Eh! Ben, — cria-t-il dès qu'il fut à portée de la voix. — J'ai reçu de mauvaises nouvelles. Voyez, plutôt.

Et il lui tendit la feuille jaune d'un télégramme ouvert.

— Comment avez-vous fait pour qu'on vous apporte un télégramme ici? — interrogea l'autre sans bouger.

— Bien sûr que je ne l'ai pas reçu ici. J'en ai trouvé une demi-douzaine qui m'attendaient à *Silver Snake*. Je ne les avais pas encore ouverts, parce que je savais que si je les ouvrais, quelque chose comme cela m'arriverait. Je voudrais, pour Dieu, n'avoir pas ouvert celui-ci. Tenez, lisez ça.

— Vous savez pourtant bougrement bien que je sais pas lire! — s'exclama Ben. Et il enfonça son large chapeau, déteint par toutes les intempéries, jusque sur ses yeux. Puis, sans plus faire attention au sénateur, il continua de flatter l'encolure de sa bête.

— Eh bien! c'est pour me dire... — commença Miller en approchant la feuille de ses yeux.

— Mais qu'est-ce que vous voulez que ça me foute, ce que ça raconte? Allons, allez-y. Qu'est-ce que vous me voulez?

— Eh! mais, vous avez l'air assez mal embouché, dites-moi. Est-ce que ce sont vos aventures de la nuit dernière?... Après tout, vous avez raison. Vous vous fichez de ce que dit le télégramme, mais moi, il faut que j'aie quitté le camp dans vingt minutes. C'est ça que je voulais vous dire. Il faut que j'attrappe le Proctor Ranch, de l'autre côté de la montagne, pas trop tard, ce soir. De là, bonsoir, je pourrai continuer tout seul.

Ben garda le silence. Le dos toujours tourné, il appuya ses coudes sur l'encolure de la jument et regarda au loin vers la vallée.

Miller fit un pas en avant.

— Hein, c'est vraiment trop de déveine que Joe l'Indien ait filé. Mais il a filé. Et vous savez bien qu'il n'y a personne ici qui soit capable de tenir la bonne route à travers les montagnes pendant la nuit.

Ben demeura impassible, tellement immobile qu'on aurait pu croire qu'il avait même cessé de respirer.

Le sénateur fit un autre pas en avant et tira un paquet de dollars de sa poche.

— Allons, je vois ce qui en est, — continua-t-il avec rondeur. — Vous êtes éreinté de votre mauvaise nuit et vous n'en pouvez plus. Je n'insisterais même pas si ce n'était pas pour moi une question de vie ou de mort. Naturellement je ne voudrais pas vous causer ces ennuis sans compensation. Tenez, prenez ces cinquante *bobs* et dites que c'est chose faite.

Ben ne fit aucun mouvement pour prendre l'argent que lui tendait le sénateur. Mais après un silence, il demanda lentement :

— Avez-vous dit adieu à Mary?

— Non. Pourquoi? Je n'ai ouvert le télégramme qu'une fois en bas. Je vais lui laisser un mot. D'ailleurs elle sera probablement ici avant que nous ne partions.

Ben inclina la tête jusqu'à ce qu'elle touchât ses bras croisés et garda le silence.

— Eh! bien! C'est décidé? Vous venez? Tenez, prenez donc ça, voyons. — Il toucha le bras de Ben avec la main qui tenait le paquet de billets.

— Ca va! — répondit enfin Ben, toujours de sa voix grave et lente. — Mais gardez ça. Je ne veux pas de votre argent. Je vous mettrai sur votre route et vous arriverez... où vous devez aller, je vous le garantis. Votre selle est près de votre tente, apportez-la ici.

Il se dirigea vers le groupe des chevaux, fit tourner son lasso et attrapa d'abord, d'un mouvement assez rude, celui de Miller qui avait essayé de fuir. Il choisit pour lui-même le plus lourd des chevaux de bât. Il ramena les deux bêtes vers

la tente où se trouvait tout l'assortiment des selles, brides, éperons et couvertures; quand il les eut harnachées, il jeta un regard rapide, aigu autour de lui et se glissa doucement sous le couvert où il avait installé son propre fourniment. Il prit sa ceinture cartouchière et son revolver, en vérifia le barillet, y plaça six cartouches neuves, le referma. Puis il ceignit et boucla la cartouchière autour de sa taille.

XV

Depuis longtemps déjà la lune haute et pleine par-dessus les montagnes, baignait de sa lumière calme l'étroite vallée, quand André fit son apparition à la lisière du camp. Devant la flamme dansante qui accusait fantastiquement les silhouettes, Mary et Lohengrin étaient assis. Ben était complètement étendu immobile, la face cachée dans ses bras croisés et contre terre. Ses éperons d'argent, qu'il n'avait pas encore enlevés, brillaient au reflet du feu. Dès qu'André fut à la portée de sa voix, Mary le héla joyeusement.

— Hello! J'ai été mortellement inquiète de vous, où étiez-vous fourré? Nous vous avons gardé à souper. Mais je ne sais pas si vous le méritez.

Cependant, sans paraître l'entendre, il se dirigea d'une démarche lasse vers la rivière, et s'agenouillant il commença de baigner ses mains ensanglantées et l'une de ses joues que coupait une profonde écorchure. Personne n'essaya de rompre le silence. Lorsqu'il eut terminé, André, sans regarder les autres, se dirigea vers sa tente. Mais avant d'y entrer, il s'arrêta et se retourna. Mary s'était déjà levée et avançait vers lui de sa démarche rythmée. Tandis que tête nue, les lèvres serrées, mortellement pâle, il la regardait venir, il sentit son cœur se serrer et il éprouva un horrible vertige.

Elle marcha droit vers lui. Il l'attendit, l'œil mauvais, dans un silence hostile. Quand elle fut près de lui, elle s'arrêta :

— Qu'y a-t-il? — demanda-t-elle, ayant discerné dans la lumière blanche, étrange la contraction de ses traits.

Il continua à la regarder dans la même immobilité haineuse.

— Voyons, parlez-moi. Qu'y a-t-il? — répéta-t-elle en posant sa main sur son bras.

Mais il eut un recul de tout le corps. Et se courbant, il pénétra sous la tente où il resta un moment debout, indécis. Enfin il s'assit au bord des couvertures en pile. Elle hésita un instant. Se décidant enfin, elle le suivit. A l'intérieur, elle resta debout dans l'étroit espace libre, tâchant de revoir l'expression de son visage.

— Miller est parti, — annonça-t-elle du ton qu'elle aurait pris pour annoncer une nouvelle sans importance.

André inclina un peu la tête, gardant toujours le silence.

— Il m'a laissé une note singulière... et à laquelle j'avoue ne pas comprendre grand'chose... Dites-moi, lui avez-vous parlé? L'avez-vous vu avant mon retour?... avant qu'il ne parte?...

Elle avait d'abord parlé affectant l'indifférence, mais en dépit d'elle-même, sa voix trahissait de plus en plus l'émotion qu'elle éprouvait. Cependant, André se taisait toujours.

Elle attendit encore un moment en silence, continuant de le regarder. Puis s'agenouillant devant lui, elle prit la tête qui se détournait dans ses deux mains.

— André! Regardez-moi... Dites-moi... Qu'est-ce que vous avez, André?...

Il écarta brusquement les mains de la jeune fille et les gardant dans les siennes, il les serra jusqu'à ce que la douleur lui arracha un cri. Alors la regardant dans les yeux, la figure presque contre la sienne :

— Non... Je ne l'ai pas vu... pas depuis... depuis que je vous ai vus tous les deux là-haut. Ah! vous ne vous cachiez pas!..

Dans son regard qu'elle sentait sur elle plutôt qu'elle ne le voyait, Mary crut lire un avertissement de meurtre. Il avait desserré son étreinte. Un silence retomba entre eux, écrasant, douloureux jusqu'à être intolérable.

— Voyons, dites-moi... — balbutia-t-il enfin d'un ton plat et froid; puis d'une haleine les mots qui l'étouffaient jaillirent de sa gorge : — Vous! Vous!... Comment avez-vous pu? Vous, Mary...

Elle s'était raidie. Les paupières baissées, ne le regardant plus, immobile, elle prononça après un moment, d'une voix changée, comme fléchissante :

— Je ne puis pas vous dire... Je ne sais pas moi-même...

— Ainsi, vous m'avez menti, toujours.

— Je ne vous ai pas menti à propos de lui, si c'est là ce que vous voulez dire. Ce que j'ai dit, je le pensais. Ce n'était qu'un côté des choses.

— Mais alors... le reste?

Elle eut un accent de désespoir :

— Oh! vous ne pouvez pas comprendre... Vous n'avez jamais connu qu'un côté de moi...

Elle écarta les cheveux de son front du geste qu'il connaissait si bien.

— Mais pour Dieu! pourquoi lui? Lui!

— Oh! je sais... Vous ne pouvez pas comprendre cela non plus. Moi-même est-ce que je le comprends?... Voici, je l'ai connu toute ma vie... j'étais très jeune, sotte. Et... aussi sa volonté était plus forte que la mienne. Je sais bien que vous ne pouvez pas comprendre...

Il eut une sorte de ricanement :

— Oui, je l'avoue, je ne comprends pas.

— Moi non plus, maintenant, je ne comprends plus.

— Mais avouez donc tout simplement que vous avez été comme toutes les femmes... qui ne sont, quoi qu'on le dise, pas si différentes des hommes.

— Oui, peut-être, je ne l'ai jamais nié...

— Il ne vous a jamais demandé de vous épouser?

Son regard vacilla. Elle leva les épaules dans un geste d'amertune et de renoncement :

— Mais non! Vous ne savez donc pas? Il a une femme... enfermée depuis des années dans une maison de santé.

Il hésita, puis reprit de sa voix la plus douce, la plus prenante :

— Mary, je sais, je n'ai pas le droit de vous demander... Je vous en prie, dites-moi. Est-ce que... Est-ce que cela durait depuis longtemps? Je vous en prie... Oh! Je souffre tant!

Elle eut un haut-le-corps :

— Eh! mais... souffrez! Qu'est-ce que cela me fait! — cria-t-elle, soudain haineuse. — Quel droit avez-vous de me poser des questions... des questions! Je ne vous dois rien, après tout!

André releva la tête et la regarda dans la lumière blafarde

que découpait l'entrée de la tente. Cependant, parce qu'il était sûr qu'il la voyait pour la dernière fois, il voulut insister. Il avait aussi besoin de se faire plus de mal à lui-même et il reprit :

— Oh! je sais... C'est indélicat, absurde... Je n'ai absolument aucun droit. Mais voyez-vous... Nous allons nous quitter, tout à l'heure, pour toujours. Alors est-ce que ce n'est pas naturel que je veuille... L'incertitude est tellement pire que la certitude à la longue. Mary, laissez-moi vous demander encore une chose... Dans tout cela pourquoi m'avez-vous laissé... Qu'est-ce que vous vouliez de moi?

Elle fixa un long moment sa jeune figure bouleversée, étrange dans l'ombre, et discernant combien il luttait pour se contenir, pour la première fois elle pensa vraiment à lui, à lui en dehors d'elle, à sa manière de voir et de sentir. Et soudain, elle se sentit prise d'une grande pitié.

— Je ne sais pas, je n'ai jamais su exactement! — avoua-t-elle. — Je ne savais pas comment en sortir et je ne pouvais pas supporter l'idée de ne plus vous voir.

Il ne voulut pas paraître comprendre :

— Caprice et... curiosité. Ainsi c'était là tout!

— Non, non, c'était plus que cela, je vous assure... beaucoup plus, André.

— Oui, quelquefois, j'ai pensé que vous m'aimiez.

— Quelquefois je l'ai pensé aussi.

— Mais... ce n'était pas moi que vous aimiez.

Il croisa les bras, saisi tout à coup d'un tremblement de tout son corps qu'il s'efforçait en vain de maîtriser.

— Mary, avant de nous quitter il faut que je vous dise. Je vous ai aimée... Je vous ai aimée follement. Je n'ai jamais aimé aucune femme comme je vous ai aimée... Si vous saviez! Si je pouvais vous dire!... Mon seul désir, ma seule pensée, à toutes les minutes depuis longtemps, je ne sais plus depuis quand, c'était de pouvoir entrer dans votre vie, d'avoir soin de vous... Malgré tous vos amis, vous êtes si terriblement seule... Je vous plaçais tellement en dehors des autres, au-dessus de tous. Je...

Elle l'interrompit d'un ton de découragement et d'infinie tristesse :

— Oui, oui, je sais, André. Je sais. Oh! Croyez-vous que je n'ai jamais pensé à tout cela...

Sa voix fléchit et les larmes commencèrent à couler en silence sur ses joues. Mais, presque tout de suite, avec un haussement d'épaules, elle reprit avec un ton de gaîté forcée, déchirante :

—Allons, c'est à peu près tout, je crois... c'est fini... Nous n'avons plus rien à nous dire, n'est-ce pas. Alors... Adieu!

En même temps elle se leva.

Ainsi c'était la fin. C'était le moment qu'il avait prévu déjà, reconnu inévitable, admis en lui-même, dont il avait parlé tout à l'heure comme de quelque chose que rien ne pouvait écarter; mais il lui semblait maintenant qu'il le percevait pour la première fois d'une façon concrète et... que maintenant il ne pouvait plus, il ne voulait plus admettre...

Il se leva d'un mouvement rapide, saisit la jeune fille, la serra comte lui. Elle céda peu à peu, mit ses deux bras autour de son cou et cacha sa figure contre sa poitrine. Des sanglots, qu'elle essayait encore de contenir, sortirent, d'abord étouffés puis rauques, violents, irrésistibles.

— André... André...

Il fit un effort pour assurer sa voix :

— Mon aimée, ma chérie, ne pleurez pas, je vous en prie. Je vous aime... je vous aime... Je vous veux, je veux que vous soyez ma femme... Il n'y a que cela qui compte... Je vous garderai, j'aurai soin de vous... Mais ne pleurez plus. Je ne puis pas vous voir pleurer...

Comme elle se taisait, il crut qu'elle se laissait aller, qu'enfin elle acceptait, il eut alors un élan de joie folle :

— Oh! Nous serons tellement heureux, vous verrez. Nous oublierons tout. Ma chérie, qu'a été ma vie, la vie de n'importe quel homme, comparée à la vôtre? Mais tout cela est fini, effacé. Il n'y a plus que l'avenir qui compte. Et notre avenir sera si beau! Comme nous allons être heureux! Que je vous aime, chérie, que je vous aime!... Je renoncerai à la diplomatie. Vous aviez raison, c'est une carrière absurde, et je me lancerai dans les affaires... Mary, écoutez-moi, je travaillerai comme un nègre, et nous deviendrons très riches, ajouta-t-il en mettant un peu de gaîté dans sa voix. Ma chérie, vous verrez quelle belle vie nous attend.

Pourtant il sentit qu'elle secouait la tête. Lentement, péniblement, elle dit enfin :

— Cher, cher! Ce n'est pas possible. Vous-même au fond de votre conscience vous savez que ce n'est pas possible...

Il voulut croire encore qu'il pourrait la décider, l'entraîner, que tout ce mirage de bonheur ne pouvait pas disparaître, qu'il n'allait pas se retrouver seul dans cette horrible nuit. De sa main il leva la tête de Mary, baisa ses yeux, ses joues humides, ses lèvres frissonnantes. Et ce premier baiser qu'elle lui accorda, si longtemps, si ardemment désiré, fut exempt de passion, tout de tendresse.

— Chérie, laissez-moi faire, croyez-moi... laissez-vous aller à vos sentiments au lieu de raisonner toujours... C'est votre tête, votre dure petite tête américaine qui parle toujours. Écoutez votre cœur pour une fois. Épousez-moi. Je sais, je suis sûr que vous m'aimez...

Mais au moment même qu'il prononçait ces paroles, le même doute lancinant qui, si souvent, l'avait saisi et torturé, le reprenait, répétait dans l'obscur de sa conscience la question qu'il s'était posée à tant de reprises différentes et sans jamais pouvoir y faire une réponse qui le satisfît : « M'aime-t-elle? M'a-t-elle jamais aimé? »

Ce fut elle qui attira sa tête, cette fois, et l'embrassa :

— André, même si je ne vous ai pas aimé avant, je crois... je vous aimerai maintenant. Nous n'avez pensé qu'à moi, qu'à me réconforter, à m'aider, André, vous n'avez jamais pensé à vous toute cette horrible nuit! André... — elle tâcha de lui sourire.

— Mais, chérie, comment aurais-je pu faire autrement? Je vous ai aimée, je vous aime.

— Oui. Maintenant, aujourd'hui. Pendant que je suis tout près de vous. Mais plus tard?... plus tard, vous ne pourrez jamais oublier, jamais, jamais...

Il coupa court :

— Il faut donc que vous restiez tout près de moi maintenant et toujours. Vous verrez que nous oublierons, que nous n'aurons rien à nous pardonner. Vous avoir près de moi, nous aimer, chérie, mais ce sera commencer de vivre — et quelle vie! — Rien n'aura existé avant!

Il lissa ses cheveux et essuya les larmes qui étaient restées sur ses joues. Tout de suite, il sut que ses paroles ne l'avaient pas changée, et la même voix intérieure, implacable, lui répéta : « C'est fini! » Et ce fut la même phrase, le même verdict qu'il entendit quand de sa voix douce, désespérée, elle reprit :

— André chéri... Je voudrais pouvoir vous croire. Laissez-moi vous dire une fois, une seule fois, toute la vérité. Si je vous aimais davantage, si je vous aimais vraiment, je pourrais avoir le courage de recommencer la lutte, de la recommencer avec vous, pour vous. Mais comme les choses sont maintenant, chéri...

Elle resta un long moment encore dans ses bras, puis elle se redressa, l'embrassa encore, cette fois ardemment, passionnément...

Mais tandis que leurs lèvres restaient unies, André songea tout à coup : « Elle a été ainsi avec *lui*. C'est *lui* qui lui a appris... » Et il lui parut que quelque chose se tordait tout au fond de lui. Il relâcha subitement son étreinte et s'écarta.

Tout de suite, elle comprit. Et il entendit sa voix tremblante :

— Vous voyez, je vous l'avais dit!

Il aurait voulu lui parler encore, la reprendre dans ses bras. Quelque chose, une force supérieure à la sienne — peut-être cette force instinctive qui avertit les animaux sauvages du danger menaçant — le cloua sur place. Pendant qu'il restait immobile et lui tournant le dos, il entendit qu'elle remuait, qu'elle gagnait l'entrée de la tente, qu'elle s'arrêtait, puis qu'elle s'éloignait lentement dans la nuit.

Lorsqu'il eut cessé de percevoir le bruit de ses pas, il se jeta sur son lit, la figure cachée dans ses bras. Un tourbillon de pensées envahit sa conscience, avec une clarté hallucinante; des souvenirs brûlants tournoyaient et tournoyaient comme des esprits de feu autour de la même image qu'il avait vue quelques heures plus tôt : Mary endormie comme un enfant, abandonnée, heureuse, dans les bras de Miller.

Il restait recroquevillé et crispé, tendu, les poings serrés, se tournant à tout instant d'un côté sur l'autre dans le malaise de la fièvre, ou bien tirant la rude couverture jusqu'à ses épaules, jusqu'au-dessus de sa tête.

Des heures passèrent sans lui apporter aucun calme.

Ce ne fut qu'avec les premières lueurs de l'aube que sa passion se cristallisa dans une idée fixe, un instinct buté, une agonie de désirs. Il *voulait* cette femme. Il ne la *voulait* pour aucune autre raison que sa volonté de l'avoir, son besoin brutal de la posséder. Sa passion de l'étreindre balayerait le souvenir vivant de l'étreinte de Miller. Il souhaitait secrètement qu'elle lui résistât. Alors il l'écraserait contre lui, serrerait sa gorge, la tuerait s'il le fallait, pourvu qu'il la possédât contre sa volonté.

Il se leva comme un homme en démence et, d'une démarche mal assurée, gagna l'entrée de sa tente. Il saisit la toile froide et humide de rosée, regarda au dehors la lumière tendre et changeante du jour naissant.

Il huma profondément l'air pur d'une aspiration qui s'acheva en demi-sanglot, et se dirigea vers la tente de Mary. L'entrée était restée ouverte. Il pressa le pas. Et, sans hésiter, il se courba et entra.

Dans la lumière incertaine, il vit d'abord les couvertures jetées en désordre d'un côté. Il s'élança vers le lit, les bras tendus, avec un seul appel rauque « Mary ». Mais Mary n'y était pas.

Il resta un instant frappé de stupeur, le regard errant inconsciemment sur les objets qui l'entouraient. Peu à peu pourtant, et avec cette singulière acuité que développe l'émotion quand elle atteint au paroxysme, il remarqua bien en vue, sur l'unique escabeau, une large enveloppe blanche. Il la saisit fébrilement et se précipita au dehors. Il lut :

Je pars. Je pars de l'autre côté des montagnes. C'est la seule chose possible. L'homme qui reste vous guidera pour le retour. Épousez Constance Sturgis; là est le bonheur pour vous.

Ainsi va la vie, n'est-ce pas, André?

Je pars avec Ben.

Mary.

ELÉONOR GIZYCKA

LA BATAILLE DE LORRAINE

PRÉMISSE DE LA VICTOIRE DE LA MARNE

(AOÛT 1914)

Neuf années se sont écoulées depuis les premières rencontres de la guerre mondiale et cependant bien des obscurités enveloppent encore les opérations allemandes de 1914. Certes, de nombreux écrits ont déjà paru Outre-Rhin sur cette question et ont jeté quelques lueurs sur les faits et gestes de nos adversaires. Mais ces écrits concernent surtout les armées d'aile droite allemande, celles de von Kluck, von Bülow et von Hausen. Par contre un profond mystère continue toujours à entourer les opérations des armées du centre et de l'aile gauche, comme si le Haut Commandement allemand craignait, en parlant trop tôt de leurs chefs, le duc de Wurtemberg, le kronprinz impérial et le kronprinz de Bavière, de révéler involontairement leurs erreurs et préparait soigneusement, dans le calme du cabinet de travail, un récit ne portant aucune atteinte à leur renommée.

Ce silence fait que, pour beaucoup, les opérations du centre et de l'aile gauche de l'armée allemande n'ont eu qu'une importance secondaire dans le drame d'août et septembre 1914 : or, c'est le contraire qui est vrai. Car, si paradoxal que cela puisse paraître, ce furent les batailles de Lorraine, de Woëvre, des Ardennes et de la Meuse qui furent les actes principaux de

ce drame et on est en droit de dire que, sans ces batailles, il n'y aurait pas eu pour nous de victoire de la Marne.

D'autre part, la personnalité et la psychologie d'un duc de Wurtemberg, d'un kronprinz impérial et surtout d'un kronprinz de Bavière sont aussi intéressantes à étudier que celles d'un von Kluck et d'un von Bülow : Leurs Altesses impériale, royale et grand-ducale ont eu, de par leur rang, une influence autrement considérable sur de Moltke et son entourage que von Kluck et von Bülow par leur tempérament.

En attendant qu'il nous soit donné de prouver complètement, documents en main, ce que nous avons osé avancer plus haut, nous nous contenterons ici, en suivant pas à pas les armées allemandes pendant les trois premières semaines d'août 1914, de montrer au lecteur toute l'importance de la bataille de Lorraine et d'essayer de lui prouver, par contrecoup, que si l'échec de nos 1re et 2e armées a eu des résultats négatifs, malheureusement seuls connus, il a eu aussi des résultats positifs si importants que l'on peut déclarer que notre offensive de Lorraine fut une des prémisses de la victoire de la Marne.

I

LA MISSION DE L'AILE GAUCHE ALLEMANDE

Tout le monde connaît les grandes lignes du plan de campagne allemand de 1914 [1] : vaste conversion, à travers la Belgique et autour de Thionville comme pivot, d'une masse principale comprenant cinq armées et couverte sur son flanc sud (Lorraine) par une masse secondaire comptant deux armées.

Mais pour bien comprendre les opérations de l'aile gauche allemande, il est nécessaire de citer textuellement la mission qui lui était confiée d'après le plan initial. Nous la trouvons dans la directive de concentration de la VIe armée allemande, qui contenait les instructions suivantes sur le rôle assigné aux forces rassemblées en Lorraine et en Alsace [2] :

1. Voir *Revue de Paris*, 15 août 1920.

2. Von Kuhl, *Der deutsche Generalstab* et *Der Marne Feldzug*, p. 11 ; Von Ruith, *Der Feldzug in Lothringen*, Wissen und Wehr, 1921 ; Foërster, *Graf Schlieffen und der Weltkrieg*.

La couverture du flanc gauche de la masse principale des armées allemandes (armées I à V) sera assurée par les deux places de Thionville et de Metz et par les forces rassemblées dans les pays d'Empire (VIe et VIIe armées, IIIe C. C.) placées sous les ordres du plus ancien des deux commandants d'armée.

La mission de ce commandant en chef commun sera de se porter vers la Moselle en aval de Frouard et vers la Meurthe — en s'emparant du fort de Manonviller — pour accrocher les forces ennemies concentrées dans cette région et empêcher qu'elles ne soient enlevées par voie ferrée vers l'aile gauche française.

Cette mission — se porter vers la Moselle et la Meurthe — peut devenir caduque si les Français prennent eux-mêmes l'offensive avec des forces supérieures entre Metz et les Vosges. Si les forces des pays d'Empire sont obligées de se replier devant cette offensive, leurs mouvements devront être dirigés de façon à empêcher que le flanc gauche de la masse principale allemande ne soit menacé soit par un mouvement enveloppant, soit par une percée de la position de la Nied. La VIe armée devra en conséquence renforcer en cas de besoin la garnison de cette position avec une partie de ses éléments.

Si les VIe et VIIe armées ne rencontrent pas de forces ennemies supérieures, des fractions de la VIe armée pourront être appelées à intervenir par Metz et la région au sud dans les combats qui se livreront sur la rive gauche de la Moselle. Le commandant en chef commun décidera lui-même dans quelle mesure il pourra tenir compte de cette éventualité dans le dispositif qu'il adoptera pour marcher vers la Moselle et la Meurthe.

Concentrée en partie autour de Strasbourg, en partie dans le duché de Bade, la VIIe armée devait avant de rejoindre la VIe armée en Lorraine, couvrir la Haute-Alsace et le Haut-Rhin.

Enfin de Moltke songeait également à prélever des forces sur son aile gauche pour renforcer son aile droite, comme l'avait déjà envisagé son prédécesseur, le comte Schlieffen, dans son plan de 1905.

La mission de l'aile gauche allemande, quoique très importante, était donc nettement secondaire. Il était un cas cependant où cette mission pouvait devenir primordiale : c'était celui où le gros des forces françaises prendrait l'offensive entre Metz et les Vosges; car, bien que ne l'ayant pas exprimé dans son plan de concentration, de Moltke estimait qu'en pareille occurrence il devrait renoncer à sa manœuvre enveloppante de Belgique pour rechercher la décision en Lorraine et en Woëvre.

Il avait écrit en effet, en 1906, dans la critique d'un voyage d'état-major [1] :

Si le gros des forces françaises pénètre en Lorraine il n'y a plus de raison pour nous de continuer à traverser la Belgique avec des forces importantes : une seule pensée doit nous guider : attaquer l'armée française partout où nous la rencontrerons et avec toutes les forces dont nous pourrons disposer. Dans l'étude que nous venons de faire, c'était en Lorraine que la décision devait se produire : il aurait donc fallu rameuter immédiatement toutes nos forces dans cette bataille décisive.

Et de même en 1912, il avait dit dans la critique d'un autre voyage d'état-major :

Le mouvement de l'aile droite allemande à travers la Belgique devenait sans objet à partir du moment où on avait reconnu que la masse de l'armée française avait pris l'offensive entre Metz et les Vosges. La manœuvre aurait dû être conduite de la façon suivante : tandis que l'aile gauche allemande aurait contenu l'offensive française, toutes les forces non destinées à faire face aux Anglais et aux Belges auraient dû être rameutées en direction du sud-ouest pour attaquer l'ennemi à l'ouest de Metz et en débouchant de cette place.

Enfin, dernière éventualité, de Moltke espérait également que, si les forces françaises prenaient l'offensive de bonne heure en Lorraine, il pourrait livrer au sud de Metz, avant le déclanchement de sa grande manœuvre enveloppante, une bataille décisive préalable qui ne gênerait en rien cette manœuvre et la faciliterait au contraire. Il comptait pour cela contenir les armées françaises de front avec sa VIe armée et les contre-attaquer de flanc, au nord avec l'aile Sud de sa masse principale (V^e armée), au sud avec sa VIIe armée.

II

COUVERTURE ET CONCENTRATION

Dès le 1er août au soir, la couverture des VIe et VIIe armées allemandes est mise en place : elle est assurée par des unités des trois corps d'armée frontière (XXIe, XVe et XIVe), qui sont d'ailleurs destinés à faire partie : le XXIe C. de la VIe armée, les XIVe et XVe de la VIIe armée. Chacun de ces corps garde sa zone territoriale du temps de paix.

1. Foërster, *loc. cit.*, p. 18.

Au XXIe corps, la couverture, confiée à la *42e* D. I., est renforcée, à partir du 2 août au soir, par trois brigades mixtes appartenant aux trois corps bavarois actifs de la VIe armée (Ire, IIe, IIIe C. B.) et par les trois divisions du IIIe corps de cavalerie (IIIe C. C.).

Sous la protection de cette couverture, la concentration des VIe et VIIe armées s'effectue, à partir du 6 août, dans les conditions suivantes [1] :

A la VIe armée :

Le Ier C. B. débarque entre Sarrebourg et Saverne;

Le IIe C. B. dans la zone Saint-Avold-Faulquemont;

Le IIIe C. B. dans la zone Boulay-Courcelles;

Le Ier corps bavarois de réserve (Ier C. B. R.), en seconde ligne sur la Sarre, entre Sarreguemines et Sarre-Union;

Les trois divisions du IIIe corps de cavalerie (IIIe C. C.) débarquent : la *7e* D. C. autour de Sarrebourg; la division de cavalerie bavaroise (D. C. B.) dans la région de Bensdorf; la *8e* D. C. dans la région de Han-sur-Nied.

A la VIIe armée :

Le XVe corps rassemble ses éléments qui ne sont pas en couverture dans la région Strasbourg-Mohlsheim;

Le XIVe corps concentre sa *28e* division à l'est de Neuf-Brisach; sa *29e* division à l'est de Mulheim;

Le XIVe corps de réserve se concentre dans la région de Riegel (nord-ouest de Fribourg), tenant les têtes de ponts de Markohlsheim et Schönau;

La *55e* brigade de Landwehr, sur le Haut-Rhin, dans la région de Lörrach;

Enfin la place de Strasbourg, outre la garnison de ses différents secteurs, a une réserve générale constituée par la *30e* D. R et la *3e* brigade de réserve bavaroise.

La concentration de la VIIe armée est donc une concentration en tenaille, permettant de prendre en flanc les forces françaises qui envahiraient la Haute-Alsace. Si ces forces, après

1. Les zones de concentration ont été déterminées à l'aide de carnets de prisonniers, d'historiques de régiments et de quelques ordres.

avoir bousculé la couverture vosgienne, se portent, d'est en ouest, vers le Rhin supérieur pour en forcer les passages et pénétrer dans le duché de Bade, la VIIe armée peut les attaquer en flanc avec les éléments disponibles du XVe corps et de la place de Strasbourg, tandis que le XIVe C. A. et le XIVe C. R. les contiendront de front.

Si au contraire les forces françaises débouchent de Belfort sur Mulhouse et marchent sur Colmar-Selestat, elle peut les attaquer à tout moment, de front avec le XVe C. A., de flanc avec le XIVe C. A. d'abord, le XIVe C. R. ensuite.

Signalons enfin, pour avoir une image complète de la concentration de la VIe armée, que la Ve armée se concentre dans la zone Metz-Thionville-Saint-Wendel-Sarrebrück et que la position de la Nied, relevant de cette armée, est tenue, entre Courcelles et la Sarre, par cinq brigades de Landwehr, débarquées dès le 10 août et renforcées par deux régiments de pionniers et deux régiments d'artillerie lourde [1]; enfin que la place de Metz, relevant également de la Ve armée, a pour réserve générale la *33e* D. R.

Pendant la première semaine d'août, aucun incident notable ne se produit sur le front des VIe et VIIe armées. Les renseignements reçus annoncent que les éléments de couverture français se retranchent sur le Grand Couronné de Nancy, entre Brin-sur-Seille et la Garde, ainsi que derrière la Vezouze. Aucune reconnaissance d'officier, aucun escadron de découverte du IIIe C. C. ne parvient à percer ce rideau de couverture. Devant cette impuissance de sa découverte, le commandant du IIIe C. C. décide, le 8 août, de tenter le lendemain une action de force en direction d'Avricourt avec ses deux divisions de droite, D. C. B. et *7e* D. C. [2]. Mais le 9 août, la *7e* D. C. tombe sous le feu de l'artillerie d'une division de cavalerie française, et la D. C. B. est prise à partie par le fort de Manonviller [3] : la découverte allemande ne peut passer :

1. D'après un croquis tombé en nos mains. Les cinq brigades de Landwehr constituaient le groupement supérieur de Landwehr n° 2 (Höheres Landwehr-Kommando 2).

2. Von Posek, *Die deutsche Kavallerie* 1914 *in Belgien und Frankreich*, p. 137.

3. *Historiques des 25e et 26e dragons wurtembergeois* (7e D. C.), *Historique du 2e Schwere Reiter Regiment bavarois* (D. C. B.), p. 161.

partout l'ennemi semble retranché sérieusement le long de la frontière [1].

L'aviation n'ayant signalé de son côté aucun mouvement important, l'état-major de la VIe armée en conclut qu'aucune offensive ennemie n'est encore en préparation en Lorraine [2].

Tout autres avaient été les événements sur le front de la VIIe armée.

III

LA PARADE DE L'OFFENSIVE FRANÇAISE D'ALSACE (10-14 AOUT)

En effet, le 7 août, le 7e C. A. français, soutenu par la 8e D.C. et quelques éléments de la place de Belfort avait pénétré en Haute-Alsace et était entré le lendemain à Mulhouse.

Le général von Heeringen, commandant la VIIe armée allemande, aprés avoir demandé conseil au G. Q. G. et obtenu cette réponse : « la VIIe armée a toute liberté d'action », avait alors déclanché immédiatement toutes ses troupes disponibles en contre-offensive.

Le 9 août, cette contre-offensive est en plein développement : tandis que le XVe corps débarque dans la région sud de Colmar et se porte sur le front Cernay-Mulhouse, le XIVe corps débouche de la rive droite du Rhin en deux colonnes de division et attaque Mulhouse par le nord (*28e* division) et par le nord-est (*29e* division), obligeant le 7e C. A. à se replier.

Mais, en cette même journée, alors que l'opération de Mulhouse est déjà déclanchée, le général von Heeringen apprend que sa couverture est fortement attaquée aux cols de Sainte-Marie et du Bonhomme. Il croit à une offensive de notre 21e corps sur Selestat et Colmar. Or, si cette offen-

1. *Historique du 2e Schwere Reiter-Regiment bavarois*, p. 162. Texte du compte rendu remis, le 9 août au soir, par le général von Stetten, commandant la D. C. B. à l'officier de liaison du Ier C. B. « La couverture française, très dense, est établie à quelques kilomètres à l'ouest de Leintrey et utilise les bois et cours d'eau. De concert avec le fort d'arrêt de Manonviller elle gêne extraordinairement la marche de nos patrouilles. Quelques-unes de celles-ci ont réussi cependant à percer la couverture ennemie. Il résulte de leurs comptes rendus qu'il n'y a pas en face de nous de gros rassemblements de troupes. »

2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 262.

sive atteint la plaine d'Alsace tout le rameutement de la VIIe armée vers la région Saverne-Strasbourg peut être compromis ou tout au moins subir un fort retard.

Von Heeringen demande alors à la VIe armée de vouloir bien l'appuyer. Le kronprinz de Bavière y consent et prescrit aussitôt au Ier C. B. de se porter avec tous ses éléments déjà débarqués de Sarrebourg sur Cirey-Badonviller, avec mission d'atteindre la Meurthe dans la région de Baccarat-Raon l'Étape, de façon à menacer l'aile gauche du 21e corps et à produire ainsi un effet de ventouse d'est en ouest. Le Ier C. B. sera couvert sur son flanc droit par le IIIe corps de cavalerie (deux divisions seulement, 7e D. C. et D. C. B.), la 7e D. C. se portant sur Blamont, la D. C. B. sur Bourdonnay-Avricourt.

Le XXIe corps poussera son aile gauche en avant pour se maintenir en liaison avec le 1er C. B.

Le 10 *août*, le gros du Ier C. B. franchit la frontière et se heurte au sud de Cirey-Blamont à une résistance assez sérieuse. A sa droite, la 7e D. C. ne peut déboucher sur Domèvre et la D. C. B. signale la région de la forêt de Parroy occupée.

Au XXIe corps les éléments de la 42e D. I. qui sont en couverture à la Garde sont bouculés : la 31e D. I., qui est en seconde ligne dans la région ouest de Sarre-Union, est appelée sur Dieuze par une marche forcée [1].

Dans la soirée le G. Q. G. place la VIIe armée et le IIIe C. C. sous les ordres du kronprinz de Bavière commandant de la VIe armée, de façon à coordonner leurs opérations [2].

La journée du 11 août n'apporte aucun changement important à la situation : le Ier corps bavarois constate que la rive sud de la Verdurette et de la Vezouze est fortement occupée et qu'il ne peut songer à atteindre la Meurthe. Au XXIe corps, la 42e D. I. tout entière, appuyée par la D. C. B., contre-attaque sur la Garde pour venger l'échec que sa couverture

1. *Unser XXI. A. K. im Weltkrieg.* — *Document. Ordre de la 31e D.I.*, daté de Weiskirchen, 11 août 1914. « Le mouvement offensif exécuté hier par le XXIe C. A. a empêché l'ennemi de franchir les Vosges. Les efforts de marche considérables, qui ont été demandés à la division, n'ont donc pas été vains. »

Le 60e R. I. avait laissé en arrière, au cours de la marche du 10 août, 1 608 traînards sur un effectif de 3 350 hommes environ. Il avait eu en outre 5 hommes morts de fatigue (document).

2. *Radiotélégramme du G. Q. G. à la* VIe *armée.* — Von Ruith, *loc. cit.*, p. 261.

a éprouvé la veille : elle remporte un succès marqué, mais la brigade de uhlans bavaroise, en cherchant à exploiter ce succès, subit dans le village même de la Garde de lourdes pertes du fait des mitrailleuses françaises [1].

Mais, en cette même journée du 11, le 21e corps français s'empare des cols des Braques et de Saales, bousculant les éléments avancés de la 30e D. R. Le kronprinz de Bavière y voit une accentuation de la menace prononcée sur les derrières de la VIIe armée. Comme d'autre part un ordre de la 2e armée française, capturé à la Garde, lui a signalé la présence en Lorraine des 9e, 15e et 16e corps d'armée [2], outre les corps de couverture (20e et 21e), il en arrive à croire à la possibilité d'une offensive ennemie. Il fait alors savoir au général von Heeringen qu'il a l'intention de prendre l'offensive avec les VIe et VIIe armées et d'employer dans ce but la VIIe armée en direction de Saales et du col du Bonhomme; cette offensive permettrait d'arrêter la progression des forces françaises qui opèrent à l'est de la Meurthe supérieure et, en cas de succès, de menacer le flanc droit des forces rassemblées vers Baccarat et Raon-l'Étape. En somme, les VIe et VIIe armées continueraient bien à coopérer à une même manœuvre, mais l'attaque de flanc de la VIIe armée serait combinée non pas à un mouvement de repli de la VIe armée, comme cela était prévu en temps de paix, mais à une offensive de cette armée.

Nous constatons donc déjà chez le prince de Bavière une tendance marquée à prendre l'offensive et à ne pas se contenter d'un rôle secondaire pour son armée. Est-ce par tempérament personnel qu'il agit ainsi? Est-ce sous l'influence de son chef d'état-major, le général Krafft von Delmensingen? Est-ce enfin pour répondre aux vœux de ses troupes, en majorité bavaroises, qui ne veulent pas avoir une part moins glorieuse que les troupes prussiennes dans la lutte contre l'ennemi héréditaire? Ce sont là questions d'ordre moral auxquelles il ne nous est pas encore possible de répondre.

Quoi qu'il en soit, le général von Heeringen n'admet pas la suggestion du prince de Bavière : « Le 7e corps français, dit-il, s'est retiré volontairement; il ne peut être

1. Von Posek, *loc. cit.*, p. 137. — *Unser* XXI. A. K. *im Weltkrieg.*
2. *Radio de la D. C. B. à la 8e D. C.* (12 *août*, 23 *heures*). — Von Ruith, *loc. cit.*

considéré comme hors de cause; si la VIIe armée passe sur le revers occidental des Vosges et atteint la Meurthe supérieure, le 7e corps français n'aura plus devant lui que de faibles éléments de landwehr; s'il prend l'offensive, il pourra, en descendant de Haute-Alsace, couper les communications de la VIIe armée, et celle-ci ne disposera plus pour ses ravitaillements que de la route de la vallée de la Bruche. L'offensive de la VIIe armée vers la Haute-Meurthe ne serait possible qu'en laissant au moins le XIVe C. R. en Haute-Alsace [1]. »

Devant ces objections, le kronprinz de Bavière fait connaître, le 12 août au G. Q. G. sa manière de voir sur la situation et lui demande s'il doit encore, en vertu de sa directive de concentration, prendre l'offensive vers la Moselle et la Meurthe et à quelle date il pourra le faire [2].

De Moltke lui répond qu'il n'y a pas intérêt pour le moment à prendre l'offensive [3].

Il estime en effet, d'après les renseignements qu'il a reçus, que le gros des forces françaises est en train de se concentrer au sud de la ligne Nancy-Toul [4], donc qu'il peut être amené à chercher la décision non pas sur la Sambre, sur l'Oise ou la Marne, mais en Lorraine, comme il l'a exposé dans ses critiques de 1906 et de 1912. Or si la VIe armée, au lieu de laisser l'ennemi venir à elle, se porte immédiatement vers la Meurthe moyenne, entre Nancy et Baccarat, en se faisant flanquer au sud par la VIIe armée, la manœuvre d'enveloppement qu'il a envisagée sera irréalisable : en effet, la Ve armée, en débouchant de la Nied et de Metz, se trouverait derrière l'aile droite de la VIe armée, au lieu de se trouver en potence en avant d'elle. D'autre part les armées d'aile droite n'ont pas encore terminé leur concentration et ne peuvent pas encore participer à la bataille.

On a donc toutes les raisons d'attendre pour prendre l'offensive en Lorraine. C'est ce que de Moltke exprime le 12 août en faisant savoir au kronprinz de Bavière qu'en cas d'attaque ennemie la VIe armée devra se replier sur la Sarre,

1. Radio de la VIIe armée à la VIe armée (12 août, 0 h. 30).
2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 263.
3. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 263.
4. Von Kuhl, *loc. cit.*, p. 254.

et que, pour le moment, il doit se préoccuper avant tout de rameuter immédiatement la VIIe armée vers les Basses-Vosges dans la zone Strasbourg-Phalsbourg initialement prévue [1].

De Moltke reste donc conséquent avec lui-même; mais, par contre, il est bien difficile de comprendre pourquoi le kronprinz de Bavière veut déjà prendre l'offensive; on ne peut expliquer son attitude qu'en faisant l'une des deux hypothèses suivantes : ou bien il n'a pas été suffisamment orienté par le G. Q. G. sur la bataille décisive qui doit être livrée éventuellement en Woëvre et en Lorraine si le gros des forces françaises prend l'offensive au sud de Metz, ou bien son tempérament offensif et des considérations dynastiques l'empêchent de voir nettement le but poursuivi en haut lieu.

Quoi qu'il en soit, le kronprinz de Bavière ordonne, le 12 août, au Ier C. B. de se contenter désormais de tenir le front Blamont-Cirey et de se replier vers la Sarre s'il est attaqué par des forces supérieures. Il fait également arrêter les préparatifs d'attaque du fort de Manonviller. Enfin il déclanche le rameutement de la VIIe armée vers la région Strasbourg-Saverne.

Cependant il n'abandonne pas encore ses intentions offensives. Le 13 août vers midi, il envoie à ses corps d'armée une directive où il leur fait savoir qu'une offensive de la VIe armée ne répond pas, *pour le moment*, aux idées du Haut-Commandement et qu'ils doivent en conséquence tenir leurs positions jusqu'à l'arrivée de la VIIe armée; mais il ajoute qu'un ordre de retraite ne leur sera donné *qu'en cas de nécessité absolue* et que jusqu'à présent on n'a aucun indice de cette nécessité; il leur prescrit enfin de communiquer aux troupes sous leurs ordres que si un mouvement de repli a lieu, ce mouvement ne sera que *provisoire*, ne durera que jusqu'à l'arrivée de nouvelles forces et qu'on portera alors à « *l'ennemi un coup décisif* [2] ».

Cette directive reflète nettement les idées du kronprinz de Bavière et de son entourage : *attaquer l'ennemi dès qu'on sera libre de le faire et quelle que soit la situation, non pas dans un but stratégique, mais uniquement pour le fait de livrer*

1. Von Kuhl, *loc. cit.*, p. 254; Von Ruith, *loc. cit.*, p. 263.
2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 263.

bataille et de remporter une victoire... si possible avant les Prussiens. Il est manifeste que le kronprinz veut sa « *victoire personnelle* » et qu'il fait passer ses intérêts particuliers au premier plan.

Le rameutement de la VIIe armée commence, le 13 août au soir, dans les conditions suivantes :

Le XIVe corps est transporté par Fribourg-Strasbourg sur Saverne-Phalsbourg.

Le XVe corps gagne, partie par étapes, partie par voie ferrée, la zone Vendenheim-Wasselonne (nord-ouest de Strasbourg).

Le XIVe C. R. fait mouvement par voie de terre et se porte tout d'abord à l'ouest de Selestat, en soutien de la *30e* D. R. attaquée aux cols des Vosges centrales; puis, les 16 et 17, descend vers la vallée de la Bruche : la *28e* D. R. par Obernai et Mutzig, la *26e* D. R. par Barr et Ottrot.

Les trois corps de la VIIe armée sont remplacés en Haute-Alsace par de faibles forces de Landwehr [1], à savoir :

La *1re brigade de Landwehr bavaroise* qui, venue de la tête de pont de Schönau, relève à l'ouest de Colmar la couverture du XVe corps;

La *2e brigade de Landwehr bavaroise* qui, débarquée à Lahr, gagne la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines;

La *55e brigade de Landwehr* qui se porte de Lörrach sur Mulhouse.

Il ne reste plus sur la rive droite du Rhin que les éléments chargés de la garde de la Feste Istein et de la place de Neuf-Brisach (*51e* brigade de Landwehr).

IV

LE G. Q. G. PRÉPARE LA BATAILLE DÉCISIVE DE LORRAINE (14-17 AOUT)

A la suite des ordres donnés par le kronprinz de Bavière, le Ier C. B. avait suspendu ses opérations offensives, et sauf la prise de Badonviller due à l'initiative d'un subordonné, ini-

1. Elles seront renforcées, le 18, par la 55e brigade d'Ersatz.

tiative coûteuse d'ailleurs [1], aucun incident n'était survenu, les 12 et 13 août, sur le front de la VIe armée. Toutefois le Ier C. B. avait signalé, le 13 au soir, que des forces importantes se concentraient devant son front, et qu'un nouveau corps d'armée français, le 8e C. A. avait fait son apparition dans la région de Blamont. On ne croyait pas cependant, à l'état-major de la VIe armée, à l'imminence d'une puissante offensive française [2]; aussi le renseignement suivant du G. Q. G., arrivé le 14 au matin, vient-il renverser complètement les idées du kronprinz de Bavière et de son entourage :

Devant le front de la VIe armée, sur la ligne Pont-à-Mousson-Raon l'Étape et au sud-ouest de cette ligne, vraisemblablement douze corps d'armée; cinq divisions de cavalerie autour de Lunéville; en arrière, à Mirecourt-Vézelise, trois corps d'armée; deux groupes de divisions de réserve sont en cours de transport, l'un sur Épinal, l'autre sur Toul. Les VIe et VIIe armées se replieront sur la Sarre, devant l'attaque de forces supérieures.

Ainsi donc, aux dires du 2e bureau de Moltke, la seule VIe armée avait en face d'elle, quinze corps actifs sur les vingt-deux que comprenait l'armée française; si on y ajoute le 7e corps, qui avait été identifié en Alsace, et les forces opérant dans les Vosges moyennes, forces évaluées par la VIe armée à une ou deux divisions, on arrive à conclure que le G. Q. G. allemand estimait à dix-sept corps d'armée sur vingt-deux les forces françaises qui se trouvaient au sud du parallèle de Pont-à-Mousson!...

Quoi qu'il en soit, de Moltke, admettant que la masse principale des forces françaises était prête à attaquer en Lorraine, devait logiquement — rappelons-nous la critique finale de ses voyages d'état-major — rechercher la décision en Lorraine.

En fait, il s'y prépare aussitôt : dès le 14 août, il prescrit en effet à la Ve armée de serrer vers l'ouest, c'est-à-dire sur la Moselle, en restant échelonnée en profondeur et sans dépasser

1. Les pertes du Leib-Regiment bavarois s'élevèrent à 7 officiers tués, 14 officiers blessés, 90 hommes tués, 308 hommes blessés.

2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 264. — Le journal de marche de la VIe armée portait l'indication suivante à la date du 13 août : « Une puissante offensive française n'est pas considérée comme très vraisemblable au Q. G. de l'armée. »

la ligne Metz-Thionville-Bettembourg [1] de façon à pouvoir intervenir face au sud. Ce mouvement sera exécuté les 15 et 16 août; une fois terminé, la Ve armée sera prête à se porter soit vers l'ouest et le nord-ouest pour prendre part à la manœuvre de la masse principale, soit vers le sud pour intervenir dans la bataille éventuelle de Lorraine en débouchant de Metz et de la position de la Nied : dans chaque cas, elle aura trois corps en première ligne et deux corps en réserve.

De son côté, la IVe armée est également avertie qu'elle pourra être appelée à faire face au sud si les renseignements reçus se confirment.

Le lendemain 15 août, à l'annonce du déclanchement de l'offensive française, de Moltke estimera que ce n'est pas encore suffisant : convaincu de la puissance de cette offensive et craignant que son aile gauche ne soit enfoncée sur la Sarre, il invitera la VIe armée à se resserrer sur son aile sud pour avoir plus de densité, et l'autorisera à diriger son aile droite, non plus sur Sarrelouis, mais sur Sarrebrück : le vide compris entre ces deux points sera comblé par trois des six divisions et demie d'ersatz qui se trouvent encore à l'intérieur de l'Allemagne; les trois divisions et demie restantes seront affectées à la VIIe armée pour lui permettre de résister dans les Vosges centrales [2].

Et les six divisions et demie d'ersatz seront enlevées, le 16 août au matin, par sept courants de transport différents et débarqueront à partir du 17 au soir savoir [3] :

Les *4e* D. E., *8e* D. E. et *10e* D. E., affectées à la VIe armée, respectivement à Téterchen, Sarrebrück et Sarrelouis; la *19e* D. E., la D. E. B., la D. E. G. et la *55e* brigade d'Ersatz, affectées à la VIIe armée, respectivement à Strasbourg, Offenbourg, Saverne et Müllheim.

Nous pouvons donc dire que, à partir du 15 août, la manœuvre décisive de Lorraine se dessine nettement; tandis que la VIe

1. Der grosse Krieg, *Die Schlacht bei Longwy*.
2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 267.
3. D. E. : Division d'Ersatz; D. E. B. : Division d'Ersatz bavaroise; D. E. G. Division d'Ersatz de la garde (abréviations employées par notre 2e Bureau pendant la guerre).

Les zones de débarquement indiquées pour les divisions d'ersatz ont été déterminées d'après les données de carnets de prisonniers.

armée a reçu l'ordre de se tenir prête à reculer vers la Sarre, la Ve armée est poussée en échelon offensif en avant de son aile nord, la VIIe armée, rameutée de Haute-Alsace, est débarquée en échelon offensif à son aile sud. Que la VIe armée recule jusqu'à la Sarre et on aura constitué une vaste nasse dont le flanc nord s'étendra de Metz à Sarrelouis, le flanc sud du Donon à Phalsbourg, le fond de Phalsbourg à Sarrelouis.

Le 19 au matin, quand le débarquement des divisions d'ersatz sera complètement terminé, de Moltke pourra attaquer la masse des 1re et 2e armées françaises avec trente-six divisions [1], si ces armées poursuivent franchement leur offensive.

L'armée allemande du front occidental comptant à cette époque un total de soixante-quatorze divisions, près de la moitié de cette armée pourra donc participer à la bataille de Lorraine.

De notre côté nous n'aurions pu opposer au kronprinz de Bavière que vingt divisions [2] : nous nous serions donc heurtés à des forces très supérieures en nombre, bien supérieures à celles que nous avons rencontrées en réalité le 20 août, ainsi que nous le verrons plus loin.

Mais nous pouvons tirer aussi une autre conclusion du fait que de Moltke était disposé le 14 août à chercher la décision en Lorraine, et dire que, si les 3e, 4e et 5e armées françaises avaient pris l'offensive au nord de Verdun, entre le 14 et le 16 août, de Moltke aurait fait immédiatement converser son centre (IIIe et IVe armées) et peut-être une partie de son aile droite (IIe armée) vers le sud-ouest pour venir à la bataille de Woëvre et de Luxembourg.

1. Ve Armée : Ve, VIe, XIIIe et XVIe C. A.; Ve et VIe C. R.; Rés. générale de Metz (*33e* D. R.); 2e Groupement de Landwehr (5 brigades), soit 13 divisions d'infanterie, plus 5 brigades de Landwehr;

VIe Armée : XXIe C. A., Ier, IIe, IIIe C. B.; Ier C. B. R.; *4e*, *8e*, *10e* D. E.; 5e brig. Landwehr bav. soit 13 divisions d'infanterie, plus 1 brigade de Landwehr;

VIIe Armée : XIVe et XVe C. A.; XVIe C. R.; Réserve générale de Strasbourg (*30e* D. R.); *19e* D. E., D. E. B., D. E. G. soit 10 divisions d'infanterie.

Total des Ve, VIe et VIIe armées : 36 divisions + 6 brigades de Landwehr.

2. — *1re armée* : 8e, 13e, 14e, 21e C. A.; 71e D. R., 1 brigade coloniale soit 9 divisions et demie.

2e armée : 20e, 15e, 16e C. A., la moitié du 9e C. A.; 59e, 68e, 70e D. R. 1 brigade coloniale soit 10 divisions et demie.

Total des 1re et 2e armées : 20 divisions.

Quoi qu'il en soit, nous constatons que de Moltke a été amené le 15 août, par crainte de notre offensive, à renforcer son aile gauche de six divisions et demie, et à priver ainsi son aile droite d'un groupement de la valeur de trois corps d'armée qui lui aurait permis, avec le IXe C. R. venu du Schleswig, de constituer, derrière cette aile, une partie de l'échelon de deuxième ligne que Schlieffen, dans son plan de 1905, avait voulu former avec huit corps d'ersatz [1].

Il se peut cependant que, en envoyant le 15 août toute sa réserve générale, six divisions d'ersatz, en Lorraine, de Moltke n'ait envisagé qu'une mesure de précaution momentanée : peut-être avait-il la ferme intention de reprendre ultérieurement ces divisions et de les reporter à son aile droite, si, contrairement à son attente, la grande bataille décisive n'avait pas lieu au sud-est de Metz. Mais, en les répartissant *a priori* entre ses 6e et 7e armées, ne s'exposait-il pas au danger de les voir dépensées dès le début et de ne plus pouvoir les récupérer?

Il eût été logique, semble-t-il, de les grouper sous un commandement unique, aux ordres directs du G. Q. G., à l'abri de la position de la Nied inférieure et de ne les mettre aux ordres du kronprinz de Bavière qu'une fois l'offensive française nettement déclanchée et l'heure de la contre-offensive allemande vraiment venue.

Nous aurons d'ailleurs à revenir ultérieurement sur ce point.

V

LA VIe ARMÉE SE REPLIE VERS LA SARRE (14-16 AOUT)

Le 14 au matin, devant l'affirmation catégorique du G. Q. G. concernant l'importance des forces concentrées devant son front, le kronprinz de Bavière estime qu'il n'a plus qu'un parti à prendre : préparer le repli de la VIe armée; il se sent d'autant plus déterminé à cette décision que des renseignements provenant de la VIIe armée lui annoncent

1. Cf. *Revue de Paris* du 15 août 1920 : « Le plan de campagne allemand ».

que les Français ont repris l'offensive en direction de Mulhouse et que le rameutement de la VIIe armée vers le Nord a dû être en partie arrêté.

Dès la matinée du 14 août, il donne en conséquence les ordres suivants [1] :

Les corps de première ligne de la VIe armée se replieront sur la ligne Sarrelouis-Sarreguemines-Phalsbourg-Lützelbourg; le Ier corps bavarois de réserve, qui se trouve encore sur la Sarre, obliquera vers le nord-ouest et viendra s'établir derrière la Nied inférieure de Bouzonville à Rehlingen, pour se lier à la position de la Nied.

Trois lignes de résistance sont prévues pour les arrière-gardes :

1° La Nied française, la Rolte, Baronville, Rodalbe, Sarrebourg, Lützelbourg;

2° La Nied allemande, puis Hellimer, Sarre-Union;

3° Enfin pour les arrière-gardes du centre le versant sud du massif de Forbach, c'est-à-dire Merlebach, Cadenbronn et Sarreguemines.

Le Ier corps bavarois, qui est en pointe dans la région de Blamont-Cirey, se repliera sur Sarrebourg, couvert sur son flanc est par la 7e D. C.

La VIIe armée tiendra la ligne de la Bruche entre Molsheim et Strasbourg et empêchera à tout prix l'ennemi de percer, soit dans la région de Saverne, soit à l'ouest de Molsheim. Elle enverra dans ce but le XIVe corps au plus tôt sur Phalsbourg.

Mais dans ces ordres préparatoires d'un caractère plutôt défensif, le Kronprinz laisse encore percer son désir d'offensive. Il y déclare en effet que l'on défendra la ligne de la Sarre « *si on n'a pas pu auparavant reprendre l'offensive* ».

A peine ces ordres sont-ils transmis que les renseignements affluent de toutes parts annonçant que l'ennemi se porte en avant sur tout le front compris entre Saint-Nicolas-du-Port et le pied occidental des Vosges [2] : ces forces sont estimées à quatre ou cinq corps d'armée et deux divisions de cavalerie; en outre des éléments ont pris pied au Donon et une à deux divisions descendent la vallée de la Bruche.

Le Ier C. B. se replie en combattant derrière la Vezouze, de Blamont à Cirey; le XXIe corps est également attaqué dans

1. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 264-265.

2. Radios des divisions du IIIe C. C. — Historiques des 25e et 26e dragons et du 2° Schwere Reiter.

la région de Moncourt. Mais l'ennemi semble progresser lentement et avec prudence.

Bien qu'ayant déjà la certitude que l'offensive générale de l'aile droite française est déclanchée, le kronprinz estime que le moment n'est pas encore venu d'ordonner la retraite générale vers la Sarre. Il prescrit au contraire aux IIe et IIIe C. B. de tenir leurs positions; au XXIe C. de se replier au plus vite derrière la Sarre et de barrer les défilés des Étangs avec la 8e D. C. et la D. C. B.; au Ier C. B. d'orienter sa gauche sur Sarrebourg, mais de ne pas dépasser vers l'est, si possible, le canal de la Marne au Rhin. — Il porte enfin le Ier C. B. R. non plus vers Bouzonville, mais vers Saverne pour compenser le retard survenu dans le rameutement de la VIIe armée [1].

Le 15 août au matin le Ier C. B. est attaqué à nouveau : il se replie sur Herzing et Lorquin, tandis que la 7e D. C. roque vers l'est pour venir couvrir son flanc sud et tenir les passages de la Sarre rouge et de la Sarre blanche. Le XXIe C. et le IIe C.B sont également tâtés, mais faiblement : on a l'impression que dans cette région l'ennemi a serré sur ses têtes de colonnes. Plus à l'ouest il n'a pas encore débouché des hauteurs du Couronné de Nancy.

Quant à la VIIe armée, les nouvelles qu'elle avait envoyées le 14 s'étant trouvé exagérées, elle a repris son rameutement vers le nord. Elle n'a d'ailleurs pas été attaquée, sauf au Donon.

Le moment est venu néanmoins pour le commandant de la VIe armée de décider s'il doit ou non battre en retraite et, pour cela, de savoir s'il a réellement devant lui des forces supérieures. Or, les renseignements qu'il a reçus du front lui indiquent que l'ennemi a en première ligne, entre Nancy et les Vosges, cinq à six corps d'armée au plus; on est donc loin des douze corps annoncés par de Moltke. Aussi le kronprinz fait-il demander par téléphone au G. Q. G. si les renseignements qui lui ont été envoyés la veille de Coblence sont bien exacts. Le G. Q. G. lui répond catégoriquement :

Le G. Q. G. est bien renseigné sur la concentration ennemie; trois armées françaises comprenant chacune quatre corps d'armée sont réunies entre Toul et Raon-l'Étape; chacun est suivie d'une armée

1. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 266.

de réserve : celle du centre compte trois corps d'armée, les deux autres échelonnées à droite et à gauche, comprennent chacune quatre divisions de réserve. Les directions d'attaque des trois armées de première ligne sont Morhange, Dieuze et Sarrebourg [1].

Le kronprinz reçoit en outre une lettre personnelle du général von Stein, quartier maître général, lettre approuvée par le général de Moltke. Dans cette lettre von Stein confirme les renseignements précédents et expose les raisons pour lesquelles la VIe armée doit se replier sur la Sarre en prenant un dispositif lui permettant à tout moment de reprendre l'offensive; il lui annonce en outre l'arrivée imminente des six divisions d'ersatz dont nous avons parlé plus haut et lui indique qu'il peut en conséquence diriger son aile droite non plus sur Sarrelouis, mais sur Sarrebrück, l'intervalle entre ces deux points devant être comblé par les dites divisions.

Bien renseigné le G. Q. G. allemand ne l'était guère et son service de renseignements l'avait formidablement induit en erreur!

Quoi qu'il en soit, devant de semblables arguments, le kronprinz de Bavière se décide enfin — mais à regret, car il n'est pas convaincu de l'importance de l'offensive française — à se replier sur la Sarre, et, dans les premières heures de l'après-midi du 15 août, il envoie à ses grandes unités le télégramme suivant :

Repli derrière la Sarre [2].

Peu après il leur adresse une directive plus explicite où il dit en particulier :

Une grande offensive française, exécutée entre Metz et Strasbourg avec la masse des armées ennemies, est très vraisemblablement imminente. La VIe armée se repliera sur Sarrebruck-Sarrebourg, en appuyant son aile gauche au massif montagneux, et se préparera à résister d'une façon décisive sur cette ligne. L'intervalle compris entre Sarrebruck et la position de la Nied sera comblé par le G. Q. G. avec des troupes de deuxième ligne. Le IIIe corps de cavalerie se portera également dans cette région.

Tous les corps organiseront leur repli de façon à pouvoir faire aussitôt que possible demi-tour, si l'ennemi change d'attitude, mais de façon

1. Von Ruith, *loc. cit.*
2. Von Ruith, *loc. cit.*, p. 267.

à se réserver également assez de temps pour organiser complètement leurs positions.

Le kronprinz de Bavière envoie en outre à ses corps d'armée un ordre d'opérations où il indique à chacun d'eux le secteur de défense qui lui est attribué sur la position de la Sarre et prescrit que la dite position sera occupée à partir du 18 août, les travaux étant commencés au plus tôt, au besoin par des détachements spéciaux envoyés à l'avance.

Le mouvement de repli commence effectivement dans la nuit du 15 au 16 août [1] : le Ier C. B. se replie sur Sarrebourg : le XXIe C. sur Bensdorf- Mittersheim; le IIe C. C. sur Morhange; le IIIe C. B., laissant ses arrière-gardes sur la Nied française à Han et Remilly, reporte ses gros d'un seul bon derrière la Nied allemande dans la région de Bionville-Faulquemont. Tous les éléments d'armée et d'étapes sont également reportés fortement vers l'est.

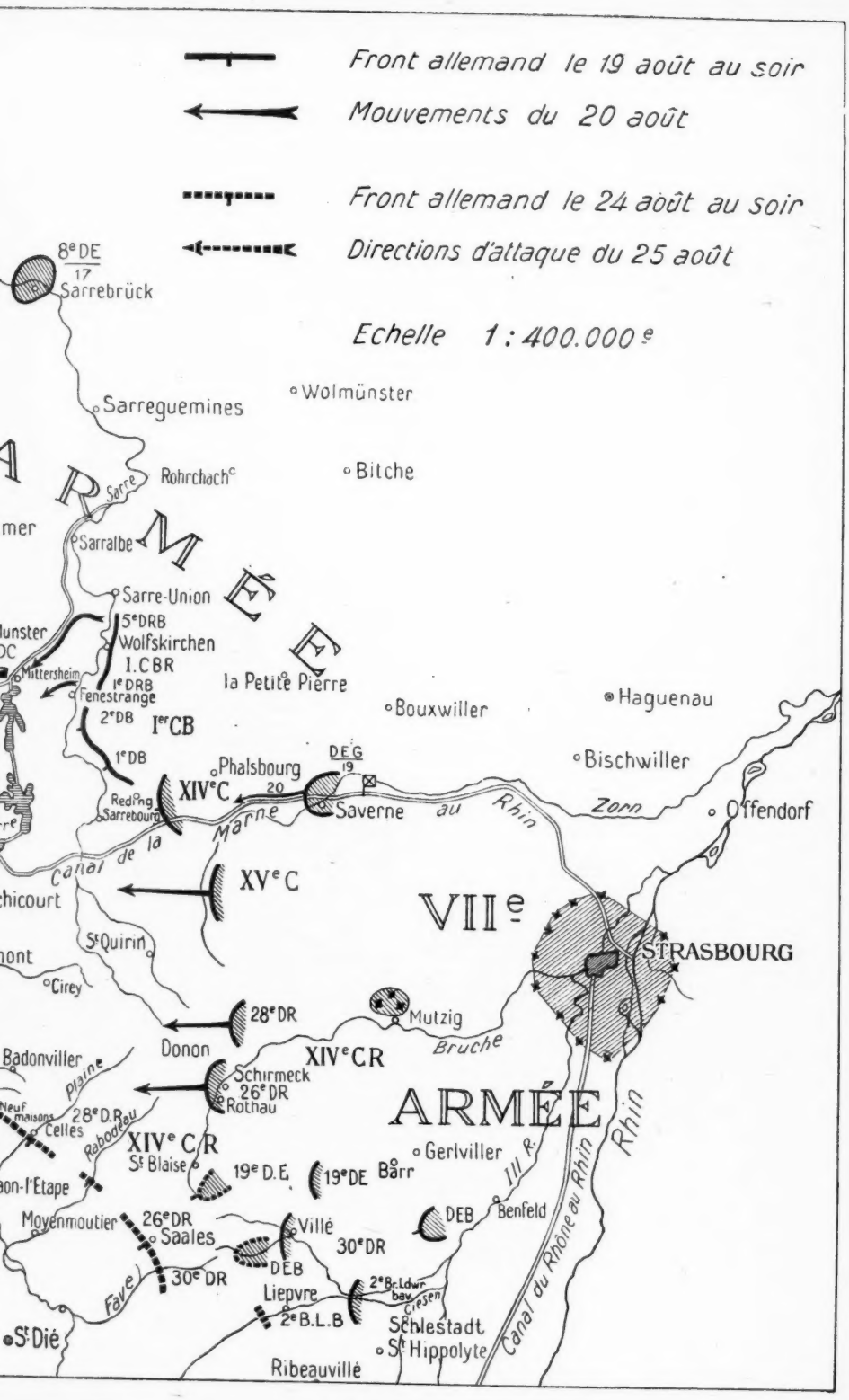
Le mouvement est couvert par les trois divisions de cavalerie du IIIe C. C. : la 7e D. C. se replie, en longeant le pied des Vosges, sur Sarrebourg, puis Lixheim; la D. C. B. sur Bissing-Loudefring; la 8e D. C. sur Han-sur-Nied.

COMMANDANT KOELTZ

(*A suivre.*)

1. Historiques des unités confirmés par l'étude des carnets de prisonniers.

Ve ARMÉE
Ottange
XVIe C
Angerviller
Thionville
Merzig
Position de la Nied
45e Br. Ldwr.
43e Br. Ldwr.
13e Br. Ldwr.
53e Br. Ldwr.
Sarrelouis
10e DE
18
Bouzonville
8e DE
17
Maizières
Boulay
10e DE
19
Forbach
Ste Barbe
9e Br. Ldwr.
Jarny
METZ
VIe
18
Courcelles-Chaussy
St Avold
Allemande
Courcelles
4e DE
19
Faulquemont
8e DE
Lixing
19
Hellimer
Nied
6 DB
IIIe CB
Remilly
Verny
Seille
30e DR
Han
5 DB
Française
20
Gros-Tenquin
8e DE
20
Thiaucourt
20
20
IIe CB
Mohrange
D.C.B
XXIe C
Bensdorf
Munster
Pont-à-Mousson
Nomény
8e DC
10e DE
Rodalbe
31e D
42e D
7e DC
Mittersheim
Delme
Hanhoué
IIIe CB
Dieuze
Canal des Salines
Chateau-Salins
Marsal
Domèvre-en-Haye
Sarre
TOUL
Nancy
8e DE
D.C.B
Canal de la Sarre
4e DE
Henaménit
5e D.RB
Rechicourt
Meurthe
Einville
Avricourt
Dombasle
Maixe
½ 1e D.RB
Blamont
Ft de Manonville
Cirey
Lunéville
4e DB
Blainville
Moselle
IIe CB
7e et 8e DC
Lamath
Badonviller
Madon
Gerbeviller
Flin
XXIe
Ier CB
XIVe C
Plaine
Bayon
3e DB
Badmenit
Neuf maisons
28e D.
Fontenoy
Baccarat
Celles
Venezey
31e D
42e D
St Pierremont
Raon-l'Etape
Essey
Mortagne
Charmes
Moyenmoutier
Removille
Rambervillers
Chatel
Padoux
Igney
Granvillers
St Dié



Front allemand le 19 août au soir
Mouvements du 20 août
Front allemand le 24 août au soir
Directions d'attaque du 25 août
Echelle 1 : 400.000e
8e DE
17
Sarrebrück
Sarreguemines
Wolmünster
Rohrchach
Bitche
Sarre
Sarralbe
Sarre-Union
5e DRB
Wolfskirchen
I.CBR
Mittersheim
1e DRB
Fenestrange
2e DB
Ier CB
1e DB
la Petite Pierre
Bouxwiller
Haguenau
Bischwiller
Phalsbourg
DEG
19
20
XIVe C
Saverne
Zorn
Offendorf
Canal de la Marne au Rhin
XVe C
VIIe
STRASBOURG
St Quirin
Cirey
28e DR
Mutzig
Donon
XIVe CR
Bruche
Badonviller
Plaine
Schirmeck
26e DR
Rothau
ARMÉE
Neuf maisons
28e D.R.
Celles
Rabodeau
XIVe C R
St Blaise
19e D.E.
19e DE
Barr
Gerlviller
Ill R.
Rhin
Canal du Rhône au Rhin
Moyenmoutier
26e DR
Saales
Villé
30e DR
DEB
Benfeld
DEB
30e DR
Fave
Liepvre
2e Br. Ldwr bav.
Ciesen
2e B.L.B
Schlestadt
St Hippolyte
St Dié
Ribeauvillé

COMMENT FUT COMPOSÉE

LA « PRIÈRE SUR L'ACROPOLE »

Que la *Prière sur l'Acropole* soit l'écrit le plus célèbre de Renan, nul ne le contestera. Elle a donné lieu à toutes sortes de représentations figurées, procédant pour la plupart de la statue en bronze de Jean Boucher, et qui ont popularisé le tête à tête du grand homme et de la déesse, en sorte qu'on s'imaginerait aujourd'hui aussi malaisément Renan sans Athéné que Musset sans la Muse. Ses phrases ont paru non moins dignes d'être déclamées que les vers les plus brillants de notre littérature; elles ont obsédé plus d'un écrivain, suscité des pastiches, des réminiscences, et le meilleur styliste de notre temps s'est appliqué à composer la réponse d'Athéné à Renan.

Cette admiration a, semble-t-il, détourné les curiosités de la facture de ce morceau. La *Prière*, n'est-ce pas la prose renanienne par excellence, et cette prose, comme un disciple de Flaubert le disait il y a une quarantaine d'années à M. Bourget, est telle qu' « on ne sait pas comment c'est fait ». De même, en ce qui concerne la date et le lieu de la composition, le dire de l'auteur a été accepté sans examen : cette *Prière* serait bien celle que Renan fit sur l'Acropole, quand il fut arrivé à en comprendre la parfaite beauté. Un article paru le 1er janvier 1918 dans *le Mercure de France* [*la Prière sur l'Acropole*, par G. Aubault de la Haulte Chambre], loin

de résoudre le problème, ne le posait pas en ses vrais termes[1]. On ne descendait toujours pas du rocher sacré. — Ce n'eût pourtant pas été la première fois qu'un grand écrivain, grand voyageur, aurait, sans songer à mal, situé un morceau de sa fantaisie au lieu qui le pouvait produire excellemment en relief. Il y a là une mise en scène si naturelle que c'est un tort et d'en vouloir à l'auteur s'il l'a fait, et de ne pas supposer qu'il l'ait fait.

C'est le 1er décembre 1876 que la *Revue des Deux Mondes* donna la *Prière sur l'Acropole*. Ce morceau se présentait de la même façon que dans le volume des *Souvenirs d'Enfance* la *et de Jeunesse* que nous avons entre les mains, au cours du chapitre II de ces *Souvenirs*. Pour l'introduire, Renan se servait de cette transition ingénieuse : Des Souvenirs? Je n'ai commencé à en avoir que fort tard. C'est à Athènes, en 1865, que j'éprouvai pour la première fois un vif sentiment de retour en arrière. (C'est d'ailleurs inexact; Renan a ébauché des souvenirs d'enfance en 1862, quand il écrivit la plaquette sur sa sœur Henriette. Et dès 1842, nous avons montré ailleurs que Renan, alors séminariste à Issy, avait tendu l'oreille aux sons tremblants des cloches d'Is.) — Le couplet sur Athènes pouvait dès lors venir, et l'exposé des sentiments que la vue de ses merveilles éveilla chez le voyageur. Ces merveilles étaient presque toutes sur l'Acropole. Les heures que Renan passait sur cette colline vraiment sainte étaient des heures de prière. Toute sa vie repassait, comme une confession générale, devant ses yeux. (En fait, hors les deux premières pages, où Renan se remémore son enfance, et une allusion à la *Vie de Jésus*, la *Prière* n'est nullement une confession du passé.) — Mais nous voici à la phrase d'introduction de la *Prière* :

« Un vieux papier que je retrouve parmi mes notes de voyage contient ceci[2] : Prière que je fis sur l'Acropole quand je fus arrivé à en comprendre la parfaite beauté, etc. »

1. L'auteur, acceptant le dire de Gebhart, tend à réduire le nombre des visites que Renan aurait faites à l'Acropole. Or, pendant les deux mois de son séjour, il y montait *chaque soir* vers cinq heures, accompagné de sa femme. (*Détail donné par madame N. Renan.*)

2. Un brouillon de ce passage porte : « Je trouve dans mes papiers de cette époque un hymne que j'écrivis un soir, et où je mis une sorte de confession. » — Sur une autre feuille, on lit : « Poésie : prière sur l'Acropole. »

Relisons ces pages fameuses; nous n'y trouvons rien qui s'oppose à cette assertion; rien, — jusqu'aux deux dernières pages. Mais là deux détails nous arrêtent. Pour nous faire comprendre, il est indispensable de donner quelques précisions sur le voyage de Renan à Athènes en 1865.

Il fit alors deux séjours dans cette ville : le premier, du 13 février au 28 mars; le second, beaucop moins long et coupé d'une pointe dans le Péloponèse, en mai. C'est sans doute l'impression première qui fut la plus forte et détermina l'ébranlement. Mais ni en mars ni en mai, Renan, qui venait d'Asie Mineure, n'avait encore vu Constantinople. C'est le 8 juin seulement qu'il y arriva, et Sainte-Sophie lui plut, Sainte-Sophie dont il écrira dans *Saint Paul* (p. 207) que c'est un véritable « temple arien, où le genre humain tout entier pourrait faire sa prière ». La phrase de la *Prière* : « Le temple d'Hagia-Sophia, qui est à Byzance, produit aussi un effet divin avec ses briques et son platras, etc... » s'explique bien mieux après ce voyage à Constantinople qu'avant, pour ne pas dire qu'elle s'explique après et non avant.

Reprenez la *Prière*, et lisez au paragraphe qui précède immédiatement celui-ci : « Il y a de la poésie dans le Strymon glacé et dans l'ivresse du Thrace. » Cette phrase n'implique pas, à la rigueur, que Renan ait vu le Strymon. Mais, s'il l'a vu, n'est-il pas plus vraisemblable qu'il en ait parlé après l'avoir vu qu'avant de le voir? — Or Renan a vu le Strymon un peu avant d'arriver à Constantinople, à la fin du voyage en Macédoine qu'il entreprit après avoir quitté définitivement Athènes. Le Strymon est un fleuve de Thrace qui se jette à la mer près de l'ancienne Amphipolis. Renan rencontra son estuaire en suivant la *Via Egnatia* de Thessalonique à Philippes. La dernière halte qu'il fit avant d'y arriver fut « sous des platanes, *près d'une source très froide* qui sort du sable » (*Saint Paul*, p. 156). Il n'est pas douteux pour nous que Renan, en écrivant la phrase de la *Prière*, s'est souvenu de cet endroit.

Ces deux constatations suffisent à éveiller dans l'esprit une défiance qui s'étend de proche en proche au reste de la *Prière*. Certes, quand Renan s'écrie : « Je me persuaderai, ô Hippia, qu'ils descendent des cavaliers qui célèbrent

là-haut, sur le marbre de ta frise, leur fête éternelle », on se laisse persuader qu'on est avec lui sur l'Acropole, et notre regard suit pour ainsi dire le geste de sa main qui nous désigne la frise du Parthénon. Et pourtant, n'avons-nous pas lu plus d'une fois dans les harangues de Cicéron des apostrophes comme celle-ci : « Pourquoi (il s'adresse à l'avocat de la partie adverse) me regardes-tu de cet œil? » — alors que, nous le savons pertinemment, ce trait a été forgé à froid dans la solitude recueillie d'une villa, loin du Forum ou du Sénat? Certes Renan n'est pas un avocat, mais enfin, quand on a éprouvé une fois l'artifice des écrivains, on en garde une certaine courbature.

Poursuivons donc notre examen critique. Parmi les manuscrits conservés à la Bibliothèque Nationale, il y a un petit carnet de voyage acheté rue du Bac, où Renan consigna les impressions du voyage qu'il fit en 1870 jusqu'à Tromsoé en Norvège, en compagnie du Prince Napoléon. On y lit (à la date du 8 juillet, Renan arrive en vue de Bergen) : « Spectacle unique... Lac, *mer de lait* [1]. » Et le 12 juillet (le navire qui porte Renan manœuvre dans des fiords plus étroits que sa longueur) : « Calme absolu de la mer. *Iles d'oiseaux.* » Le 14 juillet, il trouve très joli « l'archipel des Lofoden »; il y voit des « troupes d'eiders avec leurs petits ». — Qui croira désormais que le passage « Si tu avais vu les neiges du pôle et les mystères du ciel austral », et surtout cet autre : « Je fus bercé au souvenir des glaces flottantes, des mers brumeuses semblables à du lait, des îles peuplées d'oiseaux qui chantent à leurs heures, etc... », ne sont pas en rapport avec ces souvenirs de voyage? Que si la rétine de Renan n'avait pas gardé ces images, ces phrases de la *Prière* eussent-elles été écrites comme elles l'ont été? — Aussi bien avons-nous sur ce point une certitude. Elle nous est acquise par l'inspection d'une petite enveloppe gardée dans un carton des Manuscrits du Fonds Renan, et qui porte ces mots, écrits par Renan : « Acropole. A emporter. » Parmi les brouillons

1. Ceci ne serait pas décisif, car on trouve dans les *Essais de Morale* (1859) : « Au milieu de ces rêves (des races celtiques) apparaît le sentiment pittoresque des navigations polaires : la ... physionomie si caractérisée des fiords de la Norvège, les brumes subites, la mer *calme comme du lait...* »

qu'elle contient, et sur lesquels nous allons revenir, est ceci : « Ah! si tu savais, déesse... *Si tu avais vu Tromsoé,* mers polaires..., ton front pas si serein... »

La preuve est faite, nous l'espérons, que la *Prière sur l'Acropole* telle que la *Revue des Deux Mondes* la révélait à ses lecteurs le 1er décembre 1876, n'avait pas été écrite tout entière à Athènes en 1865. Est-il possible d'aller plus loin, de distinguer dans ce morceau les passages de premier jet de ceux qui ont été rapportés ensuite? de fixer la date à laquelle la *Prière* a été composée en vue de la publication?

Dans l'état actuel de la documentation, on ne saurait prétendre, croyons-nous, à une précision rigoureuse. Voici une des manières dont les choses ont pu se passer.

La *Prière sur l'Acropole* a dû être composée (nous entendons par là que Renan en a achevé les parties et les a ordonnées) quand l'auteur des *Souvenirs* eut songé à ouvrir par elle son chapitre II, soit au cours de l'année 1876. Il a repris alors la petite enveloppe dont on a parlé plus haut. Que contenait au juste cette enveloppe? A quel moment avaient été écrits les papiers qu'elle enfermait? Il faudrait pour le déterminer une bien longue enquête. Nous admettons que la plupart de ces brouillons datent en effet du séjour à Athènes. Pour quelques-uns, le doute n'est pas permis. Ainsi, sur une feuille portant : « Durant plus de dix siècles ce monde a été un désert... Lourds badauds... le monde occupé par badauds... On ne sait plus écrire, on écrit comme ces lourds conquérants (Romains), déclamatoire... Je suis née, déesse aux yeux bleus... Mais les yeux des jeunes filles y sont comme vertes fontaines... (Description de Bretagne)... O... déesse, toi qui t'appelas Démocratie (Le Bas)... Les Scythes ont conquis le monde [On reconnaît au passage les thèmes de la *Prière*], on lit en travers : « Hier sur le Lycabète, je regardais fleurs. Les asphodèles[1] étaient passés. Petit effort en commençant, milliers de petites têtes, iris, liserons, convolvules... »

Ainsi encore : « Aisance, noblesse simple, chose essentiellement grecque. Le citoyen fier et tranquille. Le plus beau

1. Émile Gebhart, racontant jadis la visite de Renan, écrivait : « A une heure de l'après-midi nous montions tous les trois à l'Acropole, parmi les groupes anémones et *les pâles asphodèles.* »

Romain, un Auguste, un Trajan,... il a de la majesté, il en impose. Le Moyen Age grotesque fierté, pédantisme niais. Ici seulement, héros-citoyen (Impression devant la façade occidentale du Parthénon). »

Et encore : (au verso d'une feuille où se trouve : ô noblesse, ô beauté, etc. — Beau jour où toutes les nations qui ont débris de ton temple, etc.) : « Même tes descendants dégénérés : j'essaierai d'aimer jusqu'à ce nigaud qui se pavane sur la place de la Constitution. » Renan barra ensuite ce nom, et mit seulement : « là-bas ». Et le manuscrit des *Souvenirs* porte à cet endroit : « J'essaierai d'aimer jusqu'à ces faquins ridicules [1]... ce nigaud qui se pavane à cheval là-bas près de Cynosarge [2]. » — Ces précisions topiques que l'auteur n'a pas conservées nous sont précieuses, soit que Renan ait écrit cette note sur l'Acropole, ou dans la chambre de l'hôtel de la Grande-Bretagne où il était descendu, *place de la Constitution* (située au milieu de la ville moderne, entre l'Acropole et le Lycabète).

Voilà quelques passages *signés* pour ainsi dire d'Athènes. Quelle émotion n'éprouve-t-on pas à manier ces feuillets que l'agile et fin crayon de Renan a couverts à la hâte sous le soleil d'Athènes, dans le voisinage et sous l'influence de chefs-d'œuvre sans égal? Mais il n'est pas temps d'y rêver. Il faut encore désigner le compagnon de voyage qui a montré à Renan l'Acropole.

Ce compagnon, c'est le livre de Beulé, intitulé *l'Acropole d'Athènes*. Renan, qui faisait toute chose méthodiquement, se renseignait dans les bons auteurs sur les lieux parcourus. Quand il n'avait pas sous la main un Mariette (qui, quelques mois avant le séjour à Athènes, lui avait montré la Basse et la Haute Égypte), il se servait du guide de Valéry en Italie, de Beulé à Athènes [3], et, un an avant sa mort, visitant la

1. Cette boutade ne doit pas faire oublier les pages exquises que l'auteur de *Saint Paul*, quinze ans après la publication de *la Grèce contemporaine*, a consacrées aux Grecs modernes (cf. par exemple, p. 205, la phrase sur « le goût de la parure qui distingue le palicare », etc.).

2. *Cynosarge* se trouvait en dehors de l'enceinte, très à l'est, entre le Lycabète et l'Ilissus; donc à une bonne distance de la Place de la Constitution.

3. Voyez d'ailleurs les pages du chap. VII de *Saint Paul*, où Renan décrit l'Acropole que dut voir l'Apôtre, et où il renvoie fréquemment au livre de Beulé

Turbie, il ne se consolera pas d'avoir omis d'emporter le mémoire de Léon Renier sur cette ruine.

C'est Beulé qui a mis sous les yeux de Renan les noms d'Athéné. Au chapitre IV, consacré au temple de la Victoire sans ailes, l'archéologue écrit : « Adorée déjà sous plusieurs noms dans l'Acropole, la déesse l'était encore en avant des Propylées sous cette nouvelle forme. » Et ces noms étaient *Parthénos*, *Promachos*, *Polias*, *Hygie*, *Ergané*. Renan les a retenus presque tous. Le manuscrit des *Souvenirs* porte même : « Les cités, tu les gardes, ô Poliade, ô Promachos. » Et un peu plus loin : « Pronœa, providence de Jupiter. » L'auteur a craint le pédantisme de ces citations; il a éliminé *Poliade* et *Pronœa*. Cette dernière suppression n'est peut-être pas très heureuse, le texte définitif n'établissant plus de distinction entre la « Providence de Jupiter » et « Ergané » : or c'étaient là deux attributs fort différents de la déesse.

D'ailleurs, même sans avoir Beulé à la main, Renan, dans ses promenades sur l'Acropole, devait rencontrer le piédestal de Minerve Hygiée, celui de Minerve Promachos, en allant des Propylées au Parthénon; à sa droite, comme jadis Pausanias, il pouvait, avant de s'approcher de la façade occidentale du Parthénon, visiter l'enceinte de Minerve Ergané; au nord, et à gauche de l'Erechtéion, il voyait l'enceinte de Minerve Poliade. Toujours Minerve! Ce rocher sacré était bien à elle, et Renan eut raison, dédaignant les autels secondaires dédiés à d'autres divinités, dédaignant même l'enceinte de Diane Brauronia, d'adresser sa prière à la « déesse aux yeux bleus [1] ».

« Un peu plus loin, dit Beulé, qui décrit ce qu'on trouve en allant des Propylées au Parthénon, un tronc de cheval de grandeur naturelle, rappelle *le titre d'Hippia*, donné à Minerve. »

(cf. p. 171, n. 2; p. 180, n. 2, 3, 5; p. 181, n. 1). Beulé cite à son tour Le Bas, auquel Renan emprunte la citation d'Athéné Démocratie.

1. Un archéologue eût pu chicaner cette expression. Beulé, par exemple, sait bien que la statue chryséléphantine de la Minerve de Phidias n'avait sans doute pas les yeux bleus : ils « eussent probablement tranché trop vivement sur la douceur de l'ivoire. Pour la prunelle des yeux, Phidias avait choisi deux pierres précieuses dont la couleur approchait autant que possible de l'ivoire ». Mais il n'en est pas moins vrai que la tradition attribuait bien à Minerve des yeux bleus.

C'est encore Beulé (II, 155 et 156) qui emplit d'enthousiasme Renan pour les « cavaliers divins des fêtes » de la déesse. En définitive, la frise du Parthénon (abritée sous le portique et qui offrait une suite de bas-reliefs tournant autour des quatre côtés et représentant un sujet unique, la fête des Panathénées) est à peu près le seul motif archéologique auquel l'auteur de la *Prière* fasse une allusion précise. Quelques mots seulement, « stylobate », « architrave », rappellent la langue de l'archéologie [1]. Le manuscrit des *Souvenirs* présente une rédaction beaucoup plus lourde de détails d'érudition. Renan a senti qu'il fallait choisir et alléger. Le nom latin qu'il donne au maître des Dieux, cinq lignes avant de l'appeler par son nom grec (Providence de *Jupiter*...; Sagesse, toi que *Zeus*...) ne l'a pas choqué. Toujours on le retrouve indifférent à la couleur locale, dédaigneux des pointilleuses exactitudes du Parnasse. — Cependant ce dernier passage : « Sagesse, toi que Zeus enfanta après s'être replié sur lui-même, après avoir respiré profondément, etc... », et le rappel de la lutte entre les Athéniens et les Rhodiens, paraissent se rapporter à d'autres sources que Beulé; car on lit, sur une feuille de brouillon : « *Un tableau que nous ne connaissons que par Philostrate*, naissance de Minerve. On y voyait Jupiter respirant profondément, mais avec joie, comme un homme sorti heureux d'une lutte pénible, mais immortelle. » — D'autre part, à la page 70 de l'*Église chrétienne*, Renan cite ce mot d'un sermon d'Aelius Aristide sur Athéné : « Elle habite en son père, intimement unie à son essence » : c'est à peu près la phrase de la *Prière*. Enfin il a dû consulter les hymnes de Proclus à Minerve.

Mais Beulé reste bien la source principale. Jusqu'à présent, nous n'y avons puisé que des renseignements archéologiques.

1. Le « stylobate » était un mur de peu de hauteur, sorte de soubassement lisse et continu, sur lequel portaient directement les colonnes doriques, sans base, des plus anciens temples. — L' « architrave » était une pièce, originairement en bois, qui reposait directement sur les colonnes ou autres points d'appui, et supportait la partie supérieure de l'entablement. L'architrave du Parthénon, décorée de boucliers d'or, était célèbre. — On ne voit pas très bien, d'ailleurs, comment Renan eût pu s'attacher à un mur bas, et placer sa cellule entre l'architrave et la partie supérieure de l'entablement que l'architrave est censée supporter directement.

Il a fourni davantage; ses premiers chapitres ont représenté à Renan, en une brève et saisissante histoire, les dévastations successives qu'a subies l'Acropole, notamment en ce sombre XVIIe siècle où un aga se servait des Propylées comme de magasin à poudre et de dépôt d'armes, où les Vénitiens faisaient sauter le Parthénon. L'émotion qu'éveilla chez Renan cette lecture est vivement exprimée dans la lettre qu'il écrivit d'Athènes à Berthelot, le 16 février 1865 : « Oh! quelle bénédiction que ce rayon d'un autre monde soit venu jusqu'à nous! Et quand on pense que cela n'a tenu qu'à un fil! Qu'il ait suffi durant des siècles du caprice d'un aga pour que nous ne sussions rien de tout cela! » Et bien des passages de la *Prière* sont inspirés par l'histoire de Beulé. Ainsi « ce Calédonien » qui emporta à Thulé des morceaux du temple divin, c'est lord Elgin dont Beulé (p. 40) stigmatise sobrement la barbarie trop savante : « Plus de deux cents pieds de la frise et presque toutes les statues des frontons furent enlevées; les métopes furent arrachées de leurs coulisses, et *le marteau fit voler en éclats* les triglyphes et les corniches : en emporta en outre des fragments d'architecture, tambours de colonnes, chapiteaux, entablement, corniche. Les Propylées fournirent aussi des échantillons; deux côtés de la frise du temple de la Victoire n'échappèrent point à un œil trop exercé. » — Si Renan, plus loin, s'écrie : « Quel beau jour que celui où toutes les villes qui ont pris des débris de ton temple, Venise, Paris, Londres, Copenhague, répareront leurs larcins... », c'est que Beulé montrait (p. 41) la Grèce, la France et l'Angleterre, inspirées enfin par la vraie religion de la beauté, entourant de soins les restes de l'Acropole, relevant les portiques, envoyant à Athènes des moulages de ce que gardaient encore leurs musées. Venise est ici nommée en mémoire de sa détestable expédition de 1687 (cf. Beulé, I, p. 37-38); Paris, à cause de ce qu'y rapporta notre ambassadeur à Constantinople, Choiseul-Gouffier (cf. *ibidem*, p. 39-40); Copenhague parce que Beulé a écrit (p. 38) : « Les capitaines de Morosini (le général vénitien) suivirent cet exemple, et des fragments du Parthénon furent emportés jusqu'à Copenhague. »

Maintenant, comment tous ces détails ont-ils été agencés? Une édition critique seule le montrerait, et notre but présent est autre. Nous croyons pouvoir dire que l'étude de la composition de la *Prière* confirmerait, comme celle de presque tous les manuscrits de Renan que nous avons eus entre les mains, cette note de Taine : « Son procédé pour écrire est de jeter des bouts de phrases, des têtes de paragraphes parci, par-là. Quand il est arrivé à la sensation d'ensemble, il soude et fait le tout. » Cela est très exact, et c'est pourquoi (sauf dans ses dissertations critiques sur les textes dits sacrés, où il procède au contraire avec une rigueur quasi syllogistique) la composition, chez Renan, est parfois un peu lâche. Ici, on sent très bien qu'il a tâté longtemps, sinon pour le commencement de la *Prière* (il semble avoir imaginé assez tôt l'apostrophe : « O noblesse, etc... »), du moins pour la fin. Mais aussi, quand le chant intérieur s'est soudain fait entendre « ... dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts », avec quelle joie triomphante il le fixe, et écrit au-dessous, décisivement : « finir ainsi : Prière sur l'Acropole ».

Le chant intérieur... N'est-ce pas Renan lui-même qui l'a dit, à la page 16 des *Souvenirs* : « Souvent le mouvement et le rythme me viennent en vers. » Comment nous mettre au centre de ce prodigieux cerveau pour écouter le bourdonnement des phrases musicales, dont quelques-unes l'obsédaient depuis des années, sans qu'il eût consenti encore à les accueillir? Prenez, par exemple, cette expression : « Si tu avais vu les neiges du pôle et les *mystères du ciel austral.* » Et bien! ce n'est pas autre chose que la traduction du latin : *penetralia plagæ australis*, par lequel, en faisant au séminaire, en 1845, une étude de *Job* sous M. Lehir, il avait rendu le verset 9 du chapitre IX de ce texte. Il trouva cette transcription en préparant, sur sa version latine de Saint-Sulpice, la traduction française de *Job*, qu'il publia en 1858. Il ne la retint pas alors, mais l'expression est en bonne place à la fin de la *Prière*. Et cette fameuse phrase : « Tout n'est ici-bas que symbole et que songe », comme elle avait longtemps chanté à ses oreilles! Voyez par exemple dans *Ma sœur Henriette* (1862) : « Tout n'est ici-bas que symbole et qu'image. »

Mais c'est que déjà, dans une note d'Italie (1850), il avait écrit : « Shakespeare : Tout n'est ici-bas que symbole. »

Arrêtons ici notre analyse impie. Nous avons montré que la *Prière sur l'Acropole* n'est pas sortie d'un seul coup, ailée et chantante, du cerveau qui méditait sur la colline sacrée. Pour l'écrire, Renan s'y est repris à plusieurs fois; il a fait des retouches, des suppressions (rien, il le savait, n'est difficile et précieux comme la sobriété[1]). Tout porte à croire que le morceau tel que nous le lisons a été composé dans le cabinet de travail de Paris ou de Sèvres, quelque dix ans après le voyage d'Athènes. Qu'importe! Oublions bien vite ce résultat de la critique. Que la *Prière* reste pour nous tous celle que Renan « fit sur l'Acropole, quand il fut arrivé à en comprendre la parfaite beauté ». Pourquoi briser ce qu'a si bien scellé le burin ou le bronze? Ni l'homme de génie ni la déesse ne descendront plus du commun piédestal où notre admiration les a fixés.

JEAN POMMIER

1. Cf. ce qu'il nous apprend, dans la *Préface* de l'*Avenir de la Science*, sur sa manière de composer : « La pensée se présente à moi d'une manière complexe; la forme claire ne me vient qu'après un travail analogue à celui du jardinier qui taille son arbre. »

UNE ŒUVRE DE LONGUE HALEINE :

LE

NIVELLEMENT DE LA FRANCE

Nous trouvons tout naturel, lorsque nous consultons la carte, d'y trouver des cotes d'altitudes; nous savons que ces nombres résultent d'un travail obscur et administratif dont nous retrouvons les traces, au cours de nos pérégrinations, sous forme de repères en fonte encastrés dans le roc ou dans la pierre des monuments. Mais le grand public est loin de se rendre compte des problèmes scientifiques qui sont soulevés à cette occasion, de l'importance des opérations effectuées et de l'intérêt des résultats obtenus. Je voudrais exposer succinctement les divers aspects du problème; mais il faut, avant toutes choses, déblayer l'esprit d'une idée préconçue.

Les seules altitudes qui nous intéressent sont les grandes altitudes; il nous paraît dénué d'importance que la gare de Carpentras s'élève à 92 m. 35 au-dessus du niveau de la mer, et nous réservons toute notre attention aux 4 810 mètres du Mont-Blanc, aux 1 907 mètres de Ventoux, par le même sentiment qui nous porte à faire plus de cas d'un fort ténor que d'un modeste laboureur. Mais en allant au fond des choses, on s'aperçoit que, si le Ventoux avait 10 mètres de plus ou de moins, cela ne changerait rien à notre pays, tandis qu'une dénivellation de pareille grandeur entraînerait les modifications les plus graves dans les pays de plaines, en changeant profondément le régime des eaux, le lit des rivières et des

canaux, le tracé des routes et des chemins de fer. Ce qu'il importe de déterminer avec une extrême précision, c'est donc, et d'abord, le modelé des plaines qui forme l'assiette du territoire; cette tâche préliminaire et essentielle, servira ensuite de base pour le nivellement des montagnes, car la cote d'un sommet montagneux ne peut être déterminée que par rapport aux repères tracés dans la vallée. L'établissement et la cotation de ces repères constituent donc la tâche, inglorieuse mais féconde, à laquelle un pays de haute culture doit s'attacher, en y apportant toute la précision que comporte l'état présent de la science et de la technique.

***

Tout de suite, une difficulté se présente : celle du zéro, c'est-à-dire de la cote origine. On veut mesurer des altitudes, et on a la prétention de les évaluer à quelques centimètres près, mais que signifie cette précision sur une Terre où rien n'est en repos? Sur quel rocher tracera-t-on le zéro, alors que la géologie nous enseigne que le modelé du globe se modifie au cours des âges et que, à ne considérer même que les temps historiques, nous savons que certaines Terres se sont élevées de plusieurs mètres, tandis que d'autres se sont abaissées d'autant? A supposer même qu'on choisisse judicieusement le repère initial sur une des assises les plus inébranlables du globe, il faudrait encore tenir compte des marées de l'écorce qui reproduisent sous une forme atténuée le phénomène des marées océaniques; on sait en effet, surtout depuis les expériences réalisées à Portdam par Hecker et par les calculs de M. Ch. Lallemand, que cette « respiration de la Terre », causée par l'attraction de la Lune et du Soleil, entraîne des dénivellations journalières dont l'amplitude atteint une quinzaine de centimètres.

Chose curieuse : ce repère immuable, que le sol imparfaitement rigide semble nous refuser, nous allons le demander à la surface mouvante des eaux, puisque c'est au niveau moyen de la mer que vont être rapportées les cotes d'altitude. Rien, assurément n'est plus variable que ce niveau, mais cette variation dépend d'un certain nombre de causes dont on

peut, assez rigoureusement, corriger les effets. L'étude de ces éléments se poursuit régulièrement, en France, dans quinze marégraphes échelonnés sur tout notre littoral, depuis le Havre jusqu'à Nice : des tubes verticaux en verre y communiquent avec la pleine mer par une canalisation assez longue qui amortit les mouvements brusques dus aux vagues, de telle sorte que le niveau de l'eau dans les tubes ne dépend plus que de causes plus lentes, dont la principale est la marée; la principale, mais non pas la seule : les variations de la pression atmosphérique, le vent, la pluie et les débordements des fleuves qui font varier la salure et la densité de la mer, constituent autant de facteurs variables dont l'influence ne peut s'éliminer que par des moyennes portant sur de nombreuses années. Peut-être même la mer est-elle soumise à de lentes fluctuations dont la cause échappe : c'est ainsi que les observations faites à Brest avaient indiqué, de 1852 à 1870, un abaissement continu de la mer par rapport au littoral atteignant 3 millimètres par an, qu'on avait attribué à un exhaussement du sol breton; mais à partir de 1871, le sens du phénomène s'est renversé jusqu'en 1886 où il a encore une fois changé de sens; le plus raisonnable est, évidemment, de mettre ces variations de large amplitude au compte de l'Océan, plutôt que de les attribuer à des oscillations de l'écorce solide.

Toutes ces variations de niveau prennent une importance variable d'un bout à l'autre de nos côtes, mais c'est dans la Méditerranée, et spécialement à Marseille, qu'elles sont réduites au minimum; Marseille est aussi un des points de notre littoral où l'épaisseur et la solidité des assises géologiques permettent de compter le mieux sur la fixité du sol; c'est donc là, tout compte fait, que la définition du niveau moyen de la mer peut se faire avec plus d'exactitude. En fait, depuis plus de trente années d'observation, ce niveau n'a pas manifesté de variations supérieures à 2 centimètres, et tout nous porte à croire qu'il constitue le repère le plus invariable qu'il nous soit donné de tracer sur notre boule terrestre.

On peut remarquer, d'autre part, que la masse totale des eaux paraît être restée constante depuis une longue série de siècles, et que les balancements de l'écorce qui soulèvent le sol d'un côté pour l'abaisser d'un autre, se compensent de

façon à laisser invariable la surface moyenne des eaux : c'est donc cette surface moyenne qu'il convient de choisir comme niveau de référence; et, pour plus de sûreté encore, notre service de nivellements a décidé, depuis 1860, que le zéro des nivellements serait défini par le marégraphe situé à Marseille, en bordure de la belle promenade de la Corniche.

On voudrait que cette règle si sage devînt la convention de tous les peuples civilisés; malheureusement, il reste beaucoup à faire pour réaliser cette unification des nivellements; le problème scientifique se complique de considérations nationales ou historiques, et c'est ainsi que les nivellements espagnols admettent pour origine la première marche de la mairie d'Alicante, et ceux de l'Argentine, l'étoile centrale gravée au péristyle de la cathédrale de Buenos-Ayres. Tout ce qu'on peut faire, actuellement, c'est de raccorder les nivellements exécutés indépendamment dans chaque pays; ce raccordement s'effectue aux stations frontières. C'est ainsi qu'entre les altitudes françaises et suisses, mesurées aux divers points de contact de la frontière franco-suisse, il existe une différence d'altitude constante et égale à 373 m. 60; cette différence tient à ce que les nivellements helvétiques ont dû partir d'un zéro arbitraire, constitué par un repère scellé dans le rocher de Niton. Mais renonçons à ces complications internationales, qui ne sont pas bien graves, et revenons au nivellement français, effectué en partant du niveau moyen de la Méditerranée. Tout paraît simple maintenant, puisqu'on a fixé son zéro; en réalité, les difficultés ne font que commencer.

***

Ouvrez l'*Annuaire du Bureau des Longitudes*, qui est le bréviaire de ceux qui cherchent des nombres précis : vous y lirez que le repère scellé dans la gare de Clermont-Ferrand est à l'altitude de 358 mètres, et vous entendez, bien que, prudemment, l'annuaire n'en souffle mot, qu'il s'agit de 358 mètres au-dessus de niveau de la mer; mais la mer ne passe pas à Clermont-Ferrand, et cette mesure résulte d'une série d'opérations assez compliquées où s'introduisent, non seulement des causes d'erreurs comme toutes les opérations en

comportent, mais aussi des conventions arbitraires. Pour que le niveau de la mer eût un sens à Clermont-Ferrand, il faudrait imaginer qu'un réseau de galeries souterraines ou de canaux à ciel ouvert permît à la mer de venir, en tous points, définir son niveau comme si elle couvrait toute la Terre; encore cette opération fictive ne suffirait pas à définir la cote zéro avec précision, car le niveau dépendrait de l'attraction exercée par les terres voisines, c'est-à-dire de la façon dont serait établi ce canal imaginaire.

Tout ceci nous montre qu'à vouloir serrer de près certains problèmes, on y rencontre des difficultés insoupçonnées. Nous ne pourrons surmonter celles qui se présentent à nous qu'en examinant, dans ses grandes lignes, le mécanisme de l'opération qui va nous donner la différence de niveau. C'est, en somme, un arpentage perfectionné; les opérateurs suivent une route, ou la berge d'un canal, ou la plate-forme d'une voie ferrée; divisant le chemin en sections successives longues de 150 à 200 mètres, ils déterminent, avec les mires et le niveau à bulles d'air, la différence de niveau entre les deux extrémités de chaque section; à cet effet, les deux mires sont dressées verticalement aux deux extrémités de l'intervalle à mesurer, et on les vise alternativement, d'un point intermédiaire, à l'aide d'une lunette horizontalisée par le niveau; la différence des lectures donne celle des cotes. Ainsi, l'altitude de Clermont-Ferrand par rapport à la cote zéro de Marseille sera la somme des variations mesurées sur les mires successives dressées verticalement. Si la Terre était, à part quelques rides superficielles, une sphère parfaite, toutes ces verticales en formeraient les rayons, et la différence des cotes mesurées prendrait une signification très simple, puisqu'elle représenterait la différence de longueur des rayons terrestres à Clermont et à Marseille. Les choses ne présentent pas cette simplicité géométrique, parce que le fil à plomb, attiré par les grandes masses montagneuses, éprouve des déviations qui n'obéissent à aucune loi simple, mais on peut représenter les résultats obtenus en considérant une surface, qu'on nomme le *géoïde*, et qui est perpendiculaire à toutes les directions du fil à plomb, comme la sphère l'est à ses divers rayons. En plein Océan, le géoïde se confond avec la nappe des eaux, puisque

le fil à plomb est perpendiculaire à cette surface; il se prolonge à l'intérieur des continents, et il est facile de voir qu'il constitue la surface fictive à laquelle sont rapportés tous les nivellements, les 358 mètres de la gare de Clermont-Ferrand représentent la cote de ce repère au-dessus, non du niveau de la mer, mais de la surface du géoïde qui traverse l'Auvergne. Et si le lecteur, lassé par cette explication que j'ai faite aussi sommaire que j'ai pu, m'accuse de couper les cheveux en quatre, je pourrais lui répondre, pour mon excuse, que j'aurais pu les couper en seize, car le géoïde de Bouguer ne se confond pas avec celui de Helmer, ni avec celui du chanoine Pratt, ni avec une infinité d'autres que les géodésiens ont considérés. Mais ma défense se trouvera surtout dans les pages qui vont suivre, car en montrant l'intérêt d'un nivellement de haute précision, j'aurai justifié les précautions nécessaires pour que ce nivellement ait un sens.

***

La géodésie a toujours été cultivée, en France, par des savants de haut mérite; les noms de Cassini, de Picard, Bouguer, Méchain, Delambre, sont à l'origine d'une belle tradition qui s'est prolongée jusqu'à nos jours. Cette tradition contient un nom, assez ignoré du grand public, mais cher aux professionnels : c'est celui d'un conducteur des Ponts et Chaussées, Bourdalouë [1], auquel la France doit son premier réseau général de nivellement, et la géodésie, la technique précise de ses opérations. L'établissement de nos grandes lignes de chemin de fer lui avait fourni l'occasion de développer ses hautes capacités et de perfectionner les méthodes employées avant lui pour l'établissement des cotes : on sait, en effet, que la connaissance exacte des déclivités est indispensable pour évaluer la puissance de traction des locomotives : une machine qui peut remorquer 1 000 tonnes en palier n'en traîne plus que 500 sur une rampe de 3 millimètres par mètre, et que 100 sur une rampe de 4 millimètres. Un peu plus tard, l'établissement du canal de Suez avait offert à Bourdalouë une admirable occasion d'éprouver et de consacrer ses méthodes. Les

1. Né en 1792, mort en 1868.

opérations géodésiques exécutées en 1799 par les soins de l'Expédition d'Égypte avaient conclu à une dénivellation de 10 mètres entre la Mer Rouge et la Méditerranée, et fournissaient un argument redoutable aux adversaires du plan grandiose proposé par de Lesseps. Bourdalouë reprit soigneusement les opérations et conclut à la parfaite égalité de niveau des deux océans; on exécuta donc le canal à ciel ouvert, et on put alors constater qu'aucun courant permanent n'y circulait, ce qui donnait aux méthodes employées pour le nivellement la plus éclatante consécration.

Aussi, lorsque, dix ans plus tard, le Ministre des Travaux publics résolut de faire exécuter un nivellement général de la France, c'est tout naturellement à Bourdalouë qu'il fit appel pour réaliser cette vaste entreprise. A cette époque, on n'avait effectué que des opérations régionales, de précisions très inégales, et partant des repères les plus arbitraires; rien n'était donc plus nécessaire que l'œuvre d'unification entreprise; elle dura huit ans, de 1855 à 1863, pendant lesquels furent effectués 15 000 kilomètres de nivellements précis, couvrant toute la France d'un réseau de cotes rapportées au « zéro Bourdalouë » qui coïncidait, en principe, avec le niveau moyen de la Méditerranée, mais qui, en réalité, se trouvait à 7 centimètres au-dessus de ce niveau.

Cette belle entreprise suscita des imitations dans les pays étrangers, et le nivellement des diverses nations civilisées se poursuivit suivant les méthodes et, le plus souvent, avec les appareils inaugurés en France. Mais, dès cette époque, une question assez troublante se posait, celle de la précision qu'on peut atteindre par ces procédés. Toute mesure comporte une erreur, et lorsque le résultat final exige l'addition de plusieurs centaines de mesures, l'addition des erreurs peut altérer gravement ce résultat. Si, par exemple, les mires, graduées par rapport au mètre étalon, sont trop courtes d'un dix-millième, les mesures définitives seront affectées d'une erreur *systématique*, c'est-à-dire dont tous les termes sont de même sens et s'ajoutent, et une cote estimée 100 mètres vaut réellement 100 mètres et 1 centimètre. D'autres erreurs sont *accidentelles*, c'est-à-dire liées à des causes qui n'agissent pas toujours dans le même sens; telles sont, par

exemple, les irrégularités de la réfraction atmosphérique, qui déforme la ligne de visée. La science n'est pas à court pour étudier ces problèmes, puisqu'elle a édifié, à grand renfort d'algèbre, une théorie des erreurs; mais, en cette matière comme en beaucoup d'autres, l'expérience est encore le plus sûr des guides; or les opérations de nivellement se prêtent à de nombreux contrôles : supposez que, partant d'une station initiale, on y revienne après avoir parcouru et nivelé un chemin plus ou moins long; en additionnant les dénivellations successives, les opérateurs devront trouver zéro si les opérations ont été exactement conduites, mais cette concordance ne se réalisera que très rarement et la grandeur des écarts fournira la meilleure appréciation de l'exactitude des méthodes employées.

Finalement, et en tenant compte de tous les recoupements, on peut estimer que les résultats du nivellement Bourdalouë sont exacts à un mètre près, et, comme les erreurs s'accumulent à mesure qu'on s'éloigne de la base, c'est dans la région du Nord qu'elles acquièrent toute leur ampleur.

Si intéressants que fussent ces résultats, il était souhaitable, et il a paru possible, de faire mieux; l'occasion s'en présenta, en 1878, avec le grand programme de travaux publics dont M. de Freycinet fut l'initiateur. Dès cette époque fut dressé un plan d'opérations tellement complet, que l'exécution, amorcée peu après, n'en est encore achevée que dans les grandes lignes; il a fallu, il est vrai, se régler sur l'exiguïté des crédits et en confier l'exécution à des équipes spécialement adaptées à un travail minutieux; et c'est ici le moment de saluer le nom de M. Lallemand, membre de l'Institut, directeur de cette vaste entreprise, à laquelle il a donné sa vie et qui lui doit la sienne.

L'épine dorsale de l'œuvre nouvelle, c'est le *réseau fondamental*, ou de premier ordre, dont le développement total atteint 11 700 kilomètres, et qui suit les lignes de chemins de fer où la faiblesse des déclivités permet d'obtenir des résultats plus précis. Ce réseau découpe le territoire français en 42 polygones, dont chacun présente, en moyenne, un développement de 550 kilomètres; de ces polygones, les uns sont entièrement fermés à l'intérieur de la France, les autres sont ouverts et

viennent s'accoter à la mer ou aux frontières. Je ne décrirai pas les précautions minutieuses qui ont été prises pour l'exécution de ce réseau fondamental, l'organisation des brigades de nivellement, la technique des mesures, le choix des appareils, les méthodes de calculs employées; mais on peut estimer, avec M. Lallemand, que la précision atteinte est triple ou quadruple de celle du nivellement Bourdalouë; on peut donc compter que les erreurs ne dépassent nulle part 25 centimètres, et sont beaucoup plus faibles pour la plupart des mesures. Ce réseau de premier ordre ne représente lui-même qu'une base d'opérations : sur ses contours s'appuie un réseau de deuxième ordre, qui se subdivise lui-même en mailles de plus en plus serrées formant les réseaux de troisième, quatrième et cinquième ordre, dont les cotes sont relevées par des procédés plus expéditifs et un peu moins précis. Ainsi, le nivellement complet comportera un développement total de 250 000 kilomètres, sur lesquels 100 000 environ, comprenant les réseaux des trois premiers ordres, sont actuellement achevés. 22 000 grands repères à consoles, scellés le long des voies ferrées, fixent rigoureusement sur le terrain les résultats du nivellement fondamental, tandis que 60 000 autres repères, formés de médaillons cylindriques, s'alignent le long des réseaux secondaires. Ainsi, l'œuvre est achevée dans ses lignes essentielles; essayons d'en dégager les principaux résultats.

***

La première conséquence, que M. Lallemand a mise en claire évidence, se rapporte au niveau des mers. A première vue, cette question paraît superflue, puisque le niveau de la mer a été choisi comme surface de référence des nivellements; mais rien ne prouve, après tout, que cette surface coïncide partout avec celle du géoïde; or, précisément, le nivellement de Bourdalouë établissait la cote moyenne de la Manche à un mètre au-dessus de la Méditerranée; la chose n'avait, en soi, rien d'absurde, car notre grande mer intérieure ne communique avec le large Océan que par un goulot fort étroit, où règnent des courants rapides qui semblent marquer une déni-

vellation; pourtant, ce résultat du nivellement de Bourdalouë a été nettement contredit par des opérations plus exactes, et on peut affirmer aujourd'hui que toutes les mers qui entourent la France sont, à une vingtaine de centimètres près, au même niveau : résultat important, puisqu'il permet de prendre en tous lieux ce niveau moyen des mers comme zéro commun de tous les nivellements, et par conséquent de raccorder entre elles les opérations géodésiques des divers pays maritimes. En particulier, il nous permet de relier les mesures effectuées en France continentale avec celles de la France africaine, qui s'étendront, de proche en proche, à l'ensemble du continent noir.

Ainsi, peu à peu, nous arrivons à déterminer avec précision la modelé de notre planète; à mesure que notre enquête se perfectionne, la sphère se transforme en ellipsoïde, l'ellipsoïde devient un géoïde plus compliqué, et sur ce géoïde lui-même, nous arrivons à marquer des creux et des bosses. Toute cette précision serait peut-être de vaine science, si la Terre était un solide immuable; ce qui en fait le véritable intérêt, c'est que la répétition des mesures permet d'apprécier les déformations, brusques ou lentes, de notre globe. Les tremblements de terre, en particulier, secouent le sol de frissons si puissants, qu'on met souvent à leur compte de larges déformations; lorsqu'on a senti le sol céder, comme liquéfié sous les pas, lorsqu'on a vu les édifices s'effondrer et la mer en furie s'élancer à l'assaut du rivage, on ne peut s'imaginer que le sol se retrouve après comme avant, et presque au même niveau; c'est pourtant ce que nous enseignent les nivellements de précision. Nous en avons fait, en France, l'épreuve convaincante à l'occasion du tremblement de terre, qui, le 11 juin 1909, dévasta la Provence sur une zone longue de 90 kilomètres et large de 35, comprise entre la Durance et l'Étang de Berre; le service géodésique réitéra, de 1909 à 1912, 537 kilomètres de nivellements dans cette région si furieusement secouée; les nouvelles mesures reproduisirent, à 4 centimètres près, les anciennes, et la conclusion la plus vraisemblable est que le sol avait retrouvé rigoureusement son niveau primitif. On dira que la France, pays de tout repos, ne se prête guère à ce genre d'expériences; c'est évidemment au

Japon, en Italie et le long de la colonne vertébrale du continent américain, que les grands séismes risquent de produire les plus graves effets; mais même dans ces pays « favorisés », la répétition des nivellements n'a jamais mis en évidence des déplacements verticaux importants. Lors du grand cataclysme qui détruisit San Francisco, en avril 1906, les mesures révélèrent l'existence d'une faille, ou déchirure du sol dont les deux lèvres avaient glissé en sens contraire, de 2 à 6 mètres, mais sans qu'aucun changement d'altitude pût être mis en évidence; on ne cite guère que le grand tremblement de terre de Calabre du 28 décembre 1908, qui affaissa de 66 centimètres les quais de Messine, et celui de 1891, au Japon qui produisit des affaissements de 40 centimètres et des surélévations de 90 centimètres au maximum. Ainsi, les grands cataclysmes, si dramatiques au point de vue humain, ne produisent à la surface du géoïde que des bosselures insignifiantes et très localisées; ce sont les déformations lentes, celles qui s'accumulent au cours des siècles et qu'aucun sismographe n'enregistre, qui déterminent seules des effets importants; ce sont elles qu'il importe de soumettre à la mesure.

Il y a longtemps que ces mouvements séculaires ont été mis en évidence le long des côtes, où la mer fournit la moins incertaine des surfaces de référence. Dès 1730, le célèbre Suédois Celsius, auquel nous devons le thermomètre centigrade, avait fait graver sur des rochers émergeant de la Baltique, des repères dont l'observation a mis en évidence une ascension du sol allant jusqu'à 1 m. 60 par siècle. Des mouvements analogues ont été constatés en Norvège, en Finlande, en Sibérie, tandis que le sol de la Hollande paraît s'affaisser depuis l'origine des temps historiques, de 0 m. 25 à 0 m. 75 par siècle. Enfin, tout le monde a entendu parler du fameux temple de Sérapis, bâti à Pouzzoles en bordure de la mer, dont les colonnes, rongées par l'eau et les animaux marins, démontrent un affaissement du sol, de date incertaine, suivi d'un relèvement qui se poursuit encore de nos jours à raison d'un millimètre par an.

Toutes ces modifications méritent d'être suivies de près, ne fût-ce qu'au point de vue pratique, car elles peuvent dissuader d'établir, à coups de millions, des ports ou des canaux sur

un rivage qui s'exhausse, ou des phares sur une côte destinée à s'engloutir. Mais c'est de plus haut, et du point de vue scientifique, qu'il faut se placer pour en apprécier l'intérêt. Notre globe est une masse plastique dont les modifications ne peuvent être connues que par une observation suivie, et qui ne porte pas uniquement sur les lignes du rivage; il est tout aussi important de suivre l'évolution des grands massifs montagneux dont la lourde masse pèse sur la croûte fragile. Que des déformations se produisent à l'intérieur des continents, il n'en faut point douter et on en a eu maintes fois la preuve en remarquant que certains objets fixes lointains, masqués par des collines plus proches, pouvaient devenir visibles, alors que d'autres cessaient de l'être; ces modifications de points de vue ont été signalées en Bohême, en Espagne, en Suisse, en Allemagne, et en France même, dans notre Jura, par MM. Girardot et Romieux. Mais ce procédé trop sommaire ne peut nous suffire; la vraie méthode scientifique consiste à répéter les nivellements de haute précision, et les géodésiens estiment suffisant de procéder à cette répétition trois ou quatre fois par siècle.

C'est dans ce but que l'Autriche-Hongrie, sur l'initiative de Dove et de Waltershausen, a établi sur son territoire 8 repères fondamentaux, dont les relations réciproques de hauteur ont été déterminées rigoureusement; pareille mesure a été adoptée par l'Allemagne, et les Congrès successifs de l'Association géodésique internationale s'efforcent d'assurer la liaison entre les nivellements des divers pays. Bien que toutes les opérations exigent le concours des siècles, elles commencent à donner quelques indications intéressantes; elles ont fait connaître l'existence d'affaissements de 4 à 10 centimètres sur les rives du lac de Constance, et de 1 à 4 centimètres sur la rive orientale du lac de Genève.

Mais la connaissance des mouvements d'ensemble, qu est le but principal, ne se dégagera que peu à peu. Peut-être confirmera-t-elle cette curieuse « théorie du tétraèdre » dont Lowthian Green s'est fait, il y a quelque cinquante ans, le protagoniste; elle ne faisait, d'ailleurs, qu'appliquer à la Terre une expérience de Fairbairn, que chacun peut reproduire aisément : lorsqu'on dégonfle progressivement un ballon de

caoutchouc rempli d'eau, sa convexité se creuse de quatre méplats qui lui donnent grossièrement l'apparence de la figure géométrique, limitée par quatre triangles, qu'on désigne sous le nom de tétraèdre. Semblablement, au dire de Green, la croûte terrestre, vidée lentement de son contenu par les émissions volcaniques et surtout par la contraction due au refroidissement, a dû prendre, au cours des âges, la forme du tétraèdre, le solide qui embrasse le plus petit volume sous une surface donnée. Les sommets de ce tétraèdre seraient formés par les massifs des Alpes, de l'Himalaya, des Montagnes Rocheuses et du pôle Sud, tandis que les océans Boréal, Pacifique, Atlantique et Indien occuperaient les vastes cuvettes surbaissées qui correspondent aux faces du tétraèdre. Enfin, on peut combiner les effets de contraction avec ceux qui résultent des différences de vitesse de rotation aux diverses latitudes, et expliquer ainsi, par une espèce de torsion du tétraèdre, pourquoi, dans l'hémisphère austral, l'Amérique du Sud, l'Afrique et l'Australie sont rejetées vers l'Est par rapport aux grandes masses continentales dont elles semblent constituer le prolongement.

Cette œuvre d'imagination scientifique paraîtra sans doute bien aventurée; pour que des hommes comme Suess, de Lapparent, M. Lallemand, l'aient prise en considération, il faut croire pourtant qu'elle apporte une lueur dans la connaissance des mouvements qui transforment, au cours des âges, notre demeure terrestre. L'imagination court devant, comme il sied, et la science positive la suit à pas lents; mais elle sait bien qu'elle ne peut rien conclure sans la collaboration des siècles, et, plus qu'aucune autre, la géodésie peut prendre pour devise celle de l'ancienne Académie de Saint-Pétersbourg : « Paulatim ».

L. HOULLEVIGUE

CHRONIQUE D'ANGLETERRE

L'époque de l'année qui s'étend de mai à juillet est, d'ordinaire, à Londres, celle où la musique se donne libre cours, où les virtuoses du monde entier s'y rencontrent sur les scènes comme dans les salons, et où le théâtre de Covent-Garden abrite les ouvrages les plus renommés de l'art lyrique interprétés par les voix les plus coûteuses du monde. Il en était du moins ainsi jusqu'en ces derniers temps, mais il semble que ces splendeurs théâtrales et mondaines aient à jamais disparu de Londres, et que tous les efforts faits durant ces cinq ou six dernières années pour acclimater l'opéra en Angleterrre, pour lui acquérir plus d'auditeurs en le faisant entendre en anglais, n'aient eu pour effet que d'en ruiner entièrement le prestige et d'en détourner les classes qui, seules, pouvaient le faire vivre. C'est à grand'peine qu'on empêche le théâtre de Covent-Garden de n'être pas définitivement affecté aux exhibitions cinématographiques ou à celles, plus populaires encore en Angleterre, de la boxe.

Les temps héroïques de la *season* à Covent-Garden sont révolus : cette année c'est la compagnie de l'*Opéra Nationl Britannique* qui a pris possession de la salle : en dépit de son titre, elle y a donné surtout les ouvrages consacrés sur le continent, ceux de Wagner comme de Saint-Saëns, de Verdi comme de Puccini : la présence, à certains soirs, de Madame Melba ramenait seule un reflet de la gloire d'autrefois et permettait d'augmenter le prix des places.

Pour ne point mentir à son titre, cette compagnie ne se contenta pas d'y donner des opéras en anglais, mais encore

d'y faire place à des ouvrages anglais. Il faut dire que, modestement, cette place ne fut accordée qu'à deux ouvrages et qui, chacun, ne comportaient qu'un seul acte : *The Perfect Fool* de M. Gustav Holst et *Fête Galante* de miss Ethel Smyth. *Fête Galante* prétendait, ainsi que son titre l'indique, évoquer l'atmosphère élégante et spirituellement amoureuse du XVIIIe siècle français. L'affabulation puérile du livret n'était pas même un obstacle à la réussite du compositeur. Miss Ethel Smyth est incontestablement la seule femme-compositeur de l'Angleterre actuelle qui possède une connaissance approfondie de son art, un tempérament véritable, sinon très original, du moins vivant, et qui a donné sa mesure aussi bien dans *The Wreckers* que dans *The Boatswain's Mate* : malheureusement Miss Ethel Smyth est précisément la personne à qui la grâce et l'élégance sont le plus naturellement étrangères et qui peut, dans cette ambiance, se mouvoir avec l'air le plus emprunté. De cette incursion dans ce paysage verlainien il n'est résulté qu'un petit ouvrage fade, pastiché et sans vie, qui évoquait assez ce qu'on voit paraître sur les toiles où dans les musées anglais, de vieilles demoiselles s'évertuent à imiter les grâces de Watteau ou de Pater.

L'ouvrage de M. Holst, s'il ne fut pas beaucoup plus heureux, témoignait pourtant d'intentions plus neuves, d'un effort plus estimable, d'une exécution plus personnelle. M. Gustave Holst n'était pas un inconnu : plusieurs œuvres, chorales ou symphoniques, sacrées et profanes, telles que *Beni Mora*, les *Planètes*, l'*Hymne à Jésus*, une sorte de dialogue lyrique, d'une touchante pureté, *Savitri*, avaient déjà attiré sur lui l'attention des amateurs de musique anglaise et lui avaient acquis une des meilleures places dans ce groupe de jeunes gens qui s'emploient à raviver la tradition musicale de l'Angleterre. On espérait beaucoup de l'œuvre de M. Holst. Son apparition fut saluée à l'avance comme une date dans l'histoire de l'opéra anglais. On lui réserva la soirée d'ouverture de la saison : le public s'y pressait, celui d'autrefois semblait même être, à cette occasion, revenu. Des carcans de diamants immuables étreignaient des cous que l'âge avait véritablement décharnés : les protagonistes des *seasons* de jadis, d'une loge à l'autre, hochaient la tête

d'un air entendu, heureux de se retrouver là, de constater enfin que la guerre n'avait point tout détruit. Dans sa loge, une partie de la famille royale rehaussait de sa présence cette cérémonie qui allait faire paraître à la fois la gloire redorée de Covent-Garden et le jeune prestige de l'opéra anglais. Ouverte par le *God save the King*, la soirée s'annonça solennelle, nationale et patriotique.

Peut-être fut-ce une des causes du malentendu qui se manifesta peu après lorsque l'on vit le public interdit devant un ouvrage qui tendait à être humoristique, mais qui ne réussissait point à l'être franchement, ni à convaincre le moins du monde des auditeurs ébahis; ceux-ci, vu la solennité de l'endroit et la correction britannique, n'eurent point d'autre parti à prendre que d'applaudir patriotiquement, mais sans conviction et sans chaleur. J'ai rarement eu au théâtre une impression plus singulière que celle que me donna, le soir de la première du *Perfect Fool*, une salle entière désappointée, incertaine d'avoir compris de quoi il s'agissait, partagée entre son respect des œuvres que raillait l'opéra de M. Holst et sa sympathie pour celui-ci. Il y eut, avant les applaudissements patriotiques de la fin, quelques secondes d'hésitation riches d'enseignement pour un témoin impartial.

The Perfect Fool, c'est-à-dire en français *le Parfait Niais* ou l'*Innocent*, avait été entrepris depuis longtemps déjà par M. Holst. Voilà bien au moins quatre ans qu'un soir, chez l'excellent critique musical Dunton Green, il nous racontait son intention de composer un petit ouvrage scénique qui parodierait littérairement et musicalement le *Parsifal* wagnérien. Il avait même fait entendre, en 1921, à un concert du Collège Royal de Musique un fragment de son œuvre : *le Ballet des Esprits de la Terre, de l'Eau et du Feu*, qui ne démentait pas la sympathie qu'avaient fait naître en nous pour ce compositeur son sens rythmique, la solidité de ses constructions, la sûreté de son orchestre, et son coloris scintillant. Puis le silence se fit sur cet ouvrage, silence volontaire, organisé même, pourrait-on dire, puisqu'il fut impossible avant la première de se procurer la partition ni d'être pleinement renseigné sur le livret de l'œuvre.

Voici quel il était. Un vieil Enchanteur a composé, à l'aide des Esprits, un philtre dont il espère la suprême faveur, celle d'épouser la Princesse. Survient le Niais, escorté de sa mère qui rêve pour lui la plus haute fortune et qui, profitant de l'inattention de l'Enchanteur, fait boire le philtre à son fils. En vain, d'autres prétendants, le *Troubadour* et le *Voyageur* font-ils entendre à la Princesse les ressources de leurs chants, parodies de Donizetti et de Wagner, en vain l'Enchanteur fait-il appel aux Esprits pour triompher de son impuissance, c'est du Niais que la princesse s'éprend, c'est le Niais qui, selon la prophétie, anéantit d'un seul coup d'œil l'Enchanteur et fait s'évanouir les Esprits : et quand la Princesse enamourée se penche vers lui et lui demande : « M'aimes-tu? » le Niais prononce le seul mot qu'il ait à dire dans toute l'œuvre : « Non! ». Et il se rendort tandis que le rideau tombe.

L'intention du compositeur, auteur de son propre livret, était assurément humoristique, ou à tout le moins satirique et parodique. Pourtant, à l'exception du moment où le Troubadour s'essaie maladroitement à imiter le genre de la cavatine, presque personne dans l'auditoire n'esquissa le moindre sourire. La musique n'était pourtant pas languissante : colorée, rythmique, mouvante à souhait, elle animait l'action, ou la remplaçait même. Il lui manquait cette qualité si rare, cette gaieté, cet entrain, cette juvénile fraîcheur jusque dans le sarcasme, que l'on trouve, par exemple, dans le *Coq d'or* de Rimsky ou dans l'*Heure Espagnole* de Ravel. Faute de cela et en dépit de toutes les qualités de M. Holst, le *Parfait Niais* n'amusa guère et, chevauchant le genre plaisant et le genre grave, réussit à ne satisfaire personne. Ceux qui étaient venus avec l'espoir d'y voir traitée musicalement une parodie de la grandiloquence wagnérienne furent tout autant déçus que ceux qui, wagnériens impénitents et sans humour, ne virent là qu'une mauvaise « plaisanterie », ainsi que s'empressèrent de me l'affirmer plusieurs personnes qui me savaient des sympathies pour l'auteur. Sans vouloir leur donner raison, et sans que cela donne tort au genre que traita M. Holst, je ne cacherai point que le *Parfait Niais* ne m'a guère diverti.

L'exécution, bien que privée des conseils de son auteur

alors aux États-Unis, eut lieu sous la direction la plus sûre qu'on eût pu lui souhaiter, celle d'Eugène Goossens, compositeur de grand mérite et le meilleur chef d'orchestre de la jeune génération. A la tête d'une distribution des plus honorables, nous retrouvions une artiste dont le nom seul dit le talent, même à des Français, mademoiselle Maggie Teyte, de « mélisandienne » mémoire. La mise en scène, si elle n'était pas particulièrement ingénieuse, n'était aucunement médiocre, et révélait, ainsi que l'orchestre, les acteurs et les chœurs, le déploiement d'un effort digne d'une meilleure cause.

Il est probable que le *Parfait Niais* de M. Holst ira rejoindre dans les annales de l'opéra anglais et dans l'oubli le *Beaucoup de bruit pour rien* de Stanford, l'*Ivanhoe* de Sullivan et le *Romeo et Juliette au Village* de Delius, et cela ne prouvera rien contre le talent réel de M. Holst qui prendra sa revanche, ni contre la musique anglaise en général.

Quoi qu'on en puisse penser encore assez généralement sur le Continent, la musique est un art pour lequel les Anglais sont particulièrement doués : et si paradoxal que cela puisse paraître, on doit même dire celui pour lequel ils sont le plus doués, si ce n'est la poésie lyrique.

Il va sans dire que si l'on demande à cent personnes en France ou dans plusieurs autres pays quel est l'art le plus naturel aux Anglais de la peinture ou de la musique, il ne s'en trouvera point qui ne vous réponde : la peinture. Pourtant l'on touchait presque au milieu du XVIIIe siècle, c'est-à-dire à une époque bien avant laquelle la plupart des pays d'Europe avaient fait paraître un très grand nombre de leurs peintres les plus magnifiques, que l'Angleterre n'avait encore rien donné dans cet art. La période qui commence avec Hogarth et qui s'achève avec Constable n'aura pas duré même cent ans : au milieu du dernier siècle, le préraphaélitisme ne fut guère qu'un petit soubresaut plus propre à séduire des littérateurs qu'à enrichir la peinture universelle ou à en renouveler les ressources. Aujourd'hui même, si l'Angleterre compte quelques peintres de talent, la récente exposition du meilleur d'entre eux, M. Augustus John, montre assez qu'ils se partagent dans l'imitation de vingt manières continentales

sans réussir à en découvrir une qui leur soit réellement propre[1].

Tout au contraire, l'art musical plonge des racines profondes dans le naturel anglais : la preuve en est fournie non seulement par l'abondance des chants populaires anciens ou récents que l'on rencontre à travers tout le Royaume-Uni, mais plus encore par le fait que la musique la plus consciente, la plus raffinée, la plus audacieuse même, a paru en Grande-Bretagne à une époque où la plupart des nations d'Europe ne faisaient, en ce sens, que balbutier encore. Si les fâcheuses influences germaniques qui se sont exercées en Angleterre depuis Haendel ont grandement contribué à rejeter dans l'ombre un admirable passé anglais et fait perdre à l'Angleterre sa conscience musicale propre pendant un siècle et demi, il n'empêche que ce passé commence aujourd'hui à réapparaître et que l'avenir est chargé de promesses.

Que ce passé éveille aujourd'hui de nombreuses et légitimes admirations, on en peut voir le témoignage dans l'empressement avec lequel on vient de célébrer le troisième Centenaire de la mort de William Byrd (4 juillet 1623), la plus grande figure de la musique anglaise ancienne avec et avant Purcell, et l'un des premiers génies en date de la musique européenne : un musicien dont les mérites étaient d'ailleurs assez reconnus de son temps pour lui avoir fait épargner les persécutions dont les Catholiques étaient l'objet sous le règne d'Élisabeth, et pour qu'il se vît appelé « mon ami » par plus d'un grand de cette époque dont la morgue n'était pas mince à l'égard du petit peuple. Lorsque l'on a la bonne fortune d'entendre une société chorale comme l'*Oriana Madrigal Society*, à Londres, interpréter quelques-uns des « madrigals » de Byrd à six ou quatre parties, on reste confondu par la fraîcheur, la force d'expression, la nouveauté de ces œuvres, qu'elles soient imprégnées d'un sentiment gracieux, ou noble, ou profond et religieux même. Et quand on songe qu'une pièce exquise et d'un art parfait comme My little sweet darling » écrite pour une voix et quatuor à cordes, remonte à une date aussi éloignée que 1551, quand on constate la grâce, la variété, la personnalité des quarante-deux pièces pour le clavier du *Ladye Nevell's Booke* et qu'on

1. Exposition Augustus John, salles de l'*Alpine Club*, avril-mai 1923.

sait en même temps que l'on doit à Byrd quelques-unes des plus belles inspirations de l'art musical religieux non seulement de l'Angleterre, mais de l'Europe, et dignes d'être placées auprès de celles de Palestrina et de Victoria, on ne peut que déplorer une si longue indifférence à son égard dans son propre pays, et l'on comprend que cette œuvre comme celle des Morley, des Orlando Gibbons, de Welkes, des Wilbye et plus tard de Purcell compose un magnifique édifice d'art anglais basé sur un sentiment musical profond et sur lequel on pourra encore bâtir des œuvres durables, lorsqu'on l'aura entièrement déblayé d'apports aussi regrettables qu'encombrants, lorsqu'on aura redonné à ce sentiment musical anglais sa souplesse, son jeu naturel, aussi éloigné de la solennité creuse de l'oratorio post-haendelien que de la sentimentalité post-mendelssohnienne.

Une génération de musiciens qui a repris contact avec l'inspiration populaire et qui a, en même temps, découvert à nouveau les trésors de son passé musical, travaille en ce moment à la délivrance de l'Angleterre : mais ce n'est pas sans peine que l'on retrouve une voie oubliée depuis près de deux siècles. Aujourd'hui l'on a recréé l'atmosphère : musique populaire, musique chorale, religieuse ou profane, on recueille, réédite, exécute, fait entendre, enseigne : la musique anglaise ancienne n'est plus désormais inconnue en Angleterre, comme elle l'était généralement il y a vingt ou trente ans, ce qui excuse assez le continent de n'avoir pas cru à son existence. La musique anglaise d'aujourd'hui fait preuve d'une activité, inégale certes, mais nombreuse et vivante et je ne suis pas éloigné de penser, — comme me le disait récemment un de ceux qui ont, à la fois, le plus contribué à renouer la tradition et à créer des œuvres modernes de mérite, Ralph Vaughan Williams, — que nous sommes à la veille de voir paraître en Angleterre une forte personnalité musicale. Des compositeurs comme Vaughan Williams, Eugène Goossens, Arnold Bax, Holst, ne sont plus déjà des inconnus même hors de l'Angleterre. Si un certain ralentissement, que je veux croire momentané, se manifeste dans les œuvres dernières de certains comme Eugène Goossens, dont la *Sinfonietta* récemment exécutée au Queen's Hall nous a

déçus par son absence de personnalité, en revanche la *Colour Symphony* d'Arthur Bliss a donné un nouveau témoignage du tempérament à la fois débordant et cultivé de ce jeune musicien.

Arthur Bliss, musicien anglais d'origine américaine, vient de retourner aux États-Unis : si cet établissement devait être durable, la musique anglaise ferait assurément une perte considérable, mais il est hors de doute qu'il enrichirait grandement la musique américaine qui en a plus besoin encore[1].

Il faut signaler la publication d'un ouvrage important qui intéresse également le public français, c'est *le Carrosse du Saint-Sacrement*, l'opéra-comique que lord Berners vient de composer sur le texte même de Mérimée. Cette œuvre ne doit être représentée pour la première fois qu'en décembre prochain à Monte-Carlo sous les auspices de M. de Diaghilew : mais la lecture de la partition qui vient de paraître a déjà convaincu quelques-uns d'entre nous qu'il s'agit là d'une des œuvres scéniques les plus intéressantes qu'ait écrites un musicien anglais d'aujourd'hui, et tout à fait digne d'ailleurs de l'auteur de la *Fantaisie Espagnole*, des spirituelles *Valses Bourgeoises* et d'une douzaine de mélodies sur des textes allemands, anglais ou français, où le sens parodique et l'humour s'allient à un style musical des plus sûrs.

Ces considérations musicales prennent cette fois dans ma « Chronique » une place que je serais en peine d'accorder également aux arts plastiques. A quoi bon parler du Salon de la « Royal Academy » qui ne fut ni pire ni meilleur que les précédents : c'est le rendez-vous de la médiocrité et de l'habileté, du tour de main et du savoir-faire; il ne nous révéla aucun artiste véritable, audacieux, profondément humain : ce fut cette année, comme les précédentes, le triomphe de l'adresse pour salon distingués, de la fausse audace. Il n'y a pas de quoi en être surpris : mais on put l'être bien davantage en examinant l'Exposition d'Augustus John à laquelle je faisais allusion plus haut. M. Augustus John est, sans conteste, le tempérament le plus intéressant, le plus

1. Je ne veux pas développer ici outre-mesure des considérations sur le renouveau de la musique anglaise : qu'il me soit permis de renvoyer les lecteurs que ce sujet intéresse au chapitre qui lui est consacré dans mon livre *La Musique et les Nations*.

personnel de la peinture anglaise d'aujourd'hui : des collections particulières, des musées montrent de lui des toiles d'une franche simplicité tout à fait forte. On lui doit en outre quelques-uns des plus beaux dessins de ce temps-ci. Son exposition de l'Alpine Club était une sorte de ramassis de toutes les recettes, depuis une grande toile *Symphonie Espagnole* qui parodiait tristement le Greco, jusqu'à des portraits qui rappelaient la manière de... qui-vous-voudrez. On a mené grand bruit, autour du portrait de madame Suggia, la violoncelliste; les sièges de la salle de l'exposition étaient parsemés de comptes rendus collés sur des cartons, d'extraits de presse où l'on jonglait avec les milliers de livres pour évaluer la valeur artistique de ce grand tableau, symphonie en rouge majeur, d'une gamme assez belle, mais d'un faire sans originalité et qui, en fin de compte, n'arrivait qu'à rappeler et qu'à nous faire regretter cette espèce d'allure qu'avaient du moins les portraits de Boldini. L'art de M. Augustus John, qui avait dans ses sujets comme dans sa manière, quelque chose de brutal, ou au moins de brusque et d'acide, n'a décidément rien gagné à devenir le rival des Lavery, des Orpen et des Mac Evoy. Il y aurait tout un chapitre à écrire, qui s'appliquerait d'une façon très spéciale à l'Angleterre et qui s'intitulerait *De l'influence des gens du monde et de leurs portraits sur la décadence des peintres et de la peinture.* Nous y reviendrons quelque jour à propos de la peinture anglaise en général.

Parmi les livres, je signalerai *The Ladybird* (*la Coccinelle*) le dernier volume de contes de D. H. Lawrence et son volume d'impressions de voyage en Sardaigne[1]. Ce n'est pas que ce recueil de trois contes (la *Coccinelle*, le *Renard*, la *Poupée du Capitaine*) soit le meilleur ouvrage de cet écrivain; mais je m'étonne de ne pas voir faire encore une place à D. H. Lawrence parmi les auteurs anglais goûtés ou traduits en France. Depuis la génération littéraire qui nous a donné Kipling et Conrad, H. G. Wells, Arnold Bennett et John Galsworthy, dans des directions et avec des talents bien différents, on peut dire que D. H. Lawrence est le seul romancier anglais qui compte[2].

1. *Sea and Sardinia* (Martin Seckers, Londres).
2. Je mets à part James Stephens et James Joyce, qui, d'ailleurs, sont Irlandais l'un et l'autre.

Il ne s'agit pas d'un auteur tout neuf, puisque D. H. Lawrence est apparu dans le monde littéraire anglais il y a environ douze ans et puisqu'il nous a déjà donné sept volumes de contes, quatre recueils de poèmes, deux volumes de voyages et même deux pièces, mais il s'agit d'un écrivain personnel, dont les défauts sont aussi visibles que les qualités, mais qui possède une puissance à laquelle on ne peut rester indifférent.

Venu des districts miniers qui entourent Nottingham, il écrit un peu comme un mineur que le souvenir du noir de la mine hanterait d'images sombres et tragiques et qui serait à la fois attiré et ébloui par la lumière du jour. Il écrit dans un état de passion qui ressemble parfois à une sorte de transe et qu'on ne trouve assurément ni dans les œuvres de M. Arnold Bennett ni dans celles de M. John Galsworthy auxquelles il pourrait se rattacher par le même intérêt porté à la classe moyenne anglaise. Dans cet état de transe, on écrit nécessairement parfois fort mal, mais parfois aussi la force de la sensation arrache avec elle une expression neuve, et, en tout cas, on n'écrit pas d'une façon indifférente. Toute l'œuvre de D. H. Lawrence baigne dans une inquiétude constante, une sorte de conflit qui se livre, perpétuel, entre les êtres, et dans les êtres mêmes : conflits de sentiments, conflits de sensations aussi : car M. D. H. Lawrence est hanté par ce qu'on appelle en anglais « sex question » dont d'ordinaire les romanciers n'étudient que les côtés sentimentaux et moraux, mais que M. Lawrence ne sépare pas de ses conditions physiques. A vouloir dissocier ces états, à vouloir les concilier, l'écrivain parfois se perd et parfois il écrit comme quelqu'un qui semble ne plus bien comprendre ce qu'il raconte (c'est le cas, par exemple, dans la *Coccinelle*), mais dans un de ses premiers livres *Sons and Lovers* où il a étudié le conflit de l'amour filial et de l'amour, dans *The White Peacock*, dans *Women in love*, on trouve un sentiment contagieux de la vie, un sentiment à la fois frais et solide de la nature, un sens à la fois simple et terrible de la réalité : le style de D. H. Lawrence est quelque chose de noir et de brûlant, d'étincelant et de terne, de charbonneux et de diamanté à la fois : on rencontre dans ses livres des passages ennuyeux, tarabiscotés, mais aussi des descriptions, par

exemple dans l'*Arc-en-Ciel*, d'une simplicité large ou, par exemple, dans l'un de ses derniers contes, le *Renard*, d'une ingénuité charmante, qui sont d'un bel écrivain et d'un artiste. *Sons and Lovers* ou *Women in Love* ou, parmi les contes, le *Renard* et la *Poupée du Capitaine* sont susceptibles de donner à des lecteurs français des ouvertures sur la personnalité troublante et attachante de D. H. Lawrence.

Une nouvelle revue mensuelle vient de commencer à paraître : *The Adelphi*, sous la direction de M. Middleton Murry, qui fut quelque temps le rédacteur en chef de *The Atheneum* : ses premiers numéros sont d'une direction littéraire trop incertaine pour qu'on puisse démêler quel rôle cette revue va pouvoir jouer dans la vie littéraire anglaise. On ne peut toutefois que se réjouir de voir paraître une revue mensuelle consacrée à la littérature : celle-ci étant, dans les publications mensuelles (à l'exception du *London Mercury*), submergée par les articles politiques ou économiques. Le troisième numéro du trimestriel *Criterion*, que dirige T. S. Éliot, est remarquable par le début d'un curieux essai de Charles Whibley sur Bolingbroke, et par un extraordinaire tour de force, la traduction en vers, rimés (et qui respecte le mètre et la strophe de l'original), d'*Ébauche de Serpent* de M. Paul Valéry, traduction due à M. Mark Wardle : nous voici revenu aux belles journées de 1894 où Ernest Dowson et Arthur Symons traduisaient les poèmes de Verlaine avec une impeccable justesse.

G. JEAN-AUBRY

LE CONFLIT ITALO-GREC

LES RÉPARATIONS

Il n'est pas permis à l'Europe, dans les conditions où elle se trouve présentement, de goûter bien longtemps une tranquillité, même très relative. A peine l'échange des notes anglaise, belge, française, laissait-elle apercevoir un court instant d'apaisement où les gouvernements pourraient réfléchir et se décider, que déjà l'incident italo-grec éclatait, et subitement accaparait l'attention des chancelleries. Le conflit qui vient de surgir entre Athènes et Rome n'est pas de nature à simplifier la situation européenne, et, si d'aventure il n'était pas rapidement réglé, il ferait apercevoir de fâcheuses perspectives. Sa plus grande utilité sera de rappeller aux Alliés que dans un monde encore instable, mal remis de la guerre et travaillé par les difficultés d'applications du traité, il n'y a d'ordre possible que s'ils continuent de s'entendre et de préférer aux initiatives isolées, lourdes de conséquence, la politique plus modeste, mais plus sûre, qui résulte de la victoire commune et qui réclame leur solidarité.

M. Mussolini est vif, et il est rapide. C'est une grande qualité, mais c'est parfois une qualité périlleuse. Il a profité des regrettables événements d'Albanie pour envoyer à la Grèce un véritable ultimatum, et comme la réponse ne lui paraissait pas suffisante, il a passé aux actes; il a fait tirer le canon, et il a occupé, sans difficulté d'ailleurs, l'île de Corfou. Le massacre des Italiens qui composaient la Commission de délimitation envoyée en Albanie est, de toute évidence, un de ces événements douloureux qu'aucune puissance ne saurait laisser passer

sans demander réparation. Mais l'affaire, qui intéressait sans doute l'Italie au premier chef, ne la concernait pas seule. La Commission de délimitation agissait au nom des Alliés. La Conférence des Ambassadeurs qui siège à Paris, et dont les Italiens en mission sur le territoire d'Albanie étaient les représentants, est intervenue sans retard et avec énergie auprès du gouvernement grec. Le gouvernement italien, sans attendre le résultat de cette démarche, a agi non sans précipitation et de manière à mettre tout le monde devant le fait accompli.

L'initiative italienne a provoqué un certain émoi dans le monde. L'opinion française a accueilli les nouvelles venues de Corfou avec calme, et avec mesure. Mais en Angleterre, l'impression a été très vive et généralement défavorable. Il a paru singulier que M. Mussolini prît parti avec tant de hâte et risquât si vite une action qui pouvait entraîner les plus graves conséquences. Avant tout, les Anglais jugeaient nécessaire de faire une enquête et de s'assurer que le gouvernement grec était véritablement impliqué dans l'affaire. Mais ils n'estiment pas possible de demander des comptes sévères, sans « être préalablement assuré qu'Athènes est coupable d'une si monstrueuse folie ». La presse anglaise presque tout entière a jugé sévèrement l'initiative prise par M. Mussolini à l'égard d'une puissance comme la Grèce qui n'est pas en humeur de bravade, et qui est sans défense. Elle y voit un procédé qui rappelle l'ultimatum de l'Autriche à la Serbie en 1914, et la manifestation d'une politique qui peut amener les plus grands troubles dans l'Europe. D'autre part, les Anglais ont fait remarquer que l'Italie et la Grèce sont toutes deux signataires du pacte de la Société des Nations, et s'il y a un genre d'affaires qui relève de l'assemblée de Genève, c'est bien celle qui est pendante entre l'Italie et la Grèce. La Société des Nations a été en effet saisie immédiatement par la Grèce. Si elle ne s'intéresse pas à ce conflit et si elle n'arrive pas à le régler, elle risque de perdre toute raison d'être. M. Mussolini a rendu sa tâche bien difficile en déclarant qu'il n'acceptait pas de voir l'affaire soumise à l'assemblée de Genève. Les petites nations sont toutes opposées à cette thèse; l'Angleterre les soutient. Dans ces conditions, il est aussi

malaisé à la Société des Nations de se désintéresser de l'affaire que de s'en occuper, et elle cherche, au moment où nous écrivons, une formule de transaction.

En réalité, M. Mussolini, qui a promis à ses partisans une vive impulsion nationale, saisit les occasions qui se présentent de pratiquer une politique italienne, ou comme on dit, italianissime. Le conflit italo-grec lui a fourni le prétexte d'un acte de plus. Mais si l'occupation de Corfou a été la plus bruyante et la plus inattendue de ses manifestations, elle n'est pas la seule. Voilà un mois que la diplomatie méditerranéenne de M. Mussolini est singulièrement active. A Fiume, elle se préoccupe de résoudre, au mieux des intérêts italiens, les questions pendantes. On a prononcé un instant le mot d'ultimatum italien à la Yougoslavie. L'expression était assurément exagérée. Cependant, la politique romaine semble, en ces circonstances avoir fait au moins preuve de résolution. L'Italie consentirait à laisser à la commission paritaire italo-yougoslave le soin de former le Gouvernement autonome de la Cité de Fiume. Elle réclame, par contre, que l'administration soit confiée au Gouvernement italien. La gestion du port, y compris le port de Boros et le delta, serait remise à un consortium italo-yougoslave pour une durée de quatre-vingt-dix-neuf ans; pendant cette période le port resterait étroitement uni à la ville. De toute façon, M. Mussolini se montre décidé à mettre fin aux atermoiements dans lesquels il accuse le cabinet de Belgrade de se complaire. A Tanger, un contre-torpilleur vient de débarquer douze carabiniers. Sans doute, ces carabiniers, arrivés au lendemain d'une bagarre entre gardes consulaires italiens et soldats de la police marocaine, ne portent aucun uniforme. Cependant, le communiqué de l'Agence Stefani, qui assure que la mesure n'a aucun caractère politique, prend soin de rappeler que l'Italie possède toujours à Tanger des droits capitulaires. Et on ne peut oublier que l'Italie s'est toujours montrée fort désireuse de participer aux négociations qui régleront un jour le sort du port marocain. Enfin, l'énergie véhémente que déploie M. Mussolini dans l'affaire grecque, la hâte qu'il a mise à prendre possession par la force de la position de Corfou, si bien située sur la rive orientale du canal d'Otrante, si elles sont bien faites pour retenir l'attention, surprennent

moins si on les replace dans la série des manifestations et des démarches qui caractérisent depuis quelque temps la politique italienne.

On se plaît à penser que ni l'Italie ni la Grèce ne pousseront les choses à bout et que la Société des Nations pourra jouer un rôle utile. Les événements ont paru assez sérieux cependant pour que lord Curzon abrégeât son séjour en France. De Bagnoles-de-l'Orne, où il se reposait, il est arrivé soudain à Paris pour conférer avec M. Poincaré, et, dès le lendemain, il est reparti pour Londres. L'Angleterre et la France ont un égal intérêt à surveiller les événements. Rien de ce qui se passe dans la Méditerranée ne saurait être indifférent ni à l'une ni à l'autre. Les sympathies que nous éprouvons pour l'Italie et les sentiments qu'inspirent à notre pays les qualités de chef de M. Mussolini ne peuvent nous faire perdre de vue la réalité de la situation. Les Cabinets de Londres et de Paris devront mettre tout le tact nécessaire à leurs démarches : mais il importe qu'ils aient une politique commune et que, dans cette occasion, comme dans toutes les autres, ils se rendent compte que, hors de l'accord des Alliés, il n'y a que coups de force et désordre.

***

Le conflit italo-grec sera, on veut l'espérer, éphémère et il n'en restera que le souvenir d'un incident. Il a passé pendant quelques jours au premier plan; il a même réussi à faire oublier à l'opinion britannique l'occupation de la Ruhr. Cependant c'est au problême des réparations que les Chancelleries reviendront fatalement bientôt : car c'est lui qui domine la politique, les rapports franco-britanniques et la situation de l'Allemagne. L'échange des notes qui a eu lieu entre l'Angleterre, la Belgique et la France a été généralement considéré comme mettant fin à la controverse. On ne peut pas dire que cette longue discussion, d'aspect théorique et juridique ait été inutile. Elle a fait la lumière sur un certain nombre de points importants; elle a inspiré à tous les gouvernements le désir d'avoir un moment de recueillement, avant de conclure.

Est-ce à dire que l'heure des décisions soit venue? Il fau-

drait connaître la pensée profonde des gouvernants, et les manifestations de cette pensée demeurent confuses. On saisit cependant qu'en Angleterre il y a deux courants. Les uns jugent que le moment est venu pour l'Angleterre de se résoudre à une action isolée. Ils sont surtout frappés par les divergences de vue entre la Grande-Bretagne d'une part, la Belgique et la France de l'autre. Ils trouvent que le débat est terminé, et que l'Angleterre n'a pas de raison de poursuivre plus longtemps une conversation qui n'a plus chance d'aboutir. Les autres pensent au contraire que la discussion qui s'est poursuivie depuis plus d'un an a fait apparaître les éléments d'une décision possible, que l'Angleterre prendrait une grande responsabilité en se séparant des Alliés et que les heures d'apaisement qui se produisent après une controverse sont favorables aux conversations. Ils remarquent en outre que M. Baldwin, prenant des vacances en France, aura occasion de rendre visite à M. Poincaré et qu'un entretien capital peut avoir lieu entre les deux chefs de gouvernement.

Nous pensons que cet entretien est nécessaire et qu'il doit avoir lieu, quel qu'en puisse être le résultat. Il y a en effet un certain nombre de faits acquis dont les gouvernements peuvent prendre acte. M. Poincaré a démontré d'une manière lumineuse que l'occupation de la Ruhr était un moyen, non une fin; il a expliqué que la forme de cette occupation, déterminée par la résistance passive, serait modifiée quand cette résistance aurait cessé; il a précisé ce qu'il entendait par des gages. D'autre part, les précisions de l'Angleterre aidant, la somme réclamée pour le moment à l'Allemagne est fixée à cinquante milliards. Enfin, il est devenu évident que la question de capacité de paiement de l'Allemagne est une de ces chimères avec laquelle il faut en finir. La capacité de paiement n'est pas une notion fixe : c'est quelque chose de mouvant, qui dépend en grande partie de la volonté d'un peuple. L'Allemagne est arrivée par une crise monétaire à la réduire à zéro. Mais c'est une pure apparence. Si elle était débarrassée à la fois, par ce subterfuge génial et frauduleux, de sa dette intérieure et extérieure, elle deviendrait en quelques années une puissance économique formidable, dont l'Angleterre serait la première à connaître la dangereuse concurrence. Assurément, si les hommes d'État

veulent causer, il existe un programme possible de leur entretien.

Il ne faudrait pas conclure de là que l'accord est facile à réaliser. Les cinquante milliards réclamés à l'Allemagne représentent la somme la plus urgente : ils ne représentent pas d'une façon certaine la somme totale de sa dette. Nous supposons en effet que l'Europe réserve pour l'avenir l'étude du problème supplémentaire qui est celui des dettes interalliées et qui ne peut être réglé sans l'Amérique. Pour des raisons explicables de politique intérieure, les États-Unis ne sont pas disposés à examiner présentement cette affaire. Il y a donc lieu de l'ajourner. Ce serait déjà un grand progrès si les nations européennes se mettaient aujourd'hui d'accord sur le règlement des questions qui les concernent et sur le programme qu'elles exposeront plus tard à l'Amérique. Le bilan de la situation se présente donc à peu près en ces termes. La Grande-Bretagne a arrêté et publié le chiffre minimum de ses réclamations. Il est de 14,2 milliards de marks-or. Il représente, capitalisé à 5 p. 100, les annuités dont M. Baldwin s'est engagé à faire le service aux États-Unis. Sans doute, la diplomatie britannique laisse bien entendre que ses exigences à l'égard de l'Allemagne ne dépasseront pas les 11 milliards qui correspondent à sa part des bons A et B. Mais, comme les Alliés, de leur côté, ne cachent pas qu'ils entendent récupérer sur l'Allemagne, et plus précisément en revendiquant leur part des bons C, les 3,2 milliards que l'Angleterre leur réclame, la dette des réparations se trouve accrue d'autant. De son côté, la Belgique, ne consentira à l'annulation des bons C que si l'on modifie à son avantage son pourcentage sur les bons des deux premières séries. Ses revendications totales s'élèvent à 6,5 milliards de marks-or. Sa part sur les bons A et B étant de 4 milliards, elle estime donc, ou semble estimer sa part des bons C à 2,5 milliards. Ce chiffre suppose que la valeur totale actuelle des bons C capitalisés à 5 p. 100 représente 31,25 milliards : évaluation singulièrement optimiste. La France, pour sa part, déclare ne pouvoir renoncer ni aux 26 milliards qui lui reviennent sur les bons A et B, ni à la portion des bons de la troisième série qui représentent sa dette politique à l'égard des États-

Unis. La valeur actuelle de cette dette calculée à 5 p. 100 d'après les clauses de l'accord Baldwin qui a fixé le règlement de la dette britannique est de 10 milliards de marks-or en chiffres ronds. L'Italie, enfin, en répétant que, pour elle, la question des dettes et celle des réparations restent intimement liées, fait clairement connaître que en dehors des 5 milliards qui constituent sa part des 50 premiers milliards, elle ne saurait renoncer à sa part des bons C, tant que l'Amérique persistera à lui réclamer le remboursement de ses avances. Cette dette calculée comme nous venons de le faire pour la française se monte à 5,650 millions de marks-or, somme nettement supérieure à la part de l'Italie sur les bons de la troisième série en valeur actuelle. Si l'on admet le compte optimiste du Gouvernement belge qui suppose que la valeur actuelle des bons C, capitalisés à 5 p. 100 est de 31,25 milliards, la part italienne ressortirait à 3,125 milliards. En résumé, les Alliés exigent aujourd'hui de l'Allemagne, à titre irréductible, d'abord 50 milliards de marks-or. Ils se retournent ensuite vers elle pour lui réclamer un certain nombre de sommes éventuelles, destinées à faire face aux exigences américaines et qui sont, en valeur actuelle : Grande-Bretagne, 3,200 marks-or, Belgique, 2,500, France, 10, Italie, 3,125, au total, 18,825 marks-or, soit ensemble en valeur actuelle, capitalisée à 5 p. 100, 68 milliards de marks-or.

Quelle est pendant ce temps l'attitude de l'Allemagne? Des bruits divers circulent, et beaucoup paraissent prématurés. Ce qui est certain, et le dernier discours de M. Stresemann en est la preuve, c'est que l'Allemagne commence à considérer le problème d'une manière un peu nouvelle. Une délégation de l'internationale socialiste a visité dernièrement la Ruhr, et un rapport a été rédigé par Tom Shaw. D'après ce rapport, la population ouvrière de la Ruhr est très inquiète et très pessimiste. Elle craint la disette de vivres. Elle a peur de mouvements nationalistes, d'une guerre civile, de la création d'un État rhénan indépendant. L'opinion des milieux syndicaux sur la fin de la résistance passive peut se résumer ainsi. On ne peut accepter aucun règlement qui ne donnerait pas aux ouvriers la liberté qu'ils réclament, même sous l'occupation française; — on ne peut accepter aucun règlement, si les

ouvriers expulsés et incarcérés ne peuvent pas revenir dans leurs foyers; — l'insécurité actuelle qui provient de ce que l'ouvrier peut être expulsé d'un instant à l'autre, sur un ordre soudain, doit cesser; — la production et la répartition des devises doit rester en mains allemandes. Si ces conditions pouvaient être réalisées, les ouvriers de la Ruhr seraient prêts à renoncer demain à la résistance passive. Tom Shaw craint d'ailleurs des troubles. Dans l'état d'énervement où est la population, un homme énergique, qu'il soit communiste, socialiste ou nationaliste, pourrait provoquer un soulèvement. Si, à la suite de la disette et du découragement, la résistance s'effondrait, il pourrait y avoir collision entre les partisans de la cessation de la résistance et ceux de sa continuation. Tom Shaw n'en répète pas moins que la population de la Ruhr est prête à un compromis, et qu'elle cessera la résistance passive, dès que la France lui aura donné la garantie qu'elle pourra reprendre son travail normal. Le rapport socialiste conclut que l'opinion publique doit faire pression sur le gouvernement français pour l'obliger à dire avec précision quelles garanties il accorderait au cas où cesserait la résistance passive. Il faut à tout prix arriver à un accord qui délivre la Ruhr et satisfasse l'amour-propre des Français. Comme on le devine, ce rapport de Tom Shaw se rattache à la politique anglaise de médiation et tend à arracher à la France de grosses concessions, en présentant d'un côté la bonne volonté de la population de la Ruhr et de l'autre en nous menaçant d'un soulèvement. Le Conseil général du Congrès des Trade-Unions, après avoir pris connaissance du rapport de Tom Shaw, adresse un appel aux ouvriers français, pour qu'ils amènent le gouvernement français à se montrer plus conciliant.

Mais rien ne prouve que le gouvernement allemand soit de force à faire cette politique. Les nationalistes, inquiets du fléchissement qui est sensible dans la Ruhr, font entendre à Berlin des avertissements très curieux. Ils proclament que la population des régions occupées, si elle était abandonnée par la Chambre, se défendrait par elle-même, que cette action éclaterait avec une force encore inconnue, et se manifesterait par des actes de sabotage et par des procédés extrêmes de résistance active. « Que le gouvernement et le monde s'indignent ou non

alors pour des attentats « criminels », cela sera parfaitement indifférent à ceux qui y prendront part directement... La pression appelle la contre-pression et la résistance active remplacera d'autant plus fréquemment et efficacement la résistance passive, que le Français ivre de force sera plus tyrannique et cherchera davantage à opprimer un peuple libre sous le joug de la servitude. » Le professeur Henning, qui s'exprime ainsi, conclut que cette résistance active est assurée d'un complet succès. Il y a là un fort parti pris et une tentative pour intimider le gouvernement. Mais il est certain que les nationalistes font tout leur possible pour empêcher l'abandon de la résistance passive. Le gouvernement Stresemann paraît avoir des tendances plus conciliantes que le gouvernement Cuno. S'il était enclin à trop d'intransigeance, l'échec de ses mesures financières qui est maintenant à peu près certain, lui montrerait l'abîme où une folle résistance a conduit l'Allemagne. Mais le même problème se pose toujours. Ce gouvernement est-il un gouvernement? Peut-il tenir en mains son pays et le guider dans le sens de ses intérêts? Peut-il apposer une signature valable au bas d'un traité? On en doute.

L'Angleterre peut en tous cas mesurer avec exactitude dès aujourd'hui quels ont été en toutes circonstances la modération de notre action, notre patience, et notre soin constant de négocier avec nos Alliés. Elle qui nous accusait, bien à la légère, d'être impérialiste, elle peut trouver dans les incidents italo-grecs une profitable occasion de connaître ce que sont es initiatives isolées et un peu soudaines. Elle peut aussi discerner où conduit la politique qui aboutit au désaccord des Alliés. Nous avons toujours soutenu qu'en tenant ferme au traité de Versailles et en voulant sa stricte application, nous avions le sentiment d'agir pour tous et que nous avions le désir de travailler en étroite union avec tous. Pendant les semaines qui viennent, la solidarité des Alliés peut être encore sauvegardée : nous souhaitons que ni l'Angleterre ni la France ne laissent échapper l'occasion.

ANDRÉ CHAUMEIX

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. André CHAUMEIX, Directeur de la Revue de Paris, 85bis, *Faubourg Saint-Honoré. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

Dans l'ouvrage qu'il a récemment consacré à J.-J. Rousseau, M. Fusil se porte garant de l'équilibre mental du philosophe genevois : hypocrite, certes, mais fou à aucun degré. **M. Proal**, après avoir consulté un certain nombre de savants sur l'état psychique de J.-J. Rousseau (**la Psychologie de Jean-Jacques Rousseau**), arrive à des conclusions à peu près opposées. Fou, Rousseau? Pas tout à fait, paraît-il, mais presque; tout au moins atteint du « délire d'interprétation », mystérieuse psychose qui ne semble pas très éloignée de la folie de la persécution. D'ailleurs M. Proal admire plus un Rousseau délirant que M. Fusil un Rousseau sain d'esprit. Il est vrai que M. Proal voit de la folie un peu partout. Chez Lucrèce, Socrate, Pascal, Luther, le Tasse, Bernardin de Saint-Pierre, Gounod, les prophètes d'Israël, Mahomet, nous constatons, paraît-il, la coexistence du génie et de la folie. Rousseau, on le voit, est en assez bonne compagnie. Il n'en reste pas moins que Rousseau est un auteur dont il faut se défier : de nos jours encore, paraît-il, il exerce une influence néfaste dans les milieux anarchistes. Aussi M. Proal d'affirmer : « Bien que Rousseau, La Fontaine et Lamartine soient mes auteurs favoris à la campagne, je me garderais bien de conseiller la lecture de Rousseau aux jeunes gens... » (Voir dans la présente revue les idées d'un certain Comparet sur la question, dès 1762.) Par ailleurs, l'ouvrage de M. Proal est abondant et documenté, mais en dépit des nombreux titres et sous-titres qui doivent en faciliter l'intelligence, il y règne un peu de confusion. L'enchaînement des idées n'apparaît pas toujours avec une extrême netteté. Il y a plutôt accumulation de matériaux que construction véritable D'ailleurs M. Proal, on doit le reconnaître, a une connaissance assez complète des textes de Rousseau. Mais s'il est vrai que le portrait que le philosophe a tracé de lui-même pour le **Persifleur** est un document d'importance, il est certain aussi que divers critiques l'ont déjà signalé, ce qui ne permet pas de considérer que M. Proal ait fait à son sujet une réelle découverte. C'est à bien juste titre, par contre, que M. Proal attire notre attention sur diverses épîtres écrites par Jean-Jacques bien avant ses discours sur les Sciences et les Arts et sur l'Inégalité. Elles semblent bien prouver que — contrairement à la version de Diderot — Rousseau ne se posa pas en champion de la nature pour étonner l'Académie de Dijon et retenir l'attention du public, mais bien parce que, depuis longtemps, il croyait à l'excellence de la primitive nature humaine. Enfin M. Proal a fort bien relevé les contradictions qui opposent les idées politiques de Rousseau les unes aux autres, et réuni sur les sentiments religieux du philosophe d'intéressantes indications.

M. Gabriel Faure, dans son nouvel ouvrage, **la Vallée du Rhône**, nous parle, lui aussi, de Jean-Jacques Rousseau à propos du séjour que le philosophe fit à Monquin, en 1770, dans une ferme que des amis avaient mise à sa disposition. De cette demeure, qui subsiste à peu près intacte, on découvre un pittoresque paysage de montagnes. Comment, en la visitant, ne point songer au goût de Rousseau pour la nature? M. Gabriel Faure a donc écrit sur le sujet quelques pages charmantes, qui se trouvent nous donner de Rousseau une image bien vivante et très passablement complète, puisque cette passion des arbres et des champs, ce goût de la solitude, furent bien les traits dominants du pauvre « persécuté » et que toutes ses idées il les tira de cette inclination — procédé peu recommandé par les logiciens — se condamnant ainsi à être un piètre sociologue, ce qui ne l'empêcha pas de rester un grand poète... M. Gabriel Faure, passant aux curiosités littéraires, évoque un certain Pierre Davity, géographe tournonnais du XVIIe siècle, dont les : « *Estats, Empires et Principautés du Monde* » (1614) eurent la gloire d'être étudiés de très près par Victor Hugo qui, dans ses *Lettres sur le Rhin*, en utilisa maints passages sans donner de référence précise : procédé qui n'a point fini de soulever l'indignation des critiques hugophobes. Une étude sur André Rivoire poète, quelques pages sur Stendhal et la nature (cette phrase d'Henri Beyle est à retenir : « L'intérêt du paysage ne me suffit pas; à la longue, il faut un intérêt moral ou historique. ») une ample description de la vallée du Rhône, de Lyon à Arles, complètent ce volume de notes et essais.

Brigitte Lestaque, l'**Entraîneuse d'André Corthis**, n'a connu l'amour-passion qu'une seule fois. Ce fut chaste et bref : la mort subite de l'aimé étant venue soudain interrompre une idylle qui, en des circonstances moins tragiques, eût fatalement amené Brigitte à l'adultère ou au divorce. De cet incident extra-matrimonial, Brigitte a conservé un souvenir émerveillé, où elle va puiser une magnifique éloquence, lorsqu'il s'agit de faire l'apologie de l'amour et de défendre ses droits. Elle ne s'en prive point dans le cercle de ses intimes et cette prédication ne tarde pas à porter ses fruits. Brigitte s'étonne de les trouver un peu vénéneux. Sans doute, de sa propre aventure ne lui était-il resté que les idées un peu théoriques d'une mante-religieuse que les problèmes du lendemain et du surlendemain ne préoccupent pas. Donc cette Brigitte a une protégée, Rosaire, petite bourgeoise provinciale. et une fille, Claude, qui se laissent éblouir et entraîner par ses discours enflammés. Voilà les deux infortunées parties, l'une vers le suicide, l'autre vers une scabreuse aventure. Et Brigitte de les contempler avec douleur et stupéfaction, en apôtre tourmenté par la regrettable conduite de trop obéissants disciples. Beaucoup d'habileté, de bien délicates descriptions et des passages réellement émouvants; mais on s'étonne un peu du rôle de premier plan que l'on fait jouer à cette insignifiante Rosaire, sur le passé de laquelle il faudrait peut-être quelques éclaircissements supplémentaires pour que nous puissions nous apitoyer, comme il conviendrait, sur ses déceptions et sa médiocrité.

Signalons la parution en librairie de **Vérotchka l'étrangère** de **Francis Carco** et des souvenirs de guerre de **Maurice Gènevoix** sur **les Éparges**, œuvres dont les lecteurs de la Revue ont déjà pris connaissance en tout ou en partie.

MARCEL THIÉBAUT

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER	98 »	50 »	26 »

LA LIVRAISON — 240 pages — **4** fr. **50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies, dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger et aussi en utilisant le compte de* Chèques postaux *de la* Revue de Paris, n° 360-50, *rue Saint-Roch, Paris.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

Première Table Décennale (1894-1903). *Prix* . . . . . 2 fr. 50
Deuxième Table Décennale (1904-1913). *Prix* . . . . . 3 fr. 50

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.